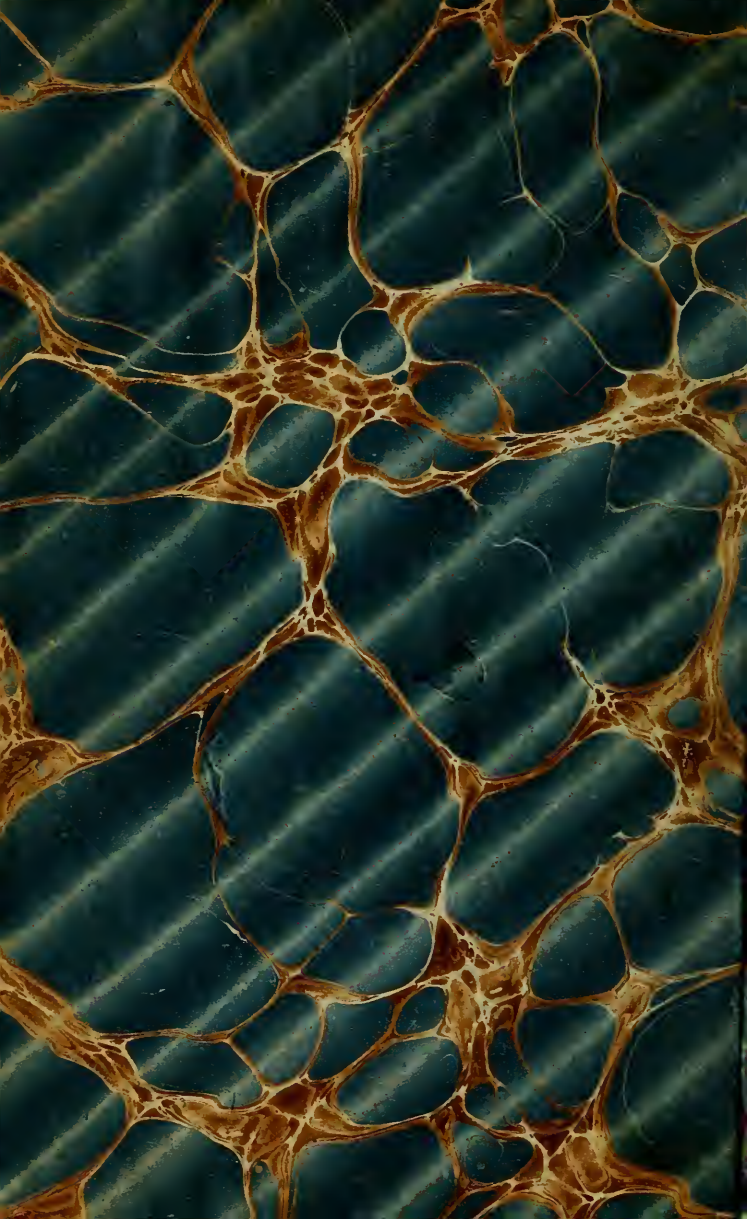
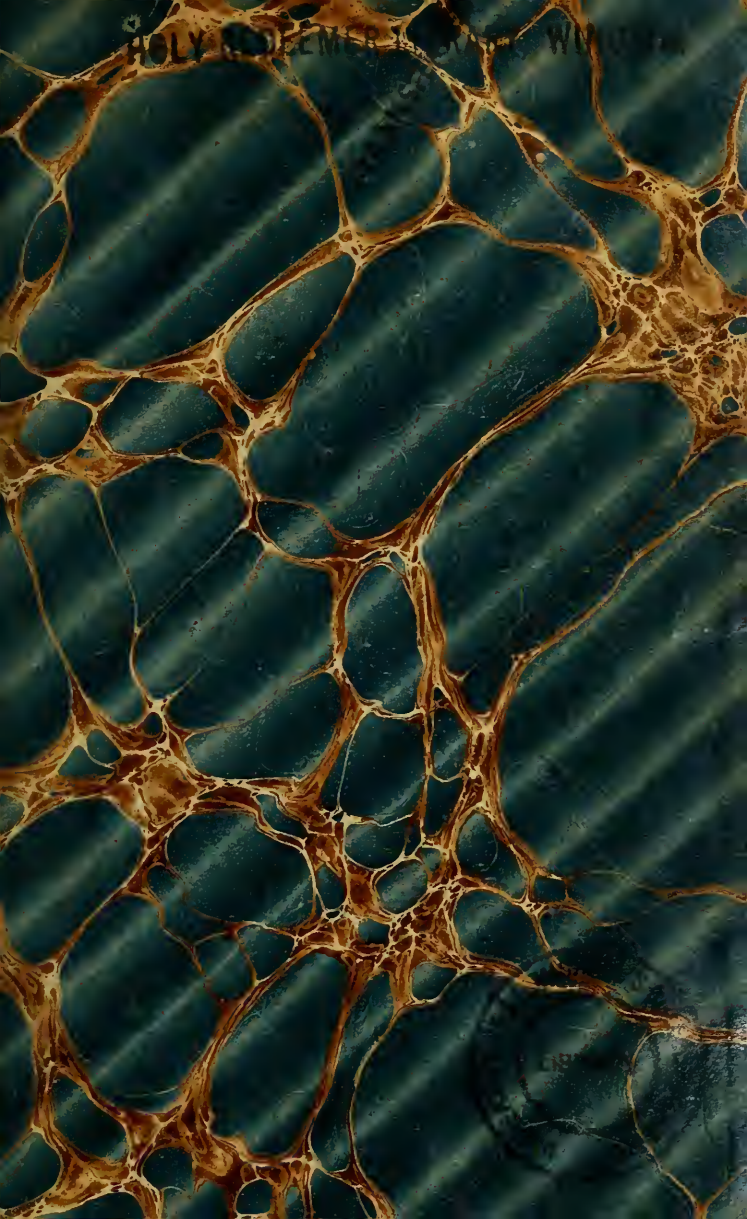
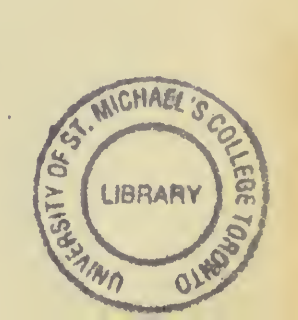

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 05001622 9









RÉPERTOIRE

DU CATÉCHISTE.





CAEN. — IMPRIMERIE DE E. POISSON.



RÉPERTOIRE

DU

CATÉCHISTE

OU

RECUEIL COMPLET

D'EXPLICATIONS, DE NOTICES, DE COMPARAISONS ET D'EXEMPLES

COMPLÉMENT NÉCESSAIRE

DU

CATÉCHISME HISTORIQUE

PAR

J.-EW. SCHMID

CATÉCHISTE A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DES URSULINES DE SALZBOURG.

Ouvrage traduit de l'allemand

PAR M. L'ABBÉ P. BÉLET.

Similis patrifamilias, qui profert
de thesauro suo nova et vetera.

(MATTH., XIII, 52.)

TOME TROISIÈME.

L.V.

PARIS

LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

5, RUE DELAMBRE, 5.

18[illegible]

PRÉFACE.

Pendant un voyage que je fis à Salzbourg, il y a deux ans, un ecclésiastique, chargé des affaires de feu M. Jean-Ew. Schmid, m'invita de la façon la plus aimable à entreprendre l'achèvement du présent ouvrage. Sans me dissimuler les difficultés inhérentes à l'exécution d'une pareille tâche, et quelque convaincu que je fusse combien j'étais inférieur en expérience et en lectures à l'illustre auteur de ce travail, je voulus cependant réfléchir quelque temps sur ce projet. Les considérations qui se présentèrent à mon esprit éveillèrent de plus en plus en moi le désir de me charger de la continuation de cet utile travail, et, me confiant tout entier en la divine Providence, qui sait, même avec des instruments faibles et impuissants, opérer de grandes choses, de contribuer aussi, selon la mesure de mes forces, à l'éducation et à l'enseignement du peuple chrétien, et particulièrement de la jeunesse.

En ce qui concerne les sources, je les ai citées aussi exactement que possible à côté des exemples, comme l'avait fait mon respectable prédécesseur. Mais, afin de ne pas faire concurrence à l'ouvrage antérieur de M. Schmid, le CATÉCHISME HISTORIQUE, auquel ce RÉ-

PERTOIRE devait, dans la pensée de l'auteur, servir de complément, et pour ne pas m'exposer à une foule de répétitions, j'ai dû m'imposer pour ligne de conduite d'éviter les sources où avait puisé mon digne prédécesseur, et de chercher ailleurs mes auxiliaires. Ces nouveaux moyens m'ont été fournis principalement par les magnifiques travaux de l'incomparable auteur des Œufs de Pâques; par les belles comparaisons de feu Mgr Schwœbel, évêque de Ratisbonne; par les émouvants récits de Léopold Chimani, le Nestor des hommes de lettres qui, en Autriche, ont écrit en faveur de la jeunesse, et enfin par quantité d'autres ouvrages de mérite, dont le titre est souvent répété dans le cours de cet ouvrage. Les exemples qui ne sont accompagnés d'aucune indication ont été, la plupart, fournis par moi et publiés dans les livres que j'ai écrits en faveur de la jeunesse.

« Mais, dira-t-on, pourquoi tant d'exemples dans ce RÉPERTOIRE? Le CATÉCHISME HISTORIQUE n'y a-t-il pas suffisamment pourvu? Ne vaudrait-il pas mieux que le RÉPERTOIRE complétât le CATÉCHISME HISTORIQUE par l'explication détaillée des dogmes chrétiens? » — Assurément. Mais le côté dogmatique de ce dernier ouvrage ne perdrait-il pas une grande partie de son charme, ne deviendrait-il pas sec et monotone, si l'on n'y semait çà et là quelques traits historiques? Tel est le motif pour lequel l'illustre fondateur de cet ouvrage, se souvenant de ces belles paroles de Sénèque: *Longum iter per præcepta, breve et efficax per exempla,* a voulu rendre ce dernier travail intéressant, en y ajoutant des exemples, des comparaisons et des notices nouvelles.

En continuant cette œuvre, je m'efforcerai de rester fidèle à la pensée de mon illustre prédécesseur, en étayant les vérités chrétiennes de récits et de similitudes nouvelles. Et ici je dois déclarer en toute sincérité que jai été singulièrement tranquillisé sur la valeur pratique de mon travail, en lisant, immédiatement après l'apparition de la quatrième livraison, dans une publication périodique de pédagogie généralement répandue en Bavière, une appréciation des plus favorables à mes modestes efforts.

Au reste, mon sentiment, au moins jusqu'ici, est bien réellement, comme c'était aussi celui du fondateur du RÉPERTOIRE, qu'un recueil complet serait plutôt défectueux en donnant trop peu qu'en donnant trop. Au surplus, en présentant un si grand choix d'exemples, nous ne prétendons nullement qu'il les faille raconter tous dans un seul Catéchisme : notre pensée a été simplement d'en fournir une quantité suffisante pour qu'elle pût servir pour plusieurs années.

Les plus beaux traits d'histoire, répétés trop souvent, perdent leur charme même dans la bouche de celui qui les raconte, et il ne saurait plus les répéter à la jeunesse avec cette fraîcheur et cette vivacité nécessaires pour faire impression. Il y a plus : quelque grands services que puisse rendre à l'école et dans la famille un trait instructif et édifiant, on nuirait à la jeunesse au lieu de lui être utile, si l'on s'imposait pour règle de conduite de la rassasier de faits historiques. Peu à peu, les enfants prendraient un caractère rêveur et romantique, ils perdraient le goût des occupations sérieuses, et s'habitueraient même à dédaigner la saine et austère vérité chrétienne. Ils seraient portés, surtout

quand la doctrine serait présentée sous une forme sèche et fatigante, à ne réserver leur attention que pour l'enveloppe dorée, pour le fait qui montrerait la vérité en action, et ils rejetteraient avec dédain la pierre précieuse, la doctrine mise en relief par le récit.

« Fort bien, dira-t-on ; mais, s'il en est ainsi, qu'on n'offre à la jeunesse que des récits dont la vérité historique soit incontestable. »—Il est hors de doute, assurément, que des exemples vrais et historiques méritent la préférence sur les autres; toutefois, l'essentiel en cette matière n'en est pas moins de montrer comment chaque individu peut appliquer et pratiquer envers tous les hommes, dans les événements journaliers, dans la joie comme dans l'adversité, dans les conjonctures multiples de la vie, les grandes vérités de la Religion chrétienne : si l'on y peut parvenir par les histoires empruntées à la Bible et aux vies des Saints, la chose n'en vaudra que mieux. Le Sauveur lui-même, qui faisait de fréquentes allusions aux récits de l'Ancien Testament, trouvait bon aussi, et même nécessaire, de présenter les vérités éternelles sous forme de paraboles. On n'a pas toujours sous la main de ces sortes d'histoires où l'accomplissement des devoirs, même les plus insignifiants de chaque condition et de chaque âge, soit mis en relief par un exemple correspondant ; et pourtant ce sont ces histoires de détail qui sont les plus efficaces.

Quant au côté *historique*, les récits doivent reproduire les événements propres à toutes les histoires, les nobles fruits de la vertu, les conséquences déplorables du péché ; la peinture des personnes qu'on fait parler et agir doit être strictement vraie. Voilà la condition

essentielle, le germe de l'histoire. Pour le chiffre exact des années, l'indication précise des lieux et des personnes, qui appartiennent à la chronique, mais qui d'ailleurs ont une grande valeur, tout cela n'est que l'écorce. Quant à savoir si chaque fait s'est passé de la manière même dont il est raconté ; si les personnages mis en scène ont prononcé jusqu'au moindre mot qu'on leur prête, tout cela n'est qu'accessoire. La même observation peut s'appliquer aux paraboles de Jésus-Christ. Quel est celui qui, en lisant la parabole du festin royal, et touché d'apprendre cette consolante vérité : « Le Seigneur manifeste la même bonté dans tout ce qu'il fait pour la glorification de son Fils et pour notre salut, » oserait poser ces questions mesquines : « Comment ce roi se nommait-il? Sur quel pays régnait-il? En quelle année est-il monté sur le trône? » etc. De telles indications ne font rien à la question. Voilà pourquoi les récits du Sauveur ne sont pas des histoires, mais des « paraboles. »

Le Catéchisme historique, malgré les efforts infatigables de son célèbre auteur pour n'y admettre que des exemples d'une vérité de fait, renferme lui-même plus d'un trait dont il serait peut-être difficile de prouver qu'il repose sur une base vraiment historique. Cela nuit-il au sujet? Nullement. Si les parents et les maîtres se distinguent par un caractère honnête et chrétien, et que tous leurs discours et toutes leurs actions portent le cachet de la vérité, les enfants y trouveront une preuve plus solide de la vérité et seront moins exposés à concevoir des doutes que si on les nourrissait d'affirmations historiques et d'indications chronologiques. Aussi longtemps que

la piété maternelle s'est contentée de raconter à l'enfant docile et attentif des histoires dans le genre de celle de saint Chrysostôme portant l'enfant Jésus de ce côté-ci du rivage, ou la légende des roses de sainte Dorothée, la vraie foi a continué de fleurir dans toute sa vigueur, et il n'est venu à l'esprit d'aucun enfant de demander : « Mais, ma mère, ce que vous contez là est-il bien vrai ? » Par contre; dès qu'on a commencé à subtiliser avec une sévérité froide et incrédule sur les vérités du Christianisme, et qu'on n'a plus voulu entendre parler de « pieuse légende, » le doute, l'incrédulité, l'immoralité et la corruption sans frein ont éclaté dans le monde.

Bien que j'aie principalement visé à la brièveté des exemples, j'ai souvent été obligé, afin de n'enlever pas au récit sa grâce et sa fraîcheur natives, de les rapporter aussi exactement que je les ai rencontrés dans d'autres ouvrages. Cette remarque s'applique surtout aux narrations qui ont une forme plus poétique. Les présenter dans un récit abrégé eût été les priver de leur amabilité et de leur force.

Puisse le bon Dieu, qui opère en toutes choses le vouloir et le faire, accorder à mon humble travail la bénédiction qu'il a répandue sur les travaux infatigables de mon savant prédécesseur, et faire en sorte que les parents, les maîtres et les enfants y trouvent à la fois l'utile et l'agréable !

Michaelbeuern, en la fête de saint Félix de Valois, 1856.

L'AUTEUR.

RÉPERTOIRE

DU CATÉCHISTE.

DEUXIÈME PARTIE.

DE L'ESPÉRANCE.

§ I.

DE L'ESPÉRANCE EN GÉNÉRAL.

« Espérer » signifie attendre avec certitude quelque chose de bon qui nous a été promis.

Ainsi, quand un père dit à son enfant : « Si tu travailles bien, je te ferai faire un superbe habit neuf, » il est certain que cet enfant n'a aucun doute qu'il n'obtienne cet habit. Au contraire, il ne manquera pas de dire : « Il est bien sûr que je le recevrai ; mon père me l'a promis ; si je suis diligent, il est certain que je l'aurai ; de plus, mon père a de quoi me le faire faire ; car, s'il était trop pauvre pour cela, il ne me l'aurait pas promis. Enfin, il veut tenir sa promesse, car il est très-bon et il m'aime tendrement. » L'enfant tient donc pour certain qu'il recevra ce vêtement promis. Or, cette attente

pleine de confiance, c'est ce qu'on appelle « l'Espérance. »

Dieu, lui aussi, est un Père plein d'amour, ou plutôt il est l'amour même; il nous aime plus qu'un père n'aime ses enfants. Il nous a promis, si nous pratiquons le bien sur la terre, de nous orner un jour dans le ciel du vêtement de la gloire éternelle. Mais pour entrer en participation de la béatitude suprême, nous devons devenir de plus en plus purs de tout péché, nous affermir de plus en plus dans la foi. Dieu nous a promis que, si nous avions la ferme volonté de devenir meilleurs, il nous pardonnerait nos péchés et nous accorderait sa grâce sanctifiante; en un mot, il nous a promis tout ce qui est nécessaire à notre âme et à notre corps. Et tout cela, il peut le faire, car sa puissance est infinie; il veut le faire, car il est souverainement bon; enfin, c'est lui qui connaît le mieux nos besoins, et qui sait choisir les moyens les plus propres pour atteindre un but; car il est la Sagesse même. Or, si Dieu est la Puissance, la Bonté et la Sagesse mêmes, représentées par les trois bras de l'ancre, symbole de l'Espérance, pourquoi ne nous attacherions-nous pas fortement à lui et ne mettrions-nous pas en lui toute notre confiance? Nous avons d'autant plus de motifs de le faire, que Jésus-Christ, le Sauveur, s'étant chargé de nos fautes et de la peine qui leur était due, nous a par ce moyen recouvré l'amour et la bienveillance du Seigneur, et que nous devons attendre avec confiance, en vue des mérites de Jésus-Christ, l'accomplissement des promesses qu'il nous a faites [1].

[1] Il serait superflu de répéter encore une fois pourquoi on appelle l'Es-

Le Chantre royal nous avertit d'avoir en Dieu une espérance inébranlable, une ferme confiance : « Mettez votre espérance au Seigneur, et faites le bien. Mettez vos délices dans le Seigneur, et il vous accordera ce que votre cœur demande. Découvrez au Seigneur votre voie, et espérez en lui, il fera lui-même ce qu'il faut pour vous » (*Ps.* XXXVI, 3—5). Et dans un autre passage (*Ps.* II, 7, 8) : « Il est bon de se confier au Seigneur plutôt que d'espérer dans les princes. » Et dans un autre psaume (*Ps.* LV, 2) : « Dieu est notre refuge et notre force. C'est lui qui nous assiste dans les grandes tribulations qui sont venues fondre sur nous. » Enfin, au Psaume CXLIV : « Le Seigneur est proche de tous ceux qui l'invoquent. Il accomplira la volonté de tous ceux qui le craignent. »—Il n'y a presque pas de psaume où nous ne soyons invités, dans nos dangers et nos besoins, à nous réfugier auprès de Dieu, et à mettre notre confiance en lui. Plus consolantes encore sont ces paroles de notre divin Sauveur : « Ne vous inquiétez point en disant : Que mangerons-nous, ou : que boirons-nous, ou : de quoi nous vêtirons-nous? Votre Père céleste sait que vous avez besoin de toutes ces choses » (*Matth.*, VI, 32). Et l'apôtre saint Pierre (I *Pierre*, V, 7) : « Jetez dans son sein toutes vos inquiétudes et vos peines, parce qu'il a soin de vous. »— « Quand quelqu'un met toute sa confiance en Dieu, dit saint Vincent de Paul, Dieu le prend sous sa spéciale protection, et il peut être assuré qu'il ne lui arrivera rien de fâcheux. »

pérance une « vertu infuse, » ou « une lumière surnaturelle, » puisque cette matière a été traitée en détail au chapitre de la Foi, laquelle est le fondement de l'Espérance (1er vol., pag. 58-64).

Espérez en patience, ô mon cœur,
Viendra le jour où vous porterez des fleurs !
Votre Père est si plein d'amour !
Vous pouvez lui parler comme un enfant.
Dans sa miséricorde, il abaissera son regard
Sur votre prière qu'anime la confiance.

Les nuages vont et reviennent.
Espérez en la grâce de votre Dieu !
On n'arrive sur les hauteurs du soleil
Que par des chemins étroits ;
Mais un œil fidèle veille sur vous :
Ne tremblez pas dans la tempête et dans la nuit.

Jetez l'ancre sur l'abîme des rochers !
Prenez votre essor vers le sein du Seigneur !
Découvrez-lui vos peines ;
Dites-lui vos profondes douleurs ;
Il est bon, et il console
Tout cœur qu'oppresse le malheur.

EXEMPLES.

1. *Tirés de l'Ecriture sainte.*—Joseph attendit pendant treize ans qu'on vînt à son secours et qu'on le délivrât, et il ne fut pas déçu dans son espérance. C'est dans une citerne et dans une prison qu'il trouva le chemin du trône ; car les voies de Dieu, pour être obscures, n'en sont pas moins infaillibles.

La confiance que Josué et les siens mirent au Seigneur fit tomber les murs de Jéricho ; la fermeté de leur confiance fit qu'ils conquérirent des royaumes entiers et triomphèrent d'innombrables ennemis.—David errait comme un malheureux dans les montagnes, poursuivi par Saül qui avait levé toute une armée pour découvrir le fils détesté d'Isaïe ; et bien qu'il ne fût nulle part en sûreté, il ne laissait pas de s'écrier (*Ps.* XXIV, 2) : « J'ai mis ma confiance en vous, ô mon Dieu, ne permettez pas que je sois confondu. »

Lorsque Ezéchias se vit menacé par le puissant roi d'Assyrie, Sennachérib, qui se trouvait à la tête d'une grande armée, il dit aux siens : « Ne craignez pas le roi d'Assyrie

et sa puissante armée ; car il se confie en des bras de chair, tandis que nous avons avec nous le Seigneur notre Dieu, qui combat pour nous ».

Daniel, que Dieu conserva si miraculeusement au milieu des lions, et arracha ainsi à une mort imminente, nous présente, écrite en quelque sorte en lettres d'or, cette consolante vérité : « Notre Dieu est un Dieu qui peut nous secourir et nous délivrer de la mort. Il est notre auxiliaire et notre protecteur. »

Lorsque le roi eut ordonné de mettre à mort tous les Juifs, Esther implora le Seigneur en lui disant : « Seigneur, qui seul êtes notre roi, aidez-moi dans mon abandon, moi qui n'ai personne d'autre pour me secourir. »

Lorsque le vénérable Mathatias fut sur le point de mourir, il fit appeler tous ses fils, et, leur montrant que le Seigneur avait toujours été avec leurs pères, il ajouta ces paroles : « Parcourez ainsi toute l'histoire de génération en génération, partout vous trouverez la vérification de cette parole : « Celui qui espère au Seigneur ne sera point confondu. »

Un autre exemple de confiance, c'est celui que nous a donné cette femme, qui, affligée d'un flux de sang depuis douze ans, se traîna aux pieds de Jésus, dans la pensée qu'il lui suffirait de toucher le bord de son vêtement pour être guérie. —Mais le plus bel exemple d'une confiance filiale envers le Père céleste, c'est celui que nous donne le Sauveur, au sujet duquel ses ennemis se contentaient de dire (*Matth.*, XXVII, 43) : « Il a mis sa confiance en Dieu ; que Dieu le délivre maintenant. »

(Voir d'autres exemples dans le CATÉCH. HISTOR., 1er vol., page 347-357).

AUTRES EXEMPLES.

a. Sainte Vérenne.—Sainte Vérenne était la nièce de saint Maurice, général d'armée. Jetée en prison à cause de son attachement à la foi chrétienne, elle pria le Seigneur de lui donner la force et le courage de souffrir et de mourir pour son saint nom. Saint Maurice lui apparut en songe sous une forme céleste ; il était enveloppé d'un vêtement blanc et

d'un manteau de pourpre, et porté sur des nuages d'or ; des jeunes hommes également vêtus de blanc, tenant dans leurs mains des branches de palmier, l'accompagnaient. « Ne craignez point, Vérenne, lui dit-il, mettez plutôt votre confiance au Seigneur, et il sera avec vous. » Ces paroles s'accomplirent ; bientôt après sainte Vérenne recouvra sa liberté, et put vivre librement dans son pays, sans être inquiétée dans sa croyance » (*Apostel. Deutschlands, von Chr. v. Schmid.*).

b. Sainte Adélaïde. — Sainte Adélaïde, princesse royale de Bourgogne, avait perdu depuis longtemps son époux, le roi Lothaire d'Italie. Cette jeune veuve désolée ne tarda pas à être visitée par de nouvelles infortunes. Bérenger, homme ambitieux et cruel, se fit couronner solennellement roi d'Italie, à Milan, capitale du royaume. Afin d'assurer plus infailliblement la couronne à son fils Adalbert, il voulut lui faire épouser Adélaïde, veuve de Lothaire. La pieuse princesse s'y étant refusée, il la livra à toutes les fureurs de sa femme, Villa, qui la traita avec la dernière inhumanité. Elle alla jusqu'à lui faire arracher les cheveux, et la faire battre à coups de pied et de poing. Enfin, n'ayant pu vaincre sa constance, Bérenger la fit enfermer dans le château de Garda Cependant Adélaïde, quoique précipitée du trône dans une prison et réduite à la dernière misère, ne perdit point courage. Elle se mit à prier avec ferveur, plaça toute sa confiance en Dieu et lui abandonna le soin de ses jours. Sa pieuse résignation ne resta pas sans récompense. A minuit, pendant qu'elle priait dans sa prison, Martin, qui avait été autrefois son aumônier, alla trouver la princesse, et lui communiqua secrètement un plan d'évasion. Avec l'or qu'il avait apporté, il gagna quelques-uns des gardes, et, aidé de leur concours, il creusa un passage souterrain dans la tour. La nuit, Adélaïde et sa suivante, déguisées en hommes, s'enfuirent par cette ouverture, et un pauvre pêcheur les conduisit de l'autre côté du lac. Peu de temps après, le comte Azzon, prévenu par Martin, vint au-devant d'elle avec une compagnie de braves, la reçut avec le plus grand respect, et la conduisit dans la forteresse imprenable de Canosse, sur un rocher isolé et taillé à pic. Mais après Dieu, son plus puissant pro-

tecteur fut l'empereur Othon Ier, qui finit par l'épouser, et réunit ainsi l'Italie avec l'Allemagne (*Deutsche Frauen der cristlichen Vorzeit*).

c. Saint Colomban.—Un jour, au couvent d'Anagrai, saint Colomban et ses disciples n'avaient plus rien à manger que des herbes sauvages et des écorces d'arbres. En outre, l'un des religieux se trouvait malade, et on ne pouvait rien lui offrir de convenable. Cependant, ce dénûment absolu n'affaiblit en rien l'espérance qu'ils avaient au Seigneur, aussi en furent-ils abondamment récompensés. Le troisième jour, ils virent arriver de loin un étranger et deux chevaux fortement chargés, qui s'arrêtèrent à la porte du couvent. Cet homme raconta qu'il s'était senti tout à coup instamment pressé de venir porter quelque secours aux religieux. Il déchargea du pain, des légumes et autres vivres, et tous les religieux rendirent grâces à Dieu, qui les avait sauvés d'une si grande détresse. Cet homme généreux se contenta de demander aux religieux qu'ils voulussent bien prier pour sa femme, malade depuis un an, et qui ne laissait plus guère à espérer. Colomban donna sa bénédiction à son noble bienfaiteur, et à peine une heure s'était-elle écoulée que la femme de ce dernier était guérie.

d. Sainte Ithe de Toggenbourg.—Sainte Ithe, comtesse de Toggenbourg, reçut un jour des propositions criminelles de la part d'un jeune débauché italien, nommé Dominico, qui se trouvait au service du comte. Cette pieuse personne ayant repoussé avec horreur des propositions aussi infâmes, ce mauvais sujet en fut tellement irrité contre elle, qu'il chercha désormais toutes les occasions possibles de lui nuire. Il ne tarda pas à en trouver une. Par une magnifique journée de printemps, il vint à l'idée de la jeune princesse d'exposer au soleil, sur les créneaux du château, ses beaux vêtements, qui avaient été renfermés pendant tout l'hiver. Elle y porta aussi ses bijoux, qu'elle nettoya si bien, que l'or brillait avec autant d'éclat que s'il fût sorti immédiatement des mains de l'orfévre. Tout à coup, pendant qu'elle s'était absentée un moment, un corbeau vient s'abattre en ce lieu, et enlève dans son bec l'anneau nuptial, qui fut retrouvé dans son nid quelques jours après par un chasseur. Celui-ci le mit à son doigt et le porta

constamment avec lui, tout fier d'un pareil ornement. A peine Dominico eut-il aperçu l'anneau au doigt du chasseur, qu'il s'empressa d'en faire son profit. « Ce que j'avais supposé, dit-il au comte, n'est malheureusement que trop vrai ; madame la comtesse votre épouse est allée jusqu'à faire cadeau au chasseur de l'anneau nuptial qu'elle avait reçu de vous. » La fureur qui s'empara du comte, en entendant ce récit, le mit hors de lui-même. Saisissant l'innocente comtesse, il la jeta par la fenêtre, qui dominait une montagne haute et escarpée, au bas de laquelle se trouvait un abîme d'une immense profondeur. Cependant la comtesse resta parfaitement intacte, car ayant été protégée par les anges du ciel, elle était tombée sur un tendre et épais tapis de mousse. Lorsqu'elle eut repris ses sens, et fut complétement revenue de sa chute, elle s'avança plus avant dans la forêt, afin de se soustraire aux mauvais traitements qui la menaçaient. Déjà elle y avait passé plusieurs années, vivant de la vie sainte des ermites, pauvre et retirée dans une cabane qu'elle avait faite de quelques troncs secs de sapins. Malgré cette situation, et quoiqu'elle n'eût pour toute nourriture que des racines et des fruits sauvages, elle n'avait cessé d'espérer en Dieu. C'est dans cet état qu'elle fut découverte par un chasseur, qui s'empressa de rapporter au comte cette joyeuse nouvelle. Le comte, qui depuis longtemps avait déploré sa conduite imprudente et odieuse, éprouva une joie indicible lorsqu'il apprit que Ithe vivait encore. Il va aussitôt la trouver, lui demande pardon, et la presse de s'en retourner avec lui à Toggenbourg. Mais la vertueuse Ithe refusa d'y consentir, et voulut, conformément à la promesse qu'elle avait faite au Seigneur, passer sa vie à méditer dans le silence de la solitude; seulement elle pria le comte de lui bâtir un petit ermitage non loin de l'abbaye de Fischingen, sur une verdoyante prairie, au pied d'une haute montagne, appelée « la petite Corne. » Le comte consentit à sa prière.—Désormais cette pieuse femme ne vécut plus que pour Dieu et pour l'éternité, jusqu'au moment où elle entra dans la gloire de celui qu'elle avait aimé de tout son cœur sur la terre. Après tant de siècles, son tombeau est encore visité par les personnes vertueuses, et glorifié par de nombreux miracles (*Nach Chr. v. Schmid*).

e. Saint Jean-de-la-Croix.—Saint Jean-de-la-Croix avait une confiance illimitée en la divine Providence. Un jour le cuisinier du couvent lui ayant annoncé qu'il n'y avait plus de vivres pour le lendemain, le saint lui répondit par ces consolantes paroles : « Laissez à Dieu le soin d'y pourvoir ; il y a encore longtemps jusqu'à demain à midi ; Dieu saura bien prendre soin de nous. »

Le lendemain arriva, et il n'y avait pas même de pain cuit dans le couvent. Heureusement, vers midi, arriva un homme riche, qui frappa à la porte, et demanda si par hasard les religieux n'auraient pas besoin de vivres. « J'ai rêvé cette nuit, ajouta-t-il, qu'ils étaient dans la nécessité. » Le portier lui exposa la situation du couvent, et l'étranger pourvut à tout ce qui faisait défaut (*Chimani*).

f. L'empereur Ferdinand III.—Ferdinand III, empereur d'Allemagne, brillait surtout par sa piété et sa confiance en Dieu. Sous son règne, les Suédois s'étant avancés jusque devant les murs de Vienne, le pieux empereur mit sa confiance en Dieu, et lui demanda par de continuelles prières de le secourir contre ses ennemis. Tous les habitants de la ville imitèrent la dévotion du prince, aussi leurs prières furent-elles exaucées. Sous le commandement de l'archiduc Léopold, ils repoussèrent vaillamment l'ennemi.—Ces sentiments de pieuse confiance sont, comme nous l'enseigne l'histoire, le plus bel héritage des souverains de l'Autriche ; et, de son côté, Dieu n'a jamais cessé de faire descendre sur ce pays d'abondantes bénédictions, et de l'arracher glorieusement aux tempêtes menaçantes qui ont éclaté sur lui.

g. La grêle.—Un jour, notre monastère fut visité par une grêle affreuse, qui causa d'innombrables dommages aux champs et aux prairies d'alentour. A cette vue, l'économe du couvent s'écria dans son inquiétude : « Hélas ! qu'est devenu notre blé ? » Mais l'abbé se contenta de lui répondre par ces consolantes paroles : « La main du Seigneur n'est pas raccourcie » (Filz, *Geschichte von Michaelbeurn*).

h. Les perles.—Un voyageur s'était égaré dans un désert, situé dans une des contrées les plus éloignées de la terre.

Il fut pendant deux jours sans trouver ni boisson ni nourriture, et il était sur le point de mourir de faim et de soif. Les arbres ne portaient point de fruits, mais il trouva auprès d'une source un petit sac. « Dieu soit béni, s'écria-t-il en tâtant le sac ; ce sont peut-être des pois ! je ne mourrai pas de faim. » Il se hâte d'ouvrir le sac. « Hélas, s'écria-t-il dans sa stupeur, ce ne sont que des perles ! »

Voilà donc ce pauvre homme exposé à mourir de faim à côté d'un sac de perles qui valait plusieurs milliers de francs. Il se met à prier avec ferveur, et bientôt il voit arriver en toute hâte un nègre assis sur un chameau : comme c'était lui qui avait laissé là ces perles, il fut ravi de les retrouver. Il eut pitié de notre malheureux homme, lui donna du pain et d'excellents fruits, et le prit avec lui sur son chameau.

« Voilà, s'écria le nègre, comment la Providence sait tirer parti de tout ! Je croyais que c'était un malheur pour moi d'avoir perdu mes perles, tandis que ça été pour vous un grand bonheur, puisque Dieu a voulu que je vinsse en ce lieu et que je vous délivrasse de la mort » (*Ch. v. Schmid*).

i. L'œuf.—C'était à une époque de troubles et de guerres civiles ; les ennemis pénétraient dans une ville calme et paisible, et recherchaient partout un homme probe et vertueux, qui, loin de partager leurs vues, avait souvent blâmé ouvertement et publiquement leur rébellion. Les ennemis, le détestant plus encore que tous les autres habitants, avaient conspiré sa mort. Il se réfugia dans un vieux et vaste bâtiment, se cacha sous le toit, et se blottit dans un tas de bois. Là il entendit les vociférations des émeutiers, qui allèrent le chercher jusque dans la maison où il s'était réfugié. Ils ne le trouvèrent pas ; mais plusieurs d'entre eux y établirent leur quartier. Grande fut la détresse de notre malheureux, car il n'osait sortir de là. Au milieu de la faim qui le dévorait, il faisait cette prière : « O mon Dieu, puisque dans votre bonté vous m'avez fait trouver ce refuge, ne m'y laissez pas languir plus longtemps. »

Tout à coup il entend le cri d'une poule. Il cherche, trouve le nid, qui renfermait deux ou trois œufs. Il n'osa pas les prendre tous, dans la crainte que la poule ne vînt plus dé-

poser ses œufs en cet endroit. Il n'en prit donc qu'un seul, qu'il mangea. Le lendemain la poule en pondit un autre, dont il se nourrit de nouveau; et c'est ainsi qu'il prolongea indéfiniment ses jours, jusqu'à ce que les ennemis s'étant retirés, il put de nouveau, à la grande satisfaction de ses amis, se montrer en public (*Idem*).

k. Le serin. — Une demoiselle nommée Emma avait un serin apprivoisé, qu'elle laissait souvent sortir de sa cage et voltiger dans la chambre. Or, voilà qu'un beau matin il s'échappa par la fenêtre, qui était ouverte, et allant se percher sur un des arbres du jardin, se mit à entonner une joyeuse chanson. Emma tremblait pour son oiseau; elle l'appelait en lui montrant un morceau de sucre; mais l'oiseau, restant insensible, continuait à voltiger d'un arbre à un autre, sans vouloir se rendre à ses invitations. Emma porta la cage dans le jardin, la plaça sur une petite table et l'ouvrit; mais l'oiseau s'envola tout au haut d'un poirier. Un jeune jardinier monte sur l'arbre; l'oiseau, qui n'était pas timide, se laisse approcher: mais au moment où le jardinier étend la main pour le saisir, le voilà qui s'envole de nouveau. Le jardinier et les autres ouvriers qui se trouvaient là délibéraient en vain sur le parti qu'il y avait à prendre, et faisaient mille propositions. « Je donnerai un ducat à celui qui me le rapportera, » s'écria Emma; mais personne n'osait se flatter de gagner la pièce d'argent.

Pendant qu'Emma, affligée, était à table avec ses parents, arriva le fils aveugle d'une pauvre veuve, qui s'écria tout joyeux: « J'ai pris le petit oiseau, le voici dans la cage! » Tout le monde fut dans l'étonnement. « Comment, demanda le père, un aveugle a-t-il pu faire ce qui paraissait impossible à un homme qui voit? »

L'aveugle répondit: « Pendant que je bêchais dans une des couches du jardin, j'ai entendu l'oiseau secouer son bec contre l'un des barreaux de la cage; j'ai prêté l'oreille, je l'ai entendu gazouiller; par ce moyen j'ai pu approcher de la cage, et j'en ai aussitôt fermé la porte. »

La mère dit à son tour: « Dieu est si bon que, quand il manque un sens à quelqu'un, il double la valeur des autres.

Les aveugles ont souvent plus de pouvoir que ceux qui jouissent de la vue. »

Emma raconta qu'elle avait promis un ducat à celui qui reprendrait le petit oiseau, et elle demanda la permission de donner à l'aveugle celui qu'elle avait reçu dernièrement, le jour de l'anniversaire de sa naissance. « Me permettez-vous, de le lui donner ? — Oui, répondirent les parents ; il faut être fidèle à sa parole. »

« Grâces soient rendues à Dieu, s'écria l'aveugle, de ce qu'il a bien voulu se servir d'un petit oiseau pour me donner cet argent ! comme ma mère va être contente ! Elle se trouve dans une extrême nécessité, car elle ne peut pas payer son loyer. Or, voici précisément la somme qu'il lui fallait » (*Christ. v. Schmid*).

l. La lumière au milieu de la nuit.—Berthold, jeune homme au cœur noble et sincère, avait des parents sinon riches, du moins craignant Dieu, qui l'avaient élevé dans une pieuse simplicité, et que lui, à son tour, affectionnait de tout son cœur. Mais, hélas ! une fièvre maligne les lui enleva tous deux dans l'espace d'une heure. Cette catastrophe soudaine inonda l'âme du jeune homme de tristesse et de douleur. « Ah ! mon père ! Ah ! ma mère ! » s'écriait-il sans cesse ; mais il n'y avait personne pour le consoler. Un soir il alla se promener dans la campagne, afin d'essayer si le calme ne rentrerait pas dans son âme oppressée.

Il parcourut un long chemin, triste, silencieux et tout absorbé par la douleur. Arrivé au bord d'une forêt, il aperçoit une cabane entourée d'un jardin. Un vieillard à la figure souriante et aux cheveux argentins s'approche de lui. Berthold, en le voyant, fut effrayé. Mais le vieillard lui adressant la parole : « Où allez vous encore, lui dit-il, beau jeune homme, à une heure si avancée, et pourquoi cette tristesse qui vous consume ; car j'aperçois que vos yeux sont humectés de larmes ? »—Le jeune homme lui exposa les motifs de sa douleur. « Vos larmes, mon fils, sont légitimes, reprit l'aimable vieillard, et je les partage vivement ; cependant ne laissez pas d'espérer au Seigneur ; il vous tiendra lieu de père et de mère.

— Espérer en Dieu ! Hélas ! ma perte est irrévocable ; je ne vois devant moi que misères et tribulations. » Et en prononçant ces paroles, le jeune homme versait des larmes abondantes. « Laissez-moi m'en retourner, excellent vieillard, continua le jeune homme ; laissez-moi m'en retourner, et exhaler ma douleur sur la tombe de mes chers parents ; c'est là l'unique moyen d'alléger le fardeau qui accable mon âme. »

Mais le vieillard le saisissant affectueusement par la main : « Non, mon ami, lui dit-il, vous ne partirez pas; vous allez entrer dans ma cabane et vous y reposer; je vous offrirai pour votre souper tout ce que me permettra mon indigence. Au reste, la nuit approche, vous pourriez vous égarer dans la forêt, et vous exposer à faire d'immenses détours. — L'obscurité ne sera pas aussi grande que vous le dites, aimable vieillard; déjà les étoiles étincellent au firmament, et bientôt la lune répandra sur la terre sa joyeuse clarté. Elle brillera pour moi au milieu de la nuit obscure, et m'empêchera de manquer le chemin.

— Comment ! repartit le vieillard d'un ton grave et solennel, vous vous fiez aux étoiles et à la lune, espérant qu'elles éclaireront votre route et vous conduiront sûrement à votre but, et vous n'osez vous confier en celui qui fait lever et coucher la lune, et qui dirige les étoiles du ciel, comme un berger conduit son troupeau? N'a-t-il pas des secours pour toute espèce de besoins, de la lumière pour toute espèce de nuits ? »

Ces paroles allèrent à l'âme du jeune homme ; il se précipita au cou du vieillard en s'écriant : « Homme de Dieu ! pardonnez-moi, je rougis de mon incrédulité, et je la confesse à ma grande confusion. Oui, dès maintenant je veux mettre ma confiance en Dieu ; il ne m'abandonnera pas ! — Oui, vous avez raison , il peut et il voudra vous secourir, continua le vieillard; car il est de préférence le père des orphelins. »

Le jeune homme fut ensuite introduit dans la cabane. Le vieillard lui donna à manger des fruits de son jardin, à boire un lait rafraîchissant, et ne cessa de travailler à ramener le calme dans son âme en lui adressant de consolantes paroles. Le lendemain, Berthold le remercia en versant des larmes, et s'en retourna consolé (*Fr. Xav. Schwœbl.*).

m. Inquiétude d'une mère.—Une bonne et pieuse mère disait un jour à Sailer, ce maître et ce pasteur si éclairé : « Hélas, mes nombreux enfants me causent bien des soucis; et plus ils grandissent, plus mon inquiétude augmente. — Hé! répondit Sailer en souriant, si vos enfants devenaient de plus en plus petits, ils vous occasionneraient encore de bien plus grands soucis. Faites vous-même tout ce qui dépend de vous; élevez bien vos enfants, et ayez confiance en Dieu. Tout le reste, c'est-à-dire ce qu'il y a de mieux et de plus important, c'est le bon Dieu qui le fera. »

n. La tempête.—Un pieux ecclésiastique entreprit un jour un lointain voyage sur mer, afin d'aller annoncer l'Evangile aux peuples païens des Indes orientales. Pendant la traversée, une tempête affreuse éclata sur mer, des éclairs de feu sillonnaient l'espace, le tonnerre faisait résonner sa voix terrible sur la vaste étendue de l'océan, et sous les coups répétés de l'aquilon les vagues s'entassaient comme des montagnes. Les oiseaux maritimes abandonnaient leurs nids et se cramponnaient aux mâts du vaisseau, qui menaçait de s'engloutir. Tous les passagers pleuraient et se lamentaient; les matelots même les plus audacieux désespéraient de leur salut. Seul, le fils du gouverneur, petit enfant de six ans, restait impassible et souriait avec l'amabilité d'un ange. — « Pourquoi mon petit, lui demanda l'ecclésiastique dans son étonnement, pourquoi dans un si grand danger es-tu si joyeux? » — « Eh! pourquoi, répondit l'enfant, craindrais-je la tempête, puisque c'est mon père qui tient le gouvernail? Il saura bien diriger le vaisseau de telle sorte que la tempête ne puisse nous nuire. »

Le gouverneur, grâce à son activité infatigable, parvint effectivement à préserver son vaisseau des atteintes de la tempête, et à conserver la vie à tous ceux qui s'y trouvaient. Les passagers abordèrent heureusement au port, exaltant à l'envi l'habileté prodigieuse du gouverneur, auquel, après Dieu, ils étaient redevables de la conservation de leurs jours.

L'ecclésiastique prenant alors la parole : « Ce petit enfant, dit-il, attendait sans doute trop de son père, en espérant qu'il commanderait à la mer, et qu'il éloignerait la tempête; néanmoins ses paroles renferment pour nous une grande leçon; car

si ce faible enfant, au moment d'un danger terrible, a tant de confiance en son père, dont les forces sont cependant si limitées, combien plus, dans nos souffrances, ne devons-nous pas espérer en la bonté divine, dont la puissance est infinie, et qui protége les bons avec un amour tout paternel? »

o. *Le petit sapin.* — M. Mai, médecin habile, partit un jour pour la promenade, afin de recueillir différentes herbes médicinales qu'il savait employer à préparer toutes sortes d'excellents remèdes. Pendant sa course, il aperçut sur le sommet d'un rocher escarpé une fille mal vêtue, qui considérait avec la plus grande attention un petit sapin. Il l'appelle, mais elle ne répond pas; il escalade le rocher, sans qu'elle s'en aperçoive: « Qui es-tu donc, aimable enfant, s'écria M. Mai d'un ton de bienveillance, et que fais-tu ici sur cette pointe dangereuse? —Hélas, répondit la jeune fille, les larmes aux yeux, je suis une orpheline, pauvre et délaissée. L'automne dernier, la mort m'a enlevé ma mère; et mon père, il y a deux mois seulement que je l'ai enterré. Me voilà privée de tout secours! J'ai bien quelques parents qui ont de la fortune, et qui certainement pourraient subvenir à ma misère; mais ils rougissent de moi, et me repoussent sans cesse de leur porte quand je vais leur demander quelque chose. Un paysan a fini par m'accepter à son service: je suis obligée de garder les chèvres et de faire une foule d'autres travaux. Cette situation n'est pas brillante; à peine ai-je de quoi me procurer les vêtements les plus nécessaires. C'est pourquoi, lorsque je suis triste, et que je réfléchis sur le sort que l'avenir me réserve, je monte au sommet de ce rocher, et j'examine ce petit arbre qui verdit sur sa pointe. Ce spectacle me procure toujours une grande consolation; aussi bien, aimable monsieur, examinez-le de plus près, ce petit arbre, et dites si son sort n'est pas semblable au mien. Il est là, abandonné comme moi; ses racines se traînent autour du rocher, et cherchent dans ses fentes une nourriture qui est aussi peu abondante que la mienne; et cependant il verdit et grandit sans cesse. A cette vue je me dis en moi-même: « Dieu, qui a pitié de ce petit arbre, ne m'oubliera pas non plus. » Alors je retourne plus tranquille à mon ouvrage, et je loue le Seigneur, qui donne à ses créatures la vie, l'air, en un mot, tout ce dont elles

ont besoin. » M. Mai remit quelques pièces d'argent à la jeune fille en lui disant : « Tu as raison, ma chère enfant, ne désespère jamais de la bonté de Dieu ; il te protégera dans toutes tes voies, il a à sa disposition mille moyens de te secourir. Moi-même, je ferai mon possible pour toi, et je n'aurai point de repos que je ne t'aie tirée de ta position. » Le généreux médecin tint parole ; car, grâce à son intermédiaire, la pauvre orpheline, qui s'appelait Marie, fut admise au bout de deux jours dans la maison d'une pieuse femme, dans laquelle elle trouva une mère qui lui fut toute dévouée et qui l'aima tendrement. Elle lui apprit à coudre, à tricoter, en un mot, l'initia à tous les genres de travaux nécessaires dans un ménage. Marie devint l'épouse d'un riche fonctionnaire, et donna le jour à des enfants qui furent pour elle une source de bonheur. Elle se rappelait presque journellement l'histoire de sa jeunesse, et disait à ses enfants : « De même que Dieu se sert de différents moyens pour l'instruction et le bonheur des hommes, tels que la branche verte d'olivier, la colombe de Noé, le figuier stérile de Jérusalem ; de même il a voulu que ce petit sapin fût pour moi une source de grandes bénédictions. Gloire et louange lui en soient rendues ! »

Celui qui, plein de confiance, élève ses regards vers le roi du ciel,
Et qui s'abandonne entièrement à sa direction,
Celui-là, après d'accablants revers,
Verra luire un jour des soleils plus splendides.

(*Aus meinen* « Kleinen Lebensbildern ».)

p. *Intrépidité d'un enfant.* — Deux hommes voguaient sur le Rhin portés sur une nacelle. Arrivés au milieu du fleuve, un tourbillon de vent saisit la nacelle et la renverse. Nos deux hommes se cramponnent à la barque, et demandent à grands cris du secours. Personne ne se trouvait dans le voisinage, qu'une fille nommée Susanne, âgée de douze ans, et son petit frère. Les deux enfants gardaient les chèvres dans le voisinage. Susanne entendant ce cri de détresse court aussitôt sur le bord du fleuve, et bien que cet endroit ne fût pas sans danger, elle ne réfléchit pas longtemps ; elle détache une barque, et s'envole courageusement porter secours à ces deux hommes qu'elle

parvint effectivement à sauver. Quand le monde lui demandait comment il se faisait qu'elle n'avait pas eu peur, elle répondait: « J'avais mis ma confiance en Dieu » (*Staub's Kinderbuchlein*).

q. Les oiseaux. — Auguste Hermann Franke fut le fondateur de la magnifique institution des orphelins de Halle, à laquelle, depuis sa fondation, tant d'orphelins et de délaissés ont été redevables des jours heureux qu'ils ont passés; mais ce ne fut pas sans avoir à lutter contre bien des obstacles que cet homme de dévouement arriva à la réalisation de sa belle entreprise.

Un samedi, il devait payer à une masse d'ouvriers occupés à la construction de cet édifice, le salaire qu'ils avaient si bien mérité, et volontiers il se serait acquitté de ce devoir; mais il était pauvre lui-même, et l'argent que des âmes généreuses avaient recueilli pour lui était déjà épuisé. Midi avait sonné depuis longtemps, et nul secours n'arrivait. Afin de soulager son cœur, ce brave homme partit pour la campagne. C'était le premier jour de printemps, la nature toute entière offrait le spectacle le plus ravissant. Cependant, ce ne fut pas sans de vives angoisses que Franke franchit les portes de la ville; car il craignait que l'hiver, qui deux fois déjà avait reparu, n'eût endommagé les semences et fait mourir les oiseaux qui charment la terre de leurs joyeuses chansons, et qu'il affectionnait particulièrement. Mais quelle ne fut pas sa joie lorsqu'il entendit les alouettes faire retentir leurs joyeux accents au milieu des campagnes verdoyantes! Dans sa piété, il ne put maîtriser son émotion. Levant les yeux au ciel, et joignant ses mains: « Seigneur, s'écria-t-il, vous qui donnez aux oiseaux du ciel leur nourriture, il n'est pas possible que vous m'abandonniez! » Lorsqu'il eut prononcé ces paroles, il lui sembla qu'une voix céleste lui répondait: « Ne crains rien, je suis ton Dieu. » Il s'en retourna chez lui tout consolé. Arrivé à la maison, il trouva sur son bureau un paquet d'argent avec ces quelques paroles: « A l'ami des hommes, Auguste Hermann Franke. » La somme d'argent était précisément assez forte pour payer les ouvriers. Cet événement ne fit qu'accroître la confiance en Dieu du bon Hermann; aussi, quand il rencontrait de ces hommes prompts à se laisser aller au désespoir et à se décourager, il leur disait d'une voix consolante: « Voyez les oiseaux du ciel. »

Le bon Dieu n'a pas toujours besoin d'un ange, ou de quelque apparition miraculeuse, pour consoler un malheureux. Les magnificences de la création, dont les œuvres merveilleuses sont comme un livre immense ouvert devant nous, sont pour lui un moyen dont il se sert pour rappeler aux affligés le souvenir de sa puissance, de sa bonté et de sa sagesse, et pour déposer dans leur âme inquiète le germe de nouvelles espérances. Chaque oiseau est en quelque sorte un messager qui nous annonce la sollicitude paternelle de notre Créateur. Chaque fleur qui s'élève à nos pieds, chaque brin d'herbe qui sort de terre semblent nous dire : « Prenez courage; Dieu qui veille sur moi ne vous oubliera pas non plus. »

r. Soixante moissons. — Un honnête cultivateur aux cheveux blancs parcourait un jour la campagne avec son neveu à l'époque de la moisson. Le vieillard se mit à plaisanter avec les moissonneurs, les traitant d'enfants, comparativement à lui qui avait déjà vu soixante moissons. A ce propos, l'un des moissonneurs lui présentant sa faucille, le vieillard la prend et moissonne une poignée de blé avec l'agilité et la prestesse d'un jeune homme. Les moissonneurs applaudissent, et lèvent leurs faucilles en signe d'honneur. « Comment se fait-il, grand-papa, lui dit son neveu, que vous ayez une vieillesse si heureuse ?

—C'est, mon fils, répondit le vieillard, que dès ma jeunesse j'ai placé ma confiance en Dieu; dans les bons comme dans les mauvais jours, cette résignation a conservé la sérénité de mon âme; j'ai rempli avec zèle les devoirs de ma vocation, j'ai vaillamment travaillé, et ainsi j'ai fortifié mon corps, et me suis attiré la bénédiction de Dieu. J'ai marché avec droiture devant le Seigneur; j'ai vécu en paix avec les hommes, et par là je me suis préparé une existence douce et paisible. Tout cela, la grâce de Dieu l'a fortifié en moi avec les années. Faites de même, mon fils, et votre vieillesse sera comme une gerbe pleine, que le Seigneur admettra avec joie dans ses greniers au temps de la moisson » (*Bilder aus der Jugendwelt*).

s. Paul Gerhard. — Paul Gerhard, né en 1606 à Grafenheinichen, dans le royaume de Saxe, était l'un des plus célèbres poëtes de son époque. Ses chants ont été loués par les hommes les plus compétents, et ont obtenu en Allemagne une vogue

universelle. Plus d'une mère pieuse avait l'habitude de les chanter à ses enfants pendant les douces soirées d'hiver, autour du foyer domestique; et plus d'un malheureux y puisait des consolations et y retrouvait le calme de son cœur. Car de chacun de ces chants brillent comme une étoile étincelante quelques pensées chrétiennes: d'où chacun concluait naturellement que celui qui les avait composés devait être lui-même un homme vertueux.

Bien que Gerhard se montrât plein de bienveillance envers tous les hommes, il ne laissait pas d'avoir un grand nombre d'ennemis et d'envieux. Ceux-ci portèrent si loin leur méchanceté et leurs accusations calomnieuses, qu'ils déterminèrent le prince du pays à lui enlever les fonctions qu'il remplissait à Berlin, et à le bannir de la contrée. Inquiet et ne sachant comment subvenir à ses besoins, cet homme malheureux partit avec sa femme et ses enfants pour la Saxe, qui était sa patrie. L'affliction de son épouse, les cris de détresse de ses enfants, furent quelque chose d'insupportable pour cet homme si sensible; mais la pensée qu'il avait au ciel un Père qui s'intéressait à lui ramena la consolation dans son cœur. « Le Seigneur, répétait-il avec le vertueux Job, le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté, que son saint nom soit béni! »

Un soir, l'infortunée famille était descendue dans une hôtellerie pour y passer la nuit. Malheureusement, elle ne pouvait ni y rester ni continuer sa route; le peu d'argent qu'elle avait était à peu près épuisé, et les objets avec lesquels elle aurait pu s'en procurer étaient en partie vendus depuis longtemps. La pauvre mère était assise dans un coin de la chambre, triste et versant des larmes; ses enfants jouaient dehors sur le vert gazon. Gerhard, bien qu'il ne pût bannir les soucis de son propre cœur, cherchait néanmoins à consoler sa femme. « Ne pleure pas, lui disait-il entre autres, le bon Dieu vit encore; recommande tes voies au Seigneur, et du malheur il saura faire naître le bonheur. » Touché lui-même des belles paroles qu'il venait d'adresser à sa femme, le noble Gerhard sortit, s'assit sur un banc qui se trouvait devant la maison, et composa la chanson suivante:

Recommandez vos voies au Seigneur;
Et tout ce qui tourmente votre cœur,
Confiez-le aux soins paternels
De celui qui gouverne les cieux.
Celui qui assigne leur course
Aux étoiles, aux nuages et aux vents,
Celui-là saura bien trouver un chemin
Que ton pied puisse franchir, etc.

Lorsqu'il eut terminé cette chanson, il retourna dans la chambre et en fit la lecture à sa femme, qui en éprouva un grand soulagement. Bientôt après, deux riches étrangers entrent dans l'hôtellerie. Ils lièrent conversation avec Gerhard, bien qu'ils ne le connussent pas, et lui racontèrent qu'ils se rendaient à Mersebourg et qu'ils iraient de là à Berlin, pour y visiter, conformément aux ordres de leur maître, un professeur nommé Gerhard, qui venait d'être destitué. En entendant le langage des deux étrangers, la femme de Gerhard sentit augmenter sa frayeur; elle redoutait déjà un malheur plus sérieux. Néanmoins, Gerhard s'empressa de déclarer qu'il était précisément ce professeur qu'ils cherchaient. Ces délégués, satisfaits d'avoir pu remplir si promptement leur mission, lui remirent une lettre de la part de leur duc. Gerhard lut la lettre, et y vit que le duc, s'intéressant vivement à son malheur, lui assurait un revenu annuel considérable jusqu'à ce qu'il eût trouvé quelque autre moyen de pourvoir à sa situation. Ému jusqu'aux larmes, le poëte se tourna vers sa femme, et lui remit la lettre du duc, en lui disant : « Tu vois comme le Seigneur a soin de nous ! N'avais-je pas raison de dire que Dieu vivait encore, qu'il fallait recommander ses voies au Seigneur, et que du malheur sortirait le bonheur ? »

Peu de temps après, cette belle chanson, qui fut imprimée dans la suite et admise dans les recueils publics de chants, tomba entre les mains de Frédéric Guillaume, électeur de Brandebourg. « Quel est l'homme, demanda-t-il, qui a composé cette magnifique chanson ? » — On lui répondit que c'était ce même Gerhard qu'il avait chassé du pays. L'électeur, contrarié d'avoir commis une action aussi injuste, écrivit à cet homme méconnu une lettre amicale, et, comme Gerhard avait

déjà reçu un emploi, grâce à la bonté du duc Christian, il lui envoya un présent considérable.

Dans toute cette histoire, Gerhard reconnut clairement le doigt de la Providence. Ses dernières paroles furent: « Mes enfants, espérez toujours au Seigneur : recommandez-lui vos voies, et du malheur il fera sortir le bonheur. Dans toutes vos souffrances, consolez-vous par cette pensée : « Dieu vit encore. »

t. Il vient d'en haut! — Le petit Jacques n'ayant plus de parents était obligé de mendier son pain à la porte des personnes charitables. Il faut dire que Jacques chantait à ravir, et qu'étant modeste et pas trop importun, comme le sont d'ordinaire les mendiants, il s'en retournait rarement sans emporter quelque chose.

Il avait constamment à la bouche ce beau proverbe : « Il vient d'en haut! » Car son père, au lit de la mort, lui avait dit: « Quoi qu'il te puisse arriver dans le monde, rappelle-toi ces paroles : « Il vient d'en haut; » alors les choses les plus pénibles te paraîtront douces. » Le petit Jacques avait retenu ces paroles, et pour ne les pas oublier, il répétait sans cesse à haute voix et devant tout le monde : « Il vient d'en haut. » Quand il frappait à une fenêtre ou à une porte, et qu'on lui répondait : Qui est là, il commençait toujours par chanter :

Au petit Jacques, un petit don,
Il ne possède rien sur terre.
Il marche sans bas ni souliers
Vers sa patrie, au sommet des cieux.

Cela suffisait pour qu'on sût qui c'était. et qu'aussitôt on lui tendît quelque chose par la porte ou par la fenêtre. A chaque aumône qu'il recevait, il remerciait par ces paroles : « Je vous remercie; cela vient d'en haut! » Lorsqu'il fut devenu plus grand, il commença à réfléchir sur ce que cela signifiait : « Il vient d'en haut. » Et comme il était intelligent, il vit de suite que le péché ne pouvait pas venir de Dieu, mais que tout ce qu'il y avait de bon lui était redevable de son existence. Sa foi lui porta bonheur. Un jour qu'il parcourait la ville, la violence du vent qui régnait alors détacha du toit une tuile, qui lui effleura l'épaule et le renversa par terre. Dès qu'il se fut re-

levé, sa première parole fut : « Il vient d'en haut. » Les gens se moquèrent de lui et s'imaginèrent qu'il avait le cerveau troublé. Il était, disaient-ils, tout naturel que la tuile tombât d'en haut, et non pas d'en bas. Mais ils ne comprenaient pas son intention. Quelques minutes plus tard, dans la même rue, le vent emporta tout un toit de maison qui, en tombant, tua trois hommes. Si Jacques avait continué son chemin, il serait arrivé en cet endroit au moment même où le toit s'écroula, et il aurait été tué. Si donc la tuile tomba sur lui, cela venait véritablement d'en haut et non pas seulement du toit : cela descendait de plus loin, et venait du ciel même.

Lorsque Jacques fut arrivé à la maturité de l'âge, un riche Anglais le fit venir pour lui faire une proposition. Lorsque Jacques entra dans sa chambre, l'Anglais lui demanda pour quel motif il croyait qu'il le faisait venir. « Cela vient d'en haut, » répondit Jacques. Cette réponse plut à l'Anglais. Après avoir réfléchi quelques instants : « Il faut, reprit l'Anglais, que ta parole se vérifie ; je veux te retenir à mon service, et tu passeras chez moi des jours heureux. Y consens-tu ? — Cela vient d'en haut, répondit Jacques, pourquoi n'accepterais-je pas ? » Il partit avec l'Anglais, et le servit avec une si grande fidélité, que son maître lui laissa par testament une forte somme d'argent. Jacques devint un homme riche, et jouit d'une haute considération (*Aus Mittermaiers Erzæhlung* « die Familie Seehofen »).

u. Les pauvres époux. — Autrefois vivaient à Rome deux pauvres, mais honnêtes époux, qui souffraient grandement de la misère, et dont une famine vint encore aggraver la désolante situation. Ils cherchèrent à emprunter de l'argent, s'offrant volontiers à payer les intérêts, car il fallait avant tout ne pas mourir de faim ; mais personne ne voulut venir à leur secours. Enfin un juif consentit à leur donner la somme qu'ils demandaient, et les deux époux promirent de la rendre au bout d'une année. Malheureusement, comme ils ne purent, à l'époque déterminée, satisfaire le créancier, le mari fut jeté en prison. Impossible de décrire l'affliction de sa pauvre femme, lorsqu'elle vit les agents de la justice entraîner son mari hors de chez lui. Ce dernier s'efforça de son mieux de consoler sa femme : « Vois-tu, chère Hedwig, lui disait-il, bien que tous les hommes nous

aient abandonnés, il nous reste cependant encore un ami qui, lui, ne nous abandonnera pas. Le bon Dieu ne peut pas et ne veut pas nous délaisser. On ne saurait arracher un seul cheveu de notre tête sans sa permission. Ce qui nous arrive ici est pour notre bien. C'est pourquoi aie confiance en lui et ne pleure pas. »

Cette malheureuse épouse eut alors doublement à souffrir ; car, outre l'inquiétude que lui occasionnait son propre sort, elle était encore assiégée sans cesse par la pensée que son mari languissait dans une noire prison. Le cœur abîmé par la douleur, elle alla dans plusieurs maisons opulentes pour emprunter de l'argent ; et comme elle était jeune et d'une belle figure, elle attira sur elle les regards d'un grand nombre, qui tendirent des piéges à sa pudeur. On lui offrit des sommes considérables, à condition qu'elle consentirait aux propositions criminelles et honteuses qu'on lui faisait. Mais elle repoussa avec horreur ces infâmes suggestions, et refusa de souiller sa vertu par le péché et le déshonneur.

Un jour, à la tombée de la nuit, un étranger, qui s'imaginait qu'elle avait acquis beaucoup d'argent par des moyens illicites, alla frapper à la porte de sa maison, et demanda qu'on le laissât entrer. Hedwig lui répondit par la petite fenêtre de la chambre qu'étant seule à la maison, et que son mari étant absent, elle ne pouvait lui ouvrir à cette heure-là ; que s'il avait quelque chose d'important à lui communiquer, elle le priait de venir pendant le jour ; que pendant la nuit la décence ne lui permettait pas de le laisser entrer. Cette réponse fut loin de satisfaire ce mauvais sujet. Il la pressa de plus en plus, et joignant les menaces aux prières, il s'écria qu'il enfoncerait la porte ou mettrait le feu à la maison. Dans son embarras, Hedwig céda à la crainte et finit par lui ouvrir. Dès qu'il fut entré, il demanda de l'argent, et se mit à maltraiter Hedwig en l'accablant de coups de poing : elle lui donna les deux seuls thalers qu'elle possédât, et qu'elle avait empruntés pour venir au secours de son mari. Mais, peu satisfait de cette somme, et sa rage allant toujours croissant, ce furieux chercha une corde pour l'étrangler. Dans ce but, il s'approche du mur, pour prendre le licou d'une bête de somme qui y était suspendu. Hedwig, sentant alors son courage se ranimer, saisit un bâton qui se trouvait dans un coin, et, ramassant toutes ses forces,

lui en applique sur la tête un coup si terrible, qu'il tombe à terre sans connaissance : quelques coups qu'elle lui asséna encore mirent fin à ses jours.

A peine Hedwig eut-elle repris ses sens, que, venant à réfléchir sur son action, elle commença d'en éprouver un vif regret dans son cœur. « Oh, mon Dieu, s'écria-t-elle, qu'ai-je fait? malheureuse que je suis! que vais-je devenir quand on trouvera chez moi ce cadavre? N'eût-il pas mieux valu être étranglée, que de m'exposer au danger de perdre ma réputation, et de mériter la mort? » Elle passa la plus grande partie de la nuit absorbée dans ces tristes pensées. Enfin, elle se décide à se rendre elle-même auprès du juge et à lui exposer le fait. Ce dernier envoie aussitôt quelques agents dans la maison d'Hedwig, afin d'inspecter le cadavre. Bien que la tête du malfaiteur fût enflée et couverte de sang, ils reconnurent néanmoins à première vue qui il était, et ils en éprouvèrent une vive satisfaction; car cet individu était un brigand fameux déjà par ses exploits. Cinq cents thalers avaient été promis en récompense à celui qui le livrerait à la justice, mort ou vivant. Cette somme fut aussitôt remise à Hedwig, qui s'en servit pour racheter son mari de prison et payer en même temps ses autres dettes. Dans sa joie, elle n'oublia pas de faire du bien aux pauvres, autant du moins que sa situation le lui permettait. Les deux époux rendirent de vives actions de grâces à Dieu, qui, dans sa bonté, les avait retirés, d'une manière si inattendue, d'une détresse extrême.

v. *Un pauvre enfant.* — Antoine était âgé de douze ans lorsqu'il perdit ses parents, qui furent victimes d'un incendie qui éclata la nuit dans le village et réduisit leur maison en cendres. L'enfant abandonna en pleurant le théâtre de cette terrible catastrophe, sans savoir où il irait. Il marchait depuis longtemps, lorsqu'il vint à s'égarer dans une forêt. Plus il s'efforçait d'en sortir, plus il s'y enfonçait profondément. Déjà il faisait très-sombre, et il craignait d'être obligé de passer la nuit dans cette forêt. Nulle part il n'apercevait d'habitation humaine, où il pût trouver un refuge assuré. Triste et abattu, il se coucha au pied d'un arbre, et s'endormit enfin, fatigué d'avoir pleuré et d'avoir été tant tourmenté par les soucis. Pendant qu'il dormait,

ses parents lui apparurent en songe, enveloppés d'une lumière surnaturelle. Déjà, dans sa joie, l'enfant se disposait à se rendre auprès d'eux et à les serrer dans ses bras; mais qui pourrait décrire son étonnement lorsque, revenu de son sommeil, il eut la désolation de reconnaître que tout cela n'était qu'un songe. Sa douleur se réveilla de nouveau plus forte que jamais, et il pleura amèrement. Cependant les leçons et les bonnes paroles qu'il avait entendues à la maison lui apportèrent quelque soulagement : « Mon Dieu, s'écria-t-il en joignant les mains, vous êtes le Père des veuves et des orphelins; vous n'abandonnez pas la veuve lorsqu'elle crie vers vous, le cœur saignant de douleur; vous ne délaissez pas l'orphelin qui, dans sa détresse, se réfugie vers vous. Eh bien, moi aussi je suis un orphelin. Exaucez les larmes que votre enfant répand pour attirer votre pitié, et séchez-les. Voyez ma misère et ma nécessité, et mettez-y un terme. » Pendant qu'il se lamentait et priait ainsi, il entendit tout à coup un gémissement plaintif, semblable à celui d'un animal souffrant. Il s'approche du lieu d'où était parti le bruit, et aperçoit un renard qui avait reçu une blessure. Emu de compassion pour cette créature souffrante, il lui panse sa blessure avec de la mousse et de l'herbe. « Pauvre bête, lui disait-il, en le caressant, je puis bien te panser ta blessure; mais te donner de la nourriture, je ne le puis, quoique tu sembles avoir bien faim et que tu tendes la langue; moi-même je crains de mourir de faim dans ce lieu obscur. » Au moment où il prononçait ces paroles, un vautour venant à passer, et tenant dans ses griffes un agneau qu'il avait enlevé, le laissa tomber précisément à l'endroit où se trouvait l'animal souffrant. Antoine contempla avec émotion le renard pendant qu'il dévorait avec avidité la nourriture qu'il venait de recevoir. « Combien vous êtes bon, ô mon Dieu! se disait-il en lui-même ; si vous donnez de la nourriture aux animaux affamés, combien n'aurez-vous pas plus de soin des hommes, que vous avez rachetés par le sang précieux de votre Fils unique? » Comme il venait de lever les yeux, il aperçut devant lui un homme d'un extérieur distingué, et portant une étoile à sa poitrine. Antoine fut effrayé. Mais le monsieur le rassura en lui disant avec un accent plein de bonté : « Ne crains rien, mon cher enfant, je ne te ferai point de mal. Que fais-tu dans ce lieu

obscur? » — Antoine lui raconta tout en détail; mais lorsqu'il vint à prononcer le nom de son père, l'étranger pressa l'enfant étonné sur sa poitrine en s'écriant : « O mon enfant, je suis ton oncle! » Inutile de dire la joie que ressentit Antoine en revoyant son oncle, qu'il croyait mort, et dont son père lui avait si souvent parlé. Voici en quelques mots toute l'histoire de cet oncle : il avait été inscrit sur les registres de la guerre, et comme il s'était distingué dans plusieurs batailles, il était devenu commandant de la cavalerie. Il avait été ensuite fait prisonnier, et avait eu horriblement à souffrir. Mais dès que la paix avait été conclue, il était sorti de sa prison, et était retourné joyeusement dans son pays, où il avait cherché en vain le père d'Antoine, que malheureusement il n'avait pas trouvé parmi les vivants. « Admire, mon enfant, dit l'oncle en terminant son récit, comme Dieu sait tout disposer avec sagesse. Les malheurs mêmes qui fondent sur nous, il sait si bien les diriger, qu'il en résulte mille événements heureux. Si je n'étais pas tombé entre les mains de l'ennemi, je n'aurais pas aujourd'hui le bonheur de te voir et de te secourir dans la situation périlleuse où tu te trouves maintenant! » (*Aus der christlichen Kinderzeitung.*)

(Voir d'autres exemples dans le CATÉCH. HISTOR., 1er vol., page 347-357, et ailleurs page 386-120 ; page 335-393.)

COMPARAISONS.

a. L'enfant dort plus tranquillement lorsqu'il est sur le sein de sa mère: c'est ainsi que l'homme qui met sa confiance en Dieu jouit d'une plus grande tranquillité.

b. Un homme d'esprit examinant des enfants qui avaient fait une boule de neige et s'amusaient à la rouler, jusqu'à ce qu'étant devenue trop lourde il leur fut impossible de la faire bouger de place, il prononça ces paroles : « Cette boule de neige est une fidèle image des préoccupations des hommes. Plusieurs repassent jour et nuit dans leur esprit leurs peines et leurs soucis; mais, semblables à ces enfants qui ne retirent rien de leurs efforts, sinon de faire dire aux passants : « Des enfants ont joué là, » ils ne retirent tous de leurs embar-

ras que l'obscurcissement de l'intelligence et le trouble de l'esprit.

c. Ceux qui se préoccupent trop des affaires de la terre et ont trop peu de confiance en Dieu, éprouvent le sort d'un enfant qui, par imprévoyance, étant monté trop haut sur une échelle ou sur un arbre, ne sait plus comment il en descendra.

d. Le noble duc Eberhard de Wurtemberg se trouvait un jour dans la société de plusieurs princes allemands, qui, chacun à leur tour, vantaient la beauté de leur pays. Le premier louait l'excellence de ses vignes; le second, ses parties de chasse; un troisième, les travaux qu'il exécutait dans les montagnes. Quand ce fut le tour du duc Eberhard, il s'exprima ainsi : « Je suis, il est vrai, un pauvre prince, et, sous aucun rapport, je ne saurais me comparer à vous. Cependant je possède dans mon pays un bijou infiniment précieux. Je suis en effet tellement aimé de mes subordonnés que, quand je me suis égaré dans la forêt, et que je trouve assis quelqu'un de mes sujets, je puis reposer tranquillement ma tête sur son sein, sans avoir à craindre la moindre offense. C'est là pour un prince un bijou bien précieux. » — Nous en avons un autre d'une valeur supérieure, c'est de pouvoir reposer notre tête sur le cœur et sur le sein de Dieu, notre Père céleste, et d'être pleinement assurés qu'alors ni le monde ni le démon ne pourront rien contre nous.

e. La coutume de tous les malheureux, c'est de chercher un ami dévoué à qui ils puissent confier leurs misères. Dieu est l'ami le plus dévoué et le plus fidèle, mais combien il y en a peu qui le choisissent pour ami, et qui lui confient leurs secrets.

f. Quand nous avons porté seul et à une grande distance un fardeau pesant, nous en sommes fatigués, et souvent nous y succombons; mais quand nous partageons ce fardeau avec un compagnon bienveillant, nous lui communiquons nos peines et nos fatigues, et alors nous éprouvons, même dans nos souffrances les plus cruelles, une consolation toute céleste.

g. Quand, sur un feu éteint, mais encore fumant, on tient un feu qui brûle, la flamme de ce dernier pénètre à travers

la fumée de l'autre et le rallume au moment où il allait s'éteindre. C'est ainsi que Dieu, quand nous croyons avoir perdu toute confiance, toute consolation et tout bonheur, exauce néanmoins nos humbles et fréquentes prières, lesquelles sortent de notre cœur semblables à une fumée qui s'élève d'un feu éteint, et la flamme toujours pétillante de sa grâce nous rend de nouveau la sérénité, la gaîté et la vie.

h. Eudamidas, citoyen de Corinthe, mourut dans une extrême indigence; mais comme il avait deux amis fort riches, il laissa le testament suivant : « Je confie à Arétée, en vertu de ma dernière volonté exprimée ici, ma vieille mère, afin qu'il la prenne chez lui, et en ait soin pendant le reste de ses jours. Je lègue à Charixène, ma fille, pour qu'il lui fasse une dot selon ses moyens, et veille à son établissement. Que si l'un des deux meurt avant l'autre, je désire que le survivant prenne la place de celui qui l'aura précédé dans la tombe. »—Plusieurs se sont moqués de ce testament; mais les deux amis furent très-satisfaits de voir que leur ami défunt avait eu en eux une si grande confiance. — Charixène étant mort peu de jours après, Arétée se chargea de la mère et de la fille, et les traita avec tous les égards possibles. — Or, si des païens se sont témoigné tant de confiance, et se sont donné, même après leur mort, des marques d'une si grande fidélité, pourquoi n'aurions nous pas en Dieu une confiance encore plus grande ?

i. La vie est-elle orageuse, je regarde la nature; la nature est-elle orageuse, je regarde la vie ; l'une et l'autre sont-elles orageuses, je regarde Dieu.

j. Quand le ciel se couvre de nuages menaçants, quand les éclairs brillent et que le tonnerre fait entendre sa terrible voix, les oiseaux sont effrayés, l'aigle seul ne tremble point : il brave les orages et les tempêtes, et, reprenant son essor vers le soleil, il se joue dans les flots de sa lumière, tandis qu'au-dessous de lui les éclairs brillent et que le tonnerre résonne. C'est ainsi que le juste, loin de trembler dans les jours de souffrances et de douleurs, élève plein de confiance

son cœur vers le ciel, et se repose dans le sein de la divinité.

k. Le voyageur ressent une grande joie lorsqu'il rencontre un arbre dont l'épais feuillage lui offre un abri contre les ardeurs du soleil. C'est ainsi que pendant notre voyage vers la patrie céleste nous éprouvons une grande consolation à répéter ces paroles du Seigneur : « Invoquez-moi au temps de l'affliction, et je vous soulagerai. »

l. La confiance en Dieu change les plus arides déserts en riantes campagnes, la prison en un palais ; sa lumière éclaire les plus obscures ténèbres, et surpasse l'éclat du soleil.

m. De même que le boire et le manger fortifient le corps humain , de même la confiance en Dieu nous donne de nouvelles forces et nous rajeunit en quelque sorte.

n. Qu'est-ce qui pousse le jeune guerrier à quitter ses chers parents, et à se précipiter avec un courage inébranlable au milieu des horreurs et des foudres de la guerre, sinon l'attente d'une victoire glorieuse ? C'est ainsi que l'espérance de posséder Dieu et de conquérir un bonheur infini est seule assez puissante pour fortifier l'homme au milieu des rudes combats et des amères contradictions de la vie.

o. Le laboureur supporte volontiers les chaleurs brûlantes de l'été et le poids des travaux du jour, parce qu'il vit dans l'espérance d'une abondante récolte. C'est ainsi que le juste méprise les contradictions de cette vie, parce qu'il espère que dans le ciel il sera amplement récompensé de ses travaux.

p. Il n'y a pas de bien si riche et si précieux que nous ne puissions espérer de Jésus. Si le chrétien est malade, Jésus-Christ est son médecin ; s'il a faim, il est le pain de sa vie ; s'il craint la mort, il est la vie ; s'il aspire au ciel, il est la voie ; s'il fuit les ténèbres, il est la lumière ; s'il a besoin de secours, il est la toute-puissance ; s'il a soif, il est la source. Voyez que de dons précieux Dieu communique à ceux qui se confient en lui !

Une parabole. - Lorsque les premiers hommes, dit la pieuse légende, eurent quitté les magnificences du paradis, ils se

mirent à errer çà et là en pleurant. Devant eux s'étendait nu, couvert de ronces et d'épines, le pays de la douleur où ils étaient exilés, et leurs oreilles étaient encore frappées de cette parole terrible que le Seigneur leur avait dite : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. » « Hélas, pourquoi l'épée flamboyante de l'ange n'a-t-elle pas brisé notre vie, » s'écriaient-ils en se lamentant? Tout à coup un doux zéphir s'élève parti du paradis, et vient agiter la cime des arbres. « Un ange va paraître, » se dirent-ils l'un à l'autre, et dans leur frayeur et leur trouble, ils coururent se cacher. Mais un petit nuage, semblable à l'aurore matinale, s'éleva sur les collines du paradis, et au milieu de ces éléments vaporeux, une voix douce et aimable fit entendre ces paroles : « Votre œil, il est vrai, ne me verra point; mais je veux vous conduire d'une manière invisible à travers le désert de la vie, je veux habiter dans vos cœurs et adoucir les sentiers de votre vie. Quant à toi, ô homme, si tu cultives les champs à la sueur de ton front, je te montrerai dans un horizon lointain un champ couvert d'épis dorés et de jardins fleuris, et tu croiras habiter le paradis. Pour toi, ô femme, si tu souffres en patience les douleurs de l'enfantement, tu verras dans ton enfant un ange du paradis, et tu verseras des larmes d'attendrissement. »

« Mais, hélas ! soupirèrent les deux premiers ancêtres du genre humain, nous abandonneras-tu, messager invisible, quand la mort viendra nous visiter ? »

Et du sein de la nue, retentit cette réponse : « Dès maintenant, l'obscurité de vos nuits va se transformer en une brillante aurore. Quand approchera l'heure de votre mort, ma douce lumière voltigera autour de vos âmes, et vous verrez le paradis à découvert, pourvu que vous ayez la foi et la charité. »

« Qui es-tu donc, toi qui nous apportes du ciel de si douces consolations, s'écrièrent Adam et Eve, qui es-tu ? quel est ton nom ? »

Et il leur fut répondu : « Je suis l'espérance, fille de la foi et de la charité. » A ces mots le nuage odorant s'ouvrit, et, les enveloppant, les empêcha de voir cet enfant du ciel ; mais leurs âmes furent consolées et inondées d'une grande sérénité (*Schatzkœstlein*).

UNE PLANTE MERVEILLEUSE.

Pour toute espèce de blessures
Il existe une plante fortifiante ;
Celui-là a trouvé le salut
Qui la cultive avec soin :
Cette plante, elle n'est visible
Que dans le jardin de la foi.
Apprenez à attendre cette petite herbe ;
Elle s'appelle : confiance en Dieu.

Confiez-vous en Dieu
Ils vous aidera dans tous vos besoins.

Mais pour que notre cœur se remplisse d'espérance, nous y devons contribuer autant qu'il est en nous, et nourrir sans cesse cette précieuse semence avec l'huile de la prière ; c'est pourquoi nous allons entrer dans quelques détails sur ce chapitre.

§ II.

QU'EST-CE QUE LA PRIÈRE ?

La prière est une élévation de l'âme vers Dieu.

Ainsi, quand un enfant a faim, il s'adresse plein de confiance à son père et lui demande du pain.

De même, quand nous avons besoin de quelque chose, nous attendons avec confiance que Dieu nous la donne, et pour cela nous l'en prions. Car il est le Maître tout-puissant du Ciel et de la terre, et il se montre toujours disposé à nous secourir.

Nous trouvons auprès de lui un refuge assuré dans tous nos besoins. C'est pourquoi nous devons lui par-

ler avec la même confiance qu'un enfant parle à son père, et lui demander tout ce dont nous avons besoin.

Mais quand nous demandons quelque chose à Dieu, que nous le remercions et lui donnons des marques de notre respect, nous devons, puisque Dieu habite principalement au ciel, élever notre âme vers lui, et prendre notre essor vers le sein de sa divinité, portés en quelque sorte sur les ailes de la prière.

Par le mot âme, nous entendons toutes les puissances de l'âme. Lors donc qu'on veut prier, il faut élever vers Dieu sa mémoire, son intelligence et sa volonté.

Nous élevons notre mémoire vers Dieu quand nous ne nous arrêtons qu'à lui seul, et que, pendant la prière, nous oublions toutes les choses de la terre. Nous élevons notre intelligence vers Dieu, quand nous nous en formons des idées dignes de lui, quand nous nous le représentons comme notre souverain Maître, comme notre Créateur, notre Sauveur, notre Père, notre suprême et unique bien. Enfin, nous élevons notre volonté ou notre cœur tout entier vers Dieu, quand nous ne nous réjouissons qu'en Dieu et en ce qui lui plaît, quand nous lui offrons un cœur aimant, des sentiments dévoués, et la volonté sincère de lui plaire. Jésus-Christ faisait cette prière : « Seigneur, que votre volonté se fasse, non pas comme je veux, mais comme vous voulez. »

EXEMPLES.

a. Vision de saint Macaire.—On raconte de saint Macaire qu'il vit un jour en songe deux ermites qui priaient avec zèle, non-seulement quand ils étaient prosternés devant Dieu, mais encore pendant leurs travaux.

De la bouche de l'un sortaient quelques jets de flamme qui voltigeaient vers le ciel, tandis que la bouche de l'autre vomissait tout un incendie qui atteignait jusqu'au ciel.

Or, voici comment saint Macaire expliqua cette vision : « Le premier de ces deux ermites est la figure de ceux qui, au milieu d'une foule de distractions, ont cependant beaucoup de pieuses pensées et de bonnes dispositions ; et le second nous offre une image de ceux que rien de terrestre ne peut plus éloigner de Dieu, qui se conforment à ce commandement du Seigneur : « Priez sans cesse, » et dont le cœur est constamment uni à Dieu (*Blumen der Wuste*).

b. Le vol de l'hirondelle.—Charles disait un jour à son père : « Je viens de voir voler l'hirondelle. En s'élevant de terre, elle agitait ses ailes ; mais après avoir pris son essor, ses ailes sont restées immobiles et étendues, et cependant elle avait la rapidité des flèches.

— Mon fils, lui dit son père, il en est ainsi de l'homme qui s'adonne à la prière. Tout d'abord, lorsqu'il s'élève du terre à terre de la sensualité, de la vanité et des mauvaises habitudes, il est obligé de battre des ailes et de faire de grands efforts ; mais, sitôt qu'il a trouvé Dieu, but de ses pieux désirs, et qu'il est arrivé sur les hauteurs de l'éternité, ses ailes, malgré ses efforts continuels, sont étendues et sans mouvement, et le transportent avec une rapidité surprenante dans le séjour de son repos éternel » (*Th. Nelck*).

Qu'il est beau, ô mon Dieu,
Qu'il est doux d'élever
Son cœur vers vous ;
De vous demander par de pieuse prières
D'augmenter nos forces pour le bien !

§ III.

DIFFÉRENTES ESPÈCES DE PRIÈRES.

On distingue, comme il résulte déjà de ce que nous avons dit précédemment, trois espèces de prières: les louanges, les actions de grâces, les demandes.

a. Par louange, nous entendons cette sorte de prière que nous faisons quand nous témoignons à Dieu notre profond respect et que nous l'adorons. Or, que l'on soit obligé de louer Dieu, c'est ce qu'attestent ces paroles du chantre royal David (*Ps.* CXLIV, 23) : « Ma bouche publiera les louanges du Seigneur ; que toute chair bénisse son saint nom, dans le siècle présent et dans la suite de tous les siècles ; » ainsi que ces paroles de l'apôtre saint Paul (*Eph.*, v, 19) : « Chantez et psalmodiez du fond de vos cœurs à la gloire du Seigneur. »

EXEMPLES.

a. Tirés de l'Ecriture sainte. — Lorsque Dieu eut exaucé la prière d'Anne, la pieuse épouse d'Elcana, et lui eut accordé son bien-aimé Samuel, elle s'écria : « Mon cœur tressaille dans le Seigneur, car le secours qu'il m'a accordé m'a causé une joie extrême. Personne n'est aussi saint que le Seigneur ; personne n'est aussi puissant que notre Dieu. »

Lorsque Ruth eut obtenu un fils, qu'elle nomma Obed, les femmes de Jérusalem portèrent l'enfant à Noémi, et s'écrièrent : « Béni soit le Seigneur de ce que vous avez maintenant quelqu'un pour s'intéresser à vous et vous soigner dans votre vieillesse ! »

Lorsque le roi Ezéchias eut recouvré la santé, il loua Dieu, et prononça ces paroles : « Voilà que l'affliction s'est changée

en paix. Vous avez sauvé mon âme, afin qu'elle ne pérît pas, et vous avez jeté derrière vous tous mes péchés. »

Lorsque Job eut perdu tous ses biens temporels, il s'écria : « Le Seigneur me les avait donnés, le Seigneur me les a ôtés; que son saint nom soit béni ! »

Le roi Nabuchodonosor lui-même disait à la fin du récit où il faisait connaître à tous ses peuples son humiliation : « Moi, Nabuchodonosor, je loue, j'exalte et je glorifie maintenant le roi du ciel. »

Lorque Judith, femme d'une grande vertu, montra aux anciens de Béthulie, sa ville natale, la tête d'Holopherne, et leur annonça leur délivrance, elle ajouta ces paroles : « Le Seigneur m'a envoyé son ange pour me protéger. Louez-le tous ; car il est bon, et sa bonté n'a point de fin. »

Témoin de la sérénité et du calme de Daniel, qui, au milieu des lions féroces et affamés, ressemblait à un berger assis au milieu de ses brebis, le roi s'écria : « Vous êtes grand, Seigneur, Dieu de Daniel ! »

Esdras louait le Seigneur pendant la fête d'actions de grâces que les Israélites célébraient en mémoire de leur délivrance de la captivité à Babylone, et il disait au peuple : « Louez le Seigneur notre Dieu d'éternité en éternité ; louez et exaltez son nom grand et magnifique ! C'est vous seul, Seigneur, qui avez fait ce ciel et le ciel de tous les cieux, et toutes les légions qui l'habitent. C'est vous qui avez créé la terre, et tout ce qu'elle porte ; la mer, et tout ce qu'elle renferme. C'est vous qui donnez la vie à tout ce qui vit ; et toutes les armées du ciel, tous les chœurs des anges vous adorent. » Et le peuple répondit unanimement : « Amen, amen ; » et ils levèrent les mains au ciel, et s'étant prosternés en terre, ils adorèrent Dieu.

Rien de plus magnifique que le cantique suivant, entonné par les anges à la naissance du divin Sauveur : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » (*Luc*, II, 14.)

Lorsque Jésus eut délié la langue et rendu l'ouïe au sourd-muet, tout le peuple le loua en disant : « Il a vraiment fait du bien à tous. Il a rendu l'ouïe aux sourds, et fait parler les muets. »

C'est ainsi encore que tous ceux qui se trouvaient sur le vaisseau voyant Jésus marcher sur les eaux, comme sur la terre ferme, tombèrent à ses pieds et l'adorèrent en s'écriant : « Vous êtes véritablement le Fils de Dieu. »

Enfin, lorsque l'Écriture sainte fait mention des miracles qu'opérait le Sauveur, elle ajoute ordinairement ces paroles : « Et tout le peuple voyant cela, louait Dieu. »

Lorsque Jésus entra à Jérusalem, le peuple déploya ses vêtements, arracha les branches des arbres, et les étendit sur son passage. Et la foule qui allait et venait répétait sans cesse : « Gloire au Fils de David ! Loué soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Gloire dans les hauteurs ! »

Les grands prêtres et les docteurs de la loi apprenant un jour que la foule faisait retentir les louanges de Jésus-Christ, et que les enfants eux-mêmes s'écriaient : « Salut au Fils de David ! » ils en furent vivement courroucés, et lui dirent : « Entends-tu ce que disent ceux-là ? — J'entends bien, répondit Jésus, qui éprouvait une grande satisfaction à voir l'allégresse de ces enfants ; mais n'avez-vous donc jamais lu dans l'Ecriture ce passage qui s'adapte merveilleusement à la circonstance ? « Vous avez tiré la louange la plus parfaite de la bouche des enfants » (*Ps.* VIII, 3).

L'apôtre saint Jean vit les anges devant le trône de Dieu, la face contre terre, et chantant (*Apoc.*, VII, 12) : « Amen ! bénédiction, gloire, sagesse, actions de grâces, honneur, puissance et force à Dieu dans les siècles des siècles : Amen ! »

Voir d'autres exemples dans le CATÉCH. HISTOR., 1er vol., page 363-364.

A l'exemple des premiers chrétiens de Jérusalem, qui se réunissaient pour chanter à Dieu des cantiques de louange (*Luc*, II, 47), l'Eglise catholique nous invite, nous qui sommes ses enfants, à célébrer les bienfaits de Dieu. Chaque coup de la cloche, chaque son de l'orgue est comme une voix qui nous dit : « Louez le Seigneur ! » A la messe, le *Gloria* et la *Préface*, ainsi que le *Te Deum*, que le prêtre entonne aux grandes solennités

religieuses, et que le chœur chante, sont les plus beaux et les plus sublimes cantiques de louange. Aux grandes fêtes de l'année, on chante en signe de réjouissance : « En ce jour que le Seigneur a fait, tressaillons et réjouissons-nous ! Alleluia ! Louez le Seigneur ! » Ici appartiennent aussi ces courtes exclamations : « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit ! Loué soit Jésus-Christ dans le très-saint sacrement de l'autel ! Saint, saint, saint est le Seigneur, Dieu des armées ! Le Ciel et la terre sont remplis de sa gloire ! » — Des protestants eux-mêmes, tels que Klopstock et Charles Steiger, ont reconnu la beauté de cette pieuse salutation, malheureusement si peu commune de nos jours : « Loué soit Jésus-Christ ! etc. » (*Cf.* 1er vol. du présent ouvrage, pag. 484.)

AUTRES EXEMPLES.

a. Une pieuse servante.—Le saint évêque Gerhard, qui vivait au commencement du onzième siècle, se trouvant en voyage, passa la nuit dans une maison de paysan, située dans un lieu isolé. Réveillé pendant la nuit par le chant d'une femme, il écoute, et entend de magnifiques cantiques spirituels dans une touchante mélodie.

Il appelle son domestique, afin qu'il s'informe quelle est la personne qui, pendant que tout le monde est livré au sommeil, chante au Seigneur de si ravissantes harmonies.

Le serviteur rapporte que c'est la servante de la maison qui, tournant le moulin à bras, adoucit ce pénible travail par de pieuses chansons. Touché de la piété de cette fille dans une si basse condition, le saint évêque s'écria : « Combien est heureux l'homme qui connaît les effets de la dévotion, et qui cherche dans la prière et dans de pieux cantiques des consolations et des allégements aux peines de la vie ! Pour lui les fatigues du travail deviennent un doux fardeau ; la croix et les souffrances lui aplanissent les voies de l'éternité. »

Le lendemain, le pieux évêque manda cette sainte fille, l'exhorta à persévérer dans ces beaux sentiments, et lui fit un riche cadeau (*Chinani*).

b. Sainte Azindyne et ses compagnes. — Sainte Azindyne, ainsi que ses compagnes, furent étendues sur un gril ardent, déchirées cruellement à coups de fouet, et leurs blessures ouvertes jusqu'aux os à l'aide de tenailles brûlantes ; puis, ô martyre inouï ! on répandit sur ces blessures de l'huile et de la poix bouillante. Malgré ce supplice horrible, ces nobles héroïnes louaient Dieu à haute voix, et chantaient des cantiques à la gloire du Crucifié.

c. Saint Bennon, patron de la Bavière.

Lorsque sonnait la cloche du soir,
L'évêque Bennon s'en allait priant
A travers les champs et les prairies,
Le long d'un étang aux bords verts et fleuris.

Recueilli en lui-même, l'évêque
Respirait la sainteté et la dévotion ;
Il pensait à la bonté de Dieu,
Et au culte que l'homme doit lui rendre.

« Comme elle est riche et incommensurable,
La bonté, la majesté de Dieu !
Ses voies sont admirables ;
Son éternité est incompréhensible. »

Sa bouche sainte commençait à chanter
Les merveilles de la Toute-Puissance,
Quand tout à coup mille voix rivales
Qui retentissent à l'entour viennent le troubler.

Des orvets étaient assis dans l'étang,
Et de noires grenouilles à l'infini,
Qui ouvraient leur large bouche,
Et criaient et coassaient à l'envi.

Elles s'appelaient mutuellement en coassant,
Et tout coassait à l'entour ;
Le saint évêque cessa ses chants,
Car elles étaient par trop importunes.

« Taisez-vous maintenant, au nom de Dieu,
Parce que je veux chanter sa louange, »
S'écria le pieux évêque :
Et les grenouilles ne dirent plus mot.

Il commença de nouveau à chanter
Les louanges et la gloire de Dieu;
Sa voix éclatante retentissait dans la solitude ;
Tout se taisait aux alentours.

Mais lui aussi devint de plus en plus silencieux;
Et sa pieuse pensée se reporta
A ce qu'autrefois à Babylone
Les trois enfants chantaient dans la fournaise.

« Poissons, louez le Seigneur,
Vous qui nagez dans les abîmes des mers ;
Animaux, louez le Seigneur,
Vous qui rampez et volez çà et là. »

Et il se disait en lui-même : « Bennon ! Bennon !
Sais-tu si le cri de ces petits animaux
N'est pas plus agréable au Seigneur
Que les hymnes que tu chantes, ô pécheur ?

Continuez à louer, à exalter
Votre Seigneur, petits animaux ;
Jamais je ne m'y opposerai plus ;
Volontiers je m'associe à vos louanges. »

Et les grenouilles, fidèles à sa parole,
Se remirent à coasser de plus bel,
Louant Dieu à leur manière
En compagnie de saint Bennon.

Maintenant que tu chantes et célèbres
Dieu devant son trône céleste,
Bennon ! prie pour ta Bavière,
Bennon, notre fidèle patron !

(*Festkalender v. Gœrres.*)

d. Saint Paschal Baylon. — Paschal Baylon gardait les troupeaux des Franciscains déchaussés, près de Montfort. Pendant

que son troupeau errait çà et là, il chantait des cantiques spirituels sur la bonté de Dieu et sur la grâce de la Rédemption.

e. Gélimer, roi des Vandales. — Lorsque Gélimer, roi des Vandales, se vit forcé de se soumettre aux Romains, il supplia qu'on voulût bien lui accorder trois choses : du pain, une éponge, et une harpe. Comme on lui demandait pourquoi il désirait cela, il répondit : « Il est facile de comprendre à quoi me servira le pain : c'est pour calmer ma faim et soutenir mes jours. Si, limité à ce petit morceau de pain, je viens à reconnaître et à déplorer la vanité des choses humaines, moi qui me suis tant préoccupé d'affaires si passagères, j'essuierai mes larmes avec cette éponge. Mais il ne me suffit pas d'essuyer mes larmes ; il faut encore que je change mes souffrances en joie ; le malheur et l'adversité doivent contribuer à fortifier mon cœur : alors je louerai et je bénirai Dieu, et voilà pourquoi j'ai besoin d'une harpe. » — Heureuse harpe entre les mains de ceux qui, au milieu de leurs souffrances et de leurs tribulations, louent et bénissent le Seigneur, comme autrefois les trois jeunes hommes dans la fournaise, et qui s'écrient avec David : « Je chanterai vos louanges sur la harpe, ô mon Dieu ! ô mon Dieu ! Pourquoi, mon âme, êtes-vous triste, et pourquoi me troublez-vous ? Espérez en Dieu, parce que je dois encore le louer ; il est mon Dieu et le salut de mon visage. » (*Die Eigenschaften Gottes, erlœutert durch Erzœhlungen, in Regensbourg.*)

f. L'empereur Maximilien. — L'empereur Maximilien Ier fut un jour surpris pendant la chasse par une violente tempête. Toute sa suite tremblait de frayeur. L'empereur descendit de cheval, tomba à genoux et fit cette prière. « Honneur, louange et actions de grâces vous soient rendus, Dieu du tonnerre et de l'éclair ! Vous êtes le Roi des rois, l'Empereur des empereurs ; tous, tant que nous sommes, nous nous prosternons devant vous dans la poussière, comme étant vos serviteurs et vos sujets » (*Chimani, Jugendsalon*).

g. Le général Wutginau. — Le célèbre général de l'Empire, Wutginau, qui vivait au dix-septième siècle, s'en allait joyeux et tranquille se promener avec sa lunette d'approche, au milieu des éclats de bombes et de boulets. Quand des bombes ou

des balles tombaient à côté de lui, il levait pieusement ses yeux vers le ciel et s'écriait avec amour : « Louange, gloire, honneur et actions de grâces soient rendus au Seigneur ! »

h. Saint Simplicité.

Dans les premières années de sa jeunesse,
Simplicité marchait un jour,
Occupé de pensées toutes divines,
A travers le gazon émaillé de fleurs.

Et au-dessus de lui, dans les airs,
Voltigeait la troupe des oiseaux,
Qui chantaient leurs cantiques
D'une voix si joyeuse et si vive.

Et dans l'herbe fleurissaient
Les petites fleurs pleines de parfums,
Qui, semblables aux dons des sacrifices,
S'élevaient dans l'air en nuages embaumés.

Là-haut, du sommet de la montagne,
Tombait, en murmurant, un ruisseau dans la plaine,
Et les rayons du soleil couchant
Y brillaient avec l'éclat de l'or.

Alors ce pieux serviteur s'écria :
« Que toute l'armée des oiseaux,
« Que le murmure du ruisseau
« Célèbrent la gloire de Dieu !

« Les doux parfums des fleurs,
« Les vifs rayons du soleil,
« Sont autant de prières muettes
« En l'honneur et à la gloire de Dieu.

« Ne suis-je pas plus que tout cela ?
« A leur exemple, je veux, dans la solitude,
« Me vouer à la prière,
« Et lui donner ma vie tout entière. »

Et dans l'obscurité des forêts
L'homme de Dieu se retira ;

Et désormais toute sa vie
Ne fut qu'une prière continuelle. (*Isabelle Braun.*)

i. Les Vendéens sur le chemin de l'échafaud. — Lorsqu'à l'époque malheureuse de la révolution française le trône royal fut renversé, l'Eglise catholique cruellement persécutée, et ses ministres honteusement poursuivis, les habitants de la Vendée soutinrent, pour la religion et pour leur roi, une lutte longue et acharnée. Ayant fini par succomber, soixante d'entre eux furent emmenés captifs à Nantes et enfermés dans la prison de Bouffay. Dès le lendemain, tous furent condamnés à mort par le tribunal révolutionnaire.

Franchissant deux à deux le seuil de la prison, ils traversèrent un grand nombre de rues pour se rendre sur le théâtre du supplice. Tous avaient les mains jointes, et aucun d'eux ne manifestait dans son maintien la moindre frayeur; au contraire, ils entonnèrent à haute voix des hymnes sacrées, attestant ainsi qu'en leur qualité de martyrs de Jésus-Christ ils désiraient être réunis dans le ciel avec les Saints. Arrivés sur la place où ils devaient être exécutés, ils ne cessèrent d'élever leur cœur à Dieu par des prières et des cantiques de louange. Un silence solennel régnait autour d'eux. Personne, même les hommes les plus impies, n'osaient troubler les pieux accents de ces fidèles serviteurs de Dieu. — C'est ainsi qu'ils moururent tous de la main du bourreau, et ne cessèrent de chanter qu'avec la mort du dernier d'entre eux (*Chimani*).

j. Le joyeux laboureur. — Nicolas avait beau voir, pendant toute la durée du printemps, les prairies se couvrir de fleurs, entendre le chant des oiseaux, parcourir les plus magnifiques champs de blé, jamais une pensée joyeuse ne venait dérider son front. Pour dissiper sa mélancolie, il lui fallait du vin ou quelque friandise achetée chez le pâtissier; il fallait qu'il gagnât au jeu, et que dans une société il eût toujours le plus bel habit: alors seulement il se donnait la peine de rire.

Un jour, il parcourait la campagne, regardant tristement devant lui, et l'âme vide de pensées, comme c'était son habitude. Il rencontre son pauvre cousin, Charles, assis sous un pommier sauvage en pleine floraison, et chantant à voix basse les paroles suivantes:

L'arbre, dans sa magnificence,
Me dit que moi aussi je suis l'œuvre de Dieu;
Loué soit notre Seigneur!

Et il versait des larmes de joie et d'attendrissement sur la Toute-Puissance et la bonté du Créateur.

« Comment un arbre peut-il te causer tant de joie ? » s'écria Nicolas, d'un ton maussade, en s'adressant à Charles, qui le salua d'un ton de gaîté et de bienveillance.—« Eh ! cher cousin, répondit Charles, s'il n'y avait pas des joies à bon marché, où irais-je, dans ma pauvreté, en trouver d'autres? Je n'ai pas de quoi payer le plaisir. Ce qui fait que j'aime tant le bon Dieu, c'est précisément parce qu'il nous a préparé, à nous autres les pauvres, des plaisirs si abondants. Je puis être bien joyeux sans frais comme sans regret. C'est là un art tout vulgaire.

— Et en quoi consiste-t-il, cet art? lui demanda Nicolas.

—Voici, répondit Charles, si vous voulez bien m'écouter, en quoi il consiste. J'examine avec attention tout ce que j'aperçois ici-bas, grand et petit, qui sort de la main de Dieu, et tous les jours j'y trouve quelque chose de nouveau et de frappant. Puis je réfléchis pourquoi et à quelle fin telle ou telle chose a été créée ou à quoi elle pourrait servir. Et quand j'y trouve les traces de la toute-puissance, de la sagesse et de la bonté divine, j'élève, plein de joie et de reconnaissance, mon cœur vers Dieu, et je l'adore, profondément pénétré de sa munificence et de son amour infini. Je forme de pieuses résolutions, je me propose de me rendre de plus en plus agréable à Dieu, et je retourne à mon travail joyeux et content.

— Au revoir, » lui dit Nicolas, et il partit (*Rochow*).

k. Apaisement de la tempête. — A l'époque de la première croisade, entreprise dans le but de reconquérir les lieux saints, le roi d'Angleterre, Richard, s'embarqua avec une foule d'illustres guerriers, et fit voile pour Jérusalem. Pendant la traversée, sur le soir, il s'éleva un jour une tempête si terrible, que tous se crurent sur le point d'être submergés par les flots. Le roi qui, comme ses compagnons, avait la mort devant les yeux, se disait souvent en soupirant: « Plût à Dieu que l'heure vînt bientôt où les moines austères se lèveront pour

louer Dieu en chœur! Car j'ai entendu tant d'excellentes choses sur leur compte, que je ne doute pas que Dieu ne nous soit favorable dès qu'ils commenceront à prier pour nous. » Et effectivement la foi du prince ne resta pas sans récompense; car, s'étant informé de l'heure où les religieux se rendaient au chœur pour y louer Dieu par le chant des psaumes, ce fut justement à cette heure-là que la puissance du Seigneur se manifesta. Il commanda aux vents et à la mer, et le calme se rétablit si subitement, que tous en furent ravis d'étonnement. Dès que le roi fut de retour chez lui, il témoigna une grande vénération pour les religieux, et, en mémoire de ce miracle, leur fit de riches fondations et leur construisit de magnifiques monastères (*Silbert*).

l. Chant de louange des Anges. — Un maître d'école avertissant un jour ses enfants de chanter avec beaucoup de douceur leur cantique du matin: « Comme les Anges du ciel, n'est-ce pas? demanda le petit Georges. — Est-ce que les Anges du ciel chantent aussi? demanda à son tour Henri. — Certainement, répondit Georges; quand nous serons au ciel, nous entendrons comme ils chantent et louent le Seigneur. — Oh! alors, reprit aussitôt Henri, nous ne voulons pas rester plus longtemps ici, afin de pouvoir les entendre; nous voulons de suite aller auprès d'eux » (*Erziehung's blœtter*).

m. Le triomphe glorieux. — Lorsque les Bretons se virent attaqués sur terre et sur mer par les montagnards de l'Ecosse, ils prièrent saint Germain, évêque d'Antisiodore, de se rendre auprès d'eux dans leur camp. Comme le saint évêque était versé dans l'art de la guerre, il les mena au combat, et les Bretons, suivant qu'il leur avait ordonné, se précipitèrent sur l'ennemi en s'écriant: « Alleluia! » Une terreur panique s'empara de ce dernier, et il n'eut rien de plus pressé que de chercher son salut dans la fuite (*Mœtzler*).

n. Le rossignol. — A peine le bon Dieu avait-il créé les petits oiseaux, raconte une légende, car tous n'étaient pas encore couverts de plumes, qu'ils commençaient déjà à se disputer pour savoir quel vêtement ils prendraient. Le chardonneret, le pinson, le rouge-gorge, la lavandière, l'hirondelle, chacun voulait avoir le plus beau; et, à vrai dire, le bon Dieu leur en donna à

chacun un magnifique. Le rossignol n'avait rien dit ; car il était pieux et modeste et se confiait en Dieu. Il est vrai qu'il reçut le plus laid de tous les vêtements qui restaient ; mais, en revanche, le bon Dieu lui donna le plus beau chant de tous, en lui disant : « Va, et dis aux hommes dans tes chansons que je suis l'amour (*Jugendztg*). »

Seigneur, je veux louer votre bonté
Aussi longtemps que ma langue se mouvra ;
Je veux vous rendre la louange et l'honneur
Aussi longtemps que battra mon cœur.
Et, dût ma bouche un jour devenir impuissante,
Mes soupirs vous rediront encore.

b. Par prière d'actions de grâces on entend les prières par lesquelles nous remercions Dieu du bien qu'il nous a fait. Remercier Dieu est le premier de nos devoirs, et c'est à juste titre que l'ingratitude est comptée parmi les vices les plus odieux. Le pauvre lui-même, quand il paie nos bienfaits d'ingratitude, nous lui retirons notre assistance. Or, si nous exigeons d'un homme, auquel peut-être nous n'avons rendu qu'un faible service, qu'il nous en soit reconnaissant, combien ne devons-nous pas témoigner à Dieu notre gratitude, lui qui nous a donné la vie, la respiration, en un mot tout ce qui nous appartient ? Aussi le Chantre royal, David, nous invite-t-il à nous acquitter de ce pieux devoir envers le Seigneur, lorsqu'il nous dit (*Ps.* CXXXV, 1) : « Louez le Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle. » Et ailleurs (CII, 2) : « Mon âme, bénissez le Seigneur, et gardez-vous bien d'oublier jamais aucun de ses bienfaits. » Et au psaume quatre-vingt-onzième, le saint Roi dit encore : « Il est bon de louer le Seigneur, et de chanter votre nom, ô Très-Haut ! » Enfin, l'apôtre saint Paul écrivait aux

Thessaloniciens (I *Thess.*, v, 18): « Rendez grâces à Dieu en toutes choses; car c'est là ce que Dieu veut que vous fassiez tous en Jésus-Christ. »

EXEMPLES BIBLIQUES.

Abraham, lorsque le Seigneur lui eut permis de conserver son bien-aimé fils, lui immola, par reconnaissance, le bélier qui s'était embarrassé avec ses cornes dans un buisson.

Lorsque le Seigneur eut consolé Jacob par l'aimable songe de l'échelle qui s'élevait jusqu'au ciel, Jacob prit la pierre sur laquelle il avait reposé sa tête pendant la nuit, l'érigea en monument, et y répandit de l'huile, afin de la consacrer au Seigneur.

Josué, après avoir passé avec les siens le Jourdain à pied sec, fit ériger, avec les douze pierres qu'il avait fait prendre dans le lit du fleuve, un monument qui en attestait le passage miraculeux, puis il dit au peuple: « Quand, à l'avenir, vos enfants vous demanderont ce que veulent dire ces pierres, vous leur répondrez: Les eaux du Jourdain se sont séchées devant l'Arche de l'alliance du Seigneur, lorsqu'elle passait au travers de ce fleuve, comme il avait fait auparavant pour la mer Rouge, dont il sécha les eaux jusqu'à ce que nous fussions passés, afin que tous les peuples de la terre reconnaissent la main toute-puissante du Seigneur, et que vous appreniez vous-mêmes à craindre en tout temps le Seigneur votre Dieu » (*Josué*, IV).

Le même Josué, après avoir conquis la ville d'Hai, offrit encore au Seigneur.

Mais le plus bel exemple de gratitude filiale est celui que le divin Sauveur nous a laissé. Lorsqu'il ressuscita Lazare, il fit cette prière: « Mon Père, je vous remercie de ce que vous m'avez exaucé. A la vérité, je savais bien que vous m'exaucez toujours; mais j'ai dit cela à cause de ce peuple qui m'entoure, afin qu'ils croient que vous m'avez envoyé. » Il remercia aussi son Père lors de la multiplication des pains et pendant la sainte Cène (*Cf.* CATÉCH. HISTOR., 1er vol., p. 369).

A l'époque de la naissance de saint Jean, ses joyeux parents reçurent la visite de leurs proches qui s'associèrent à leur joie.

Tous considéraient le nouveau né comme une grande faveur du ciel. « Voilà la joie, disait Elisabeth dans son allégresse, que le Seigneur veut bien m'accorder encore dans mes vieux jours. »

Lorsque Jésus eut ressuscité le fils de la veuve de Naïm, tous ceux qui étaient présents louèrent le Seigneur et s'écrièrent : « Un grand prophète a surgi parmi nous et a visité son peuple ! »

L'apôtre saint Paul dit dans son Epître aux Romains (*Rom.*, I, 8) : « Je rends grâces à mon Dieu pour vous tous, par Jésus-Christ, de ce que votre foi est annoncée dans le monde entier. »

De son côté, notre sainte Mère l'Eglise catholique profite de toutes les occasions pour nous inviter à remercier Dieu des bienfaits que nous en avons reçus. Ainsi, il y a dans la messe une foule de passages par lesquels le prêtre avertit le clerc de rendre grâces à Dieu au nom du peuple. Au *Gloria in excelsis*, le prêtre récite ces paroles : « Nous vous rendons grâces à cause de l'étendue de votre gloire, que vous nous avez révélée. » A la fin de l'épître, qui est ordinairement un extrait des lettres des Apôtres, le clerc répond : « Rendons grâces à Dieu. » Par ces paroles, il remercie le Seigneur de nous avoir communiqué, par l'intermédiaire de ces saints personnages, d'aussi beaux et d'aussi salutaires enseignements.—Dans la *Préface*, le prêtre dit au peuple : « Rendons grâces à Dieu, Notre-Seigneur ; » et lorsque le peuple a répondu : « Cela est digne et juste, » il continue : « Véritablement, il est digne et juste, convenable et salutaire que, toujours et partout, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, nous vous rendions des actions de grâces. »

De plus, chaque événement heureux et réjouissant, par exemple, la naissance d'un prince, une victoire glorieuse, un traité de paix conclu, est solennisé par

une fête d'actions de grâces, qui se termine par le chant majestueux du *Te Deum*. Enfin, une autre belle coutume de l'Eglise, c'est de célébrer annuellement une fête d'actions de grâces pour remercier Dieu de l'abondance des récoltes, et en même temps pour rappeler au peuple, qui d'ailleurs serait porté à croire que la moisson n'est que le fruit de ses pénibles travaux, et non pas un don de la bonté divine, les enseignements suivants :

Vous aviez enfoui un grain mort
Dans la profonde nuit des sillons,
Et par la Puissance de Dieu,
Des germes de vie sortirent de la poussière.

Est-ce vous qui avez commandé à la rosée, aux tempêtes ?
Est-ce vous qui avez préservé vos champs du souffle empoi-
Des frimas et des vers ? [sonné]

Hommes impuissants ! taisez-vous, humiliez-vous ;
C'est le Seigneur qui l'a fait ;
Son ciel vous était ouvert ;
Vous pouviez en approcher par vos prières.

(Voir d'autres exemples dans le CATÉCH. HISTOR., 1er vol., page 369-371.)

AUTRES EXEMPLES.

α. *Sainte Afre.* — Sainte Afre, au moment où les flammes l'enveloppaient, récitait encore cette prière : « Seigneur Jésus-Christ, je vous remercie de ce que vous m'avez jugée digne d'être offerte en sacrifice pour votre nom (*Chr. v. Schmid*).

β. *Saint Beatus.* — Saint Beatus, qu'on peut à juste titre appeler l'apôtre de la Suisse, disait sur son lit de mort pour consoler son ami Achates : « Cher fils et fidèle ami Achates, nous ne voulons pas nous attrister, mais plutôt rendre tous deux grâces à Dieu de ce que, avec son assistance, nous sommes restés pendant tant d'années unis dans la foi et dans la charité, ne formant qu'un cœur et qu'une âme. »

γ. *L'empereur Ferdinand Ier d'Autriche.* — Ce dut être un coup d'œil ravissant que celui qu'offrit l'empereur François Ier, grand-père de l'empereur actuel, lorsque, ayant reçu avec les autres princes de l'Empire, sur une colline près de Leipzig, la nouvelle de la victoire, il tomba à genoux et éleva ses mains vers le ciel pour rendre grâces au Maître des armées.

δ. *L'abbé Saba et le conducteur de chameaux.* — L'abbé Saba reçut un jour la visite de quelques conducteurs de chameaux qui, pendant un voyage, s'étaient égarés dans le désert avec leurs chameaux. L'abbé les accueillit aussi bien que sa position le lui permettait, déplorant de ne pouvoir leur offrir autre chose que des racines et des herbes qu'il cultivait dans son jardin.

Lorsqu'ils revinrent de leur voyage, après avoir parcouru le désert, nos voyageurs allèrent de nouveau visiter l'abbé dans sa cellule, et, en reconnaissance de l'hospitalité gracieuse qu'ils en avaient reçue, lui apportèrent plusieurs fromages et une corbeille remplie de dattes.

Comme l'abbé montrait ces fruits à ses religieux réunis, et que tous louaient la générosité des étrangers, le saint prit tout à coup un air sérieux, et leur dit : « Malheur à nous ! Ces gens grossiers, qui sont encore païens, loin d'oublier le petit bienfait que je leur avais rendu, m'en ont témoigné leur reconnaissance par ce riche présent; mais combien ne sommes-nous pas coupables ou plutôt impardonnables, nous qui, reconnaissant Dieu pour notre plus grand bienfaiteur, et en recevant journellement une infinité de bienfaits, nous efforçons si peu de lui en témoigner notre reconnaissance par l'observation volontaire de ses commandements? »

Les religieux accueillirent de grand cœur cette leçon de l'abbé, et, tout en mangeant les fruits qu'ils venaient de recevoir, et qu'ils se partagèrent, ils n'oublièrent pas de rendre au Seigneur de vives actions de grâces (*Blumen der Wuste*).

ε. *Le pieux berger.*—C'était pendant une magnifique soirée du mois de mai; toute la nature était couverte de fleurs et de verdure. Wendelin, occupé à paître son troupeau, se tenait debout, triste et solitaire, auprès d'un buisson d'épines tout en fleurs, et de grosses larmes coulaient sur ses joues rouges. « Pourquoi pleures-tu ? lui demanda avec douceur le petit Louis du chas-

seur, qui venait de sortir de la forêt. — Hélas! répondit Wendelin, j'ai vu un crapaud hideux qui vient de se cacher dans ce buisson-là. — Et tu pleures pour si peu de chose? s'écria Louis.

— En apercevant ce crapaud, répondit Wendelin, je me suis dit: Cet animal si repoussant, qui se traîne si péniblement, est poursuivi par tous les hommes, il ne sait rien de son Créateur et passe la plus grande partie de ses jours dans les marais ou dans quelque trou obscur, jusqu'à ce qu'enfin il vienne à pourrir.—Toi, au contraire, me suis-je dit en moi-même, tu as une attitude élevée et une belle forme humaine; tu peux marcher librement où tu veux; tu peux contempler le ciel et la terre, te réjouir du spectacle de la verdure et des fleurs; tu connais ton Créateur, et tu as une âme immortelle. Et cependant, ce Créateur, tu ne l'as pas encore remercié de tout ton cœur. — Cette ingratitude me fait tant de peine que je ne puis m'empêcher de pleurer. »

Louis fut profondément ému en entendant ces paroles; jamais, pendant toute sa vie, il ne les oublia. Vieillard, il les racontait encore à ses neveux, et il ajoutait: « Quand même les animaux les plus dégoûtants seraient absolument inutiles, ils ne laisseraient pas d'offrir encore un grand avantage. Ils m'apprendraient à apprécier les prérogatives de l'homme, prérogatives qui consistent en ce que Dieu en a fait la plus noble des créatures qui existent sur la terre (*Chr. v. Schmid*).

ζ. *Les grappes de raisin.* — Antonia avait reçu de son amie, qui habitait le vignoble, de magnifiques grappes de raisin; les unes d'un bleu foncé, les autres d'un jaune éclatant, et plusieurs transparentes comme du cristal. C'étaient les premières qui eussent été trouvées mûres dans tout le vignoble.

« Combien mon amie est bonne, s'écria Antonia, et que je suis heureuse de recevoir d'elle des preuves si touchantes de son souvenir! Je veux lui écrire de suite pour l'en remercier. Si, de mon côté, je trouvais le moyen de lui causer aussi quelque plaisir, je le ferais certainement de grand cœur.

—Je suis ravie, lui dit sa mère, que tu sois aussi reconnaissante envers Caroline; mais une chose m'afflige en ce moment. Vois-tu, depuis le jour où tu as cueilli les fraises jusqu'à l'heure

où tu as reçu ces grappes de raisin, nous avons récolté sur nos arbres quantité de fruits précieux, et je ne me suis jamais aperçue que tu en aies témoigné à Dieu une reconnaissance aussi empressée. Chaque fruit qui vient sur les arbres n'est-il pas un don de Dieu, et ne devons-nous pas y voir des marques de son affection ? Ne devons-nous pas tâcher de faire aussi quelque plaisir à celui qui nous en procure tant ? Oh ! de grâce, montre-toi plus généreuse envers le Seigneur pour les dons qu'il nous accorde ! Témoigne-lui ta reconnaissance et ton amour en observant avec joie ses commandements ! » (*Ebend.*)

η. **L'Alouette et l'Enfant.**

L'ENFANT.

Dis-moi, aimable alouette,
Ce qui peut te rendre si joyeuse !
Tu ne sèmes point ; tu ne moissonnes point ;
Tu ne récoltes point dans des greniers :
Et pourtant tu voles aussi haut, et tu chantes aussi volontiers
Que si tu voyais Dieu le Seigneur.

L'ALOUETTE.

Le Père, là-haut, veille sur moi,
Voilà pourquoi je lui chante ma chanson ;
Mais il veille encore bien davantage sur toi,
C'est pourquoi viens, et chante avec moi.
(*Illustr. Zeitung f. d. Jugend.*)

θ. *Le corbeau de Noé.* — Noé suivait d'un œil inquiet son arche flottant sur les ondes, attendant la décroissance des eaux. A peine aperçut-il le sommet des montagnes, qu'appelant tous les oiseaux autour de lui : « Lequel d'entre vous, leur dit-il, veut faire l'office de messager, et aller s'assurer si notre délivrance est proche ? » Et aussitôt parut, avant les autres, le corbeau, qui fit entendre un cri immense, car il soupirait depuis longtemps après sa nourriture favorite. Dès que la fenêtre fut ouverte, il s'envola et ne revint point. L'ingrat ! il avait oublié son libérateur et sa mission, pour ne s'occuper qu'à dévorer des cadavres !

Mais la vengeance ne se fit pas attendre. Comme l'air était encore rempli de vapeurs pestilentielles, elles lui obscurcirent

la vue et noircirent ses plumes. En punition de son oubli, sa mémoire s'obscurcit comme son œil; ses petits nouvellement nés, il ne les reconnut même pas, et ne ressentit rien de ce qui fait la joie paternelle. Effrayé de leur aspect hideux, il s'envola et les abandonna. L'ingrat engendra une race ingrate, et se priva de la plus belle récompense, la reconnaissance de ses enfants (*Herder*).

ι. *Le chasseur des Alpes.* — Un vieux mais courageux chasseur servait de guide à une société de jeunes Suisses qui parcouraient les montagnes du pays, lorsque, au moment où il indiquait le chemin escarpé qui conduit aux glaciers qui se trouvent sur les Limmern-Alp, une larme vint tout à coup humecter sa paupière. Comme on lui demanda le motif pour lequel il pleurait, on apprit que les larmes qu'il versait partaient d'un cœur ému et reconnaissant. « Je serais oublié de Dieu, répondit-il, si je pouvais passer en cet endroit sans me ressouvenir avec reconnaissance du secours qu'il m'a accordé. Là, messieurs, là, sur ce glacier — voyez-vous là-bas dans le lointain cette couche grisâtre sur la glace?—Il y a là un précipice de plusieurs mètres de profondeur, où l'eau produite par la glace coule comme un torrent sous ces montagnes de neige. Or, vous pensez bien que celui-là serait perdu qui, marchant sur une couche de neige, sentirait le sol fléchir sous ses pieds et tomberait dans cet affreux dédale.—Eh bien! ce même endroit si périlleux eût été mon tombeau, il y a quelques années, si le bras puissant du Seigneur ne m'en avait retiré. Deux de mes camarades et moi poursuivions sur ces montagnes quelques chamois. La montagne était couverte de neige; nous étions sur les traces de l'un de ces animaux, lorsque, dans l'ardeur de notre poursuite, la neige céda tout à coup sous mes pieds. Déjà j'étais tombé bien bas dans ce puits de glace, lorsque, reprenant mes esprits, j'étendis les bras et les jambes autant que je pus, et parvins à m'accrocher aux parois de la glace, de manière à me tenir suspendu au-dessus de l'eau. Mes camarades se donnèrent toutes les peines imaginables pour me sauver. Plus rapides qu'un chamois, ils coururent tous deux au moins pendant une heure, afin de se rendre dans le plus proche châlet, pendant que moi, flottant

entre la crainte et l'espérance, appuyé sur mes bras et sur mes jambes élargies, j'étais suspendu au-dessus de l'eau. Déjà j'étais tombé dans le torrent jusqu'aux genoux, et je n'attendais plus que la mort. J'entends mes camarades qui m'appellent. N'ayant pas trouvé de corde dans le châlet, ils avaient découpé par bandes une couverture de lit, et en avaient fait une corde. Ils la descendirent et se mirent à tirer de toutes leurs forces. Mais voilà que tout à coup la corde se brise, et moi de retomber aussi bas qu'auparavant. Ce ne fut qu'au second essai que mes camarades parvinrent, avec l'aide de Dieu, à me sauver. — Or, messieurs, pourrais-je jamais dans ma vie oublier ce bienfait signalé de la providence ? Ne dois-je pas, chaque fois que je passe en ce lieu, offrir à mon Seigneur et Sauveur une larme de reconnaissance ? » (*Magazin moralisch. Erzœhlungen.*)

Proverbes allemands.—Dieu salue tout le monde ; mais peu le remercient.—Vous rencontreriez Dieu partout, si vous daigniez le saluer.— On donne à l'homme en lui donnant ; on donne à Dieu en prenant et en remerciant.—Mangez et buvez, mais n'oubliez pas Dieu ; buvez et mangez, mais n'oubliez pas les pauvres.—Celui qui a Dieu pour ami, toutes les créatures se moquent de lui.—Dieu, les parents et les maîtres, on ne saurait leur rendre la pareille.

Comparaisons.—La reconnaissance envers Dieu est la fleur de la bénédiction.

Le cœur du juste est un autel sur lequel, après chaque bienfait reçu de Dieu, on lui offre de nouveaux sacrifices de louanges et d'actions de grâces.

C'est quand il s'aperçoit que les hommes font le plus attention à son chant que le rossignol chante le plus volontiers, comme s'il savait que dans sa bonté le Créateur lui a donné une voix si aimable, afin qu'il réjouisse les hommes et les arrache à une tristesse intempestive. S'il en est ainsi, nous devrions montrer d'autant plus d'empressement à chanter au Seigneur nos cantiques d'actions de grâces, que nous savons qu'il y prête une oreille attentive, ainsi que les saints et les amis qui l'entourent.

On lit dans les documents et les histoires relatives à la féo-

dalité, que chaque année les vassaux étaient obligés de faire un présent à leur seigneur, en mémoire de la fidélité dont ils lui étaient redevables. C'était ou un faucon, ou une alouette, ou une branche fleurie, ou un œuf, etc.—Dieu est le Seigneur par excellence, et nous sommes ses sujets ; car tout ce que nous avons de bon nous vient de lui. Or, qu'est-ce que ce Souverain demande de nous, en retour de tous ses bienfaits ? Une seule chose : c'est que nous élevions vers le ciel un regard reconnaissant, que nous chantions dans notre cœur un hymne de louange à la gloire de son nom, que nous fassions une petite prière, que nous distribuions aux pauvres une légère aumône. — Qu'est-ce que toute votre reconnaissance comparée aux bienfaits que vous avez reçus du Seigneur ?

Je partage volontiers mon morceau de pain
Avec vous, malheureux délaissé !
C'est le bon Dieu que vous devez remercier
De ce que je puis faire cela pour vous.
Consacrez donc à celui qui voit vos larmes,
Et vos chants du matin et vos chants du soir !

c. Nous adressons au Seigneur une *prière déprécatoire* quand, ayant besoin de quelque chose, nous le prions de nous l'accorder. C'est pour nous un devoir de prier le Seigneur de nous dispenser ses bienfaits; car la prière déprécatoire a son principe dans la confiance filiale que nous devons avoir au Seigneur. En outre, le bon Dieu lui-même nous a invités de nous réfugier auprès de lui, car il disait déjà dans l'Ancien Testament (*Ps.* XLIX, 15): « Invoquez-moi au jour de l'affliction, je vous en délivrerai, et vous m'honorerez. » Le divin Sauveur nous exhorte encore à invoquer l'assistance de Dieu dans tous nos besoins. « Demandez, nous dit-il, et il vous sera donné; cherchez, et vous trouverez; frappez, et il vous sera ouvert » (*Matth.*,

VII, 7). Et l'apôtre saint Paul ajoute (*Eph.*, III, 20): « Le Seigneur peut infiniment plus que tout ce que nous demandons et tout ce que nous pensons. »

EXEMPLES BIBLIQUES.

Agar se voyant repoussée, elle et son enfant, implora l'assistance du Seigneur, et le Seigneur leur envoya un ange qui leur montra une source pour se rafraîchir.

—Jacob. craignant le ressentiment de son frère Esaü, implora le Tout-Puissant, et le Seigneur toucha le cœur de ce frère aigri, au point qu'il oublia sa colère, et, se jetant au cou de Jacob qu'il haïssait naguère si vivement, l'embrassa et pleura de joie.

—Moïse, qui avait gardé les troupeaux de Jéthro dans les contrées solitaires qui avoisinent la montagne Horeb, et qui n'y avait aperçu que quelques buissons épars çà et là, n'oublia pas assurément la misère de ses frères en Egypte, et intercéda pour eux auprès du Seigneur.

—Lorsque Samson entendit les Philistins vomir contre le Dieu d'Israël d'horribles blasphèmes, il pria le Seigneur de lui rendre sa force primitive, afin qu'il pût triompher plus facilement de ses ennemis.

—Lorsque les Israélites gémissaient sous le joug cruel des Madianites, ils rentrèrent en eux-mêmes, invoquèrent la protection du Seigneur, et le Seigneur les exauça.

—Lorsque Ezéchias apprit sa fin prochaine de la bouche du prophète Isaïe, il se mit à pleurer, et s'adressant au Seigneur : « Souvenez-vous, je vous prie, Seigneur, lui dit-il, que j'ai marché devant vous dans la vérité et avec un cœur parfait, et que j'ai toujours fait ce qui était bon à vos yeux » (*Is.*, XXXVIII, 3).

—Frappé d'épouvante lorsqu'il apprit que le roi avait ordonné de massacrer tous les juifs, Mardochée fit cette prière au Seigneur : « Seigneur, Seigneur, Roi tout-puissant, tout est en votre pouvoir. Personne ne saurait résister à votre volonté, si vous voulez sauver Israël. Exaucez ma prière. Changez notre tristesse en joie. Conservez-nous la vie, afin que nous louions

votre nom. Ah Seigneur ! ne fermez pas la bouche de ceux qui chantent vos louanges. »

—Lorsque Néhémias apprit que les murs de Jérusalem étaient renversés, les portes incendiées, et que ses habitants, détestés des peuples voisins, vivaient dans la crainte continuelle de se voir surpris par l'ennemi, et n'étaient jamais sûrs de leur vie, il adressa cette prière au Seigneur : « Seigneur, Dieu du ciel, qui êtes fort, grand et terrible, qui gardez votre alliance et conservez votre miséricorde à ceux qui vous aiment et qui observent vos commandements, ayez, je vous prie, l'oreille attentive et les yeux ouverts, pour exaucer la prière que je vous offre maintenant pendant le jour et pendant la nuit, pour les enfants d'Israël, vos serviteurs » (*Néhém.*, I, 5).

—La mère des apôtres Jean et Jacques se rendit un jour auprès de Jésus, se jeta à ses pieds, et lui dit dans toute la ferveur de son cœur : « Faites que mes deux fils que voilà soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche ! »

—Dès que l'aveugle de Jéricho apprit que Jésus de Nazareth voyageait en ces lieux, il alla le trouver, et lui cria avec l'accent d'une confiance sans bornes : « O toi, fils de David, aie pitié de moi ! »

(Voir d'autres exemples bibliques dans le CATÉCH. HISTOR., 1er vol., pag. 365-369.)

De son côté, notre Mère la sainte Eglise ne laisse passer aucune occasion de nous inviter à présenter au Père céleste nos vœux et nos besoins, et de le prier d'y avoir égard. Quelles magnifiques et onctueuses prières que celles qui se récitent à la sainte Messe, pendant l'administration des Sacrements, ou dans toute autre cérémonie religieuse. En vérité, quiconque réfléchira attentivement sur ces prières, dont le contenu nous est expliqué, soit dans une foule d'instructions et de catéchismes, soit par des hommes instruits, des per-

sonnes édifiantes, ou exposé dans des livres de prières, ne manquera pas de se sentir rempli d'une joie toute céleste, et d'y trouver une force et une vertu surnaturelles.

AUTRES EXEMPLES.

I. Saint Ulrich. — En 945, des bandes innombrables de Huns se mirent en marche vers l'Allemagne, pénétrèrent jusqu'à la forêt Noire et ravagèrent tout par le fer et le feu. Les contrées à travers lesquelles ils avaient passé ressemblaient à un désert; les villages étaient incendiés, les provisions et les récoltes des campagnes étaient détruites, les animaux domestiques enlevés, les habitants en partie tués, en partie réfugiés dans les profondeurs des forêts. Rien n'avait pu échapper à la fureur de cette horde de sauvages qui étaient venus, sur leurs rapides chevaux, envahir les contrées les plus fertiles de l'Allemage. Ils se présentèrent aussi aux portes d'Augsbourg, qui avait pour évêque saint Ulrich. La ville était peu fortifiée, et les habitants étaient tombés dans le découragement le plus complet. « Hélas ! s'écriaient un grand nombre, nous n'avons plus aucun salut à attendre. Une mort sanglante, le pillage de notre ville, voilà le sort qui nous est destiné. » Mais le saint évêque ne se laissa pas déconcerter. Il invita les habitants à mettre leur confiance en Dieu et chercha à relever leur courage abattu. Il établit dans la ville des prières publiques et générales auxquelles il assista continuellement, édifiant tous les assistants par sa grande dévotion. Les Huns, comme on s'y attendait, attaquèrent la ville avec fureur ; mais de leur côté, les habitants se défendirent vaillamment et repoussèrent avec force les assiégeants. Saint Ulrich, revêtu de ses ornements pontificaux, se tenait au milieu d'eux, les regards et les mains élevés vers le ciel, afin de soutenir leur persévérance dans la lutte. A cette vue, les Allemands, qui avant le combat avaient reçu la sainte communion, se sentirent enflammés d'un indicible courage; ils combattirent avec tant d'acharnement, qu'il fut impossible aux Huns de s'établir d'une manière solide sur les murs de la ville. Tout

à coup, s'apercevant que l'empereur Othon s'avance derrière eux à la tête d'une armée puissante et bien organisée, et se voyant ainsi menacés par devant et par derrière, ils n'osent plus attaquer la ville. Ils marchent contre l'armée de l'empereur Othon, qui, le 10 août 955, les battit sur le fleuve du Lech et les détruisit complétement. — Et c'est ainsi que la prière soutenue du saint évêque et de la ville sauva cette dernière d'une ruine imminente.

b. L'orage.—Saint Benoît avait une sœur nommée Scholastique, qui vivait dans un monastère à quelque distance du mont Cassin. Un jour il était allé rendre visite à cette sœur. Après avoir passé la journée à louer Dieu en commun, ils mangèrent ensemble sur le soir. Pendant qu'ils étaient à table, Scholastique fit cette prière à son frère : « De grâce, ne me quittez point cette nuit, afin que nous parlions de la joie céleste jusqu'à demain.—Que dites-vous ? répondit le saint, il m'est impossible de demeurer hors du monastère. » Le temps était d'une sérénité parfaite. La sainte, affligée de ce refus, mit ses mains jointes sur la table, et appuya sa tête dessus ; puis, fondant en larmes, elle pria le ciel de s'intéresser en sa faveur. A peine sa prière était-elle finie, qu'il survint un orage accompagné d'éclairs et de violents coups de tonnerre. Saint Benoît ne pouvant s'en retourner s'en plaignit en disant : « Que Dieu vous le pardonne, ma sœur ! qu'avez-vous fait ?—Je vous avais prié, répondit-elle, et vous ne m'avez pas entendue ; j'ai prié le Seigneur, et il m'a exaucée » (S. Grég., *Dialog.*).

c. Clovis, roi des Francs.—Clovis, roi de France, se trouvait engagé dans une guerre avec les Allemands et les Suèves, deux nations germaniques remarquables par leur valeur dans les combats. La bataille fut livrée à Tolbiac, entre Cologne et Strasbourg. Les Allemands et les Suèves combattirent avec une fureur sans égale, et portèrent bientôt le désordre dans l'armée de Clovis, qui chercha en vain à rallier les siens autour de lui, et à invoquer le secours de ses divinités. Dans cette extrémité, se souvenant des avis de son épouse Clotilde, il lève les mains au ciel, et s'écrie en versant des larmes : « Jésus-Christ, vous que Clotilde assure être le Dieu vivant,

si, comme on le proclame, vous donnez secours aux malheureux et accordez la victoire à ceux qui espèrent en vous, j'implore instamment votre assistance. Si vous me faites triompher de mes ennemis, je croirai en vous et me ferai baptiser en votre nom. »—A peine eut-il achevé cette prière, que les ennemis commencent à tourner le dos et à prendre la fuite. Comme leur roi était mort dans le combat, ils se rendirent à Clovis, en disant : « Qu'on cesse de faire périr le peuple ; car dès maintenant nous sommes à vous ! » Clovis fit cesser le combat, réunit les deux peuples et s'en retourna en paix.

Fidèle à son vœu, il embrassa la foi chrétienne, se fit baptiser par saint Remi, évêque de Reims, et devint ainsi le premier roi chrétien de la France (*Ch. v. Schmid.*).

d. Les sauterelles.—Les sauterelles sont pour les contrées d'Asie et d'Afrique une véritable plaie d'Egypte. Il en vient une quantité si prodigieuse, qu'elles obscurcissent le soleil. Les semences, les fruits, les feuilles des arbres, elles dévorent tout. Cette calamité jette les habitants de ce pays dans la plus affreuse nécessité, et les prive des choses les plus indispensables à la vie. Ces animaux terribles s'étaient aussi introduits en Ethiopie. La pâleur du soleil, une couleur jaunâtre qu'on remarquait dans l'air, avaient annoncé leur arrivée et rempli tous les habitants de tristesse et de frayeur. Dès le lendemain elles apparurent en si grand nombre, qu'elles couvrirent le pays sur une étendue de cent vingt milles.—Dans cette extrémité, les prêtres et le peuple allèrent trouver saint François Alvarez, qui se trouvait là à cette époque, et lui demandèrent ce qu'il fallait faire dans une conjoncture si alarmante. Le saint homme les exhorta à prier Dieu qu'il daignât les délivrer de ce fléau, et à faire dans cette intention une procession solennelle. Ce conseil fut accepté de tous avec joie, et on fixa le jour suivant pour la cérémonie. Le clergé et le peuple s'y rendirent précédés de la croix. Les prêtres portaient la pierre consacrée de l'autel. Au moment de la procession, pendant laquelle on chantait les litanies, les sauterelles commencèrent à s'élever en l'air, et allèrent se précipiter dans la mer. Tous ceux qui avaient été témoins de ce départ si subit des sau-

terelles louèrent Dieu et le remercièrent de les avoir si miraculeusement délivrés (*Forschungen und Denkw.*).

(Voir sur l'origine de nos processions annuelles le CATÉCH. HISTOR., 1er vol., p. 443-444.)

e. Saint Wenceslas.—Lorsque saint Wenceslas était duc de Bohême, Radislas, souverain de Charima, envahit la Bohême avec ses hordes sauvages, ravagea tout par le glaive et le feu, et s'avança contre la ville de Prague. Le vertueux duc pria le Seigneur de préserver son peuple des horreurs de la guerre. Il désirait de tout son cœur la paix, afin d'épargner à ses sujets les larmes et la misère. A cet effet, il envoie des députés au prince Radislas pour lui faire des propositions de paix ; mais ce dernier ne voulant pas absolument se prêter à un accommodement, saint Wenceslas se vit forcé de lever une armée et de marcher contre Radislas. Déjà les deux armées se trouvaient en présence et se préparaient mutuellement au combat. Avant d'en venir définitivement aux mains, saint Wenceslas fit proposer à son ennemi de décider l'affaire dans un combat singulier, afin d'épargner une trop grande effusion de sang. Radislas, se confiant dans sa force prodigieuse et sa valeur, accepta la proposition, et, armé de sa lance et de son épée, s'avanca dans les premières lignes du champ de bataille. Les yeux fixés vers le ciel, et tenant en main une légère épée, le pieux Wenceslas s'avança à sa rencontre, et lorsqu'il se trouva en face de son ennemi, fit le signe de la croix. Wenceslas croise la lance, et s'efforce de percer son adversaire ; mais au moment où il faisait un pas, des anges, lui apparaissant tout à coup, lui offrirent des armes, et s'adressant à son ennemi : « Arrête ! » s'écrièrent-ils. Tremblant de frayeur, le prince ennemi tomba aux genoux de Wenceslas, et se réconcilia avec lui. Le duc l'embrassa en signe de réconciliation, et remercia le Seigneur d'avoir exaucé sa prière, détourné de ses sujets un affreux malheur, et amené son ennemi à reconnaître sa faute (*Nach Chimani.*).

f. La pucelle d'Orléans.—Jeanne d'Arc, cette fille courageuse et héroïque qui, par la noblesse de ses sentiments, s'est acquis une gloire immortelle, et a été jugée digne de devenir la libéra-

trice de sa patrie, était la fille d'un honnête cultivateur, dont elle gardait les troupeaux. Pendant que ses brebis erraient çà et là dans les campagnes, elle pensait aux désastres qui affligeaient son pays, tombé presque entièrement en puissance de ses ennemis, les Anglais. Le triste sort où gémissait son pays ébranlait profondément le cœur de cette jeune fille, et elle ne cessait de conjurer le Seigneur d'arracher sa chère patrie à une situation si malheureuse. Un jour un ange lui apparut en songe, entouré d'une clarté céleste: il venait lui annoncer que Dieu, ayant eu pitié de sa patrie, l'avait choisie pour être sa libératrice. Il lui dit en outre qu'elle trouverait enfoui derrière l'autel de sainte Catherine, à Fierbois, un glaive marqué de cinq croix; qu'elle devait aller le prendre, et qu'avec cette épée seule elle délivrerait sa patrie. On creusa à l'endroit indiqué, et on trouva effectivement l'épée. Brandissant d'une main ce glaive qui, d'après une ancienne tradition, manié par Charles Martel avait déjà anciennement battu les Sarasins dans un combat près de Tours, et agitant de l'autre un drapeau, elle se place à la tête de l'armée. Les soldats, enflammés par l'exemple de cette fille magnanime, reprennent courage: Orléans, leur capitale, est délivrée des ennemis qui l'investissent; toutes les autres villes de France encore occupées par les Anglais se soumettent sans coup férir, et le roi Charles VII entre solennellement dans Reims, l'ancienne cité du couronnement des rois, où il reçoit l'onction sainte. Pendant toute la cérémonie, Jeanne, armée de pied en cap, se tint debout à côté du roi. Les cérémonies du couronnement achevées, on vit Jeanne s'avancer avec sa bannière, s'agenouiller devant le prince et lui dire en pleurant de joie: « Gentil roy, ores est exécuté le plaisir de Dieu, qui voulait que je levasse le siége d'Orléans, et que je vous ammenasse en ceste cité de Reims pour recevoir votre sainct sacre, en montrant que vous estes vray roy, et celuy auquel le royaulme de France doibt appartenir. »

Le roi la remercia des services signalés qu'elle lui avait rendus, et devant tous les seigneurs de la cour elle reçut des marques éclatantes du respect que le roi lui portait (*Nach Robert della Torre's gleichbenanter Erzœhlung*).

g Le prince en prière.—A l'époque de la guerre, un prince

s'enfuit à l'arrivée des ennemis, et n'emmena personne avec lui, sinon un vieux serviteur. Afin de n'être pas reconnus, ils s'étaient déguisés sous de mauvais habits.

Un soir, ils entrèrent tard dans une maison de paysan isolée dans les montagnes et y passèrent la nuit. Le prince ne put dormir : il craignait l'arrivée des ennemis, et il avait fort peu d'argent, car la célérité de son départ ne lui avait pas permis de s'en pourvoir suffisamment.

Il se leva donc au milieu de la nuit, s'agenouilla dans ce lieu solitaire, et pria longtemps en silence. Comme il avait le cœur très oppressé, il se mit tout à coup à pousser un profond soupir et à s'écrier à haute voix : « Oh Dieu ! ayez pitié d'un pauvre prince ! » Ces paroles ayant été entendues par le paysan, le lendemain il dit à son domestique : « Je sais que votre maître est un prince; dites-moi, je vous prie, pourquoi il est si triste ! » Le domestique lui avoua la vérité, tout en le priant de n'en rien dire, afin de ne pas trahir le prince.

Lorsque le prince voulut partir, le paysan entra plein de respect et les larmes aux yeux dans sa chambre, et lui dit : « Prince, votre prière de la nuit m'a révélé vos inquiétudes. Faites-moi le plaisir d'accepter ces vingt pièces d'or jusqu'à ce que vous soyez dans une condition plus heureuse.—Je veux en outre vous montrer un chemin qui ne tardera pas à vous mettre en pleine sécurité. »

Le prince, étonné, remercia le généreux paysan, mais plus encore le Seigneur qui, sans faire de miracles, peut exaucer l'humble prière de son serviteur.

Le prince arriva heureusement auprès d'un de ses parents, devint dans la suite un célèbre général d'armée, et rendit au centuple l'argent qu'il avait reçu du brave paysan (*Chr. v. Schmid*).

Ayez une ferme confiance
En la bonté de Dieu.
Il apaise la faim
Des pinsons et des hirondelles ;
Il entend les cris de détresse
Des jeunes corbeaux affamés.
Vous aussi, il vous réjouira
De ses aimables dons.

Objection. Dieu sachant d'avance tout ce dont nous avons besoin, pourquoi lui parlerions-nous de nos nécessités? La prière est complétement superflue !

Réponse. Assurément, Dieu connaît nos nécessités ; Jésus-Christ lui-même a dit (*Matth.*, VI, 32) : « Votre Père céleste sait ce dont vous avez besoin. » Dieu n'a pas besoin de nos prières, mais c'est nous qui en avons besoin. Il pourrait nous donner, comme aux animaux dépourvus de raison, tout ce qui nous est nécessaire sans que nous l'en priions. Mais il veut, en père bon et généreux, être supplié par ses enfants ; il veut que nous priions journellement en toute confiance, et qu'après avoir été exaucés nous chantions et célébrions tous les jours sa bonté. Au surplus, la prière réveille en nous le sentiment de notre propre faiblesse et le besoin d'être assistés d'en haut. La prière augmente notre amour, notre reconnaissance et notre confiance filiale ; elle nous familiarise avec cet exercice, car c'est dans les œuvres que nous pratiquons journellement que nous acquérons le plus d'habileté. La prière nous rend humbles et modestes ; non-seulement elle nous apprend à utiliser nos propres forces et à coopérer activement à l'action de Dieu, mais elle nous fait sentir le besoin d'un secours supérieur, et la nécessité de venir en aide à nos semblables. La prière est donc un moyen très important et très-efficace pour arriver à la vertu ; moyen indispensable, non pas à Dieu, mais à nous.

COMPARAISONS.

a. Ce sont ordinairement les parents qui savent le mieux ce dont leurs enfants ont besoin ; néanmoins un père intelligent ne manquera pas de dire a son enfant, quand il voudra lui donner

quelque chose : « Demande-le-moi d'abord, et je te le donnerai. » Si on agissait autrement, les enfants s'habitueraient à considérer tout ce qu'ils recevraient de leurs parents comme une *dette*, plutôt que comme un bienfait.

C'est ainsi que la prière nous rappelle notre dépendance vis-à-vis de Dieu, et la reconnaissance continuelle dont nous lui sommes redevables.

b. Les fleurs ouvrent leur calice, afin de recevoir les rayons vivifiants du soleil qui les feront croître et prospérer. Ce n'est pas pour le soleil, mais pour la fleur, qu'il est nécessaire que le calice s'ouvre. De même ce n'est pas pour Dieu, mais pour nous, qu'il est nécessaire que notre cœur s'épanouisse, pour recevoir les rayons vivifiants de la dévotion, qui le feront grandir et prospérer dans la vertu.

Fasse le ciel que la prière rencontre en nous des amis fidèles, et que nous, à notre tour, nous y trouvions de la force et du courage pour le bien !

§ IV.

COMMENT DIVISE-T-ON LA PRIÈRE ?

La prière, considérée sous le rapport des facultés qui y coopèrent, peut être envisagée à un triple point de vue.

a. Ou c'est le cœur seul qui prie ;

b. Ou bien le cœur et la bouche prient ensemble ;

c. Ou enfin c'est la bouche seule qui prie.

a. Dans le premier cas, quand c'est le cœur seul qui prie, ou, en d'autres termes, quand nous n'exprimons pas nos pensées par des paroles ou par des signes, la

prière prend le nom de prière mentale. Celui qui prie mentalement éloigne sa pensée des choses extérieures, considère son intérieur comme étant le temple de Dieu (II *Cor.*, VII, 16), sent que Dieu est proche de lui (*Jean*, XIV, 23), et s'abîme dans la foi, l'espérance et l'amour du Seigneur. Telle fut par exemple la prière d'Anne, la pieuse mère de Samuel, de laquelle il est dit dans l'Ecriture sainte : « Anne parlait dans son cœur, sans qu'on entendît aucune de ses paroles. »—Telle fut aussi celle de David, qui disait de lui-même : « Mon cœur a prié vers vous. »—Telle la prière que fit Elie, ce zélé serviteur du Seigneur, sur le mont Carmel. Telle celle du divin Sauveur, dont il est dit en saint Matthieu (*Matth.*, XIV, 23) : « Après qu'il eut renvoyé le peuple, il monta sur une montagne pour prier ; et la nuit étant venue, il se trouva seul en ce lieu-là. » Quant aux effets salutaires de la prière intérieure, voici en quels termes le Chantre royal s'exprime à ce sujet (*Ps.* I, 5) : « Heureux l'homme qui médite jour et nuit la loi du Seigneur. » Les docteurs de l'Eglise et les maîtres de la vie spirituelle enseignent la même doctrine. Saint Ignace disait : « Celui-là seul vit heureux sur la terre, qui a toujours son cœur auprès de Dieu et Dieu dans son cœur. » Saint Chrysostôme appelle la prière intérieure « la racine de la vigne, sans laquelle celle-ci se dessèche et meurt ; une fontaine jaillissante, d'où sort une eau qui produit la vie et le salut, qui rafraîchit toutes les plantes et tous les fruits du jardin spirituel ; » « une sauvegarde » et une « arme » qui fait reculer et met en fuite le démon. Saint Bonaventure dit que la méditation est un miroir éclatant, où nous pouvons voir et reconnaître le monde et notre

intérieur sous leur aspect véritable. « La prière intérieure et le péché ne sauraient habiter ensemble, dit sainte Thérèse; » et le pieux abbé Gerson appelle la prière intérieure, « le plus court chemin pour arriver à la perfection. »—C'est à la prière intérieure ou méditation que nous sommes redevables de tant d'ouvrages édifiants et spirituels, fruits de la piété des saints docteurs de l'Eglise, tels que: Louis de Grenade, Louis de Blois, Lombez, Crasset, Fénelon et une foule d'autres.

LA PRIÈRE INTÉRIEURE.

Vous me demandez, ô homme,
Ce que signifie prier intérieurement.
Rentrez seulement en vous-même,
Et interrogez l'esprit de Dieu (*Angel. Silesus*).

LA PLUS NOBLE PRIÈRE.

La plus noble prière
Est celle par laquelle celui qui prie
S'abîme intérieurement
En celui devant lequel il est à genoux (*Id.*).

FORME DU CŒUR.

Mon cœur est étroit par le bas,
Et large par le haut,
Afin qu'il soit ouvert à Dieu,
Et fermé au monde (*Id.*).

NE PARTAGEZ PAS VOTRE CŒUR.

Il n'y a pas de milieu, — il faut
Que vous abandonniez les créatures,
Si vous voulez contenir
Le Créateur lui-même (*Idem*).

EXEMPLES.

aa. Méditation sur une lampe de nuit. — Orsisius savait tirer de profondes méditations de tous les objets qui l'entouraient, entre autres d'une lampe, auprès de laquelle il passait plusieurs heures de la nuit.

« Une lampe, disait-il, doit être entretenue avec soin pour qu'elle nous éclaire; il faut surtout, si l'on veut qu'elle ne s'éteigne pas, y verser de temps en temps de l'huile. Il faut, de plus, que l'huile soit claire, et qu'elle ne contienne rien d'impur ni d'étranger, autrement elle donnerait une flamme obscure, fumante et désagréable. La mèche, qui se couvre de charbon et de suie, a besoin d'être souvent nettoyée. — Ainsi en est-il de notre âme. La lumière qui y brille a besoin d'être continuellement nourrie par la prière et la méditation; c'est pourquoi nous devons faire en sorte de conserver dans toute sa pureté l'huile de la grâce divine, et veiller à ce que la corruption de la nature humaine n'y mêle aucune impureté. Nous devons purifier souvent notre conscience de la suie des passions, dont nous ne pouvons nous garantir sans une attention et un travail continuels » (*Blumen der Wüste*).

bb. La meilleure occupation aux heures de solitude. — L'abbé Alexandre reçut un jour la visite de l'un de ses disciples : « Cher père, lui dit celui-ci, renvoyez-moi de cette solitude où nous habitons ; car je suis tourmenté par l'ennemi, et je suis fatigué de cette vie solitaire.

—Mon fils, répondit l'abbé, c'est là une marque certaine que vous n'avez encore jamais réfléchi sur ce qu'il y a de plus important pour nous autres mortels. Examinez la vie, les enseignements et les actions de Jésus ; considérez-le dans ses souffrances, et accompagnez-le en esprit sur la voie qu'il parcourut depuis la montagne des Olives jusqu'à la croix ; contemplez-le dans sa transfiguration, dans sa résurrection, dans son élévation à la droite de son Père et dans son avénement futur en qualité de juge ; pensez sérieusement que les bons entreront alors en participation d'un bonheur infini, et que les méchants seront voués à la damnation éternelle ;—de cette manière, ni

pendant le jour, ni pendant les insomnies des nuits, vous ne trouverez le temps trop long. »

Le jeune religieux suivit ce bon conseil, prit en main le saint Evangile, le lut avec une nouvelle attention, et en quelque lieu qu'il se trouvât, il méditait dans son cœur sur ce qu'il avait lu. Depuis cette époque, le temps lui sembla toujours trop court, et ses heures de solitude furent désormais les plus douces de sa vie (*Idem*).

cc. Saint François Xavier. — Malgré les nombreuses occupations qui assiégeaient saint François Xavier pendant qu'il était à Commorin, jamais il ne négligeait la prière. « Méditer, disait-il, est une œuvre excellente. » — Il prenait sur les heures de la nuit afin de pouvoir se livrer à la prière. Mais où il éprouvait le plus de consolation et de joie, c'était dans les méditations qu'il faisait sur la vie et sur la mort de Jésus-Christ (*Haid's Christenlehre*).

dd. Encore un petit quart d'heure.—Saint François de Borgia consacrait huit heures de la journée à la méditation intérieure : ses supérieurs ne lui en avaient pas accordé davantage. Quand ces huit heures étaient écoulées, il suppliait, au nom de Jésus-Christ, qu'on voulût bien lui accorder un peu de temps pour s'entretenir dans la prière intérieure. « Au nom de Jésus-Christ, disait-il, encore un petit quart d'heure ! » (*Sinzel, innerlich. Gebet.*)

ee. Saint Philippe de Néri. — Saint Philippe de Néri passait des nuits entières à prier en silence (*Idem*).

ff. Le poisson volant. — Un homme d'une grande piété voulant encore être plus utile à ses semblables qu'il ne l'avait été jusqu'alors, ajouta aux nombreuses occupations qu'il avait déjà d'autres travaux plus considérables encore. Il fut quelque temps où, malgré la multiplicité de ses affaires, il put satisfaire ce pieux désir de son cœur ; mais insensiblement cela lui devint impossible. Alors son état fut semblable à celui d'un homme qui, ayant pu voler auparavant, ne le pouvait plus. Il en fut tellement inquiet, qu'au milieu de ses grandes occupations il ne put éloigner de lui les soucis et les angoisses.

Dans cette tristesse, il alla visiter son ami, et lui confia ses douleurs. Celui-ci lui répondit : « Ce que je vais vous dire vous étonnera : il s'agit d'un poisson qui sait voler. Ce poisson-là possède de grandes nageoires, au moyen desquelles il peut s'élever à une assez grande hauteur au-dessus de l'eau, mais seulement quand ses nageoires sont mouillées. Dès qu'elles deviennent sèches, il retombe.—Eh bien, il en est de même de vous ; vous avez sur Dieu des pensées grandes et élevées ; ce sont vos nageoires, elles vous rendent propre à prendre au milieu de vos travaux le vol de la dévotion. Mais, sans la prière intérieure et fréquente, vos nageoires se sèchent, et alors c'en est fait de vos belles et sublimes pensées. Puisqu'il en est ainsi, il ne vous reste pas d'autre moyen que de vous livrer journellement pendant quelque temps à la prière intérieure et à la méditation spirituelle, pour obtenir de nouvelles forces et arriver ainsi à une vie pieuse et toute céleste. »

gg. La terre embaumée.—« Es-tu de l'ambre ? disait un Perse qui avait trouvé, en sortant du bain, de la terre odorante ; tu as un parfum si délicieux !

—Non, je ne suis pas de l'ambre, je ne suis qu'un peu de terre ordinaire ; mais j'ai été longtemps couchée sous les roses. »

C'est ainsi que l'homme est ennobli par son commerce confidentiel avec Dieu.

hh. Proverbe de saint Hildebrand. — Sainte Hildegard avait coutume de dire : « Laissez votre âme fleurir en Dieu, afin qu'elle ne se fane pas. »

ii. Les arbres en fleurs.—Une femme vertueuse apercevant un jour des arbres qui étaient en fleurs soupira, et se dit en elle-même : « Pourquoi, ô mon Dieu, suis-je seule sans fleurs dans le jardin de votre Église ? »—C'est ainsi que cette pieuse femme faisait des moindres objets qu'elle apercevait le sujet de quelque méditation édifiante.

kk. L'écorce de citron.—Une mère de famille, distinguée par sa piété et sa crainte de Dieu, se plaignait un jour à un digne ecclésiastique de ce que, dans ses prières, elle ne pouvait pas trouver d'expressions en rapport avec la majesté du Très-Haut. Le saint homme lui répondit : « N'avez-vous jamais vu un ci-

tron dont on a enlevé la mince écorce, et considéré cette écorce? Ce n'est qu'à la partie supérieure de cette enveloppe, et non dans la petite peau blanche qui se trouve au-dessous, que réside tout le parfum de ce fruit. Ainsi en est-il de la prière. Bien qu'elle paraisse être mince et pauvre en paroles, elle a néanmoins, à cause de son ardente piété, un parfum qui s'élève jusqu'aux nues. Un soupir exhalé vers Dieu du fond du cœur est souvent plus agréable au Seigneur que de magnifiques paroles. Faites comme David, que vous pouvez sans crainte considérer comme un homme qui s'entendait en prières: David, lorsqu'il priait le Seigneur, et qu'il croyait que sa prière était insuffisante, disait : « Pourquoi David parlerait-il plus longtemps avec vous? Vous connaissez votre serviteur, Seigneur, Seigneur » (II *Samuel,* VII, 20)!

COMPARAISONS.

De même que le feu est nécessaire au fer, de même la prière extérieure est absolument indispensable à l'âme. Quand le fer est froid, il est trop dur, et c'est à peine si, avec de grands efforts et beaucoup de peine, on arrive à le travailler; mais dès qu'il a été au feu, il s'amollit, et on l'utilise facilement. — C'est ainsi que sans la prière intérieure on n'a ni la force ni le courage de résister aux tentations, et de se vouer à la pratique des vertus chrétiennes.

La prière et la miséricorde divine sont inséparables : l'une est l'arbre, l'autre le fruit; l'une la source, l'autre le ruisseau. Abandonnez-vous la prière, Dieu aussitôt retire sa miséricorde (*Jean Crasset*).

Pensez-vous peut-être que vous pourriez vivre sans nourriture, combattre sans armes, voler sans ailes, travailler sans forces? Or, comment pourrez-vous faire tout cela, sans la prière intérieure? (*Id.*)

Oh! Ne vous éloignez jamais
De votre Seigneur et de votre Sauveur!
Le cœur est puissamment fortifié
Quand il sent le voisinage de Dieu,
Quand l'âme s'élève tout entière
Vers celui qui vit éternellement.

b. Dans le second cas, c'est-à-dire quand le cœur et la bouche prient ensemble, ou quand nous nous servons de paroles et de gestes pour exprimer à Dieu nos pensées et nos sentiments, la prière est appelée prière extérieure ou orale. Cette prière orale jaillit de la prière intérieure ou mentale; car l'esprit, absorbé dans les douces jouissances des pensées spirituelles, finit bientôt par ne plus se contenter de cette parole intérieure, et alors la violence du sentiment intérieur se manifeste par des signes extérieurs; il communique à la langue de son feu intérieur, et excite son serviteur, le corps, à mettre la bouche à son service, afin de pouvoir louer, prier et remercier Dieu avec plus de zèle et de vigueur.

C'est ainsi que la prière extérieure ou orale n'est proprement que l'expression plus vive des sentiments de l'âme par le moyen de la bouche et de la langue. Emportée vers Dieu, l'âme emprunte le ministère des sens, et fait en sorte que toutes les pensées et les sentiments qu'elle éprouve envers Dieu soient exprimés par les formes et les attitudes diverses du corps. Parmi ces formes et ces signes, on distingue surtout l'inclinaison de la tête, l'élévation des mains et des yeux vers le ciel, le croisement et l'expansion des mains, la génuflexion, l'inclinaison de tout le corps vers la terre, etc. L'élévation des yeux et des mains indique la dévotion avec laquelle nous devons en priant élever nos pensées vers le ciel. Quand nous prions la tête découverte et inclinée, les mains étendues, agenouillés, le corps incliné vers la terre, c'est une marque que nous voulons témoigner notre respect et notre soumission à la majesté divine, devant laquelle nous ne pouvons pas assez

nous humilier, puisque nous ne sommes que cendre et poussière. Quant au motif pour lequel nous joignons les mains en priant, saint Vincent l'expose en ces termes : « De même qu'en priant nous élevons et joignons les deux mains, de même notre bouche et notre cœur doivent agir de concert dans la prière. Quand nous prions debout, nous devons nous rappeler ces paroles de saint Benoît : « Réfléchissons comment nous devons nous comporter en face de Dieu et de ses anges, afin qu'en louant et célébrant le Seigneur notre attitude soit telle, qu'il y ait accord entre notre âme et notre voix » (*S. Reg.*, cap. XIX). Bien que la prière intérieure soit en quelque sorte l'âme de la prière extérieure, celle-ci n'en est pas moins un devoir pour nous, et voici pourquoi :

1. La prière intérieure est excitée et nourrie par la prière extérieure, comme la flamme est nourrie lorsqu'on y verse de l'huile, ou qu'on jette du bois dans le feu. Car la parole sensible qui va de l'extérieur à l'intérieur se change en pensée, de la même manière que la pensée de l'âme se transforme en parole extérieure, ou en parole proprement dite.

2. Toutes les créatures doivent servir et louer leur Créateur, conformément à ces paroles des trois jeunes hommes dans la fournaise (*Dan.*, III, 57) : « Ouvrages du Seigneur, bénissez-le tous ! » — Or, le corps faisant partie de ces ouvrages, il doit aussi contribuer pour sa part à la glorification du Seigneur.

3. Nous devons manifester notre foi par nos œuvres extérieures. Or, la prière est un excellent moyen de le faire. Malheur à nous ! si nous renions Dieu devant les

hommes, au jour du dernier jugement, il nous dira: « Je ne vous connais pas. »

4. Notre exemple porte les autres à la prière; car l'exemple est un grand stimulant.

Au surplus, les exemples bibliques qui suivent serviront à démontrer que toutes les formes de la prière extérieure que nous avons mentionnées se retrouvent fréquemment dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament.

EXEMPLES.

aa. Tirés de la Bible.—Moïse, lorsque les Israélites combattaient contre les Amalécites, élevait ses deux mains vers le ciel. Aussi longtemps qu'il les tenait levées, les Israélites l'emportaient, mais dès que la fatigue les *lui* faisait baisser, les Amalécites reprenaient le dessus. — Or, puisque sur la terre nous avons à livrer à nos ennemis, les mauvais désirs et les passions désordonnées, un combat si difficile, élevons non-seulement nos mains, mais encore nos cœurs vers le ciel, afin de remporter sur eux une glorieuse victoire, et de pouvoir entrer dans le ciel. qui est la véritable terre promise.

Daniel disait en parlant de lui-même (*Dan.*, IX, 5): « J'arrêtai mon visage sur le Seigneur mon Dieu, pour le prier et le conjurer dans les jeûnes, le sac et la cendre, et je lui dis: « Ecoutez ma prière, ô Seigneur, Dieu grand et terrible! » etc.

Les Ninivites invoquèrent le Seigneur à grands cris, jeûnèrent et se couvrirent de cendre (*Jon.*, III, 5-8).

Lorsque Nabuchodonosor assiégeait la ville de Béthulie, tout le peuple se mit à crier avec instance vers le Seigneur; les hommes et les femmes humilièrent leurs âmes dans le jeûne et dans la prière; les prêtres se revêtirent d'habits de pénitence; les enfants se prosternèrent dans le temple, la face contre terre, et tout Israël n'eut plus qu'une voix pour invoquer le Seigneur.

Judith, cette héroïne du Seigneur, se couvrit la tête de cendre et se prosterna devant Dieu en disant (*Judith*, IX, 1, 12):

« Seigneur, Dieu de mon père, élevez en haut votre bras, comme vous avez fait autrefois ; brisez leur force par votre force. »

Lorsqu'on apporta à Job la triste nouvelle qu'il avait perdu tous ses biens terrestres, il déchira ses vêtements, se rasa la tête, et se prosternant en terre il s'écria (*Job*, I, 21) : « Je suis sorti nu du ventre de ma mère, et j'y retournerai nu. Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout ôté, il n'est arrivé que ce qu'il lui a plu. Que le nom du Seigneur soit béni ! »

Lorsque l'ange Raphaël, qui avait reconduit le jeune Tobie auprès de ses parents, eut disparu, ces derniers se prosternèrent la face contre terre, et restèrent pendant trois heures dans cette attitude, louant le Seigneur.

Le Nouveau Testament renferme également une foule de passages qui font mention de certaines pratiques extérieures usitées dans la prière.

Lorsque les Sages d'Orient arrivèrent auprès de l'enfant Jésus nouvellement né, ils se prosternèrent la face contre terre et l'adorèrent.

Le Sauveur lui-même se servait dans la prière de signes extérieurs. Lors de la multiplication des pains, il prit les cinq pains et les deux poissons, leva les yeux au ciel, rendit grâces à son Père, et bénit les pains et les poissons.— Auprès du tombeau de son ami Lazare, il leva les yeux au ciel et prononça ces paroles : « Mon Père, je vous remercie de ce que vous m'avez exaucé ! » — A la montagne des Olives, après avoir fait quelques pas pour s'éloigner de ses disciples, il tomba sur ses genoux, ou plutôt se prosterna la face contre terre, en s'écriant : « Mon Père, si cela est possible, éloignez de moi ce calice ! » — Suspendu à la Croix, il s'écria à haute voix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?... Mon Père, je remets mon âme entre vos mains ! » — On le voit, le Sauveur exprimait ses pensées et ses sentiments par des paroles sensibles, il les manifestait par des signes extérieurs, puisqu'il priait tantôt à haute voix, tantôt en élevant ses regards vers le ciel, tantôt en se prosternant le visage contre terre.

— Lorsque saint Pierre fut témoin de la pêche abondante que les disciples avaient faite conformément à la promesse du

Sauveur, il se jeta aux pieds de Jésus en disant: « Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je suis un homme pécheur » (*Luc*, v, 8).

Le publicain de l'Evangile se tenait éloigné et n'osait lever les yeux vers le ciel, mais il frappait sa poitrine en disant : « Ayez pitié de moi, pauvre pécheur ! » — Ainsi, ce pénitent accompagnait sa prière d'expressions et de signes extérieurs, différents de ceux que nous avons vus jusqu'ici dans l'Écriture sainte, puisqu'il baissait les yeux, se frappait la poitrine, se tenait éloigné du sanctuaire : toutes choses qui attestent l'humilité de celui qui prie.

Saint Etienne, appuyé sur ses genoux, s'écriait: « Seigneur, ne leur imputez pas ce péché ! » Et lorsqu'il eut prononcé ces paroles, il rendit l'âme.

Les premiers chrétiens imitaient l'exemple de Jésus-Christ et de ses saints, en observant dans leurs prières certains usages et certaines attitudes du corps. C'est ce que nous voyons par ces paroles de Tertullien, qui écrivait (Tertull., *in Apolog. adv. gentes*, c. xxx) : « Les chrétiens, quand ils prient, regardent le ciel, et étendent leurs mains, parce qu'elles sont innocentes ; ils se découvrent la tête, » etc. — Saint Augustin disait également : « Ceux qui prient font avec les membres de leur corps ce qui convient à des suppliants ; ils tombent à genoux, étendent les mains, se prosternent à terre ou exécutent toute autre cérémonie qui leur vient à la pensée. A la vérité, la volonté invisible et l'intention du cœur sont connues de Dieu, et il n'a nullement besoin de ces signes pour dévoiler le fond du cœur humain ; mais, en les employant, l'homme se sent excité davantage à prier et il soupire avec plus d'humilité et de zèle. J'ignore comment tout cela se fait, puisque tous ces mouvements du corps ne sauraient avoir lieu sans un mouvement préalable de l'âme. Quand les mouvements de l'âme deviennent visibles extérieurement, ce mouvement intérieur et invisible qui produit l'autre mouvement visible, se développe, et le sentiment du cœur qui avait précédé ces mouvements du corps s'agrandit et s'accroît. Mais quand l'homme est tellement lié et paralysé, qu'il lui est impossible de produire des mouvements avec ses membres, l'homme intérieur ne prie pas moins pour autant : car alors il se prosterne

devant Dieu dans l'étroite cellule de son cœur, où il est tout brisé de douleur » (S. Aug., in lib. *De cura pro mortuis agenda*, c. III). — Saint Jérôme conclut des signes extérieurs de la prière à la prière elle-même, et de celle-ci à la foi : « La foi inébranlable en Dieu, dit-il, est difficile à trouver. Citons-en des exemples, afin que nous sachions ce que nous voulons : Je me lève pour prier ; je ne prierais pas si je n'avais pas la foi ; mais si je croyais réellement, je purifierais mon cœur, je frapperais ma poitrine de mes mains, j'arroserais mes joues de mes larmes ; mon corps tremblerait, ma bouche pâlirait, je me jetterais aux pieds du Seigneur, je les arroserais de mes pleurs, je les essuierais avec mes cheveux, je me clouerais sur le bois de la Croix, et je ne le quitterais pas avant que j'eusse obtenu miséricorde. Or, pendant que je prie, je parcours souvent (par la pensée) les places publiques, je compte mes revenus, ou je suis préoccupé de pensées qu'on rougirait de faire connaître. Où est la foi ? Croyons-nous que Jonas, que les trois enfants, Daniel au milieu des lions, le bon larron aient ainsi prié » (S. Hieron., *in Dialog. adv. Luciferan.*) ?

Saint Jean Damascène dit qu'en priant les chrétiens se tournaient vers l'Orient ; et il en explique la signification. Ils agissaient ainsi, dit-il, parce que dans l'Écriture sainte Dieu est représenté comme étant la lumière inaccessible, et que Jésus-Christ est appelé « le Soleil de Justice » (*Malach.*, IV, 2), « le Soleil levant » (*Luc*, I, 71) ; parce que l'homme, précipité dans le malheur, ne devait plus soupirer qu'après son antique patrie, le paradis, qui était planté vers l'Orient ; parce que Jésus-Christ, en mourant sur la Croix, regarda versl' Orient, et par conséquent fut crucifié du côté du Levant, et que, soupirant après lui, nous devons l'adorer en regardant du côté du soleil levant ; parce que c'est de ce côté-là qu'il monta au ciel et que les apôtres l'adorèrent ainsi ; enfin, parce qu'il retournera pour juger le monde de la même manière que les apôtres le virent monter au ciel. Voilà pourquoi, de nos jours, l'usage veut que les églises soient tournées du côté du soleil levant » (Damasc., l. IV *de Orthodox. fid.*, cap. XIII).

Si les premiers chrétiens exprimaient par des paroles et par des signes les pensées et les pieux sentiments de leur cœur, notre sainte Mère, l'Eglise catholique, s'est toujours appliquée, dans sa sagesse, à porter son attention non-seulement sur le langage des mots, mais encore sur le langage des signes, afin de pénétrer à travers les oreilles et les yeux jusqu'au cœur humain. Elle y emploie aussi les objets sensibles et les cérémonies. Ainsi, à la messe, nous voyons le prêtre exprimer par une multitude de gestes sa dévotion, son respect et sa dépendance envers la majesté divine. Il élève les yeux au ciel, incline la tête, élève les mains, fléchit les genoux, baise l'autel, se marque du signe sacré de la croix, se frappe la poitrine, prie tantôt à haute voix, tantôt à voix basse, etc. Et toutes ces cérémonies usitées pendant la sainte messe sont autant de symboles représentant quelque vérité historique, quelque pensée sublime, propres à éveiller de généreux sentiments et à émouvoir le cœur de ceux qui les approfondissent.

bb. AUTRES EXEMPLES.

α. *Saint Jacques le Mineur.* — Lorsque saint Jacques le Mineur fut précipité par les Juifs en fureur du haut du pinacle du temple, et au moment où il allait rendre le dernier soupir, il fit, à genoux, cette prière pour ses ennemis : « Seigneur, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » (Sur., *in ejus Vit.*) !

β. *L'ermite saint Paul.* — Saint Paul l'ermite , après avoir rendu le dernier soupir, et lorsque saint Antoine revint auprès de lui dans sa caverne, était à genoux, la tête et les mains élevées vers le ciel. Antoine, croyant qu'il vivait encore, se mit aussi à genoux et commença à prier. Mais comme il ne remarqua plus en lui aucun mouvement, et qu'il ne l'entendit

pas soupirer, selon qu'il avait coutume de faire en priant, il l'embrassa en pleurant, et vit que le cadavre du saint priait Dieu, selon l'expression de saint Jérôme, par l'humilité de son attitude (S. Hieron., *in Vit. Paul. eremit.*).

γ. *Saint Oswald.* — Saint Oswald, roi des Northumbres, fut attaqué par Cedwalla, roi des Bretons, qui voulait le précipiter de son trône et s'emparer de son royaume. Saint Oswald marcha au devant de lui avec une armée bien inférieure en nombre et qu'il avait réunie à la hâte. Le saint roi s'arrêta auprès d'un ruisseau nommé « ruisseau de Denis. » En attendant l'arrivée de l'ennemi, il fit confectionner une grande croix en bois qu'il planta lui-même et qu'il soutint de ses propres mains jusqu'à ce que les soldats l'eussent fixée dans la fosse creusée à cet effet. « Mettons-nous à genoux, cria-t-il à haute voix à sa petite armée, et prions Dieu tous ensemble qu'il nous défende contre ce superbe ennemi, puisqu'il sait que nous avons entrepris cette juste guerre pour le salut de notre nation. » —Les soldats, fidèles à sa voix, se prosternèrent pour prier et se relevèrent animés d'une nouvelle ardeur pour marcher contre l'ennemi. On en vint aux mains. Cedwalla fut vaincu, perdit la vie sur le champ de bataille, et son armée prit la fuite. Ce lieu se nommait Champ-Céleste. Il s'y fit plusieurs miracles. Plus tard, on construisit une église à l'endroit où avait été plantée la croix, qui, à cette époque, était encore le seul signe religieux qu'on aperçût dans cette contrée. On coupait de petits morceaux de cette croix que l'on mettait dans de l'eau pour guérir les hommes et les bestiaux (*Apostel Deutschland's*).

On peut encore citer ici l'exemple de l'empereur Maximilien Ier et celui du roi Clovis, que nous avons rapportés plus haut.

δ. *Christophe Colomb.* — Lorsque Christophe Colomb, après bien des contradictions et des revers, mit le pied dans le Nouveau-Monde qu'il venait de découvrir, il se jeta à genoux, l'âme inondée de joie et pleine de reconnaissance envers Dieu, baisa la terre, et, versant des larmes d'attendrissement, il rendit grâces à Dieu du succès de son entreprise et de la conservation de ses compagnons. Tous ceux qui l'accom-

pagnaient, profondément touchés de cet exemple, s'empressèrent de l'imiter (*Ill. Jugendzeitung.*).

ε. *La prière du matin.* — Un poëte persan, Saadi, fit dans sa première jeunesse un voyage en compagnie de quelques hommes sages et honnêtes. Un jour, comme ils avaient voyagé pendant toute la nuit, ils s'arrêtèrent vers le matin au bord d'une forêt. L'aurore matinale réveillait les parfums endormis des fleurs printanières, et le rossignol faisait entendre son chant. Tout à coup l'un des voyageurs disparaît, et bientôt on entendit dans le lointain la voix d'un homme qui priait. Lorsqu'il fut de retour, le jeune Saadi lui demanda pourquoi il avait crié si fort. « Contemplez, mon jeune ami, répondit cet homme pieux, contemplez cette aurore matinale qui ouvre vers le ciel son œil naissant, ces nuages qui brillent comme la figure d'un homme en prière, ces arbres et ces roses du printemps qui semblent le remercier en étendant vers lui leurs branches et leurs feuilles ; écoutez le chant du rossignol, le murmure des abeilles ; tous louent et célèbrent à leur manière la gloire du Seigneur. J'ai voulu associer ma voix à la leur, pour exprimer à Dieu mon admiration et mon amour. » — Ces paroles firent impression sur le jeune homme. Depuis ce moment-là, il comprit l'inscription de feu de l'aurore, le doux souffle du vent, le suave parfum des fleurs, le chant joyeux des oiseaux, et louait souvent le Seigneur qui avait fait toutes ces choses de rien.

(Die *Eigenschaften Gottes*, erlœutert durch Erzœhlungen, Regensbourg, Fr. Pustet, 1846.)

η. *Le soldat en prière.* — Un pauvre mais pieux soldat avait la belle habitude, soir et matin, de prier seul en pleine campagne, caché sous un épais buisson, afin d'échapper aux railleries de ses camarades. Un jour, quelques bagatelles ayant fait naître une profonde désunion entre deux soldats, ils résolurent de vider la contestation dans un combat singulier. Déjà, pleins de fureur, ils étaient arrivés auprès d'une touffe d'arbres, le sabre à la main, lorsque tout à coup ils entendirent parler à côté d'eux. Surpris, ils prêtèrent l'oreille et s'approchèrent doucement. Or, voici les paroles qu'ils entendi-

rent sortir de la bouche du pieux soldat qui priait dans le buisson : « Accordez-moi, Seigneur, d'être délivré de toute cruauté et inimitié, et de devenir en tout semblable à celui que vous avez envoyé pour le salut des pécheurs, qui ne rendait point injure pour injure, mais bénissait ceux qui le maudissaient. » — Telle fut la prière du soldat. A ces paroles, la vengeance de nos deux furieux s'évanouit comme une fumée. Ils s'en retournèrent parfaitement réconciliés, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et devinrent des amis fidèles et inséparables (*P. H. Schw.*).

0. LE PETIT AGNEAU.

Un jour mère Louise
Conduisit ses petits enfants
Sur la prairie émaillée de fleurs.
Les petits agneaux paissaient
Sur le vert gazon,
Non loin de la maison de Louise.

Ils sautillaient çà et là,
Puis ils se couchaient
Et se reposaient auprès de la barrière.

« Voyez, dit la pieuse Louise,
Voyez, enfants, ces petits
Agneaux, voyez-les
Couchés devant vous.
Comme ils fléchissent le genou,
Et restent longtemps agenouillés !

« Faites ce que vous voyez:
Avant de vous coucher,
Mettez-vous à genoux pour prier! »
(*Chr. v. Schmid's Bluthen.*)

i. *Les pieux frères et sœurs.*—Charles et Lina avaient pour leurs parents une affection sans bornes, et ceux-ci, à leur tour, le leur rendaient avec usure. Autrefois, les deux enfants étaient si appliqués à l'étude, qu'ils laissaient souvent leur déjeuner, et retournaient immédiatement à leurs livres; mais depuis quelque temps, dès qu'ils avaient mangé leur soupe,

ils couraient s'amuser au jardin, et c'est seulement après qu'ils se mettaient au travail. Leurs parents en furent affligés, car ils crurent que leurs enfants avaient perdu tout amour pour l'étude. Leur père leur demandait souvent pourquoi ils allaient de si bonne heure au jardin ; mais les deux enfants se contentaient de se regarder l'un l'autre et ne répondaient rien. La mère résolut un jour de les suivre, afin de s'assurer ce qu'ils pouvaient toujours faire au jardin.

Le lendemain, Charles et Lina étant allés comme de coutume sous le berceau de verdure, la mère les suivit doucement, et s'arrêta à l'endroit où il lui fut possible de les entrevoir à travers le feuillage. Mais quel doux spectacle que celui qui s'offrit à ses yeux ! Elle vit les deux enfants agenouillés au milieu du berceau de verdure et élevant leurs petites mains vers le ciel. Lina répétait chacune des paroles prononcées par Charles. La mère, tremblante de joie, écouta et entendit clairement toute la prière de ces deux pieux enfants. « O Jésus, disaient-ils, vous avez tendrement aimé votre sainte Mère ; nous aussi, il n'y a personne que nous aimions plus que notre brave père et que notre vertueuse mère. C'est pourquoi accordez-leur de vivre longuement, et faites que nous puissions être longtemps heureux au milieu d'eux. Ainsi soit-il. »

La mère pleurait de joie. Elle courut aussitôt auprès de son mari pour lui faire part de la scène touchante qui s'était passée dans le feuillage, et tous deux se sentirent aussi heureux que s'ils eussent été au ciel.

COMPARAISONS.

Nous nous trouverions blessés si un ami fidèle, pour lequel nous aurions une grande estime, nous rencontrant dans une compagnie, faisait semblant de ne pas nous connaître, et rougissait même de nous saluer. C'est ainsi que nous ferions à Dieu une grande offense, si nous n'osions le confesser et l'honorer extérieurement en face des hommes.

« *Mens sana in corpore sano* [1], » dit l'ancien proverbe. La

[1] Quand le corps est bien portant, l'âme l'est aussi.

prière intérieure, c'est l'âme; la prière extérieure, le corps. Quiconque a de la répugnance pour la prière extérieure en aura certainement aussi pour la prière intérieure.

De même qu'un serpent venimeux est captivé par les sons enchanteurs de la musique, et paraît oublier sa férocité; de même la vue d'une personne en prière peut contribuer à toucher le cœur d'un athée, et le ramener à Dieu.

LA PLUS BELLE MUSIQUE.

La plus aimable musique
Que puisse entendre l'oreille,
C'est celle du cœur et de la bouche
Unis pour louer Dieu (*Angelus Silesius*).

DIEU NOTRE UNIQUE BUT.

Il faut que votre corps s'élève vers l'âme,
Et votre âme vers Dieu,
Si vous voulez, ô homme,
Vivre dans la piété et dans le bonheur (*Id.*).

La prière extérieure se divise en prière particulière et en prière publique, suivant qu'elle est faite par une ou par plusieurs personnes.

aa. Elle est *particulière* quand une personne prie seule. Les paroles suivantes du divin Sauveur nous montrent combien une semblable prière est agréable au Seigneur : « Lorsque vous priez, ne faites pas comme les hypocrites, qui affectent de prier en se tenant debout dans les synagogues et au coin des rues, pour être vus des hommes; je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense. Mais, pour vous, lorsque vous priez, entrez dans votre chambre, et après en avoir fermé la porte, priez votre père en secret, et votre père, qui voit dans le secret, vous en rendra la récompense » (*Matth.*, VI, 5).

EXEMPLES.

α. Moïse pria seul lorsqu'il passa sans boire ni manger quarante jours et quarante nuits sur la montagne.

β. Lorsqu'il n'était encore qu'un petit enfant et qu'il gardait les troupeaux, David était déjà animé de pieux sentiments, et pendant qu'il était obligé de veiller la nuit à côté de son troupeau, il se réjouissait dans le Seigneur.

γ. Lorsque Elie se trouvait auprès du ruisseau nommé Carith, il vivait dans un désert calme et solitaire, loin de la société des hommes, uniquement occupé de choses divines, et méditant dans son cœur sur les voies admirables de la Providence.

δ. Daniel, pendant qu'il était seul au milieu des lions, ne cessait d'élever sa voix vers le Seigneur.

ε. Le ventre de la baleine fut pour Jonas comme un paisible sanctuaire, dans lequel s'adressant au Seigneur, il lui disait : « Dans mes angoisses, j'invoque le Seigneur, et il m'exauce. Du fond de ce tombeau, je crie vers vous, Seigneur, et vous entendez ma voix. »

η. La bienheureuse Vierge Marie était retirée dans une chambre solitaire, et priait avec zèle devant le Seigneur, lorsque l'ange Gabriel, envoyé de Dieu, s'approcha d'elle et lui apporta la joyeuse nouvelle qu'elle deviendrait la Mère du Sauveur.

θ. Le plus bel exemple en ce genre est celui que nous a donné le divin Sauveur. Il passa plusieurs nuits dans la solitude et la retraite, uniquement occupé à prier. Sur la montagne des Olives, il s'éloigna de ses disciples, et même de ses amis les plus dévoués. Privé de tout commerce avec les hommes et vivant dans le plus profond isolement, il fit à genoux cette prière à son Père céleste : « Mon Père, que votre volonté se fasse, et non la mienne ! »

Lorsque l'apôtre saint Paul se fut converti, on le transporta dans la maison d'un homme qui s'appelait Juda, où il passa trois jours en prière, sans s'asseoir, sans boire ni manger.

ι. Une jeune vierge nommée Colomba fut un jour tentée par un jeune païen qui voulait l'entraîner au péché. Il entra dans la chambre où Colomba était agenouillée et priait. Colomba se voyant dans un danger aussi extrême, s'écria : « Dieu de miséricorde, sauvez mon innocence, — ou permettez que je meure sur-le-champ ! » Au même instant, par une permission de Dieu, l'un des animaux féroces qui étaient renfermés dans une chambre voisine, un ours effroyable, vient à s'échapper. Cette bête furieuse se précipite en poussant des cris terribles dans la chambre ouverte de la jeune fille qui criait au secours. Le séducteur, qui eut peur de cet animal, prit la fuite ; mais la sainte, que l'animal, malgré sa férocité naturelle, n'osa pas toucher, eut la vie sauve (*Legende der Heiligen.*).

κ. Saint Leusius ayant été appelé par l'Église d'Alexandrie pour remplacer un chanoine, il s'occupa jour et nuit, avec un zèle infatigable, à la conversion des païens et des pécheurs ; mais un grand nombre étaient si endurcis, qu'ils conçurent une haine violente contre le saint. Le gouverneur, Saturnin, alla jusqu'à conspirer sa mort. Pendant que le saint, après avoir achevé sa prière du milieu de la nuit, était tombé dans un profond sommeil, un ange entouré d'une brillante clarté lui apparut, et le prenant doucement par la main : « Pourquoi, Leusius, lui dit-il, veux-tu encore rester plus longtemps au milieu de ces hommes corrompus qui se moquent de la pure et sainte doctrine ? Lève-toi, et retire-toi en Italie ! Là habitent encore, il est vrai, une multitude de païens, mais ils ne sont pas aussi opiniâtres que ceux-ci ; ce pénible voyage sera compensé par d'abondantes bénédictions. Lève-toi, je veux t'accompagner et te conduire par Otrante à Brundusium. » Leusius obéit à la voix céleste, partit pour l'Italie, devint évêque de Brundusium, et amena plusieurs centaines de païens à la lumière de la vraie foi. Tout le peuple imita l'exemple du saint évêque, et dans peu de temps Brundusium compta vingt-sept mille chrétiens (*Die heilige Sage*).

COMPARAISONS.

Tout homme bien pensant se croit honoré de pouvoir échanger quelques paroles avec un roi ou un empereur. Or,

Dieu est le Roi de tous les rois, le maître du ciel et de la terre, et néanmoins, insensés que nous sommes, nous trouvons que c'est une gêne pour nous que de nous entretenir avec lui.

Un enfant bien né se croit fort honoré quand il peut parler à son père. De même c'est un insigne honneur pour des chrétiens de pouvoir converser avec leur Père céleste.

On a vu souvent des pigeons s'envoler d'un lieu à un autre, emportant une lettre qu'on leur avait attachée au pied ou au cou : c'était là assurément un courrier bien rapide. Cependant plus rapide encore est la prière, plus prompts sont nos soupirs : dans un clin d'œil ils parcourent les espaces qui les séparent du ciel, et vont déposer dans le cœur du Seigneur les angoisses du cœur des hommes.

Quand nous sommes visités par le malheur, ce nous est un grand sujet de consolation de savoir que nous possédons un ami dans le cœur duquel nous pouvons répandre nos douleurs. — Dieu est notre plus fidèle ami, et c'est lui qui peut nous procurer les meilleures consolations. C'est pourquoi, dans nos afflictions, réfugions-nous auprès de lui, exposons-lui nos plaintes, et nous ne manquerons pas d'éprouver dans notre cœur un grand soulagement.

QUE SERIONS-NOUS SANS DIEU ?

Un agneau sans berger,
Un corps froid et sans vie,
Une fontaine desséchée,
Telle serait l'âme sans Dieu (*Angel. Silesius*).

bb. La deuxième espèce de prière extérieure, c'est la prière *publique,* qui consiste en ce que plusieurs personnes prient ensemble. Si la prière d'un seul homme est déjà si agréable au Seigneur, que sera-ce quand plusieurs personnes se réuniront pour prier ensemble ? Aussi le divin Sauveur disait-il (*Matth.*, v, 44) : « Si deux d'entre vous s'unissent ensemble sur la terre, quelque chose qu'ils demanderont, elle leur sera accor-

dée par mon Père qui est dans les cieux. Car, en quelque lieu que se trouvent deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je m'y trouve au milieu d'elles. »—Une autre fois, il ajoutait (*Matth.*, v, 16): « Que votre lumière luise devant les hommes, afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans le ciel. »—Jésus-Christ, dans les paroles suivantes, nous invite également à la prière publique (*Matth.*, x, 32): « Quiconque me confessera devant les hommes, je le confesserai aussi moi-même devant mon Père qui est dans les cieux. »—Et l'apôtre saint Paul écrivant aux Thessaloniciens (I *Thess.*, v, 11): « Consolez-vous mutuellement, leur disait-il, et édifiez-vous les uns les autres, ainsi que vous le faites. »

EXEMPLES.

α. Les prières que les fils d'Adam offraient au Seigneur étaient en quelque sorte des prières publiques, auxquelles prenaient part non-seulement les enfants d'Adam, mais encore leurs parents.

β. De même il est probable que l'holocauste que Noé, après sa délivrance, offrit au Seigneur en actions de grâces, fut offert en commun par toute sa famille.

γ. Le culte public que Moïse prépara sur l'ordre du Seigneur signifiait évidemment que les Israélites ne devaient pas seulement adorer Dieu en particulier, mais qu'ils devaient encore le faire publiquement.

δ. David veillait aussi à ce que Dieu fût adoré publiquement, et voilà pourquoi il fit porter l'arche d'aliance comme en triomphe sur la montagne de Sion, dans une magnifique tente qu'il fit dresser dans ce but, où les prêtres et ce saint roi chantèrent le cantique suivant composé pour cette solennité : « Témoignez à Dieu de saints transports de joie, vous tous les habitants de la terre; chantez des cantiques en son honneur, que toute la terre proclame sa grandeur. »

ε. Salomon construisit un temple magnifique, afin d'engager tous les Israélites à célébrer et à adorer publiquement le Seigneur.

η. Lorsque Esdras eut réuni tout le peuple pour renouveler l'alliance qu'ils avaient faite avec le Seigneur, et qu'il eut célébré les louanges du Très-Haut, tous répondirent : « Amen, amen, » levèrent leurs mains, inclinèrent la tête contre terre, et adorèrent le Seigneur.

θ. Le divin Sauveur lui-même, après la dernière cène, chanta les psaumes d'actions de grâces, comme c'était l'usage après le repas.

ι. Les premiers chrétiens se réunissaient journellement dans le temple et chantaient au Seigneur des cantiques de louanges. — Répéter tout ce que notre mère l'Eglise catholique a fait pour nous exhorter à la prière publique serait d'autant plus superflu, qu'il en sera encore question dans le courant de cet ouvrage, lorsque nous parlerons de l'office public.

κ. Lorsque, sur l'ordre du cruel gouverneur Agricola, les quarante chevaliers de Sébaste furent dépouillés de leurs vêtements, et déposés sous la glace au milieu d'une nuit rigoureuse, ils firent d'une commune voix cette prière : « O mon Dieu, recevez favorablement l'offrande de notre vie, et conduisez-nous du froid et de la glace de cette terre dans les tentes embrasées de votre amour et de votre miséricorde. »

λ. *Saint Sévérin.* — Lorsque saint Sévérin arriva à Comagène, la ville était occupée par une puissante armée, sous la conduite d'Attila. Grande était la consternation des habitants, car non-seulement il leur était très-onéreux d'entretenir tant de monde, mais ils craignaient que ces féroces guerriers, lorsqu'ils partiraient, ne missent tout le pays à feu et à sang, comme c'était leur coutume. A peine arrivé dans cette ville, le saint se rendit à l'église, promit aux habitants la protection du ciel, s'ils voulaient la mériter par les jeûnes, les prières et les aumônes, les assurant que ce moyen était plus propre que l'épée et la lance à les mettre à couvert de leurs ennemis. Néanmoins, la frayeur où se trouvaient les habi-

tants les aurait bientôt rendus sourds aux exhortations du saint, si, au même instant, le vieillard qui l'avait logé à Astura, survenant en toute hâte, ne leur eût apporté la nouvelle effrayante qu'Astura, sa patrie, avait été ruinée par les ennemis, mais que lui, grâce à ce saint homme qui lui avait prédit le jour et même l'heure de ce désastre, avait heureusement échappé.

Touchés de ce récit, les habitants de Comagène, pensant que ce saint homme pourrait bien être celui qui leur avait promis leur délivrance, se rendirent à son invitation. Ils commencèrent donc à jeûner, se vouèrent à la pratique des bonnes œuvres, et s'assemblèrent durant trois jours dans l'église, où ils se purifièrent de leurs fautes passées par les mortifications et les larmes.—Le troisième jour, comme on célébrait l'office du soir, il se fit tout à coup un tremblement de terre dont les barbares qui se trouvaient dans la ville furent tellement épouvantés, qu'il forcèrent les habitants de leur ouvrir promptement les portes. Ils s'enfuirent en toute hâte, s'imaginant qu'ils avaient l'ennemi à leurs trousses, prêt à les envelopper. Cette terreur s'augmentant encore par l'horreur de la nuit, ils tournèrent leurs épées contre eux-mêmes, et s'entre-tuèrent les uns les autres. — Le peuple, ainsi délivré de ses ennemis visibles, apprit de saint Sévérin à combattre en vue du ciel ses ennemis invisibles, c'est-à-dire ses propres passions (*Apostel Deutschland's.*).

μ. Saint Elzéon, homme riche et craignant Dieu, avait transcrit pour sa maison quelques règles à l'observation desquelles il tenait extrêmement. Entre autres prescriptions, il y en avait une qui statuait que tous les membres de la famille assisteraient tous les jours, sans exception, à la messe, et se réuniraient tous les soirs pour consacrer la fin de la journée à méditer et à s'occuper de l'affaire de leur salut.

ν. Il est extraordinairement touchant de lire, dans les « Souvenirs » de l'incomparable auteur des « Œufs de Pâques », Chr. de Schmid, combien son père était remarquable par sa piété. « Mon père, dit-il, honorait, aimait et pratiquait notre sainte religion de tout son cœur. Nous avons, entre mille, une preuve de son respect pour la religion dans les pieux

exercices domestiques qu'il introduisit dans la famille avec le plein consentement de notre mère. Chaque jour, nous autres enfants étions obligés de faire notre prière du matin à genoux et en commun. Avant et après les repas, l'un des enfants était toujours obligé de réciter à haute voix, au nom de tous, la prière suivante : « Les yeux de tous sont tournés vers vous, et vous leur donnez la nourriture en temps opportun. »

Combien il serait à désirer qu'il y eût encore un grand nombre de familles qui fussent restées fidèles à cette ancienne et belle coutume, de commencer et de finir la journée en élevant sa pensée vers Dieu, en le remerciant de tous les bienfaits reçus, en s'habituant à voir dans chaque don qu'il nous envoie un présent de sa main, et en le considérant comme le meilleur et le plus fidèle ami de la famille. — Plût à Dieu qu'il en fût ainsi !

Seigneur, ouvrez vous-même notre intelligence et notre cœur,
Afin que nous comprenions bien votre parole ;
Que jamais, ni dans le bonheur ni dans l'affliction,
Nous ne la bannissions de notre cœur.

cc. Dans le troisième cas, quand la bouche, ou plutôt quand les lèvres prient seules, et que l'esprit est inactif, la prière prend le nom de *prière du bout des lèvres*, qui proprement ne devrait pas être appelée prière, puisqu'il lui manque la dévotion, qui en est l'âme. Un homme dont l'adoration qu'il rend à Dieu n'est qu'hypocrisie, et qui, en priant, s'occupe de toute autre chose que de Dieu, ne pèche pas seulement contre Dieu, par la raison qu'il n'emploie pas toutes ses facultés à lui rendre le culte qui lui est dû, mais aussi parce qu'il enlève à la piété sa valeur extérieure en la rendant ridicule par son hypocrisie, par les contorsions grimaçantes de sa figure et par ses roulements d'yeux. Aussi le divin Sauveur disait-il des Juifs, qui croyaient ne devoir rendre à Dieu qu'un culte exté-

rieur (*Matth.*, XV, 8): « Ce peuple m'honore du bout des lèvres, mais leur cœur est loin de moi. » C'est dans le même sens qu'il faut prendre ces paroles que le Sauveur prononça dans son sermon sur la montagne (*Matth.*, VII, 21): « Tous ceux qui me disent: Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume des cieux, mais celui-là seul qui fait la volonté du Père céleste. » — Enfin, nous devons nous rappeler sans cesse ces paroles que Jésus-Christ adressa à la Samaritaine (*Jean*, III, 24): « Dieu est un esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité. »

LE RÊVE.

Un ermite du Liban,
Qu'on vénérait comme un saint,
Et que Dieu avait déjà souvent
Instruit par des visions célestes,
Prosterné un jour la face contre terre,
Célébrait pieusement le jour du dimanche.

Un ange s'approche, touche son œil et lui dit :
« Voyez-vous cette femme, couverte d'un voile blanc,
D'un habit de pénitence noir et grossier,
Et prosternée devant l'autel ?
Une prière du fils d'Isaïe
Coule de ses lèvres.

« Quelle différence entre elle
Et cette jeune citadine !
La joie rit sur ses traits,
Et elle travaille à un magnifique habit de fête.
Dites-moi, quelle est celle des deux qui prie ?

— Celle qui est à l'autel. —
(L'ange tombe sur sa face et rougit.)
— Vous vous trompez, reprend l'ange,
Elle récite des prières, — et celle-ci prie.

— Elle ! — s'écria l'ermite, — mais sa main
Travaille avec une ardeur sans égale à un vêtement !
— Pour une pauvre orpheline, » reprit le messager
De Dieu, et il disparut (*Pfeffel*).

COMPARAISONS.

Nadab et Abiud, les deux fils d'Aaron, furent dévorés par le feu, pour avoir pris de la braise dans du feu ordinaire pour les sacrifices. — De même un sévère jugement est réservé à ceux qui, loin de servir le Très-Haut avec un saint respect, s'en approchent avec les dehors repoussants de l'hypocrisie.

Il existe un petit animal qu'on appelle « adoratrice de Dieu, » parce qu'il élève ses pieds de devant et imite ainsi l'attitude d'un homme qui prie. Cependant, malgré cet extérieur édifiant, la conduite de cet animal est loin d'être irréprochable : car il est carnassier et vorace, et, en élevant ainsi ses pieds d'un air faux et doucereux, il saisit les mouches et une foule d'autres insectes. Dieu veuille, mes chers enfants, que vous ne ressembliez pas à cette « adoratrice de Dieu : » que ce soit au contraire dans de saintes et sincères intentions que vous éleviez vos mains vers le ciel et que vous priiez celui qui exauce si volontiers la demande des enfants !

Les hypocrites ressemblent à des tambours : leur cœur est aussi dur que le fer et l'acier. Leur langue seule est encore capable de faire entendre des paroles pleines de sentiment, quoique ces paroles ne soient que le bruit de leurs pensées vides et sans valeur.

Chez les Mongols, le mouvement de prières écrites a autant de valeur que si elles étaient prononcées : aussi ont-ils un *tour de prières*. Ce tour ressemble assez à une boîte de poivre sur laquelle sont roulées des prières, et que l'on fait rapidement tourner. Ce tournoiement rapide, ils l'appellent *prier*. — La prière machinale d'une foule de personnes n'est-elle pas semblable à ce tour?

La fausse monnaie est repoussée avec dédain par tout homme raisonnable : de même la prière faite du bout des lèvres est en abomination au Seigneur.

DIEU CONSIDÈRE LE MOTIF.

Dieu ne demande pas seulement
Ce que vous avez fait;
Mais encore *comment* vous l'avez fait.
Outre le fruit, il regarde encore
Le germe et la racine (*Angelus Silesius*).

CE QUI EST EXTÉRIEUR N'AJOUTE RIEN A LA VALEUR.

O homme, ce qui est hors de vous
Ne vous donne aucune valeur;
L'habit ne fait pas le moine,
La selle ne fait pas le cheval (*Id.*).

§ V.

QUE DEVONS-NOUS DEMANDER DANS LA PRIÈRE?

Dieu nous ayant imposé pour devoir de faire ici-bas de continuels progrès dans la piété et dans la vertu, afin de pouvoir un jour participer au bonheur qui nous est réservé dans le ciel, notre principale occupation doit être de lui demander les biens de l'autre monde, l'accroissement dans la piété et la vertu, le pardon de nos péchés, et la grâce nécessaire pour faire tous les jours de nouveaux progrès dans la perfection. Jésus-Christ disait, dans son sermon sur la montagne (*Matth.*, VI, 33): « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par-dessus. » Et ailleurs le divin Sauveur prononçait ces paroles (*Luc*, XI, 11-13): « Qui est le père parmi vous qui donnât à son fils une pierre lorsqu'il lui demanderait du pain? ou qui lui donnât un serpent lorsqu'il lui demanderait un poisson? ou qui lui donnât un scorpion

lorsqu'il lui demanderait un œuf? Si donc vous autres, tout méchants que vous êtes, vous savez néanmoins donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père qui est dans le ciel donnera-t-il le bon esprit à ceux qui le lui demandent. » Enfin, on lit dans l'apôtre saint Jacques (*Jacq.*, I, 5): « Si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui donne à tous libéralement. »

Ce n'est ni la richesse, ni les honneurs
Que je vous demande, Père excellent !
Fussé-je possesseur du monde entier,
Sans Dieu, combien je serais pauvre !
La sagesse, la science de Dieu,
Un dévouement pieux et filial,
Le bonheur de vous appeler
Mon père, dans la prospérité comme dans l'infortune,
Voilà ce que je demande.

EXEMPLES.

aa. Tirés de l'histoire sainte. — Le saint roi David faisait cette prière (*Ps.* L.) : « Créez en moi, ô mon Dieu, un cœur pur, et rétablissez de nouveau un esprit droit dans le fond de mes entrailles. Ne me rejetez pas de devant votre face ; et ne retirez pas de moi votre esprit saint. »

Salomon était en prière et demandait la sagesse nécessaire pour bien gouverner son peuple, lorsque le Seigneur lui apparut dans la nuit et lui dit : « Demandez ce que vous voudrez, et je vous le donnerai. » — Sa prière fut tellement agréable au Seigneur, qu'il lui accorda ce qu'il demandait, c'est-à-dire la sagesse et les honneurs.

Lorsque Sennachérib, assiégeant la ville de Jérusalem, se moquait du vrai Dieu, le pieux roi Ezéchias fit cette prière au Seigneur: « Sauvez-nous, Seigneur, des mains de Sennachérib, afin que tous les royaumes de la terre reconnaissent que vous êtes le Seigneur et le Dieu unique. »

Judas Machabée, de concert avec les siens, priait le Seigneur, en versant des larmes et en pleurant, de lui envoyer son bon ange, pour le salut d'Israël.

Les Israélites soupiraient après le Sauveur, et conjuraient en quelque sorte le ciel et la terre qu'ils daignassent l'envoyer : « Cieux distillez le juste ; nuées, pleuvez-le » (*Is.*, XLV, 8) !

Le divin Sauveur adressait cette prière à son Père céleste : « Mon Père, glorifiez-moi de cette gloire que j'avais auprès de vous avant que le monde fût. »

Le centurion Corneille, cet homme au cœur si noble et si pieux, chercha avec zèle et sincérité le vrai Dieu, et demanda avec ferveur la grâce d'être éclairé d'en haut.

Les saints apôtres, aux yeux desquels Joseph Barsabas et Mathias étaient également dignes, ne sachant lequel des deux élire pour apôtre, firent au Seigneur cette prière : « Seigneur, vous qui connaissez les cœurs de tous, montrez-nous celui que vous avez choisi ! »

bb. AUTRES EXEMPLES.

α. Sainte Barbe. — Sainte Barbe fut enfermée dans une tour par son père, qui, séduit par un aveuglement déplorable, voulait la tenir éloignée du christianisme qu'il haïssait. Néanmoins, malgré l'épaisseur des murs de cette prison, la doctrine de Jésus-Christ trouva accès auprès de cette fille pieuse et désireuse de s'instruire. Un homme sage, chargé par son père de l'initier à la connaissance des belles-lettres, lui apporta la nouvelle du salut. Lorsque le père, de retour d'un voyage, apprit que sa fille était devenue chrétienne, il en fut tellement courroucé, qu'il l'accusa lui-même d'être attachée à la foi chrétienne. Le juge voulut d'abord la détourner du christianisme en employant les flatteries ; mais Barbe étant restée insensible à la douceur et au charme de ses paroles, il eut recours aux plus horribles tortures pour la forcer de renier Jésus-Christ. La jeune vierge demeura inébranlable. Levant les yeux au ciel, elle s'écriait : « Seigneur, vous qui sondez les cœurs, et qui savez avec quelle ardeur je soupire après vous, je vous prie de ne pas m'abandonner, mais de me soutenir jusqu'à la fin. » Sa prière fut exaucée, car la nuit sui-

vante elle fut consolée par une aimable apparition. Le divin Sauveur lui-même lui apparut entouré d'une lumière céleste et lui dit, d'un ton plein de douceur et de tendresse : « Barbe, persévérez avec courage; je veux vous donner la couronne de la vie éternelle. » Cette apparition procura à la jeune vierge une grande consolation. Elle endura patiemment toutes les souffrances auxquelles le juge voulut encore la soumettre, et, au moment d'expirer, elle bénissait encore son père inhumain, qui demanda au juge la permission de la frapper lui-même de la hache. Le bourreau le lui permit, et Barbe succomba sous le couteau levé sur elle par son malheureux père.

β. *Tout avec la grâce de Dieu.* — L'abbé Jean, outre une foule de belles qualités, possédait celle de savoir faire tourner en conversations toutes célestes les entretiens qui n'avaient pour objet que des affaires mondaines.

Un jour, quelques frères allèrent le trouver, et, selon leur coutume, ils commencèrent à parler du beau temps. « Il a beaucoup plu, les palmiers déploient magnifiquement leurs vertes branches, et porteront des fruits superbes. — Grâces en soient rendues à Dieu, répondit l'abbé Jean ! Nous voulons imiter les palmiers, qui maintenant sont en fleurs et sont animés d'une vie nouvelle, en demandant à Dieu son saint Esprit, afin qu'il arrose et rafraîchisse nos cœurs avec la pluie et la rosée de sa grâce. Alors, nous aussi, nous porterons, dans la crainte du Seigneur, des fruits délicieux et abondants. »

γ. *Prière de Franklin.* — Benjamin Franklin avait coutume de faire journellement la prière suivante : « Père compatissant, guide miséricordieux, faites que je continue à marcher dans les voies de la sagesse, qui seules peuvent conduire au vrai bonheur. Affermissez-moi dans la résolution de remplir fidèlement ce que m'ordonne votre sagesse. Acceptez les œuvres de charité que j'exerce envers vos autres enfants comme la seule compensation que je puisse vous rendre pour la bénédiction que vous continuez à m'envoyer » (*Jugendblætter.*).

δ. *La table vide.* — Une paysanne amenait à l'école son petit enfant, âgé de six ans, avec prière au régent de vouloir bien

admettre son petit. « Monsieur le régent, lui dit-elle, je vous apporte une table rase; écrivez-y en caractères fins et délicats quelque chose de magnifique. » — Nos cœurs sont tous plus ou moins des tables rases; c'est pourquoi prions journellement l'Esprit saint d'y graver de sa main toute puissante les principes de la grâce divine.

2. *La prière de la goutte d'eau.*— Une goutte de rosée venait de tomber du ciel ; elle était destinée à rafraîchir quelque tendre fleur, mais la tempête la poussa sur la mer orageuse. Dans sa douleur, l'innocente goutte de rosée fit cette prière au Créateur : « Seigneur, qui m'avez créée pour les fleurs odorantes, ou pour les champs de blé que vous protégez, ne permettez pas que je trouve une mort ignominieuse dans les flots courroucés et dans l'onde salée de la mer ; innocente, ne permettez pas que je sois souillée par ces eaux impures. Dieu plein de miséricorde, faites que je tombe sur vos fleurs ; et, après les avoir rafraîchies, tirez-moi de nouveau à l'aide de votre soleil, dans les hauteurs. » Dieu entendit la goutte de rosée et l'exauça. Un poisson bleuâtre s'éleva des profondeurs de la mer, s'ouvrit doucement lorsque la goutte atteignit la vague, et la reçut dans son sein ; puis il ferma hermétiquement la bouche, afin que l'onde salée ne pût y pénétrer, et il disparut dans les abîmes de la mer. Après bien des siècles, un pêcheur prenait le poisson dans ses filets et le déposait à la lumière du soleil. Un pauvre père de famille l'ouvrit pendant un repas et y trouva une magnifique perle. Il la porta dans le palais de son roi, qui lui donna tout le pain dont il avait besoin. Le roi fit incruster d'or cette perle précieuse, et comme elle était grande, il la donna à sa plus jeune fille, qui l'aima plus que sa vie. « Ma fille, lui dit-il, reçois ce rare cadeau, et porte-le en souvenir de ton innocence enfantine ; il est plus précieux devant Dieu que les émeraudes et les pierres précieuses. » La jeune fille fut mariée à un roi puissant, et aujourd'hui encore elle porte cette perle, qui l'avertit constamment de conserver son humilité et sa pureté. La perle devint le talisman de son sexe, et fut pour la génération future comme une exhortation permanente à conserver l'innocence du jeune âge.

(Nach. *Theod. Schwarz.*)

Où est l'homme qui n'ait déjà fait l'expérience
Que chaque plaisir est suivi d'un dégoût ?
Parmi les joies que le monde procure,
Aucune n'éteint la soif qui nous dévore.
D'impétueux désirs nous assiégent, — rarement sans repentir.
A peine sont-ils apaisés en nous, qu'ils s'allument de nouveau.
O Éternel ! donnez à votre enfant des biens
Dignes de vous, et dignes de moi-même.

Mais comme nous avons besoin des biens de la terre, tant pour la conservation de notre existence que pour la pratique des bonnes œuvres, il nous est permis de les demander. « Demandez ce que vous voudrez, et il vous sera donné, » dit le divin Sauveur (*Jean*, xv, 7). Cependant, comme nous ignorons souvent s'il nous est avantageux de posséder des biens temporels, nous ne devons les demander que *sous la condition* qu'ils seront réellement utiles à notre salut, en répétant avec une résignation complète à la volonté de Dieu, ces paroles du Sauveur : « Mon Père, que votre volonté se fasse, et non la mienne. »

EXEMPLES.

Tirés de l'Écriture sainte. — Eliézer, le fidèle serviteur d'Abraham, conjura avec instance le Seigneur de lui faire trouver une femme craignant Dieu, pour Isaac, le fils de son maître.

David, voyant Saül occuper avec ses gens toute la montagne où il s'était réfugié, et se trouvant ainsi cerné de toutes parts sans qu'il lui fût possible de s'échapper, invoqua dans toute la ferveur de son cœur l'assistance et la protection du Seigneur. Et au même instant un messager alla trouver Saül et lui dit : « Hâtez-vous et venez, car les Philistins ont fait irruption dans le pays. » Saül fut obligé de s'en retourner aussitôt avec son armée pour marcher au devant de ses ennemis, et David fut sauvé.

Sara, fille de Raguel, vivement affligée de se voir accusée de meurtre par une servante, se retira dans sa chambre, et en versant des larmes brûlantes, elle fit cette prière : « Seigneur, je tourne vers vous mon visage, et j'arrête mes yeux sur vous. Je vous demande, Seigneur, que vous me délivriez de ce reproche auquel je me vois exposée, ou que vous me retiriez de dessus la terre » (*Tobie*, III, 14-15).

Sa demande fut exaucée. Le Seigneur changea sa douleur en joie et lui donna pour époux le jeune Tobie, d'une piété remarquable.

Lorsque Timothée, général des Assyriens, arriva avec une armée innombrable et se prépara à conquérir la Judée, Judas Macchabée se couvrit la tête de cendre, revêtit un habit de deuil, et implora le secours du Seigneur. Et voilà qu'au moment où le combat était le plus violent, les ennemis virent apparaître au ciel cinq hommes étincelants, montés sur des chevaux aux freins d'or. Ces cinq hommes servirent de chefs aux Israélites : deux se placèrent à côté de Judas Macchabée, le protégèrent de leurs armes, et le conservèrent sain et sauf. Ils lancèrent au contraire contre l'ennemi des flèches et des éclairs qui l'aveuglèrent et jetèrent la confusion dans ses rangs. Il perdit 20,500 fantassins et 600 cavaliers. Le général ennemi parvint non sans peine à s'échapper.

Si Jésus-Christ nous enseigne, par l'exemple qu'il nous donna lui-même sur la montagne des Olives, qu'il nous est permis, même en ce qui concerne les affaires temporelles, de nous adresser à lui, l'Eglise, à son tour, nous invite à le faire. Car, bien qu'elle se préoccupe plus spécialement de ce qui peut nous rendre bons et vertueux, elle croit qu'il est avantageux, comme elle le prouve dans une foule de belles et inimitables prières, de conjurer Dieu d'éloigner de nous les calamités publiques, la famine, la faim, les tremblements de terre, les orages, les tempêtes, les maladies contagieuses, et autres événements fâcheux. Ainsi,

pour obtenir une abondante moisson, notre bonne mère la sainte Eglise, qui s'intéresse non-seulement au salut éternel, mais encore au bonheur temporel de ses enfants, cette bonne mère a institué des processions publiques pour demander à Dieu les biens de la terre ; et quand les intempéries de l'air paralysent l'heureux développement des fruits de la campagne, elle établit des prières solennelles et générales pour éloigner ou pour obtenir la pluie.

AUTRES EXEMPLES.

a. Sainte Vérène.—Lorsque sainte Vérène fut sortie de prison, elle fonda un monastère, et s'occupa, de concert avec ses consœurs, à élever de jeunes filles dans la foi chrétienne et à leur apprendre divers ouvrages propres à leur sexe. Or, pendant que Vérène travaillait paisiblement au milieu de sa communauté, et ne s'occupait que de Dieu, une affreuse disette éclata dans le pays. Vérène et ses compagnes ne furent pas à l'abri de ses ravages. Elles ne pouvaient plus rien gagner par leur travail, et tout l'argent qu'elles gagnaient était exclusivement employé à acheter du pain. Un soir qu'elles avaient à peu près consommé toute leur provision, et qu'il ne leur restait plus rien pour le lendemain, les compagnes de Vérène, inquiètes depuis longtemps, commencèrent à se lamenter à grands cris. Elles craignaient d'être obligées d'aller mendier leur pain à la porte des personnes aisées. Mais Vérène, pleine de confiance en Dieu, leur reprocha leur manque de courage : « Rappelez-vous, leur dit-elle, ces paroles du Psalmiste : « J'ai été jeune et je suis devenu vieux ; j'ai vu bien des choses ; mais je n'ai jamais vu le juste abandonné, ni ses enfants mendier leur pain. » Ayez confiance en la bonté divine, elle fera ce que sa gloire et notre salut réclameront d'elle. » —Vérène se mit ensuite en prière, et lorsqu'elle eut achevé, elle éprouva une grande consolation. Le lendemain matin, quelle ne fut pas la joie de toutes, lorsque, ayant ouvert la porte, et voyant les provisions qu'on avait apportées, la portière vint annoncer

qu'il y avait devant la maison plusieurs sacs pleins de farine. Qui les y avait déposés?—On l'ignorait, aucune des religieuses n'en avait entendu parler. Impossible de décrire l'allégresse des sœurs.—Il ne leur fut pas difficile de reconnaître que ce cadeau leur avait été apporté par quelque âme compatissante, qui, se souvenant des paroles du Seigneur, n'avait pas voulu que sa main gauche sût ce que donnait sa droite. La farine dura jusqu'à la fin de la disette (*Apostel Deutschland's*).

b. Le vase rompu.—Le souverain pontife Benoît n'était encore qu'un petit enfant, lorsque sa nourrice ayant emprunté un vase pour laver du blé, et l'ayant laissé tomber d'une table, le vase fut brisé en deux morceaux. A cette vue, la nourrice versa des larmes amères. Dès que Benoît se fut aperçu de l'accident qui venait d'arriver, il prit les deux morceaux et se mit à prier avec larmes. Et voilà que tout à coup le vase se trouva si parfaitement rétabli, qu'il fut impossible d'y apercevoir la moindre trace de rupture. La nourrice, profondément émue à la vue d'un prodige aussi surprenant, rendit à Dieu de vives actions de grâces. Ce miracle fut publié dans toute la localité et y produisit une telle admiration qu'on suspendit le vase à l'entrée de l'église, afin que la postérité apprît avec quelle perfection le petit Benoît avait commencé la carrière de sa vie.

c. La bourse.—Norbert, pauvre enfant charbonnier, était assis dans la forêt, sous un arbre, pleurant, gémissant et priant. Un personnage distingué, revêtu d'un costume bleu, portant une croix sur la poitrine, et occupé à chasser dans la forêt, s'approcha de lui, et lui dit : « Pourquoi pleures-tu, mon enfant ? — Ma mère, répondit Norbert, étant malade depuis longtemps, mon père m'a envoyé à la ville pour payer le pharmacien, et voilà que j'ai perdu et la bourse et l'argent. »

L'étranger adressa quelques paroles à voix basse au chasseur qui l'accompagnait, puis, tirant une petite bourse en soie rouge : « Est-ce peut-être là la bourse que tu as perdue ? demanda-t-il à l'enfant. — Oh non ! répondit Norbert ; la mienne n'était ni aussi belle, ni ne contenait d'aussi belles pièces.

—Ce sera donc celle-ci ? dit le chasseur en tirant de sa poche une méchante petite bourse. — Oui ! c'est celle-là

s'écria Norbert en trépignant de joie, ce l'est ! » Le chasseur la lui donna. L'autre chasseur prenant à son tour la parole : « Puisque tu as prié de si bon cœur, lui dit-il, et que tu es si honnête, je te donne cette belle bourse avec tout l'argent qu'elle renferme » (*Chr. v. Schmid.*).

d. Probité d'une ouvrière.—Dans tout le village de Granau, il eût été probablement impossible de trouver des gens plus heureux que l'ouvrier Fie-en-Dieu et sa vertueuse famille ; car ils possédaient un bien précieux, et qui manque à plus d'un riche—une bonne conscience. La fièvre nerveuse ayant éclaté dans le village, Fie-en-Dieu en fut victime. Grand sujet de désolation pour sa pauvre veuve, car elle ne savait comment nourrir et élever ses enfants. Une disette affreuse régnait dans le pays, et la grêle ayant gâté les semences l'année précédente, il était aisé de prévoir que la famine ne touchait pas encore à sa fin.

Le cœur plein d'angoisses, la pauvre femme alla trouver un riche personnage, au cœur généreux, qui plus d'une fois déjà était venu à son secours. Mais quelle ne fut pas sa désolation lorsqu'elle apprit que ce brave homme venait d'entreprendre un voyage. Comme elle passait auprès d'une église, elle y entra et confia au bon Dieu sa triste situation. « O mon Père céleste, lui dit-elle, vous qui êtes si plein d'amour, aidez-nous donc, je vous en prie. Sauvez-nous, moi et mes enfants, de cette extrême misère où nous languissons ! » Au moment où elle sortait de l'église, l'âme toute consolée, une diligence vint à passer. La voiture était déjà fort loin, lorsqu'elle vit tomber un paquet.—Cette pauvre femme serait assurément devenue riche tout d'un coup, si elle eût conservé l'argent, mais elle se hâta de le remettre à l'autorité, avec prière de le garder jusqu'à ce que le possesseur fût connu.

Le propriétaire ne tarda pas à se déclarer ; il vint chercher son argent, et remit cent cinquante francs à cette honnête femme : ce fut là le terme de sa misère. Désormais. elle vécut contente, et souvent, dans la suite, il lui arriva de raconter à des personnes affligées comment le Seigneur l'avait tirée d'embarras, elle et ses enfants.

Donnez-nous, Seigneur, le pain
Dont nous avons besoin pendant cet exil,
Nous dont le cœur soupire
Vers le riant séjour de la Patrie.

§ VI.

QUELLES DOIVENT ÊTRE LES QUALITÉS DE NOTRE PRIÈRE ?

Pour être agréable au Seigneur, notre prière doit avoir les qualités suivantes :

A. La première qualité de la prière, c'est qu'elle doit être faite avec dévotion, c'est-à-dire en pensant à Dieu, puisque c'est à lui que l'on parle ; car, comme nous l'avons déjà fait remarquer, la dévotion est l'âme de la prière. Voilà pourquoi le divin Sauveur disait (*Jean*, III, 24) : « Dieu est un esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité. » Saint Jean Damascène appelle la prière « une élévation de l'âme vers Dieu » (Liban. Damasc., l. III, *Orthod. fid.*, cap. XXIV). « Dans la prière, dit saint Augustin, il se fait un retour du cœur vers celui qui est toujours disposé à donner » (S. Aug., l. II, *de Serm. Dom. in mont.*, c. VII). Enfin, le même docteur montrant en quelques paroles que la prière est une vie d'une nature supérieure, écrit : « Qu'est-ce que prier, sinon s'élever des choses de la terre aux choses du ciel, rechercher et poursuivre les choses d'en haut, tendre et aspirer vers le monde invisible » (Serm. CCXXX, *de Tempore*) ? — Fasse le ciel que, chaque fois que nous prierons, nous élevions vers Dieu, non-seulement nos yeux et nos mains, mais encore nos pensées et nos désirs !

Dirigez constamment vos regards vers le ciel,
Dans la prospérité comme dans le malheur;
Non-seulement vos regards, mais vos paroles et votre cœur :
Cela adoucira chacune de vos douleurs.

EXEMPLES.

a. Tirés de l'histoire sainte. — Si nous parcourons les Livres Saints, et que nous comparions les prières ferventes et enflammées des saints de cette époque, hommes et femmes, à nos prières si imparfaites, si lâches, si souvent interrompues par des préoccupations temporelles, nous serons obligés de nous frapper la poitrine en rougissant et de nous écrier dans l'amertume de notre cœur : « Seigneur, ne rejetez pas vos indignes serviteurs ! » Quelle ne devait pas être en effet la dévotion de ces saints personnages ! Avec quelle tendresse Jacob ne s'entretenait-il pas avec le Seigneur ? Quelle élévation de sentiments dans le cantique que Moïse chanta lorsque, grâce à l'assistance miraculeuse qu'il obtint du Seigneur, il emmena d'Egypte les enfants d'Israël ! Quel est celui qui n'est ému de ces paroles : « Le Seigneur est ma force ! Il est ma louange ! Il est mon salut ! Il est mon Dieu ! Je veux l'exalter ! Son nom est tout-puissant » (*Exod.*, xv, 2-3, 11-18) ! — Avec quelle ferveur Anne ne priait-elle pas, lorsqu'elle répandait son cœur devant le Seigneur ! — Quelles pensées toutes célestes que celles qui inondaient l'âme du saint roi David ! — Quelle piété dans la prière d'Elie, ce zélé et fidèle serviteur de Dieu ! — Quel sublime modèle de sainte dévotion que celui que nous a donné le Sauveur à la montagne des Olives ! Il parle au Très-Haut comme un enfant parle à son père qu'il voit devant lui, et dont il contemple la douce figure ! Il donne à Dieu le nom le plus doux, — celui de père : « Mon Père, lui dit-il, mon Père, mon cher Père ! » Il répand devant lui son âme tout entière, — il ne laisse parler que son cœur ! Quels sentiments vifs, pieux, et exhalant la plus suave dévotion, l'amour, la piété filiale, la résignation la plus sublime, que ceux de Jésus sur la montagne des Olives ! Eh bien ! Voilà comment nous voulons prier ! Quand nous serons agenouillés seuls en face de Dieu, nous nous rappellerons qu'il est proche de nous, et nous lui par-

lerons comme si nous le voyions de nos propres yeux. Nous nous entretiendrons avec lui comme un enfant s'entretient avec son père,—c'est-à-dire avec toute la simplicité et la naïveté d'un enfant.

b. AUTRES EXEMPLES.

aa. Ce fut certainement une prière fervente et agréable à Dieu. une prière pleine de dévotion et de résignation, que celle que saint Polycarpe, évêque de Smyrne, adressa au Seigneur avant de devenir la proie des flammes. Semblable à un noble bélier choisi dans tout le troupeau pour être offert à Dieu en holocauste, il leva les yeux au ciel et fit la prière suivante : « Seigneur, Dieu tout-puissant, Père de votre Fils béni et bien-aimé, Jésus-Christ, par qui nous avons reçu la grâce de vous connaître ; Dieu des anges et des puissances, Dieu de toutes les créatures et de toute la nation des justes qui vivent en votre présence, je vous rends grâce de ce que vous m'avez fait arriver à ce jour et à cette heure où je dois prendre part au nombre de vos martyrs, au calice de votre Christ, pour ressusciter à la vie éternelle de l'âme et du corps, dans l'incorruptibilité du Saint Esprit. Qu'en ce jour je sois admis en votre présence, comme une victime parfaite et agréable, ainsi que vous l'avez préparé, prédit et accompli, vous qui êtes le vrai Dieu, incapable de mensonge. C'est pourquoi je vous loue de toutes choses, je vous bénis, je vous glorifie avec le Pontife éternel et céleste, Jésus-Christ, votre Fils bien-aimé, avec qui gloire soit à vous et au Saint-Esprit, et maintenant et dans les siècles futurs. Amen » (*Mœtzler's Legende*).

bb. Saints Tryphon et Respizius, martyrs.—Lorsque les deux jeunes hommes saint Tryphon et Respizius furent conduits par les soldats sur l'échafaud pour y être décapités, ils levèrent les mains au ciel, et s'écrièrent d'une voix unanime : « Seigneur Jésus-Christ, recevez nos âmes, et transportez-les dans le sein des Patriarches. » Pleins de courage, ils reçurent joyeusement le coup de la mort, et s'envolèrent dans les bras du Seigneur.

cc. Un remarquable réveil.—Saint Arbogaste, évêque de Strasbourg, était en grande estime et vénération auprès de Dagobert,

roi des Francs. Un jour, les chasseurs du roi emmenèrent avec eux à la chasse son fils Sigebert. Bien qu'il fût extrêmement jeune, il était cependant à cheval, comme ses autres compagnons. Les chasseurs, dans l'ardeur passionnée qui les emporta après le gibier, oublièrent le jeune prince et le laissèrent seul en un endroit. Tout à coup un sanglier se précipite sur le cheval du jeune prince. Le coursier s'effarouche, et l'enfant ne peut plus le contenir. Il tombe, s'embarrasse dans la bride, puis il est entraîné à une grande distance par son cheval en fureur, et mortellement blessé. Impossible de dépeindre la désolation de ses parents, lorsqu'on le rapporta au palais royal prêt à expirer. Tout fut employé, mais vainement, pour le sauver; car il mourut la première nuit qui suivit sa chute malheureuse. Sur ces entrefaites arriva le saint évêque, qui sans prendre aucune nourriture, se rendit à l'église, et pria toute la nuit, au milieu des soupirs et des larmes. Sa demande fut couronnée de succès. Le prince se réveilla comme d'un profond sommeil, et revint à la vie. On s'imagine aisément combien grande fut la joie de sa famille. En retour de cette œuvre de charité, elle offrit à l'évêque de l'or, de l'argent et mille autres objets précieux ; mais le saint homme n'accepta rien ; seulement il laissa le roi et la reine libres de faire ce que leur pieuse générosité leur inspirerait pour agrandir les revenus de l'église dédiée à Marie, qui est aujourd'hui la magnifique cathédrale de Strasbourg. Les parents accueillirent volontiers la proposition de l'évêque, et l'endroit où le prince avait fait sa chute fut appelé cathédrale d'Ebersheim.

dd. Les deux feux.—Saint Boniface, l'un des disciples de saint Romuald, était parti pour la Russie, afin d'y prêcher l'Evangile aux païens de ces contrées. Il alla trouver le prince de ce pays, qui, comme quelques-uns le prétendent, se nommait Busian. Lorsque le prince vit le costume délabré de Boniface, qui en outre marchait pieds nus, il crut que cet étranger venait moins dans le dessein de propager sa doctrine que pour demander de l'argent. Il lui promit donc de grandes richesses s'il voulait renoncer à sa folie, comme les païens appellent la doctrine de la Croix. Voulant convaincre ce prince de l'erreur où il était, Boniface partit, et revint avec un ma-

gnifique costume de prêtre. Etonné de ce spectacle : « Maintenant, lui dit le prince, je crois que c'est la folie, et non la pauvreté qui te pousse à prêcher ta doctrine. Je veux donc ordonner qu'on allume deux bûchers si prêts l'un de l'autre que, lorsqu'ils seront allumés, leurs flammes se confondent l'une avec l'autre. Si, au moment où l'incendie sera le plus intense, tu passes au travers sans en rien éprouver, nous voulons tous croire en ton Dieu ; que si, au contraire, les flammes te nuisent, nous te jetterons au feu et te brûlerons sans miséricorde. » Tous les païens qui se trouvaient présents applaudirent au discours du roi ; Boniface, de son côté, se montra disposé à soutenir l'épreuve, car il se confiait en Dieu. Les deux bûchers furent préparés et allumés. Boniface, revêtu de ses habits sacerdotaux, comme s'il eût voulu offrir le saint sacrifice de la messe, bénit le feu en faisant une prière, y jeta de l'eau bénite, puis passa tranquillement et en marchant à pas lents entre les deux bûchers, dont la flamme petillait d'une manière affreuse. Pas un cheveu de sa tête ne fut roussi. Le roi et son assistance se jetèrent pleins d'étonnement et de respect aux pieds du saint, le prièrent avec larmes de leur pardonner, et demandèrent le baptême.

ee. Découverte de reliques. — Saint Taraque et ses compagnons Probus et Andronique, après que les bêtes sauvages eurent refusé de les toucher, furent décapités par le glaive, à cause de leur attachement à la foi chrétienne. Les fidèles voulurent faire l'acquisition de leurs restes mortels, mais le gouverneur s'y refusa, ordonnant qu'on jetterait leurs cadavres au milieu des corps morts de ceux qui avaient succombé en luttant contre les bêtes féroces, afin que les fidèles ne pussent les reconnaître et les enlever. Malgré cet ordre impie, les trois chrétiens Marcion, Félix et Vérus tentèrent néanmoins de se les approprier. A cet effet, ils se rendirent au lieu où ils reposaient, et avant d'y arriver se jetèrent à genoux pour prier le Seigneur de venir à leur aide. Tout à coup un tremblement de terre survient ; une affreuse tempête éclate, et les soldats préposés à la garde des cadavres s'enfuient épouvantés. Félix et Vérus se jettent une deuxième fois à genoux, et conjurent le Seigneur de leur faire distinguer parmi les ca-

davres des combattants païens les corps des saints martyrs. Dieu prêta l'oreille à leur prière, car ils virent s'élever au-dessus de chacun des martyrs une petite lumière qui répandait une vive clarté. Ils chargent sur leurs épaules ces précieuses dépouilles, et suivent une lumière extraordinaire qui les éclaira jusqu'à ce qu'ils furent arrivés dans une caverne creusée dans le roc. Ils y enterrèrent les corps saints et en cachèrent l'entrée avec soin, afin qu'ils ne pussent être découverts par les infidèles.

ff. Une triste nouvelle.—Saint Isidore, laboureur, priant un jour dans l'église de sainte Madeleine, un messager vint le trouver et lui dit : « Hâtez-vous d'accourir; je viens d'apercevoir un loup qui s'est précipité sur votre cheval : si vous ne venez de suite et ne le tuez, votre cheval deviendra sa proie. » Mais le saint homme, sans se laisser distraire de sa prière par cette fâcheuse nouvelle, continua comme si rien ne fût arrivé. Lorsqu'il eut achevé sa prière, il retourna chez lui, et trouva son cheval sain et sauf sur le pâturage, et le loup étendu mort à ses pieds (*Al. Mair.*).

gg. Thomas Morus. — Thomas Morus, le noble chancelier d'Angleterre, avant d'être exécuté à mort, écrivit encore une lettre à ses enfants, dans laquelle, après leur avoir exprimé la joie qu'il ressentait de se voir si près de la mort, il ajoutait ces paroles : « Chers enfants, qui étudiez le cours des étoiles, n'oubliez pas ce chant de Boëce : « Elevez vos yeux vers « le ciel, car il est honteux, quand on possède une âme im- « mortelle, de ramper sur la terre comme un animal, tandis « que l'œil du corps s'élève vers le ciel » (*Jugendblætter.*).

Voir d'autres exemples dans le CATÉCHISME HISTORIQUE, 1er vol., page 385.

COMPARAISONS.

Comme l'alouette qui, pendant qu'elle chante, s'élève de plus plus vers le ciel, nous devons dans la prière élever notre cœur vers la patrie céleste, et prendre en quelque sorte notre essor vers Dieu.

Semblable à la fumée qui s'élève, notre prière doit monter vers le ciel. Il n'y a que la prière qui sort d'un cœur pur, et qui

est enflammée par la piété, qui puisse atteindre jusqu'aux régions célestes.

Il existe un ancien proverbe que les pères de famille ne sauraient trop recommander à leurs enfants : « Regardez en face celui avec qui vous parlez ! » Prenons aussi l'habitude, quand nous prions, de nous figurer que Dieu est en notre présence et que nous le voyons de nos yeux.

Avant d'entrer dans la chambre de quelqu'un, il convient d'enlever la boue de ses souliers, d'en secouer la neige, et, en général, de faire disparaître tout ce qui pourrait offusquer un homme bien élevé, et serait de nature à nous attirer son mépris. C'est ainsi que, quand nous prions, notre premier soin doit être de nous débarrasser de tout l'attirail des pensées terrestres et mondaines, afin de ne pas comparaître devant Dieu comme « des hommes qui veulent le tenter » (*Eccli.*, XVIII, 23).

Objection. Volontiers, dira quelqu'un, je prierais avec dévotion, mais je ne le puis. Il est impossible de s'imaginer combien je suis distrait dans la prière.

Réponse. Voici ce que je réponds à votre excuse.

Le meilleur moyen à prendre pour éviter ces distractions de l'esprit, c'est la préparation à la prière.

Essayez-le. Commencez par bannir de votre esprit tout ce qui est de nature à vous distraire pendant que vous priez ; évitez tout babillage inutile, imitez la conduite que tiendrait un malheureux qui, voulant demander quelque secours au roi, commencerait d'abord par réfléchir à ce qu'il veut lui dire. Que si, malgré toutes ces précautions, d'autres pensées vous viennent, ne vous découragez pas, mais dites-vous intérieurement :

aa. « Il faut que le démon soit lui-même bien convaincu de l'efficacité d'une pieuse prière ; car, autrement, il ne me suggérerait pas de continuelles distractions. » — Ne cédez pas sur-le-champ à votre ennemi,

montrez-lui que tous ses artifices n'aboutissent à rien, et persévérez dans la prière ! Un prince louerait-il son général si, sans coup férir, ce dernier abandonnait la place à l'ennemi ? Il n'y a pas de victoire sans combat, et pas de couronne sans victoire. L'œuvre la plus méritoire, c'est assurément celle qui a coûté le plus de combats et de sacrifices.

bb. Les saints eux-mêmes, ils l'ont avoué, ont eu souvent à lutter pendant la prière contre les piéges et les tentations du démon ; mais loin de se laisser ébranler, ils y persévéraient courageusement. Plus ils montraient de force et de constance dans la prière, plus ils apprenaient à prier avec ferveur.

EXEMPLES.

α. *Sainte Brigitte.* — Un jour, pendant que sainte Brigitte était en prière et qu'elle était tourmentée par de violentes tentations, la Sainte Vierge lui apparut et lui dit : « L'esprit malin, jaloux de tout le bien que font les hommes, cherche avec toute la ruse et tous les détours possibles à détourner de la prière ceux qui s'y livrent, et à leur tendre des embûches. Pour vous, ma fille, quand même il vous arriverait encore d'être troublée et distraite par toutes les tentations possibles, même par les plus violentes, et qu'il vous semblât que vous ne pouvez les repousser, efforcez-vous néanmoins de persévérer autant que vous le pourrez dans votre bonne volonté et dans vos saints désirs, et votre prière sera éminemment bonne, utile et méritoire aux yeux de Dieu » (*Sinzel, innerliches Gebet*).

β. *Que pouvez-vous empêcher ?*—Un jeune homme alla un jour trouver un sage, et se plaignit à lui d'être souvent distrait dans sa prière par de mauvaises pensées : « Excellent jeune homme, lui répondit le sage, vous ne pouvez pas empêcher les oiseaux de voltiger au-dessus de votre tête ; ce qui est en votre pouvoir, c'est de les empêcher de construire des nids

dans votre chevelure. — De même, vous ne pouvez pas empêcher qu'il vous vienne pendant la prière des pensées terrestres et coupables ; mais, avec la grâce de Dieu, il vous est possible de les étouffer et de ne pas vous y arrêter. »

B. *Notre prière doit être humble.*—Il est dit, en effet, au livre de l'Ecclésiastique, que « la prière d'un homme qui s'humilie percera les nues » (*Eccli.*, XXXI, 21) ; et saint Augustin affirme de son côté que « quand nous prions, nous sommes des mendiants qui se trouvent à la porte de celui qui est le chef de famille par excellence. Or, comme il n'y a personne à qui il convienne moins d'être orgueilleux qu'à un mendiant, nous devons nous humilier pendant la prière, c'est-à-dire méditer sur l'immensité de nos besoins et sur la grandeur de nos fautes, qui, loin de mériter aucune faveur de la part de Dieu, sont dignes d'un châtiment éternel. »

EXEMPLES.

a Tirés de l'histoire biblique. — Abraham s'humilia devant le Seigneur lorsqu'il prononça ces paroles : « Hélas ! Seigneur, je ne suis devant vous que cendre et poussière. »

Loth répondit à l'ange qui le conduisait : « Seigneur, puisque votre serviteur a trouvé grâce devant vous, et que vous avez signalé envers lui votre grande miséricorde, en me sauvant la vie, je vous demande encore une grâce : Je ne puis me sauver sur la montagne. Mais il y a près de ce lieu une ville où je puis fuir ; je puis m'y sauver ; elle me sauvera la vie » (*Gen.*, XIX, 18-19).

Jacob disait : « Je suis trop peu de chose, Seigneur, pour être digne de la miséricorde que vous m'avez témoignée. »

Lorsque Moïse apprit comment Coré, Dathan et Abiron s'étaient révoltés contre Dieu en usurpant les fonctions sacerdotales, et en allant jusqu'à faire faire des encensoirs pour offrir l'encens, il tomba sur sa face et pria le Seigneur.

Josué, à la nouvelle que les Israélites avaient été battus par les habitants de la ville de Haï, se prosterna près de l'arche d'alliance, la face contre terre, en s'écriant : « Que dirai-je, ô Dieu, mon Seigneur, en voyant Israël prendre la fuite ? Les Chananéens et tous les habitants du pays l'entendront dire, et, s'unissant ensemble, il nous envelopperont, et extermineront votre nom de dessus la terre ; et alors que deviendra la gloire de votre grand nom » (*Josué*, vii, 8-9) ?

David disait au Seigneur dans l'humilité de son cœur : « Qu'est-ce que l'homme pour que vous vous souveniez de lui ? Qu'est-ce que le fils de l'homme, pour que vous daigniez le visiter ? »

Tobie, gémissant dans la plus profonde misère, disait en toute humilité au Seigneur : « Seigneur, ayez pitié de moi ; ne me punissez pas à cause de mes péchés, et ne vous souvenez plus de mes iniquités. »

Jaïre, le chef de la synagogue, tomba aux pieds du divin Sauveur, lui adressa une fervente prière et lui dit : « Ma fille est sur le point d'expirer, venez, imposez-lui les mains afin qu'elle soit guérie et qu'elle vive. »

L'apôtre saint Paul, après avoir dit aux anciens d'Ephèse un touchant adieu, se jeta à genoux, et fit encore une prière.

Voir d'autres exemples dans le CATÉCHISME HISTORIQUE, 1er vol., page 379.

β. AUTRES EXEMPLES.

aa. Saint Ignace, évêque d'Antioche. — Lorsque saint Ignace, évêque d'Antioche, apprit qu'il allait être lié et conduit à Rome par des soldats pour y être jeté aux bêtes féroces, il s'écria plein de joie : « Je vous remercie, Seigneur, de m'avoir assez aimé pour me juger digne de porter des liens de fer avec votre apôtre saint Paul. »

bb. Sainte Crispine, martyre.—Sainte Crispine fut, à cause de son attachement inviolable à la doctrine de Jésus-Christ, condamnée à être décapitée. Lorsque le juge eut prononcé sa sentence de mort, elle s'écria, pleine de joie : « Je remercie mon Dieu et mon Seigneur Jésus-Christ, et je le loue de ce qu'il m'a jugée digne de ce salut. »

cc. Saint Antoine, premier ermite. — Saint Antoine se figurait avoir déjà fait de grands progrès dans la perfection, lorsque Dieu l'envoya auprès d'un artisan du désert, situé du côté d'Alexandrie, afin de lui apprendre ce qui lui restait encore à faire. Il y avait déjà plusieurs jours qu'Antoine se trouvait auprès de l'artisan, et il n'avait encore aperçu en lui aucun signe de sainteté, aucune apparence de piété. Antoine lui déclara le but réel du voyage qu'il avait entrepris, et le pria de lui faire part de sa manière de vivre et de sa croyance. L'artisan répondit « qu'il ignorait lui-même ce qu'il y avait en lui qui pût plaire à Dieu, puisque le Seigneur n'avait nullement besoin de son faible culte et de son pauvre travail. Dieu, ajouta-t-il, est assez riche, car il nous fait entrer en partage de ses richesses ; pour moi je ne suis qu'un misérable pécheur. » Antoine lui demanda en outre ce qu'il faisait quand il allait se coucher et quand il se levait : « Quand je vais me coucher, répondit le pauvre artisan, je recommande au Dieu du ciel mon âme, ma femme, mes enfants, ma nourriture et mes affaires, et je lui dis : Dieu de bonté, donnez à tous les hommes le ciel, en vue de leur piété, et à moi l'enfer, à cause de mes péchés. Le matin je fais de même, puis je vais à mon travail, je m'y livre avec assiduité, je ne trompe personne, mais je viens en aide à quiconque a besoin de mes services. » — « Hélas ! se dit en lui-même Antoine, je ne suis pas encore aussi avancé ; celui-ci avoue qu'il est digne de l'enfer à cause de ses péchés ; il se croit inférieur à tous les hommes : c'est là une profonde humilité. Il prie pour tout le monde, se confie en toute simplicité, avec l'abandon le plus complet, en la divine Providence, travaille laborieusement, vient en aide à chacun, ne nuit à personne et est plus pieux que moi, qui mène aux yeux du monde une vie si austère et si sainte. »

Antoine retourna dans son désert, honora et aima Dieu de tout son cœur, le craignit en toutes choses et l'eut constamment devant les yeux (*Jugendblætter*).

dd. Un secours merveilleux. — L'empereur Ferdinand II fut vivement pressé par ses ennemis, qui le tenaient renfermé dans son château de Vienne. Ils pénétrèrent dans sa chambre, le saisirent par son habit et le forcèrent dans les termes sui-

vants à accepter leurs propositions : « Veux-tu signer, Ferdinand? » Leur obéir, c'était asservir l'Église catholique dans l'empire d'Autriche ; leur résister, c'était s'exposer à devenir victime de leur fureur. Le pieux empereur se jeta à genoux et invoqua les lumières d'en haut. Tout à coup il entend le bruit des trompettes. C'était le général Saint-Hilaire qui arrivait à son secours avec cinq cents cavaliers. Cette circonstance inopinée sauva l'empereur [1].

COMPARAISONS.

Les anciens, dans leurs fables, parlent d'un fils d'artiste, nommé Icare, qui s'était fait des ailes de cire, afin de voler. Pendant qu'il s'élevait dans les airs, le soleil ayant percé les nuages, la cire se fondit, et l'artiste tomba dans la mer où il trouva la mort. La même chose arrive à ceux qui prient sans piété et sans dévotion. Leur prière se fond comme la cire, et leur zèle pour la vertu ne tarde pas à s'évanouir.

La prière ressemble à l'échelle que Jacob vit en songe. De même que les anges la montaient et la descendaient, de même nous devons, dans la prière, descendre en quelque sorte dans les profondeurs de nos péchés et de nos infirmités morales, afin de pouvoir nous élever avec d'autant plus de mérite sur les ailes de l'adoration et de l'amour, et prendre notre essor vers notre Seigneur et notre Dieu.

Si vous voulez, Seigneur, que je sois votre disciple,
Et que j'entre dans votre royaume,
Rendez-moi par l'humilité
Petit à mes propres yeux,
Et apprenez-moi dans la prière
A m'approcher de vous avec humilité.

[1] Voilà pourquoi, de nos jours, le régiment des cuirassiers possède encore le privilége de traverser la ville impériale, musique en tête, et que son commandant peut, les éperons aux pieds, aller trouver l'empereur sans se faire annoncer. Aucun des soldats de ce régiment, aussi longtemps qu'il n'a pas été incorporé dans un autre, ne saurait être exécuté à mort.

C. Notre prière doit, en outre, être animée d'une *confiance toute filiale,* elle doit être ferme et persévérante en Dieu. Car le divin Sauveur a dit (*Matth.*, XXII, 22) : « Quoi que ce soit que vous demandiez dans la prière, vous l'obtiendrez, si vous le demandez avec *foi.* » Et l'apôtre saint Jacques (*Jacq.*, I, 6) : « Il demande avec *foi,* sans défiance. » — Enfin, saint Ignace, évêque et martyr, donne à ceux qui veulent implorer le Seigneur le conseil suivant : « Ne soyez pas incrédules dans la prière : heureux celui qui ne doute pas » (S. Ignat., *epist.* 10, *ad Heron.*)!

EXEMPLES.

a. Tirés de l'histoire sainte. — Rien de plus beau et de plus touchant que la prière que fit Samson lorsqu'il se vit en proie aux horreurs de la soif. « Vous avez, dit-il, en s'adressant au Seigneur, vous avez, par la main de votre serviteur, procuré à votre peuple une grande délivrance et une magnifique victoire ; mais voilà que je meurs de soif, et cependant je ne tomberai jamais entre les mains de ces impies Philistins. » Cette prière de Samson est restée comme un monument de sa foi et de sa confiance en Dieu.—Comment, en outre, ne pas parler de cet officier de Capharnaüm, qui, priant le Sauveur de lui accorder la guérison de son fidèle serviteur, lui dit avec l'accent d'une foi pieuse et inébranlable : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison ; mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. »

AUTRES EXEMPLES.

aa. Un captif délivré. — Hermès, gouverneur de Rome , fut converti au christianisme et baptisé le jour de Pâques ainsi que sa femme, ses enfants et un grand nombre de ses esclaves, par saint Alexandre, successeur de saint Evariste sur le siége pontifical de Rome. Bientôt après Hermès fut accusé auprès de l'empereur par les prêtres des idoles, et jeté en

prison ainsi que le saint évêque Alexandre. Mais la captivité elle-même ne put ébranler ces saints personnages. Le général Quirinus, qui avait l'œil sur les captifs, s'étonna qu'Hermès, homme sage et considéré, se fût converti au christianisme, sacrifiant ainsi sa gloire, ses biens et jusqu'à sa vie, et étant assez insensé pour croire à l'existence d'une vie future. Il adressa à Hermès un langage énergique, le priant de changer de résolution, d'abandonner le christianisme, et de chercher ainsi à conserver son emploi, ses biens, sa vie et sa famille. « Si Alexandre, lui dit-il en terminant, cet homme misérable qui maintenant gémit en prison et qui bientôt sera voué aux flammes, sait faire de pareilles merveilles, qu'il se délivre de ses liens et de sa prison, lui ainsi que toi ! » Hermès s'efforça autant que possible de persuader à Quirinus que les miracles opérés par Alexandre n'étaient pas le résultat de quelque magie occulte, mais l'œuvre de la toute-puissance du seul vrai Dieu, que les chrétiens honoraient. Quirinus lui répondit : « Je suis disposé à le croire, et je me convertirai au christianisme, si Alexandre passe de sa prison dans celle d'Hermès, ou Hermès dans celle d'Alexandre, non par quelque moyen humain, mais par un miracle. — Eh bien ! soit, répondit Hermès plein de confiance en la divine intervention du ciel. Quirinus passa dans la chambre d'Alexandre, et lui fit part de la convention, à laquelle le saint pontife souscrivit de grand cœur. Le général tripla les fers du pontife, et augmenta les gardiens de la prison. Animé d'une douce espérance, Alexandre se mit en prière et conjura le Seigneur de rendre à son saint nom la gloire qui lui est due. Sa prière fut entendue. Dans la nuit, un ange pénétra dans la prison, les chaînes tombèrent des pieds et des mains du saint martyr, et l'ange le conduisit à travers la foule des gardiens dans la maison de Quirinus, où Hermès se trouvait emprisonné. Ainsi, jadis l'ange du Seigneur délivra de prison l'apôtre saint Pierre. Les deux captifs s'unirent ensemble pour rendre grâces au Seigneur du miracle signalé qu'il venait d'opérer. Quel ne fut pas l'étonnement de Quirinus lorsque, ouvrant la porte de la prison, il la vit éclairée d'une lumière extraordinaire qui répandait une grande clarté, et qu'il aperçut saint Alexandre auprès d'Hermès. Quirinus, aveuglé par le paganisme, voulut

attribuer ce merveilleux phénomène à quelque opération magique ; cependant les paroles persuasives que lui adressa Alexandre, l'exemple d'Hermès, si inébranlable dans sa foi, lui qui autrefois avait été païen, et cette circonstance que le lendemain matin il se retrouva de nouveau dans sa prison enchaîné comme auparavant ; la présence des gardiens, la porte de la prison fermée, firent sur lui une impression si profonde, qu'il crut. Sa foi fut encore fortifiée, lorsqu'il vit sa fille Balbine, affectée d'une grave infirmité, recouvrer la guérison par la prière fervente de saint Alexandre. Il se convertit au christianisme, lui et toute sa famille (*Nach Mœtzler*).

bb. Guérison d'un jeune noble. — Peu de temps après la persécution sanglante pendant laquelle Alexandre et Epipodius avaient conquis la palme du martyre, une fièvre maligne éclata à Lyon, ville natale des deux martys. Dans le nombre considérable de ceux qui en furent atteints se trouvait un jeune noble. Averti en songe d'aller chercher du secours auprès d'une pieuse femme qui conservait le soulier qu'avait perdu Epipodius au moment où il avait été saisi pour être conduit en prison, le jeune homme alla la trouver. Cette femme, du nom de Lucie, lui répondit qu'elle ne connaissait aucun remède naturel contre sa maladie, mais que le bon Dieu en avait déjà guéri un grand nombre par les reliques des saints martyrs Alexandre et Epipodius. Elle fit à Dieu une prière pleine de confiance, mit un vase qui renfermait une boisson fortifiante en contact avec le soulier du saint, et lui offrit à boire. Le jeune homme but et se trouva guéri (*Nach ebends*).

cc. Prière d'un enfant. — Une pauvre veuve disait un matin à ses cinq enfants : « Chers enfants, je ne puis ce matin rien vous donner à manger. Il n'y a ni pain, ni farine, ni un seul œuf dans la maison. Priez donc le bon Dieu qu'il vienne à notre aide. Car il est riche et puissant, et c'est lui-même qui a dit : « Invoquez-moi dans le besoin, et je vous sauverai ! »

Le petit Chrétien, à peine âgé de six ans, se rendit à jeun à l'école, l'âme navrée de tristesse. Il passe devant la porte d'une église, et comme elle était ouverte, il y entre, et se met à genoux devant l'autel. Ne voyant personne dans l'église, il fit à haute voix cette prière : « Excellent père qui êtes dans le ciel,

nous autres enfants n'avons plus rien à manger. Notre pauvre mère n'a pas de pain, pas de farine, pas même un œuf. Donnez-nous donc quelque chose à manger, afin que nous ne mourions pas de faim avec notre mère. Oh oui ! aidez-nous ! vous êtes riche et puissant ; vous pouvez facilement nous secourir, et vous nous l'avez promis. » Ainsi pria Chrétien dans sa naïveté enfantine, puis il partit pour la classe. De retour à la maison, il aperçut sur la table une grande miche de pain, une écuelle pleine de farine et une petite corbeille remplie d'œufs : « Dieu soit béni ! s'écria-t-il en sautant de joie, le Seigneur a exaucé ma prière. Dis donc, bonne maman, est-ce un petit ange qui a apporté tout cela par la fenêtre ?

—Non, répondit la mère, mais Dieu n'en a pas moins exaucé ta prière. Lorsque tu étais agenouillé au pied de l'autel, madame la conseillère était en prière à genoux sur son siége ; tu ne pouvais pas la voir, mais elle t'a vu, et elle a entendu ta prière. C'est elle qui nous a envoyé tout cela. C'est l'ange dont Dieu s'est servi pour nous assister. Remerciez donc tous le bon Dieu, mes enfants, réjouissez-vous, et n'oubliez jamais ces belles paroles :

« Dieu peut vous conserver miraculeusement,
Confiez-vous en lui et espérez en sa Providence. »
(*Ch. v. Schmid.*)

COMPARAISONS.

Dieu est un riche seigneur; il possède d'immenses provisions; toutes ses salles à manger sont remplies. Ses trésors sont inépuisables.—Il nous a permis d'y prendre tout ce dont nous avons besoin; et il est allé jusqu'à nous en remettre la clef entre les mains, afin que nous pussions y puiser quand nous le voudrions. Cette clef, c'est la prière faite avec humilité et confiance.

LE GRAIN DE SEMENCE.

Si la foi grande comme un grain de semence
Transporte les montagnes dans la mer,
Que ne pourrait pas la foi,
Si elle était grande comme une citrouille (*Angél. Silesius*)?

La prière qu'anime la confiance est un hymne gracieux chanté en présence du Très-Haut.

Si nous avons une grande confiance au médecin dont nous espérons recevoir la guérison, la médecine qu'il nous présentera ne manquera pas de nous profiter.—On peut dire, par une raison analogue, que notre prière n'obtiendra de grands résultats qu'autant qu'elle sera accompagnée d'une confiance ferme et inébranlable. — Puissante est la prière interrompue par les larmes d'un malheureux qui se tient fortement attaché à Dieu, et se confie en lui. Elle brise les portes et les verroux, et pénètre jusqu'au cœur du Tout-Puissant.

Faites, Seigneur, que nous ne comptions ni sur notre bonne volonté,
Ni sur nos bonnes œuvres;
Faites, Seigneur, que nous n'espérions
Qu'en votre infinie bonté;
Vous seul êtes notre refuge ;
Celui qui se confie en vous ne chancelle jamais.

D. *Notre prière doit être fondée sur les mérites infinis de Jésus-Christ.*—Nous devons reconnaître que nos péchés nous rendent indignes d'être exaucés de Dieu, puisque notre état de culpabilité nous rend dignes de l'inimitié et de la colère du Seigneur. Nous devons reconnaître que tout l'espoir que nous avons d'être secourus, nous en sommes redevables à Jésus-Christ, qui s'étant chargé de nos fautes et du châtiment qui leur était dû, a satisfait pour nous et s'est constitué notre médiateur et notre avocat.—Voilà pourquoi aussi il nous avertit de prier en son nom, nous donnant cette consolante promesse que « tout ce que nous demanderons à son Père en son nom, il nous l'accordera » (*Jean*, XVI, 26). Aussi, lorsque Pierre et Jean, ayant recouvré la liberté, furent retournés auprès des apôtres, et

leur eurent raconté les menaces qu'ils avaient entendues de la bouche des grands prêtres et des anciens du peuple, les apôtres firent cette prière (*Act.*, IV, 29) : « Maintenant, Seigneur, considérez leurs menaces, et donnez à vos serviteurs la force d'annoncer votre parole avec une entière liberté. Etendez votre main afin qu'il se fasse au nom de votre saint Fils Jésus des guérisons, des prodiges et des merveilles. » — Lorsqu'ils eurent achevé leur prière, le lieu où ils étaient assemblés trembla, ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils annoncèrent la parole de Dieu avec une joie et une hardiesse toutes nouvelles.— Ce seul exemple suffit pour nous montrer comment Dieu exauce la prière qui est faite au nom de Jésus.

EXEMPLES.

Saint Hilarion et une mère éplorée.—Elpidius, qui plus tard devint commandant de la garde impériale, se rendait de Syrie en Egypte, accompagné de sa femme et de ses trois fils. Au retour de leur voyage, ils passèrent par Gaza, où leurs trois enfants tombèrent gravement malades. Tous les secours de l'art furent vainement employés. La mère se transportait d'un lit à l'autre, en pleurant et se lamentant. Elle en était à se demander quel était le premier de ses fils auquel elle fermerait les yeux. Sur ces entrefaites, elle apprit qu'un pieux ermite vivait dans un désert non loin de là. Vite elle fait ses préparatifs de départ, monte sur un âne, et va le trouver accompagnée d'un certain nombre de domestiques et de servantes. Cet ermite était saint Hilarion. Arrivée auprès de lui, elle lui parla ainsi : « Je vous prie, au nom de Jésus-Christ, notre bon maître, par sa croix et son sang, de conserver la vie à mes trois fils. » — Hilarion refusa de se rendre à Gaza auprès des trois enfants, donnant pour motif que jamais il n'avait quitté sa cellule, que jamais il n'était allé dans aucune ville ou dans aucun village.—A ces paroles, la mère se jeta à ses pieds, et

réitéra sa demande à grands cris. Les gens qui l'accompagnaient mêlaient leurs larmes aux siennes. Hilarion finit par se rendre à sa prière, partit pour Gaza, et entra dans la maison d'Elpidius. Il invoque le nom de « Jésus » sur les malades, fait le signe de la croix sur eux, et aussitôt leurs corps sont couverts d'une abondante sueur. A peine une heure s'était écoulée, que tout danger avait disparu. — Les assistants tressaillirent de joie, et rendirent grâces à Dieu pour cette merveilleuse guérison. — Le miracle eut lieu en 328.

b. L'œil blessé.—Le saint martyr Julien ayant été, par ordre du préfet Marcien, battu par tout le corps avec un bâton noueux, l'un des amis du préfet qui se trouvait présent fut atteint dans l'œil avec une telle violence par le bâton qu'on brandissait pour frapper le saint, qu'à l'instant même il perdit son œil. A cette vue, Julien dit au préfet, qui attribuait cet accident à quelque opération magique de la part des chrétiens : « Appelez les principaux prêtres des idoles, et commandez-leur d'invoquer les faux dieux, pour qu'ils rendent à leur adorateur l'œil qu'il vient de perdre. Si leur prière reste infructueuse, à mon tour j'invoquerai le nom de mon Seigneur Jésus-Christ, et je rendrai à ce malheureux non-seulement la vue corporelle, mais encore la vue spirituelle. » — Marcien se rendit à sa demande. Un grand nombre de prêtres des idoles furent appelés et entrèrent au temple. Mais dès qu'ils eurent commencé à invoquer leurs divinités, les statues des idoles tombèrent à terre et furent réduites en pièces. Julien, de son côté, fit le signe de la croix sur l'aveugle, prononça le nom de Jésus-Christ, et sur-le-champ son œil fut rétabli à sa place. Et non-seulement l'aveugle recouvra la lumière du corps, mais encore celle de l'intelligence, et confessa publiquement Jésus-Christ.

c. L'officier suédois et le Tartare.—Un jeune officier suédois avait eu le malheur d'être fait prisonnier par les Russes. Quoique possesseur, chez lui, d'une brillante fortune, il dut pendant tout le temps que dura sa captivité vivre dans la dernière nécessité, car on ne pouvait rien lui envoyer. Lorsqu'il lui fut permis de sortir, il s'en alla désolé dans une forêt, pour y ouvrir son cœur au Dieu tout-puissant, au père de la miséricorde et de l'amour. Un paysan Tartare, apercevant

de loin ce jeune homme si tourmenté par le malheur, eut la pensée d'examiner ce qu'il allait faire.—L'officier tomba à genoux devant le Seigneur, éleva les mains au ciel, et le pria de l'arracher à son extrême misère. Lorsqu'il eut prié, il sentit dans son cœur la persuasion intime qu'il allait être exaucé. Plein de courage, et merveilleusement consolé, il allait retourner chez lui, lorsque le Tartare s'approche de lui et lui demande qui il est. — L'officier lui raconte son histoire.

« Mais qu'est-ce à dire, demanda le Tartare; naguères tu étais si triste, et maintenant que tu as prié te voilà tout à fait joyeux ? Ton Dieu t'a-t il donc donné quelque chose ?

—Je n'ai encore rien reçu, répondit le jeune homme, mais Dieu m'a fait clairement comprendre qu'il avait exaucé ma prière. Or, bien que maintenant je n'aie encore rien, je suis néanmoins assuré qu'il viendra à mon secours. Car ce Dieu du ciel et de la terre, qui est le seul vrai Dieu, a un fils, appelé Jésus-Christ, par lequel il veut bien se montrer favorable à tous les hommes. Quiconque croit de tout son cœur en ce Fils, et prie Dieu en son nom, Dieu l'exauce réellement par amour pour ce Fils. »

Peu de temps après, l'officier reçut un billet de banque de mille francs. Apprenant cette nouvelle, le Tartare, qui était aussi très-pauvre, se dit en lui-même : « Puisqu'il existe un Dieu qui nous a tous créés, pourquoi ne m'aiderait-il pas aussi ? » Et, dans sa noble simplicité, il tombe à genoux et fait cette prière : « Grand Dieu ! toi qui as créé le ciel et la terre, j'ai appris que tu avais un Fils et que, par amour pour lui, tu te montrais favorable à tous les hommes et exauçais tous ceux qui t'invoquent en son nom. Je te prie donc, au nom de ton Fils Jésus-Christ, de me venir en aide dans ma nécessité et mon indigence. »

Les affaires du Tartare ayant effectivement pris une meilleure tournure, content de l'expérience qu'il venait de faire, il se mit à la recherche de l'officier qui lui apprit comment Dieu l'avait secouru, et lui raconta à son tour comment il l'avait prié et en avait été soulagé. « C'est vraiment heureux, ajouta-t-il, que je sache quelque chose de ce vrai Dieu. Désormais je veux l'adorer et le respecter dans la personne de son Fils. »

L'officier lui donna encore sur Dieu et sur les institutions fondées par Jésus-Christ, des renseignements plus étendus. Le Tartare devint un bon chrétien, et se convainquit tous les jours davantage que Dieu ne délaisse jamais ceux qui l'invoquent au nom de son divin Fils (*Lebens bilder, Augsbourg*, 1841).

Tous ceux qui sont allés à vous,
Vous les avez accueillis, Jésus ;
Aucun de ceux qui vous ont invoqué
N'a été repoussé par vous;
Tous ceux qui vous ont prié,
Votre bras puissant les a sauvés.
Quelle nécessité, ô Tout-Puissant,
Quel fardeau vous est trop lourd ?
La force et la sagesse ne vous manquent jamais;
Vous pouvez, sans fatigue, venir à notre secours.

E. Enfin la prière doit avoir pour qualités la *durée* et la *persévérance*. — Nous devons, conformément à la volonté du divin Sauveur, prier continuellement et ne jamais cesser. C'est ainsi que fut exaucée cette veuve infatigable, qui ne cessa d'implorer la commisération de son juge. Si un ami qui arrive pendant la nuit pour demander du pain ne cesse de frapper, son ami se lèvera pour lui donner ce dont il a besoin, non parce qu'il est son ami, mais à cause de son importunité; de même si Dieu n'exauce pas de suite notre prière, mais qu'il lui arrive souvent de nous faire attendre longtemps ce que nous demandons, c'est afin que nous apprenions à estimer davantage ses bienfaits, à penser plus souvent à lui, ou enfin parce qu'il vaut mieux que sa volonté se fasse que la nôtre. « Quel motif avons-nous de nous plaindre, dit saint Salvien, quand Dieu ne nous exauce pas, ou quand il semble dédaigner notre prière, nous qui avons

si souvent refusé de l'écouter, et qui avons méprisé ses commandements ? Qu'y-a-t-il de plus convenable qu'il ne nous exauce pas, puisque nous, nous ne l'avons pas écouté ; qu'il méprise notre prière, puisque nous avons méprisé ses commandements ? »

EXEMPLES.

a. Tirés de l'histoire sacrée. — Quand nous parcourons la sainte Ecriture, nous y voyons par une foule d'exemples combien était persévérante la prière de ces hommes saints et honorables dont nous y lisons l'histoire. Lorsque le peuple d'Israël fut attaqué dans le désert par les Amalécites qui voulaient l'anéantir, et que Josué marcha à leur rencontre, Moïse monta sur une montagne, et pria depuis le matin jusqu'au soir en tenant ses mains élevées vers le ciel aussi longtemps que dura la bataille.—David, bien que Saül déployât toutes ses forces pour s'emparer de lui, ne se laissa pas distraire de la prière. —Comme il n'était pas tombé de pluie depuis trois ans dans le pays d'Israël, et qu'une grande famine s'était déclarée, Elie pria « sept » fois de suite, sa prière n'ayant pas été exaucée sur-le-champ, et il tomba une pluie abondante, et la terre produisit de nouveau des fruits.—L'apôtre saint Jacques dit au sujet de cet événement (*Jacq.*, v, 16-17) : « Tant est puissante la prière du juste ! »

Le divin Sauveur, sur la montagne des Olives, nous a aussi donné, en cette matière, le plus bel exemple. Lorsqu'il eut passé la première heure en prière, et qu'il se sentit de nouveau attristé, il pria une seconde fois et avec plus de ferveur que la première. Après avoir consacré entièrement la deuxième heure à la prière, il fut en proie à de nouvelles angoisses, et ses souffrances ayant atteint le dernier degré, il se mit à prier une troisième fois, avec plus d'instance et de force qu'auparavant. — Si donc le Sauveur ne se lassait pas de prier jusqu'à ce qu'il fût exaucé, comment nous, misérable pécheurs, pouvons-nous perdre patience et dire : « J'ai déjà prié, et cela ne m'a servi à rien ? »—Un autre exemple de persévérance dans la prière nous est fourni par la communauté chrétienne de Jérusalem,

qui, lorsque saint Pierre était en prison, ne cessait de demander à Dieu sa délivrance. — Enfin, l'Ecriture sainte dit du centurion Corneille (*Act.*, x, 2) : « Il priait Dieu sans discontinuer. »

AUTRES EXEMPLES.

aa. Sainte Monique. — Lorsque le fils de sainte Monique, saint Augustin, eut abandonné la vraie foi pour entrer dans la secte des Manichéens, Monique ne cessa de prier pour que Dieu daignât éclairer son enfant. Elle s'adressa à un saint évêque, et le pria de parler à son fils. L'évêque la consola et lui dit : « Laissez-le, et contentez-vous de prier pour lui, Dieu saura bien fixer l'heure de sa conversion. Allez et priez sans relâche, il est impossible que le fils de tant de larmes périsse. »

bb. Saint Grégoire le Grand.—Après son entrée au couvent, saint Grégoire le Grand s'était tellement affaibli l'estomac par l'austérité de ses jeûnes, qu'il lui arrivait souvent de perdre presque complétement l'usage de ses sens lorsqu'il oubliait de prendre plusieurs fois le jour quelque chose pour se soutenir. On était arrivé au vendredi saint, jour auquel tous les hommes, à quelque sexe qu'ils appartiennent, les enfants mêmes, ont coutume d'observer un jeûne rigoureux. Dans le même couvent se trouvait un pieux moine, nommé Eleuthère, qui était en grande réputation de sainteté. Grégoire se rendit avec lui à l'église, y pria longtemps et à chaudes larmes, pour demander à Dieu qu'il daignât le fortifier, afin de pouvoir au moins jeûner ce jour-là comme tout le monde. Tout à coup il se sentit tellement fortifié qu'il lui sembla n'avoir jamais souffert de l'estomac. Il passa la journée dans le jeûne, comme les autres religieux, sans ressentir la moindre trace de son indisposition antérieure (*Mœtzler*).

cc. Sainte Clotilde, reine de France. — Cette pieuse princesse ne cessait de prier le ciel d'éclairer son époux Clovis.—On sait comment sa prière fut exaucée (*Pieuse légende*).

dd. Prière exaucée. — Le village de Bergemoletto est composé de plusieurs maisons dispersées çà et là sur l'un des versants d'une montagne située non loin de Demont, en Savoie. Ce village a déjà souvent été victime des éboulements de la montagne et des avalanches de neige.

Au mois de mars de l'année 1755, il avait neigé pendant plusieurs jours de suite, et le vent, qui soufflait avec violence, entassait la neige sur les rochers, qui s'élevaient au-dessus de la montagne à une hauteur prodigieuse.

Le 19 mars, la femme du laboureur Joseph Rochio sè trouvait dans l'étable avec ses deux enfants et sa sœur, pour traire les chèvres. Tout à coup une énorme masse de neige se détache du sommet des rochers, et s'en va roulant dans la direction de leur maison. Le toit craque au-dessus de leurs têtes, la pression violente de l'air les renverse, et ils se croient déjà ensevelis sous les décombres de la maison. Cependant la poutre principale de l'étable, qui donnait près de la crèche, résiste à la pression d'en haut, et soutient une partie du plancher supérieur. De profondes ténèbres enveloppent ces malheureux. Ils recommandent leur âme au bon Dieu ; car ils craignent à chaque instant que la neige n'enfonce le côté du plancher soutenu par la poutre, qui cependant tint ferme. Ils s'y réfugient en tremblant, pour attendre la fin de la catastrophe. — Leur position est des plus critiques. Les enfants pleurent et se lamentent à grands cris, les chèvres bêlent jour et nuit, la paysanne tend la main à sa sœur, et le plus souvent elles ne peuvent se procurer mutuellement aucun secours dans cette ténébreuse prison. L'une des chèvres suffit à leur stricte nourriture, mais toutes les autres ont péri de faim. L'air, renfermé dans une espace aussi étroit, se corrompt de plus en plus, et finit par se vicier totalement sous l'action des chairs putrides des animaux qui ont succombé ; la dernière chèvre qui reste donne de jour en jour moins de lait. Déjà la pensée qu'eux aussi ils finiront par mourir de faim les occupe tout entiers. Néanmoins, quelque triste que fût leur situation, ils ne cessèrent pas de prier et de s'adresser mutuellement quelque parole de consolation. Leur prière fut exaucée. Le 24 avril, le mari de la paysanne parvint enfin, après beaucoup de recherches, à découvrir la place où sa femme et ses enfants étaient enfouis. Aidé de quelques personnes qui habitaient un village voisin, il travailla avec acharnement pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que, à force de déblayer, ils arrivèrent à proximité de la maison. La trouvant complétement écrasée, ce

bon paysan crut déjà que sa famille avait succombé sous les décombres, lorsqu'il entendit, dans la direction de l'étable, une voix qui criait au secours. Ils dégagent la porte, s'y fraient une entrée, et voient arriver au devant d'eux la femme du paysan, semblable à un cadavre, qui leur crie de sa voix affaiblie : « Dieu a exaucé ma prière et récompensé ma confiance ! » Après quoi, épuisée de faiblesse, elle tombe évanouie. Ceux qui restaient à sauver, n'étant plus en état de venir à leur rencontre, étaient blottis dans un coin, plus morts que vifs, et tendaient leurs bras décharnés vers leurs sauveurs. — Touchés de reconnaissance, nos braves travailleurs élevèrent leurs mains vers le ciel et rendirent grâces au Seigneur du miracle signalé qu'il avait opéré en conservant la vie pendant trente six jours à ces malheureux. Ils prirent ces infortunés sur leurs épaules, les portèrent comme en triomphe dans le village voisin, où ils leur prodiguèrent tous les soins que réclamait leur état. Ils ne tardèrent pas à recouvrer leurs forces, et louèrent Dieu de les avoir préservés pendant si longtemps de la mort, et de les avoir arrachés à leur malheureux sort (*Nach Chimani*).

COMPARAISONS.

Quand vous prenez une cuillerée de médecine, c'est à peine si vous vous apercevez des salutaires effets qu'elle produit en vous.—Nous ne devons donc pas nous étonner si, après avoir fait notre prière, nous ne sommes pas exaucés sur-le-champ.

Il en est de la prière comme d'une goutte d'eau. Une goutte d'eau, dit un ancien proverbe latin, finit par creuser la pierre, non pas par sa propre force, mais par la fréquence de sa chute.

Exiger de Dieu qu'il nous exauce toujours sur-le-champ, c'est vouloir ravaler le souverain Seigneur à la condition de l'esclave, duquel il est dit : « Viens, et il vient ; va, et il va ; fais cela, et il le fait » (*Matth.*, VIII, 9).

Confie-toi au bras du Tout-Puissant
Quand il te refuse ton désir le plus ardent,
Ce qui est commencé ici bas sera accompli là-haut,
Où t'attend une vie nouvelle.
Les germes de ton éternité
Sont plantés dans l'étroit espace du temps.

§ VII.

QUELS SONT LES AVANTAGES DE LA PRIÈRE ?

A. Si notre prière est douée de toutes les conditions voulues par le Seigneur, nous obtiendrons ce que nous demanderons, dès que ce sera dans l'ordre de notre salut. Voilà pourquoi déjà dans l'ancien Testament Dieu disait par la bouche de son pieux serviteur David (*Ps.* XLIX, 15) : « Invoquez-moi au temps de la tribulation, et je vous exaucerai » ; et dans le nouveau (*Luc,* XI, 11-13) : « Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira. » Et ailleurs encore (*Jean,* XVI, 24) : « Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite. » — Après avoir parlé de cette veuve importune qui, à force de solliciter un mauvais juge, parvint à obtenir justice de lui, il ajoute ces paroles (*Luc,* XVIII, 7) : « Et Dieu ne ferait pas justice à ses élus qui crient à lui jour et nuit, et il souffrirait plus longtemps qu'on les opprime ? » Saint Augustin écrit à son tour (S. Aug., serm. CCXIII, *de Temp.*) : « La prière monte, et la miséricorde de Dieu descend. » Saint Jean Chrysostôme tient un langage analogue (S. Chrysost., *hom. de Evang. Matth.*) : « Vivez-vous en repos ? priez Dieu que le repos soit durable ; voyez-vous approcher l'orage ? priez-le de le détourner ; êtes-vous exaucé ? rendez-en grâces ; n'êtes vous pas exaucé ? persévérez dans votre prière jusqu'à ce que vous le soyez : si le Seigneur n'exauce pas sur-le-champ votre prière, ce n'est pas qu'il vous haïsse, ou qu'il soit votre ennemi,

il veut, par ce délai, vous retenir plus longtemps enchaîné à lui. »

EXEMPLES.

a. Tirés de l'histoire sainte.— Aussi longtemps que Moïse, debout sur le sommet de la montagne, tenait ses mains élevées, les Israélites l'emportaient sur les Amalécites ; mais dès qu'il les laissait retomber, c'étaient ces derniers qui avaient l'avantage.—Ce fut à sa propre prière qu'Anne fut redevable de la naissance de son fils Samuel.—Ce fut grâce à sa prière que le roi Ezéchias obtint du Seigneur que sa vie serait prolongée de quinze ans.—Tobie et Sara prièrent en secret, et le jeune Tobie fut préservé des embûches du malin esprit, et Sara, la fille de Raguel, fut délivrée de l'infamie qu'on lui avait infligée.—Judith se prosterna en terre et pria, et le Seigneur lui livra Holopherne.—Esther disait à Mardochée : « Réunissez tous les Juifs que vous pourrez trouver et priez pour moi ; » et le malheur qui devait les frapper retomba sur leurs ennemis.—Les trois jeunes hommes de Babylone priaient et louaient le Seigneur au milieu des flammes, et le Seigneur les protégea.—Daniel, bien que le roi le lui eût défendu, priait trois fois par jour, et les lions ne lui firent aucun mal.—Suzanne, levant vers le ciel ses yeux pleins de larmes, implora le Seigneur et fut délivrée de la mort.—Jonas, enfermé dans le ventre d'un poisson, invoqua le secours d'en haut, et il en sortit sain et sauf.—Judas Machabée était vainqueur de ses ennemis toutes les fois qu'il avait prié le Seigneur ; deux fois seulement il fut vaincu, et c'est parce qu'il n'avait pas prié.

b. AUTRES EXEMPLES.

aa. Le serpent et l'enfant.—Sainte Pantaléon avait une mère pieuse et chrétienne qui, dès sa plus tendre enfance, travailla sans relâche à l'initier à la connaissance du seul vrai Dieu, et qui assurément n'aurait pas manqué de lui donner une instruction approfondie sur la doctrine chrétienne, si une mort trop prompte ne l'eût enlevée. Le père, qui était païen, décida que l'enfant se vouerait à l'étude des sciences profanes, dans

lesquelles il fit réellement de brillants progrès. Plus tard, il s'appliqua à l'étude de la médecine, et fut appelé en cette qualité à la cour de l'empereur. Tout en se réjouissant de la considération dont il était entouré, il ne s'y sentit pas cependant tout à fait à son aise ; car, plus d'une fois, dans ses heures de solitude, il se rappelait ce qu'il avait vu et entendu de sa vertueuse mère. Il se fit donc instruire dans le christianisme, par Hermolaüs, prêtre respectable dont les entretiens lui allèrent tellement au cœur, qu'il résolut d'embrasser la doctrine de Jésus-Christ. Cependant, sa résolution d'embrasser définitivement le christianisme manquait encore de fermeté ; il n'était pas encore assez convaincu de la vérité de cette doctrine. Une disposition particulière de la providence dissipa ses doutes, et hâta sa détermination. Rentrant un jour chez lui, il vit un enfant étendu à terre sans connaissance et sans vie. Près de là se trouvait un serpent venimeux, qui l'avait mordu et lui avait communiqué son venin. Cette vue le remplit d'effroi; ayant réfléchi sur ce qu'il allait faire, voici la pensée qui lui vint : « Voici, se dit-il en lui-même, une bonne occasion pour me convaincre si ce que le vieil Hermolaüs m'a si souvent répété est vrai. Si, en priant le Dieu des chrétiens, cet enfant revient à la vie, et si ce serpent venimeux périt, je croirai. » Il s'approche de l'enfant, et fait une prière.— Quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il vit l'enfant recouvrer aussitôt la vie et la santé, et qu'il aperçut le serpent étendu mort à ses pieds. Il se fit chrétien, et sacrifia joyeusement sa vie pour la foi de Jésus-Christ. Il fut jeté aux bêtes féroces, mais celles-ci n'ayant pas voulu le toucher, on lui attacha une pierre au cou et on le précipita dans la mer. Et comme cette fois encore il fut miraculeusement délivré, il mourut par le glaive (*Nach Mœtzler*).

bb. Saint Vincent, martyr.—Rien n'égale les tortures par lesquelles saint Vincent fut obligé de payer son inviolable attachement à la foi chrétienne. Après avoir été horriblement tourmenté à Saragosse, on le transporta à Valence, où il fut jeté dans un noir cachot couvert de pots cassés, destinés à renouveler continuellement ses plaies ; il y fut enfermé et laissé seul, les pieds étendus dans les entraves. Il s'y endormit, et à son

réveil il vit son cachot éclairé d'une lumière céleste, ses entraves rompues et les têts changés en fleurs. Il vit aussi une troupe d'anges qui venaient le consoler, et il se joignit à eux pour chanter les louanges du Très-Haut. Les gardes entendant des voix si mélodieuses regardèrent par les fentes de la porte et virent le martyr qui se promenait en chantant. A la vue de ce miracle, ils se convertirent, et le martyr les affermit par ses discours.

cc. *Une vision.*—Saint Grégoire le Thaumaturge abandonna tout ce qu'il possédait dans le monde, sans se réserver ni terre ni maison, ni aucune des choses nécessaires à la vie, et se retira dans un lieu solitaire, pour ne plus converser qu'avec Dieu. Il ne fut pas longtemps sans être découvert. Phédime, évêque d'Amasée, dans le Pont, connaissant ses brillantes qualités, n'eut pas de repos qu'il ne l'eût contraint d'entrer dans les ordres. Grégoire, ne pouvant plus s'y refuser, pria Phédime de lui donner quelque temps pour apprendre à connaître plus exactement les mystères.

Ayant donc passé toute la nuit à méditer sur ce sujet, il vit paraître un vieillard vénérable. Etonné, il se lève, et lui demande qui il est, et pourquoi il est venu. Le vieillard, d'une voix douce, le rassure et lui dit que Dieu l'a envoyé pour lui découvrir la vérité de la foi. Puis, étendant la main, il lui montre une autre apparition sous la forme d'une femme, mais au-dessus de la condition humaine. Grégoire, épouvanté, baissait les yeux et ne pouvait supporter l'éclat de cette vision ; car, quoique la nuit fût sombre, ces deux personnages brillaient d'une vive lumière. Néanmoins, il entendait la femme nommer saint Jean l'évangéliste et l'exhorter à dévoiler à ce jeune homme le mystère de la vraie religion, et saint Jean répondre qu'il était prêt à le faire, puisque la mère du Sauveur l'avait pour agréable. Cette doctrine expliquée, la vision s'évanouit, et Grégoire transcrivit en ces termes ce qu'il venait d'apprendre :

« Il n'y a qu'un Dieu, Père du Verbe, vivant de la sagesse subsistante, de la puissance et du caractère éternel ; parfait, générateur d'un parfait ; Père d'un Fils unique. Il n'y a qu'un Seigneur ; seul d'un seul, Dieu de Dieu, caractère et image de la Divinité ; Verbe efficace, sagesse qui comprend l'assem-

blage de toutes choses, et puissance qui a fait toutes les créatures ; vrai Fils d'un vrai Père ; Fils invisible d'un Père invisible : Fils incorruptible d'un Père incorruptible ; Fils immortel d'un Père immortel ; Fils éternel d'un Père éternel. Et il n'y a qu'un seul Saint-Esprit, qui tient son être de Dieu, et qui, par le Fils, s'est manifesté aux hommes ; image du Fils, parfaite comme lui ; vie, cause des vivants ; source sainte ; sainteté qui donne la sanctification, par qui est manifesté Dieu le Père ; qui est sur tout, et en toutes choses ; et Dieu le Fils, qui est par toutes les choses. Trinité parfaite, sans division ni changement en sa gloire, en son éternité et en sa souveraineté. Il n'y a donc en la Trinité rien de créé, rien d'esclave, rien de survenu. Le Père n'a donc jamais été sans le Fils, ni le Fils sans le Saint-Esprit ; mais la Trinité, toujours la même, est immuable et invariable. »

dd. L'empereur Othon Ier fut jadis obligé de faire la guerre à son frère Henri, qui s'était soulevé contre lui. Afin de s'assurer plus facilement la victoire, Henri avait formé une alliance avec Héberhard, duc de France, et avec le duc Gieselbert de Lorraine. Othon, voulant épargner à ses sujets les tristes conséquences d'une guerre civile, pria en grâce son frère de se désister de son coupable projet ; mais ce dernier ne voulut rien entendre à ses représentations. L'empereur Othon Ier reconnut alors toute la grandeur du danger qui menaçait ses soldats et ses sujets. Espérer à la victoire était pure illusion, car la supériorité de l'ennemi était par trop évidente. Les yeux tournés vers le ciel, Othon monte à cheval, se fait apporter sa lance, précieux cadeau que son père Henri avait reçu de Charles, roi de France, l'enfonce dans la terre à côté de lui, se met à genoux et toute son armée avec lui, et récite à haute voix cette prière, qui part du fond de son âme attristée. « Seigneur, jetez un regard de miséricorde vers le peuple sur lequel vous m'avez établi roi, sauvez-le des mains de ses ennemis, afin que toutes les nations reconnaissent que vous êtes le Seigneur et que nul mortel ne peut rien contre vous, qui êtes tout-puissant et qui vivez et régnez éternellement. » La prière pleine de confiance de cet homme juste fut exaucée. Dieu remplit ses troupes d'une telle ardeur, qu'elles se préci-

pitèrent sur l'ennemi, malgré son éloignement, le mirent en fuite et firent un butin immense (*Nach Herbst Exempelbuch*).

ee. Une pie.—Les désastreuses conséquences de la guerre avaient enlevé à une veuve pauvre et délaissée tout ce qu'elle avait amassé par le travail de ses mains. Elle prit son enfant, magnifique garçon de deux ans, dans ses bras, emporta quelques lambeaux de vieux linge, que la cupidité des soldats avait épargnés, et, les larmes aux yeux, partit pour le pays qu'habitait son frère, lequel possédait un bien-fonds dans un lointain village. Chemin faisant, elle s'égara. Nulle part elle n'aperçoit quelque créature humaine, ou quelque source d'eau pour se rafraîchir. Le soleil de midi darde ses rayons les plus ardents. L'enfant pleure de soif, et est sur le point d'en mourir. Tout à coup cette mère inquiète aperçoit une vigne, dans laquelle se trouve une superbe maison. Elle reprend courage. « Dieu soit loué ! s'écrie-t-elle, nous voilà hors de danger. » Malheureusement cette maison était vide, elle avait été pillée de fond en comble, et ses habitants avaient pris la fuite. Une consolation lui reste, car elle trouve un puits devant la maison. Elle veut puiser de l'eau, mais le sceau et la chaîne avaient été enlevés. Cette mère si éprouvée levant aux cieux ses yeux trempés de larmes : « O mon Dieu ! s'écria-t-elle, ne m'abandonnez pas ! C'est vous qui avez créé le cœur d'une mère; vous connaissez ma détresse; laissez votre cœur paternel s'émouvoir. Vous qui avez envoyé un ange à la mère éplorée d'Ismaël , vous qui avez fait jaillir pour elle au sein du désert une source d'eau fraiche , vous qui avez sauvé et la mère et l'enfant, venez à notre secours ! » Au même instant elle entend le cri d'un oiseau ; elle regarde et aperçoit une pie qui voltigeait au-dessus de la vigne. Elle savait que cette sorte d'oiseaux avaient pour habitude de se procurer une nourriture bonne et saine, et de se la partager les uns aux autres. Elle accourt aussitôt, pleine de joie et d'espérance, et découvre entre deux feuilles de vigne une magnifique grappe de raisin, qui, ayant échappé à la perspicacité des vendangeurs ou à la rapacité des soldats, procura à la mère et à l'enfant un doux rafraîchissement. « O Dieu, que vous êtes bon, s'écria

la mère, en élevant vers le ciel ses yeux baignés de larmes; comme vous avez bien su nous secourir ! Vous avez sauvé mon enfant au moment où il allait mourir de soif. Votre œil voit tout. Vous avez vu la grappe de raisin qui avait échappé à tant d'yeux attentifs. Vous l'aviez cachée sous cet épais feuillage, afin de la conserver pour mon cher enfant. Vous avez envoyé cet oiseau pour m'apporter du ciel le secours que vous me destiniez. Je n'ai pas assez de paroles pour vous remercier ; mais les pleurs d'une mère attendrie parlent plus éloquemment que les paroles, et les larmes sont un langage que vous ne dédaignez pas » (*Nach Chr. v. Schmid.*)

Mes lecteurs indulgents ne m'accuseront pas de vanité, si je leur raconte ici de quelle manière surprenante le bon Dieu exauça un jour ma prière. Il y a quinze ans, j'entrais au noviciat, pendant lequel j'eus beaucoup à souffrir d'une longue maladie qui vint me surprendre. Quelques Pères du couvent qui ne m'étaient pas favorables, voulurent m'éloigner de la maison, parce que, comme ils le disaient, je leur étais inutile. Me voir chassé du monastère d'une façon si déshonorante, être repoussé d'un ordre religieux pour lequel je me sentais un penchant tout particulier, et tomber sur les bras d'une mère qui vivait chichement de sa pension, était pour moi une pensée insupportable. Je priai du fond de mon cœur le Seigneur de venir à mon secours, et ma prière ne fut pas sans résultat. Car à peine notre généreux pontife, Frédéric de Schwarzenberg, eut-il appris l'état où je me trouvais, que, s'associant à notre digne prélat, lequel avait fréquenté l'école avec feu ma grand'mère, il songea à me prendre sous sa protection, ce qui effectivement ne tarda pas d'arriver.

Louanges et actions de grâces en soient à jamais rendues au Tout-Puissant !

Quand la tempête mugit,
Élevez votre voix
Vers le Seigneur;
Car il exauce volontiers.

B. La prière procure de *grandes consolations* dans les souffrances et les contradictions, et donne la force de les supporter avec résignation et patience. — « Quelqu'un d'entre vous est-il triste, dit l'apôtre saint Jacques (*Jacq.*, v, 13), qu'il prie. » Et saint Jean Chrysostôme (S. Chrysost., *Hom.* xix) : « La prière est un refuge et une consolation pour tous les affligés; elle est l'idéal de la sérénité ; c'est le moyen de goûter d'ineffables délices, c'est un port pour tous, une ancre pour ceux qui sont ballottés par la mer, un appui pour ceux qui sont accablés, un trésor pour les pauvres, une sauvegarde pour les riches, une médecine pour les malades, un préservatif pour les robustes. »

EXEMPLES.

a. Jésus, à la montagne des Oliviers, nous montre combien la prière est consolante pour ceux qui souffrent. Au comble de l'abattement et de la tristesse, il pria, et aussitôt un ange du ciel arrive et le fortifie.—Nous aussi nous voulons prier quand nous serons dans la détresse, et l'ange consolateur ne manquera pas de nous apparaître. Ou Dieu ne tardera pas à nous délivrer de nos souffrances, ou — ce qui est un bienfait plus précieux encore—il versera dans notre cœur la force et le courage de les supporter avec fermeté et grandeur d'âme. Et cette consolation céleste produira sur nous les mêmes effets que ceux que l'ange produisit sur Jésus à la montagne des Oliviers.

b. Lorsque Paul et Silas étaient en prison, bien qu'il fût déjà minuit, ils ne laissèrent pas de prier le Seigneur, et leur prière fut exaucée. Et malgré leurs blessures, leurs douleurs, leurs liens et leurs chaînes, ils se sentirent merveilleusement soulagés. Ne pouvant plus contenir leur joie, ils chantèrent les louanges de Dieu avec une telle énergie de voix, que tous les prisonniers les entendirent.

c. Sainte Thérèse eut jadis à combattre pendant deux années. sans éprouver aucune consolation. Cependant cela ne l'éloigna

jamais de la prière. Comme elle conjurait un jour le Seigneur de la délivrer de ses grandes souffrances, elle entendit tout à coup une voix qui lui dit : « Ma fille, ne craignez rien, je ne vous abandonnerai pas ! » et voilà que ses douleurs disparurent complétement.

d. Un sage, interrogé un jour par l'un de ses amis, qui lui demandait comment il faisait pour être si content dans sa pauvreté, fit la réponse suivante : « Le moyen que j'emploie pour dissiper ma tristesse, c'est la prière. Quand je suis inquiété par quelque souci, je vais dans ma chambre, j'élève mes pensées vers Dieu, et je lui dis : « Dieu bon, vous qui êtes mon Père, et qui nourrissez tant de milliers de créatures qui vous appartiennent, pourriez-vous me laisser périr, moi et les miens ? Pendant que je travaille avec tant d'amour, et au milieu de tant de fatigues pour le soutien de ma famille, pourriez-vous, excellent Père, ne pas vous inquiéter de vos enfants et les oublier ? Non, une mère oubliât-elle son nouveau-né, vous, Seigneur, ne l'oublieriez jamais. Si, sur la terre, un père sait donner de bonnes choses à son enfant, combien plus ne donnerez-vous pas tout ce que vous avez de bon à ceux qui vous en prieront dans toute la piété et la confiance de leur cœur ? » Aussi, quand je me représente vivement combien Dieu est bon et puissant, avec quel amour il conserve et protége tout ce qui vit, la sérénité renaît aussitôt dans mon âme, et je me dis que Dieu, la bonté par excellence, ne saurait m'abandonner.

« Les peines et les soucis conduisent à la prière, dit un ancien proverbe ; » et, à son tour, la prière chasse les peines et les soucis.

Priez souvent le Seigneur, et apprenez avec joie
Combien votre Père est miséricordieux.
Priez souvent le Seigneur, et apprenez dans les souffrances
Avec quel baume divin il les adoucit.
Priez souvent quand la tentation vous tourmente ;
Dieu vous entend, c'est Dieu qui vous secourera.
Priez souvent quand vous manquez de consolation intérieure ;
Dieu donne force et courage à ceux qui sont accablés.

C. La prière est un *moyen d'arriver à la vertu.*—La prière nous rappelle le souvenir de Dieu, ce saint et savant témoin de nos pensées, de nos paroles et de nos actions. Elle nous éloigne du péché et nous porte à la vertu. Par la prière, nous triomphons aisément des tentations, et nous restons fidèles à nos bonnes résolutions. Voilà pourquoi le divin Sauveur nous dit (*Matth.*, XXVI, 41) : « Veillez et priez, afin que vous n'entriez point en tentation. » Et l'apôtre saint Jacques (*Jacq.*, I, 5) : « Si quelqu'un d'entre vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu. » Et saint Jean Chrysostôme enseigne qu'il est « impossible de mener une vie chrétienne, d'obtenir la bénédiction et la protection de Dieu, sans faire de fréquentes prières. » Ailleurs, le même docteur ajoute : « La prière est l'arme la plus puissante, c'est un trésor qui n'est jamais vide, une richesse inépuisable, un port sans vagues, la pierre fondamentale de la paix, la racine, la source et la mère d'une foule de biens ». Enfin, saint Bonaventure affirme que telle est la force de la prière, qu'elle « apaise le Seigneur, attire les anges et enchaîne le démon. »

EXEMPLES.

a. Tirés de l'histoire sainte.—Après que Jésus eut été consacré à sa sublime mission par le baptême qu'il reçut au Jourdain, le Saint-Esprit le conduisit dans les profondeurs du désert, afin qu'il ne s'occupât plus que de Dieu et se préparât à l'œuvre de la Rédemption.—Ses apôtres et ses disciples reconnaissaient de même que la prière était le meilleur moyen d'arriver à la vertu, et c'est dans les heures de recueillement qu'ils consacraient à la prière qu'ils puisaient les forces nécessaires pour résister victorieusement à toutes les tentations.

b. AUTRES EXEMPLES.

aa. Saint Thomas d'Aquin.—Saint Thomas d'Aquin, qui se distinguait surtout par sa science et sa piété, avouait qu'il avait retiré plus de connaissances de la prière que de l'étude.

bb. Saint Ignace de Loyola. — Saint Ignace de Loyola ne prenait aucune résolution de quelque importance, avant d'avoir par la prière recommandé à Dieu son entreprise.

cc. Une conversion à Vienne. — Un général se trouvait atteint d'une grave maladie. Le médecin avait déclaré que tout secours était inutile, et que le malade ne tarderait pas à succomber. L'épouse du général, femme d'une grande vertu, envoie chercher un prêtre; mais le malade ne veut entendre parler ni de confession ni de conversion. Le prêtre arrive, entre en conversation avec le général, et veut l'amener à entrer en examen avec lui-même, et à étudier son cœur. A cette vue, le malade devient furieux, il éclate en imprécations violentes, et va même jusqu'à étendre la main vers un pistolet suspendu à la paroi. Dès que le prêtre remarque ce qu'il veut faire, il le saisit aussitôt de ses deux bras, le tient avec force en le pressant contre son lit, et dans cette position se met à prier dans toute la ferveur de son cœur, pour que Dieu daigne exciter dans le malade des sentiments de pénitence. Cette prière toucha tellement le général, qu'il demanda pardon au prêtre de sa promptitude, déplora sa vie passée et mourut dans les sentiments d'un vrai chrétien.

dd. Les matines.— Dans ma jeunesse, raconte saint François de Sales, pendant que j'étudiais à Paris, deux étudiants, jeunes hommes d'une grande légèreté, passaient la nuit dans une maison mal famée. Tout à coup ils entendirent sonner matines à l'église des chartreux. L'un d'eux, qui était incrédule, ayant demandé ce que signifiait ce son des cloches, son camarade lui répondit que tous les jours à minuit on récitait l'office. Cette explication éveilla l'attention de l'incrédule; dès le lendemain, il se rendit au couvent, et assista avec la permission du supérieur à l'office de matines. Là, il vit les moi-

nes, debout et immobiles comme des statues, exclusivement occupés du chant de leurs prières. A ce spectacle, le jeune homme fut pris d'une telle admiration, qu'il s'écria : « O Dieu, combien nos occupations diffèrent de celles de ces saints hommes ! Ils se conduisent comme des anges, et nous comme des animaux sans raison. » Il rentra dans le sein de l'Eglise catholique, et fit de dignes fruits de pénitence.

ee. Un respectable instituteur.—Dans une réunion générale des maîtres d'école de l'Allemagne, qui eut lieu dernièrement, on proposa la question de savoir : « Ce que devait faire l'instituteur pour se procurer la sérénité et la satisfaction nécessaires dans l'exercice de sa vocation. » Dans la séance suivante, on apporta différentes solutions. L'un était d'avis que le maître d'école devait être un ami de la nature; un orateur enthousiaste, natif du Braunschweig, déclara qu'un jeune régent devait commencer par prendre femme ; un troisième prétendit que la musique était une excellente récréation ; un quatrième se prononça en faveur des arts en général, etc. Un autre formula ainsi son opinion : « Le régent doit s'exercer journellement dans la prière ! »—Heureuse l'école qui possède un tel instituteur (*Saltzb. Kirchenb.*) !

SENTENCES ET COMPARAISONS.

« La prière, dit le révérend Père Louis de Grenade, est une élévation de l'âme au-dessus de soi et de tout ce qui est créé. Prier, c'est s'unir à Dieu, s'abîmer dans l'océan profond de la douceur et de l'amour infini de Dieu. La prière est une sortie de l'âme pour s'emparer de Dieu ; quand il vient à elle, elle l'attire comme quelqu'un qui est proche d'elle ; elle le loge en elle comme dans son temple ; là elle le possède, là elle en jouit. Dans la prière, l'âme se tient debout en présence de Dieu, et Dieu en présence de l'âme, puisque Dieu regarde l'âme des yeux de sa miséricorde,

et que l'âme regarde Dieu avec les yeux de l'humilité, regard éminemment fécond et qui enfante plus de vertus que celui de toutes les étoiles et de toutes les planètes. La prière est un siége spirituel sur lequel l'âme est assise aux pieds du Seigneur, entend ses enseignements, reçoit les influences de sa grâce, et répète ce chant de l'épouse au Cantique des Cantiques (*Cant.*, v, 6) : « Mon âme s'est fondue au son de sa voix. » Là, Dieu l'enflamme de son amour et l'oint de sa grâce. Ainsi sanctifiée et élevée en esprit, elle considère et voit, et en voyant elle aime, et en aimant elle jouit, et en jouissant elle repose, et dans ce repos elle goûte toute la magnificence qu'on peut avoir en ce monde. La prière est la nourriture de l'âme, la jouissance et la possession de Dieu. La prière est une pratique journalière de plusieurs vertus, une mortification des passions sensuelles, la source de tout bon propos et de tout bon désir. La prière est le lait des commençants, la nourriture des adultes, le viatique des pèlerins, le port de ceux qui sont en danger, le secours des triomphants. La prière est la médecine des malades, la joie des affligés, la force des faibles, le salut des pécheurs, la joie des justes, le secours des vivants, le soutien et la consolation des morts, l'appui universel de toute l'Eglise. La prière est la porte royale par laquelle nous entrons dans le cœur de Dieu, la fuite dans la gloire future, la manne qui renferme en elle toute douceur et toute suavité, l'échelle de Jacob sur laquelle les anges vont porter à Dieu nos prières pour nous en rapporter les faveurs qu'elles ont obtenues » (Lud. Gran., lib. III, *de Orat.*, cap. I).

Le bienheureux Ægidius d'Assise, frère lai, démon-

tre ainsi l'utilité de la prière : « La prière est le commencement et le perfectionnement de tout bien. Tout pécheur doit demander à Dieu qu'il lui fasse connaître ses misères et ses faiblesses, non moins que les bienfaits qu'il a reçus de son infinie miséricorde. On ne connaît pas Dieu quand on ignore comment il faut prier. Tous ceux qui veulent se sauver sont obligés de prier dès l'instant où ils ont reçu le don de la raison. Voyez une mère à laquelle on arrache son fils à cause d'un méfait dont il s'est rendu coupable. Quelque timide et simple qu'elle soit, ne se jette-t-elle pas aux pieds du roi, et, frappant sa poitrine, ne suggère-t-elle pas des sentiments de douceur et de miséricorde à son juge courroucé? Son amour, l'état malheureux de son fils, les dangers qu'il court, ne lui mettent-ils pas dans la bouche d'émouvantes paroles? Mais voici les fruits de la prière intérieure : elle éclaire notre intelligence, nous fortifie dans la foi et dans l'amour du bien, nous apprend à comprendre et à sentir notre misère, nous pénètre de crainte de Dieu, nous rend infimes et méprisables à nos yeux, brise notre cœur de repentir, nous ouvre une source abondante de larmes pleines de douceur, purifie notre âme, procure le repos à notre conscience, nous enseigne l'obéissance, nous perfectionne dans toutes les vertus, nous rend participants des grâces dont Dieu bénit les siens, illumine notre intelligence, allume en nous une ardeur invincible pour tous les dangers de notre vie, nous obtient la vraie sagesse, nous donne la patience, nous initie à la connaissance de Dieu, qui se révèle à ceux qui adorent le Seigneur en esprit et en vérité. Voilà comment il se fait que l'âme qui prie est embrasée d'amour de Dieu, soupire après les par-

fums des joies célestes, se sent débordée par un torrent de plaisirs ineffables, savoure la volupté de la paix intérieure, et, en récompense, entrè dans le royaume de la gloire éternelle. »

« Si nous retirons de si grands avantages de la fréquentation d'un homme vertueux, quelle utilité et quel profit ne doit pas nous procurer un commerce intime avec le Maître de toutes choses » (S. Nilus, *ep.* CXVI) ?

« Comme la lune croît ou décroît selon qu'elle s'approche ou s'éloigne du soleil, l'âme de l'homme grandit ou diminue selon que, par la prière, elle s'approche ou s'éloigne du Soleil de justice » (S. Ludovic. Gran., lib. I, *de Orat.*, cap. XIII).

Si ceux qui ont de fréquentes relations avec les hommes sages sont en peu de temps transformés en des hommes nouveaux par la sagesse de ces derniers, que sera-ce de ceux qui, par la prière, sont en relation continuelle avec la suprême et souveraine sagesse » (S. Chrysost., lib. II, *de Deo*) ?

« Nous demandons à un homme un don temporel, et, dans notre humilité, nous nous abaissons presque jusqu'à terre, et quand il s'agit de demander à Dieu la rémission de nos péchés et le repos éternel, nous ne daignerions pas même incliner la tête » (S. Cæsar. Arelat., *Hom.* XXXIV) ?

Il existe, sur la terre, une foule de choses qui nous seraient d'une grande utilité, s'il n'y avait pas tant de difficultés à les obtenir. Eh bien ! il n'en est pas ainsi de la prière, comme l'attestent ces paroles de saint Jean Chrysostôme : « Quand vous voulez prier un homme, vous demandez ce qu'il fait, et on vous répond : Il mange, il dort, il a des amis auprès de lui, il n'a pas le temps. Quant aux grands, souvent il vous arrive de ne pas pouvoir vous présenter. En Dieu, tout cela ne se rencontre pas ; en quelque lieu que

vous soyez et que vous l'invoquiez, il vous entend. Car ici il n'est pas question du lieu, mais de la dévotion de l'âme. Il n'y a pas de garde pour vous chasser, pas de domestique pour vous dire : Ce n'est pas maintenant le moment d'entrer. Ici, il n'est pas besoin de portier pour vous introduire, d'ami dont il faille employer la médiation ; mais si vous entrez pour vous-même, on vous exaucera sur-le-champ. Et quoi de plus facile pour un malheureux que d'exposer sa misère? quoi de plus facile pour celui qui a reçu une offense que d'invoquer le juge? quoi de plus facile pour celui qui aime que de se répandre en louange sur celui qu'il aime » (S. Chrysost., hom. XVII, *de Muliere Chanan.*, et hom. *in Psalm.* IV)?

Que la piété soit mon unique désir,
Qu'elle soit digne de tout mon amour !
M'attacher à Dieu avec force et constance,
Que ce soit là mon seul souhait.
Celui qui s'attache à Dieu
Jouira d'un bonheur éternel.

§ VIII.

NÉCESSITÉ DE LA PRIÈRE.

Puisque sans l'assistance de Dieu nous ne pouvons rien faire de bon, et que, d'autre part, Dieu n'accorde sa grâce qu'à ceux qui la lui demandent, il est hors de doute que la prière est pour nous un immense besoin. « Il est impossible, dit un docteur de l'Eglise, saint Jean Chrysostôme, de mener une vie chrétienne, ou

d'avoir la bénédiction et la faveur du ciel, sans la pratique fréquente de la prière. » Et saint Thomas d'Aquin enseigne qu'après le baptême « la prière fréquente est nécessaire à l'homme pour arriver au bonheur céleste ; car, ajoute-t-il, quoique les péchés soient remis par le baptême, il nous reste toujours intérieurement un penchant au péché qui lutte contre nous, et extérieurement le monde et le démon qui nous assiégent. Pour se sauver, il faut donc nécessairement combattre et vaincre. Or, sans le secours de Dieu, il est impossible de devenir maître de tant et de si puissants ennemis. Ce secours divin, c'est par la prière qu'on l'obtient : par conséquent il n'y a pas de salut sans prière. »

Le poisson et l'abbé. — Un vieux pêcheur se présenta un jour à la cellule d'un abbé, avec un sceau sur la tête, et en sortit un superbe poisson qu'il déposa à ses pieds et dont il lui fit cadeau. L'abbé et ses disciples considérèrent le poisson qui se débattait sur le plancher, se tournait et se tordait en agitant violemment la queue : « Ah ! pauvre bête, s'écria l'un des disciples, comme tu te tourmentes ! On voit qu'il réclame son élément naturel ; il n'est bien nulle part et ne peut vivre que dans l'eau.

— Ainsi en est-il de nous autres hommes, dit l'abbé ; nous aussi, nous sommes mal à notre aise, nous nous agitons et nous débattons en vain, quand nous ne sommes pas dans notre élément. Nous n'appartenons pas à la terre, mais au ciel. Néanmoins, nous pouvons déjà être heureux dès ce monde, en vivant en Dieu, par la foi, par l'espérance et par la charité » (*Blumen der Wuste*).

Objection. — Mais Dieu a déjà fixé d'avance tout ce qui doit arriver. Les desseins de Dieu ne sauraient-ils changer. Et s'il en est ainsi, si Dieu ne change pas

de résolution, notre prière ne doit-elle pas être inutile ?

Réponse. — Je réponds à cette difficulté en empruntant les paroles suivantes du docteur Angélique, saint Thomas d'Aquin : « Nous ne prions pas dans le but de changer la volonté de Dieu, mais afin d'obtenir que ce que Dieu a voulu s'accomplisse par notre prière » (*S. Thomas*, 2ª 2æ, quæst. 85, art. 2). — « On ne saurait obtenir ce qui n'a pas été voulu d'avance, dit à son tour saint Grégoire le Grand ; mais ce que de saints hommes accomplissent a été voulu dans ce sens qu'on l'obtient par la prière, en tant que ces saints méritent de recevoir par leur prière ce que la toute-puissance divine avait de toute éternité résolu de leur accorder » (S. Greg., *Mor.*, lib. I, *Dialog.*, c. VIII).

Proverbes. — La prière ne doit et ne peut rien changer en Dieu, mais elle peut d'autant plus changer dans l'homme. — La prière est aussi nécessaire au chrétien que le glaive l'est au soldat. — La prière creuse un retranchement autour de la maison de la veuve. — La prière est une double clef; elle ferme le cœur de l'homme et ouvre la porte du ciel. — La prière est une fumée qui fait mal à la tête du diable. — Se séparer de Dieu et périr sont une seule et même chose.

Hors de vous, Seigneur, tout ce que je fais
Se dessèche et se décolore;
Vous seul donnez la vie à tout.
Quelle différence dans ma vie et dans ma conduite
Quand vous êtes en moi, et que
Je me suis donné tout à vous !

§ IX.

POUR QUI DEVONS-NOUS PRIER?

Dans ce que nous avons dit jusqu'ici, nous avons cherché à établir la nécessité et les avantages de la prière. Mais nous ne prouverions pas que nous sommes des chrétiens charitables et dévoués au bien de l'humanité, si nous nous contentions de prier Dieu pour notre propre bien-être. N'est-ce pas pour le chrétien un devoir capital d'étendre son amour à tous les hommes, de même que son Père céleste fait lever son soleil sur les justes et sur les impies, fait pleuvoir sur les bons et sur les méchants? Car combien n'y a-t-il pas sur la terre d'hommes qui ont besoin de notre intercession auprès de Dieu ? Qu'est-ce que le monde entier, sinon un vaste hôpital de *pauvres*, de *malheureux*, de *malades* et de *mourants?* Hélas ! qui pourrait compter toutes les larmes qui se répandent sur la terre pendant une heure seulement? Des milliers d'infortunés gémissent dans les cachots, d'autres crient au secours, parce qu'ils sont en grand danger de mort ; ceux-ci, parce qu'ils sont exposés à faire naufrage sur la mer ; ceux-là, parce qu'ils se sont égarés dans leur voyage et ne peuvent plus continuer leur route. Des milliers pleurent et se lamentent sur un lit de douleur. Chaque heure de la journée voit mourir sur la surface de la terre plus de trois mille hommes. Combien l'heure du trépas n'est-elle pas terrible pour une foule de mourants ! Et combien n'y a-t-il pas de malheureux qui sont dépourvus

de tout secours humain! Ici, ce sont de pauvres petits enfants qui pleurent autour de leur père et de leur mère ; là, des orphelins délaissés qui ont perdu les auteurs de leurs jours; plus loin un mari qui, aimant sa femme de toute son âme, se la voit ravir par la mort; ailleurs, une veuve éplorée qui redemande son époux, des parents qui pleurent les enfants que la mort leur a inopinément enlevés. Qui pourrait dire combien de malheureux souffrent de la pauvreté la plus amère, n'ont ni pain, ni nourriture, ni habit, ni logement? Et puis, chaque homme n'a-t-il pas un ennemi qui fait consister tout son plaisir à lui porter dommage! Et que d'autres tribulations n'y a-t-il pas en outre sur toute la terre? — Vous voyez, chrétien, que de malheureux il y a dans le monde. Eh bien, chacun d'eux peut légitimement prétendre à être secouru par ses frères; car le divin Sauveur a dit lui-même (*Matth.*, VII, 12): « Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît à vous-même. » Or, quel est celui qui ne désire que les autres se souviennent de lui dans leurs prières, et cherchent à adoucir les souffrances dont il est visité?

EXEMPLES

a. David ayant vu apparaître entre le ciel et la terre un ange qui, tourné contre Jérusalem, brandissait un glaive dans sa main, et soixante-dix mille personnes étant mortes en peu de temps, depuis Dan jusqu'à Jérusalem, il se prosterna, lui et les anciens, la face contre terre, et fit cette prière: « C'est moi, Seigneur, qui ai péché, j'ai commis l'injustice; ceux-ci, qui sont des brebis, qu'ont-ils fait? Tournez, je vous prie, votre main contre moi et contre la maison de mon père! »

b. Lorsque Salomon eut achevé la construction du temple, il pria pour le peuple: « Seigneur mon Dieu, s'écria-t-il, ayez

égard à l'oraison de votre serviteur et à ses prières, afin que vos yeux soient ouverts jour et nuit sur cette maison. Exaucez la prière de votre serviteur, et toutes celles que votre peuple d'Israël vous offrira en ce même lieu. Exaucez-les du lieu de votre demeure dans le ciel et, après les avoir exaucées, faites-leur miséricorde. Lorsque le ciel sera fermé, et qu'il n'en tombera plus de pluie, à cause de leurs péchés, et que, priant en ce lieu, ils feront pénitence pour honorer votre nom, et se convertiront et quitteront leurs péchés, à cause de l'affliction où ils seront, exaucez-les du haut du ciel, répandez la pluie sur votre terre, que vous avez donnée à votre peuple afin qu'il la possédât. Lorsque viendra sur la terre, ou la famine, ou la peste, ou la corruption de l'air, ou que la nielle, la sauterelle, ou quelque maligne humeur gâtera les blés, ou que votre peuple sera pressé par un ennemi qui se trouvera à ses portes et l'assiégera, ou qu'il sera frappé de quelque plaie ou de quelque langueur que ce puisse être; quand quelqu'un vous offrira ses vœux et ses prières, et que, reconnaissant la plaie de son cœur, il étendra ses mains vers vous dans cette maison, exaucez-le du haut du ciel, et rendez-vous de nouveau propice. Lorsqu'un étranger, qui ne sera point de votre peuple, viendra d'un pays éloigné, attiré par votre nom, et qu'il priera en ce lieu, exaucez-le du haut du ciel, du firmament où vous demeurez, afin que tous les peuples de la terre apprennent à craindre votre nom. »

c. Elie pria pour le fils de la veuve de Sarepta, qui était mort : « Seigneur, mon Dieu, disait-il, je vous prie de faire rentrer l'âme de cet enfant dans son corps ! » — Le Seigneur exauça la prière de son serviteur, et l'enfant recouvra la vie.

d. Néhémias apprenant la triste situation de Jérusalem : « Je vous en prie, Seigneur, s'écria-t-il, exaucez la prière de votre serviteur et de vos serviteurs, qui veulent craindre votre nom, et faites que je trouve grâce devant le roi! »

e. L'apôtre saint Pierre, avant de rappeler à la vie Tabite, cette mère des veuves et des orphelins, commença par se mettre en prière.

f. L'apôtre saint Paul pria pendant la tempête pour tous ceux qui se trouvaient avec lui sur le vaisseau.

g. Trois d'entre les monastères que saint Benoît avait fondés sur le mont Cassin étant situés sur les rochers d'une montagne, et ceux qui y demeuraient trouvant trop incommode de descendre au lac pour y puiser de l'eau, ils se réunirent pour prier saint Benoit de remédier à cet inconvénient. Le saint les consola avec bonté, puis, après les avoir congédiés, monta sur les rochers de la montagne, se mit en prière, et une source d'eau fraîche jaillit des rochers (*Dialog.* S. Gregor.).

h. Saint Apollinaire, qui était disciple de l'apôtre saint Pierre, fut envoyé par ce dernier à Ravenne pour prêcher l'Evangile dans cette ville. Lorsqu'il y fut arrivé, il vit, non sans en être vivement affligé, que les habitants étaient encore entièrement adonnés au culte des idoles et infectés d'une foule de vices grossiers. Ayant rencontré, non loin de Ravenne, un soldat, qui se nommait Irénée, Apollinaire lui raconta dans quel but il se rendait en cette ville, et lui dépeignit la sublimité et l'excellence du Christianisme : « Si tu rends la vue à mon fils, qui est aveugle, dit le soldat à Apollinaire, je me ferai chrétien. » Plein de confiance en Dieu, Apollinaire lui ordonna de l'amener, et aussitôt il lui rendit la vue.

Surpris d'une guérison si merveilleuse, les parents de l'enfant et l'enfant lui-même se jetèrent aux pieds du saint, proclamèrent à haute voix leur croyance à la foi chrétienne, et reçurent le baptême. — Un général d'armée, qui demeurait dans la même ville, entendit aussi parler de ce grand miracle. Comme sa femme se trouvait atteinte d'une grave maladie, et que toutes les ressources de l'art avaient été vainement employées, il pria le saint de se rendre chez lui, et de guérir sa femme. Le saint arrive, et fait cette prière : « O Dieu, qui avez si puissamment aidé mon maître saint Pierre, assistez-moi aussi, afin que votre nom soit glorifié, votre volonté reconnue et accomplie. » La femme du général fut guérie sur-le-champ, et s'écria avec l'accent de la joie : « En vérité, il n'y a pas d'autre Dieu que le Dieu des chrétiens, que prêche Apollinaire. » Le général et sa femme crurent et se firent baptiser.

i. Saint Blaise, évêque de Sébaste, guérit en faisant une prière, et en lui imposant les mains, le fils d'une veuve, auquel une arête était restée dans le gosier en mangeant du poisson. Voilà pourquoi saint Blaise est invoqué comme le patron de ceux qui sont sujets aux maux de gorge. La *bénédiction de saint Blaise* est encore en usage dans une foule de paroisses.

k. Après la conversion de saint Pantaléon à la foi chrétienne, et pendant qu'il s'entretenait avec son frère, encore païen, de la toute-puissance de Jésus-Christ, quelques hommes lui amenèrent un aveugle. Celui-ci pria saint Pantaléon de faire sur lui l'essai de la science médicale pour laquelle il était en si grande réputation, et de lui rendre la lumière des yeux. Le saint s'approche de lui, touche ses yeux, fait une prière en invoquant le nom de Jésus, et l'aveugle recouvre la vue. Le saint couronna son œuvre en lui faisant embrasser le christianisme.

l. Saint Désiré, évêque de Vienne, fut violemment persécuté par Brunehaut, reine des Francs, à cause de son zèle tout apostolique. Un fonctionnaire de la ville de Vienne se laissa gagner par elle et fut l'instrument dont elle se servit pour assouvir sa haine contre le saint. Il sévit par tous les moyens en son pouvoir, non-seulement contre l'évêque, mais encore contre son clergé. Un jour, il fit saisir douze ecclésiastiques, les chargea de chaînes et les jeta dans une prison obscure, où ils gémirent longtemps. Toute supplication fut inutile. Désiré priait pour eux sans relâche, lorsque sa prière fut exaucée d'une manière bien surprenante. Saint Sévère, jadis prêtre de Vienne, mort depuis plusieurs années, se présenta pendant la nuit au milieu d'eux, brisa leurs chaînes et les délivra de la prison. Ils se rendirent ensuite à l'église de Saint-Etienne, où le saint de ce nom était enterré, et remercièrent Dieu de leur délivrance.

m. En parcourant la vie de saint Hilarion, nous y rencontrons une foule d'exemples qui prouvent de combien de malheurs ce saint a préservé les hommes. Comme il n'avait pas plu pendant près de trois ans dans les environs d'Aphrodite, ville d'Egypte, et que tous les fruits de la terre périssaient, les

habitants de la ville se rendirent en foule auprès du saint pour lui exposer leurs besoins. Hilarion éleva ses mains vers le ciel, pria le Seigneur, et la terre desséchée fut rafraîchie par une pluie abondante. Survint, bientôt après, une calamité plus terrible encore : des milliers de serpents et d'insectes venimeux apparurent ; quiconque en était atteint mourait infailliblement. Hilarion demanda de l'huile, la bénit, et toute personne qui s'en frottait recouvrait la santé.

n. Valburge, supérieure du monastère de Heidenheim, avertie pendant la nuit que la fille de l'une des bienfaitrices du couvent était malade, accourut aussitôt, fit une prière sur la fille, qui commença peu-à-peu à se guérir, et ne tarda pas à recouvrer complétement la santé.

o. Saint Grégoire le Thaumaturge alla trouver un jour deux frères qui étaient en vive contestation au sujet d'un vivier. Il tâcha de les adoucir par des paroles amicales, mais toutes ses représentations furent inutiles. Plaçant alors son bâton qu'il tenait dans sa main droite au milieu de l'eau, il tomba à genoux, leva ses mains jointes vers le ciel, et fit à haute voix cette prière : « Seigneur, Dieu tout-puissant de nos pères, qui, lorsque Adam eut péché et violé vos commandements, avez maudit la terre en punition de leur faute, en disant : « Maudite soit la terre dans toutes ses œuvres » , ayez pitié de ces malheureux jeunes gens, afin que le sang fraternel ne soit pas répandu, et prononcez votre malédiction sur ces eaux, objet de leur discorde et de leur incessante fureur, afin que dès cette heure il n'y ait plus ni poisson ni eau, mais que tout ce lieu devienne une terre ferme, docile à la charrue, fertile en fruits de la campagne, et conservatrice de la paix fraternelle. » Et voilà que, sitôt que sa prière fut achevée, une partie de l'eau s'écoula, une autre s'envola en vapeur, et il ne resta plus qu'un magnifique terrain que les deux frères se partagèrent en paix. » Aujourd'hui encore, dit Eusèbe en terminant ce récit, ce champ, qui jadis avait porté des vaisseaux, produit des fruits en abondance » (*Silbert*).

p. Un pieux paysan aimait particulièrement un vieillard en réputation de sainteté. Ce paysan n'avait qu'un enfant avec le-

quel il rendait au vieillard de fréquentes visites, afin de s'édifier de ses vertus. Souvent il lui apportait les prémices de ses fruits, afin de lui donner une marque de son estime. Lorsque le temps de la vendange fut arrivé, le petit garçon du paysan mourut. Son père déposa son cadavre dans une longue corbeille, la couvrit de feuilles de vigne et la porta au bon vieillard. Il déposa sa corbeille comme s'il eût apporté les prémices de la vendange, puis s'entretint quelques instants avec le vieillard, sans dire mot de la mort de son fils, après quoi il s'en retourna en laissant la corbeille. Le soir, le vieillard fit sa prière comme de coutume, prit la corbeille et se mit à enlever les feuilles afin d'en enlever les raisins. Lorsque, au lieu de raisins, il vit le cadavre de l'enfant, il devina aussitôt ce que le paysan désirait de lui. Il se mit à prier dans toute la ferveur de son cœur le Seigneur qui avait dit : « Je suis la vigne, » et, ô prodige, l'enfant recouvra aussitôt la vie. Craignant que ce miracle ne lui attirât l'admiration de la foule, et que celle-ci ne se rendît en masse chez lui, le vieillard quitta la contrée. Le célèbre écrivain Aeneas Gazzaus, qui nous raconte ce fait, assure avoir connu lui-même ce vieillard (*Hortensia von Nelk.*).

Si les prières que nous faisons pour les malheureux ne sont pas toujours exaucées d'une manière aussi surprenante, nous pouvons cependant, et cela est encore bien préférable, demander pour eux des consolations célestes, afin qu'ils supportent leurs maux avec plus de patience, et reçoivent en retour de leur courage la couronne de la vie éternelle. Quel bonheur, en effet, n'est-ce pas pour nous de savoir que nous avons allégé les souffrances de quelque malheureux, et que, par notre prière, nous lui avons fait trouver la paix et la tranquillité dans le sein de Dieu !

Mais, s'il y a beaucoup d'hommes qui souffrent sous le rapport temporel, il en existe encore un plus grand

nombre qui sont affectés de la maladie de l'âme, et qui, par conséquent, ont grand besoin de notre concours. Car, ou les hommes sont bons, ou ils sont mauvais. Bons, ils sont constamment exposés au danger d'être entraînés au mal par les séducteurs, qui, couverts de la peau de la brebis, ou déguisés en anges de lumière, rôdent autour d'eux pour leur ravir leur innocence et la possession du ciel. Mauvais, il est toujours à craindre qu'ils ne meurent dans l'impénitence, et ne deviennent la proie du démon. Avec une volonté, bonne il est vrai, mais esclave de la chair, quelles facilités n'avons-nous pas de succomber à la tentation : le monde est si rempli de séductions et de scandales ! Enfin, combien n'y a-t-il d'hommes pas qui ne connaissent pas leur Sauveur, et qui, loin de vouloir le connaître, préfèrent rester assis à l'ombre de la mort et se condamner à une mort éternelle ! Ceux là aussi ont besoin de notre intercession auprès de Dieu, et peut-être réussirons-nous à les arracher à leur ruine temporelle et éternelle. Avec quelle joie, alors, ils viendront à notre secours après notre mort, et quelles actions de grâces ils nous rendront si nous parvenons à les sauver ! Comme il serait beau si l'on pouvait dire de nous ce que le grand prêtre Osias disait du prophète Jérémie (II *Macch.*, XIV, 15) : « Voilà celui qui prie beaucoup pour le peuple et pour la ville sainte. »

EXEMPLES.

a. David, priant pour son fils Salomon, futur roi d'Israël, disait : « Donnez à mon fils un cœur droit, afin qu'il garde et accomplisse toutes vos lois, tous vos commandements et toutes vos ordonnances. » De même, avant sa mort, il priait encore

pour tout le peuple qui avait offert de riches présents pour la future construction du temple. « Dieu de nos pères, Abraham, Isaac et Jacob, disait-il, affermissez pour toujours ces bonnes dispositions. »

b. Jésus, qui avait prévu d'avance que Pierre serait tenté de le renier, disait à celui-ci : « J'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille pas. » Et, lorsque le Sauveur eut pris congé de ses disciples, il pria encore pour eux, ainsi que pour tous ceux qui, un jour, croiraient en lui, — par conséquent pour nous aussi.

c. Les apôtres priaient pour ceux à qui ils avaient confié le soin des pauvres.

d. Saint Jacques disait (*Jacq*., v, 16 :) « Priez l'un pour l'autre, afin que vous soyez sauvés, car la prière assidue du juste peut beaucoup. » Et saint Jean (I *Jean*, v, 16) : « Si quelqu'un voit son frère commettre un péché, qu'il prie. » Et l'apôtre saint Paul (*Philip.*, I, 8-9) : « Dieu m'est témoin avec quelle tendresse je vous aime tous dans les entrailles de Jésus-Christ ; ce que je lui demande, c'est que votre charité croisse de plus en plus en lumière et en toute intelligence. »

e. Sainte Hélène, sur le point de mourir, priait encore Dieu pour son fils, l'empereur Constantin le Grand ; elle mourut en tenant ses mains dans les siennes. C'était l'an 327 ou 328.

f Lorsque sainte Dorothée vit que ses deux sœurs Christe et Caliste étaient devenues infidèles au divin Sauveur, et s'étaient laissé entraîner au culte des idoles, elle s'écria en versant des larmes : « Seigneur, vous qui avez dit : Je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive ; montrez votre miséricorde à ceux que le démon nous a arrachés ; ramenez à votre bercail ces brebis égarées, et faites que leur exemple puisse en exciter d'autres à retourner à vous après vous avoir quitté. » Ses deux sœurs firent pénitence, rentrèrent dans le sein du christianisme, et consentirent à être brûlées dans une chaudière de poix bouillante. Leurs dernières paroles furent : « Seigneur Jésus, ayez égard à notre repentir et accordez-nous notre pardon ! »

g. Lorsque le martyr saint Paul, condamné en même temps que les vierges Théa et Valentine, fut sur le point d'être décapité, il pria le bourreau, qui déjà brandissait le glaive, d'attendre encore quelques instants. Sa demande lui fut accordée. Il se mit alors à prier à haute voix, d'abord pour les chrétiens, afin que Dieu leur fût favorable et leur accordât la paix; ensuite pour les juifs, afin qu'ils arrivassent à Dieu par Jésus-Christ, et ensuite pour les Samaritains. Il pria aussi pour les pays ensevelis dans l'erreur et l'ignorance, afin que Dieu daignât se faire connaître à eux. Il pria pour le peuple qui l'entourait et pour le juge qui avait prononcé sa sentence, pour l'empereur, et enfin pour le bourreau, afin que Dieu ne leur imputât pas à péché les tourments qu'ils lui faisaient endurer. Tous les assistants étaient émus de compassion en voyant cet homme si plein de bonté qu'on allait mettre à mort; mais lui conserva son calme et son sang froid, et présenta tranquillement sa tête au bourreau. C'était le 23 juin de l'année 308.

h. Les saints martyrs de la ville d'Amorium, qui, pendant sept ans, eurent les mains et les pieds chargés de lourdes chaînes et gémirent dans les prisons pour le nom de Jésus, disaient au juge: « Nous prions le vrai Dieu de disposer le cœur du calife, le vôtre et celui de tous les Arabes à quitter l'erreur de Mahomet et à adorer Jésus-Christ, que les prophètes et les apôtres ont annoncé. »

i. Saint Eucher, l'un des disciples de saint Pierre, étant arrivé à Trèves pour y annoncer l'Evangile, il voulut, conformément au désir de quelques chrétiens, adresser un discours au peuple réuni sur la place publique, où se trouvaient encore une foule de statues dédiées aux divinités païennes. Les prêtres des idoles, avertis de ce dessein, engagèrent quelques hommes du peuple à tuer à coups de pierre saint Eucher et ses compagnons, Valérius et Malerne, et à traîner leurs cadavres hors de la ville. Lors donc qu'Eucher se présenta et voulut commencer de parler à la foule rassemblée, il aperçut plusieurs individus qui se tenaient prêts à lui jeter des pierres, et levaient déjà la main pour le frapper. A cette vue, le saint élevant les yeux et les mains au ciel, pria avec larmes le Dieu

tout-puissant, non pas de le délivrer du danger de mort qui le menaçait, mais d'avoir pitié de ces infortunés, de leur ouvrir le cœur et l'intelligence, afin qu'ils reconnussent la vérité et arrivassent à la vie éternelle. L'aspect de ce saint homme qui se montrait si plein de confiance et d'amour, non moins que l'énergie de ses paroles, et sans doute aussi une force supérieure, retinrent le bras de ces hommes méchants. Ils restèrent longtemps immobiles, écoutèrent son discours, et la parole de Dieu trouva accès dans leurs cœurs (*Chr. v. Schmid's « Apostel Deutschlands. »*)

Mais si pour nous c'est un devoir de prier pour tous les hommes, comme il résulte de ce que nous avons dit précédemment, à plus forte raison devons-nous le faire pour nos parents, nos maîtres, nos proches, nos amis et nos bienfaiteurs, ainsi que pour nos supérieurs temporels et spirituels. « Je vous conjure avant toutes choses, dit l'apôtre saint Paul, de faire des supplications, des prières, des demandes et des actions de grâces pour tous les hommes, pour les rois et pour tous ceux qui sont élevés en dignité, afin que nous menions une vie paisible et tranquille dans toute sorte de piété et d'honnêteté » (I *Tim.*, XXI, 5). A ce sujet, nous devons surtout nous rappeler ces paroles de saint Jean Chrysostôme : « Prier pour nous-mêmes, la nécessité nous y contraint ; mais prier pour les autres, l'amour nous y engage. Or, la prière qui ne vient pas de la nécesssité, mais qui s'élève vers Dieu sur les ailes de la charité fraternelle, lui est plus agréable » (S. Chrysost., *sup. Matth.*).

EXEMPLES.

a. Eliézer, ce fidèle serviteur d'Abraham, envoyé par celui-ci pour chercher une épouse vertueuse à son fils Isaac, adressa

du fond de son cœur cette prière au Seigneur : « Seigneur, Dieu d'Abraham, faites maintenant miséricorde à mon maître ! »

b. Moïse pria pour sa sœur qui était infectée de la lèpre, et il fut exaucé.

c. Lorsque saint Pierre était en prison, toute la communauté chrétienne pria pour lui.

d. Les premiers chrétiens priaient pour les empereurs romains, bien qu'ils fussent opprimés et persécutés par eux.

e. Sainte Geneviève pria pour sa mère Gérontia qui avait perdue la vue, et, puisant de l'eau à une fontaine où elle avait coutume de mener boire ses troupeaux, elle la bénit, la porta à sa mère afin qu'elle se lavât les yeux. Et, chose miraculeuse, au bout de vingt et un mois la mère recouvra la vue (*Die heilige Sage*).

f. Un missionnaire des colonies anglaises passant un jour auprès d'une salle d'école, y entendit un jeune esclave nègre qui faisait la prière suivante : « Seigneur Jésus, disait-il, je vous remercie de ce que vous avez envoyé dans ma patrie un grand vaisseau, et dans ce vaisseau, de méchants hommes chargés de m'emmener et de me conduire ici, pour y entendre parler de vous et apprendre à vous connaître. Et maintenant, Seigneur Jésus, j'ai encore une grande grâce à vous demander : je vous prie de m'envoyer d'autres méchants hommes sur un autre grand vaisseau, afin qu'ils emmènent aussi mon père et ma mère et les conduisent dans ce pays, afin qu'eux aussi entendent les missionnaires et apprennent à vous aimer ! » Telle fut la prière de ce jeune nègre.—Quelques jours après, le missionnaire l'aperçut sur le rivage de la mer, portant ses regards au loin, et suivant de l'œil les vaisseaux qui arrivaient : « Que regardes-tu, Thomas, demanda le missionnaire au nègre ? — Je regarde, répondit l'enfant, si Jésus a exaucé ma prière. » Deux années durant, on vit l'enfant aller tous les jours, chaque fois qu'il était libre, se mettre en observation sur le bord de la mer, et examiner chaque vaisseau qui abordait. Le missionnaire le voyant un jour revenir triomphant et chan-

tant de joie : « Eh bien, Thomas, lui dit-il, qu'est-ce qui te rend si joyeux ? — Oh ! répondit le nègre, Jésus a exaucé ma prière, mon père et ma mère sont arrivés dans ce vaisseau. » — Combien une prière aussi filiale ne doit-elle pas être agréable au Seigneur » (*Jarisch, Volk'skalender*) !

g. Feu mon père, Corneille Schwarz [1], né à Wanger, le 24 mai 1774, remplissait les fonctions de greffier au tribunal de Fügen, dans le Zillerthal, lorsqu'éclata, en 1809, la guerre contre la Bavière. Bien qu'il fût un homme pieux et ami des hommes, comme l'attestaient ses amis et ses connaissances, il avait cependant quelques ennemis, qui, par leurs basses machinations et leurs discours mensongers, le rendirent tellement odieux, qu'il fut obligé de prendre la fuite. Ravi à sa femme et à ses enfants, qu'il recommanda à la protection paternelle de son fidèle ami, feu le doyen de Fügen, Jean Waldreich d'Ehrenport, il alla se fixer à Teisendorf, où il passa de tristes jours, tourmenté qu'il était par des soucis et des fantômes de toute nature. Pendant une de ses soirées pleines d'angoisses, il transcrivit la prière suivante, écho fidèle des tristesses accablantes qui oppressaient son cœur, et que j'emprunte à ses mémoires pour en faire part au lecteur bienveillant :

O Dieu ! protégez donc
Ma chère et noble femme,
Afin que la tempête des temps
Ne vienne pas dissiper mon bonheur sur la terre.

Protégez mes petits enfants,
Eux aussi, ils vous appartiennent ;
Je ne puis être auprès d'eux ;
Mais vous, vous les assistez !

Mon Louis, en d'autres temps, dormirait
Doucement dans mes bras ;
Maintenant, loin de moi, il me pleure,
Et j'en ai l'âme déchirée !

[1] Bien que je n'ignore pas que cet exemple ne saurait être cité dans un catéchisme, plusieurs liront avec plaisir ce petit morceau qui respire une piété si filiale et une tendresse si aimable.

Toinette, elle aussi, dormait si doucement
Sur le sein de sa mère !
Maintenant ils pleurent tous deux,
Et tout plaisir s'est enfui.

Je les bénissais
Avant de m'endormir ;
Maintenant, Seigneur, bénissez-les vous-même,
Vous de qui je les ai reçus.

Oh ! protégez-les
De votre main paternelle ;
Alors ils goûteront un repos
Que jamais ne connut le méchant.

Faites que cette aimable couronne,
M'entoure bientôt de nouveau,
Et que je les embrasse joyeux
A l'aurore d'un jour plus serein.

Adoucissez un sort
Qui me frappe si douloureusement ;
Mais en attendant, Seigneur,
Accordez moi l'oubli et le repos.

Mais en aimant nos amis et en priant pour eux, faisons-nous quelque chose de bien grand ? — Notre amour ne doit-il pas aussi s'étendre à nos ennemis, et ne devons-nous pas aussi prier pour eux ? Le divin Sauveur n'a-t-il pas dit dans son sermon sur la montagne (*Matth.*, v, 44) : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous calomnient et qui vous persécutent ? » Et l'apôtre saint Paul, dans son épître aux Romains (*Rom.*, XII, 15) : « Bénissez vos persécuteurs, priez pour eux et ne les maudissez pas ? » Et le docteur de l'Eglise saint Augustin : « J'avoue qu'il est difficile de prier pour ses ennemis ; mais si cet acte exige un grand effort, il aura dans l'au-

tre vie une grande récompense ? » Rien de plus juste que cette réflexion ! Heureux celui qui, loin de céder aux sentiments naturels que chacun éprouve dans son cœur pour son adversaire, ne laisse pas de prier pour lui ! Plus le combat est difficile, plus magnifique sera la couronne de la victoire.

Quant à la possibilité de se vaincre soi-même et de prier pour ses ennemis, elle résulte suffisamment des exemples suivants.

EXEMPLES.

a. Le plus bel exemple en ce genre est celui du divin Sauveur qui, sur la croix, priait pour ses ennemis : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! »

b. Lorsque les juifs opiniâtres se furent précipités avec fureur sur saint Etienne, le premier martyr de Jésus-Christ, et pendant que les pierres qu'ils lui lançaient retombaient sur eux, le saint se jeta à genoux, et s'écria à haute voix : « Seigneur, ne le leur imputez pas à péché. »

c. Lorsque l'apôtre saint Jacques le Mineur fut précipité du pinacle du temple, les dernières paroles qu'il prononça furent celles-ci : « Pardonnez-leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils font ! »

d. Sainte Julie, suspendue à une croix, le visage couvert d'une pâleur mortelle, et toute ruisselante de sang, s'écriait à haute voix : « O mon Sauveur, daignez accepter le sacrifice de ma vie, et ayez pitié de mes assassins ! »

e. Un saint homme, nommé Agathon, avait pour habitude de prier journellement pour ses ennemis et ses malfaiteurs, et de leur faire du bien autant qu'il était en lui.

Obligé un jour d'entreprendre un long voyage nécessité par ses affaires, sa route le conduisit à travers une forêt obscure et dangereuse où il tomba entre les mains des voleurs qui lui enlevèrent tout ce qu'il possédait, le battirent, emme-

nèrent sa bête de somme, et ne lui laissèrent que.... sa charité chrétienne. Lorsque les brigands se furent éloignés, il tomba à genoux, et pria le Seigneur de leur pardonner leur injustice. L'un des voleurs était resté en arrière, et observait de loin ce saint homme, curieux de voir ce qu'il ferait. Lorsqu'il entendit sa prière, vit qu'il se mettait à genoux et priait pour ses malfaiteurs, il alla trouver les autres voleurs, frappa sa poitrine en témoignage de son repentir, et leur dit : « Malheur à nous qui avons maltraité un homme si juste ; nous ne tarderons pas à ressentir les effets de la justice divine ! Depuis que nous nous sommes éloignés, il n'a pas cessé de prier Dieu au milieu des soupirs et des larmes, et il a même prié pour nous, qui l'avons battu. » En entendant ces paroles, les voleurs se sentirent touchés dans leur cœur. Ils retournèrent aussitôt, et trouvèrent encore ce noble chrétien à genoux et priant dévotement. Ils lui rendirent tout, lui demandèrent pardon, et le laissèrent s'en aller paisiblement. Depuis ce moment, ils mirent fin à leur vie criminelle, et devinrent des hommes honnêtes et respectables.

Remarque.—« La prière du juste étant très puissante auprès de Dieu » (*Jacq.*, V, 16), il est avantageux et salutaire de prier ce juste qu'il daigne intercéder pour nous auprès de Dieu.

EXEMPLES.

aa. Les Israélites, lorsqu'ils combattaient contre les Amalécites, ne manquaient pas certainement de se recommander à la prière de Moïse ; aussi Aaron et le fils de Caleb s'approchèrent-ils de lui, et, se plaçant à ses côtés, lui soutinrent les mains, afin que, sans se fatiguer, il pût les tenir levées jusqu'au coucher du soleil et prier pour tous sans être arrêté par aucun obstacle.

bb. Ozias et les anciens disaient à Judith : « Priez pour nous ; car vous êtes une sainte femme, et vous craignez Dieu. »

cc. Lorsque Judas Macchabée envoya à Jérusalem douze mille drachmes d'argent, ce fut dans l'intention d'y faire of-

frir des sacrifices expiatoires pour les défunts et de les recommander aux prières des justes.

dd. Lorsque saint Pierre entra dans la maison de Tabythe, cette noble bienfaitrice des pauvres, les veuves qui l'entouraient lui montrèrent les vêtements qu'elle avait faits pour les pauvres, afin que, touché de cet acte de charité envers les défunts, il priât pour eux et les rappelât à la vie.

ee. L'apôtre saint Paul invitait tous les fidèles à prier pour lui (*Coloss.*, VI, 7) : « Persévérez et veillez dans la prière..... Priez aussi pour nous, afin que Dieu nous ouvre une entrée pour sa parole. »

ff. Lorsque le pape Urbain était en prison, plusieurs chrétiens, parmi lesquels figuraient les généraux Favien, Calliste et Amonius, allèrent le trouver bien avant dans la nuit, et frappèrent à la porte de la prison. Saint Urbain ayant ordonné à son domestique de les laisser entrer, ils se jetèrent aux pieds du saint homme, et lui dirent avec larmes : « Priez pour nous, saint Père, car la persécution va éclater sur nos têtes. »

gg. Saint Boniface, apôtre de l'Allemagne, écrivit à sainte Cadburge, abbesse, une lettre qu'il termina en ces termes : « Au reste, je vous prie sérieusement et instamment de vouloir bien, comme déjà vous me l'avez promis depuis longtemps, prier pour moi, afin que le Rédempteur et le Sauveur de tous les hommes délivre mon âme des nombreux dangers qui me menacent de toutes parts, et fasse que mes efforts produisent les fruits du Saint-Esprit. »

hh. Dagobert, roi des Francs, alla trouver saint Richard, qui prêchait l'Evangile en Picardie et en Bretagne, et le pria de vouloir bien se souvenir de lui dans ses prières.

ii. Saint Quirinus, évêque de Sciscia (ou, comme on dit maintenant, Sissec), sur les frontières de la Croatie, avait été jété en prison à cause de sa foi. — Au moment où il priait vers le milieu de la nuit, sa prison fut tout à coup éclairée par une lumière céleste. Marcelle, le geôlier, s'en étant aperçu, courut à la porte de la prison, ouvrit, se jeta aux pieds du saint évêque, et lui dit en pleurant : « Priez pour moi le Seigneur,

car je crois qu'il n'y a pas d'autre Dieu que celui que vous honorez. » Il se fit baptiser par le pieux évêque, et devint un fervent chrétien.

jj. Sous le règne de saint Etienne, roi de Hongrie, un soulèvement terrible avait éclaté dans le royaume. L'auteur de cette insurrection était Cupa, comte de Legzard, qui voulait s'emparer du souverain pouvoir. Les rebelles, après avoir attiré dans leur cabale une grande partie du peuple qui était encore adonné à l'idolâtrie, se mirent en armes, marchèrent contre le roi, tuèrent un grand nombre de sujets qui lui étaient restés fidèles et s'emparèrent successivement d'une foule de villes. A la vue du péril qui le menaçait, le saint roi pria saint Martin, évêque, d'intercéder auprès de Dieu pour le pays où il était né, lui promettant, s'il lui accordait la victoire sur ses ennemis, de faire de riches présents au monastère de saint Martin, situé non loin de Raab. Après cette prière, il appela aux armes ceux de ses sujets qui lui étaient restés dévoués, marcha contre les rebelles, et les défit dans un combat sanglant où Eupa perdit la vie.

kk. Un jour, à Néo-Césarée, on célébrait une grande fête en l'honneur d'une divinité païenne; tout le peuple était réuni au théâtre. La foule immense qui y était accourue se sentit tellement à l'étroit qu'elle pria Jupiter de faire de la place. Saint Grégoire le Thaumaturge, alors évêque de Néo-Césarée, en ayant été informé, fit dire au peuple qu'il aurait bientôt plus de place qu'il ne lui en fallait. Effectivement, la peste ne tarda pas à éclater dans la ville, où chaque jour cette maladie affreuse enlevait des multitudes immenses. Pendant cette calamité, les païens eux-mêmes se rendirent auprès du saint évêque pour le prier d'invoquer pour eux l'assistance d'en haut. Il le fit pour tous ceux qui lui promirent d'adorer Jésus-Christ, et tous ceux qui se convertirent conservèrent la santé ou recouvrèrent la guérison.

ll. Un jour, quelques Hérules allèrent trouver saint Séverin. Parmi eux se trouvait Odoacre, jeune homme à la mine florissante et vigoureuse, mais misérablement vêtu. Ce jeune homme, heureux d'avoir entendu les sages avertissements du saint, lui demanda sa bénédiction. Le saint homme, éclairé de l'esprit

de Dieu, étendit sa main bénissante sur la tête du jeune Odoacre. l'exhorta avec amour à se souvenir des pauvres, et lui prédit que Dieu l'élèverait à de hautes dignités : « Retournez en Italie, lui dit saint Séverin ; maintenant vous êtes encore, il est vrai, couvert de misérables lambeaux, mais bientôt vous aurez de quoi faire aux pauvres les dons les plus riches. Odoacre suivit ce conseil, et se distingua tellement par sa valeur et l'aménité de ses mœurs, qu'il fut élu roi d'Italie.

(*Christlich. Kinderzeitung.*)

mm. Saint Bonaventure n'était encore qu'un enfant de quatre ans lorsqu'il tomba si gravement malade que toutes les ressources de l'art parurent inutiles. Sa mère étant allée intercéder auprès de saint François, celui-ci, touché de ses larmes, se mit à prier le Seigneur pour la guérison de l'enfant, qui effectivement recouvra la santé. Lorsque saint François apprit que sa prière avait été exaucée, il s'écria : « O bona ventura ! — O la bonne aventure ! » Saint Bonaventure, conformément au désir de sa pieuse mère, entra plus tard dans l'Ordre de Saint-François, et y brilla comme une pierre précieuse (*Metzler.*).

Voir d'autres exemples sur ce sujet dans le CATÉCHISME HISTORIQUE, 1er vol., pages 373, 375. On y trouve en outre des exemples qui démontrent qu'on doit aussi se recommander aux prières d'autrui, pages 375, 379. — Nous ferons voir, en parlant du culte que nous devons rendre aux saints, et en traitant du saint sacrifice de la messe, que l'Eglise catholique, comme une mère aimante, prie aussi pour nous.

Priez Dieu pour vos frères,
Priez-le pour tous les hommes, comme étant ses amis ;
Nous sommes membres d'un même corps,
Et votre ennemi est aussi un de ces membres.
Priez pour tout le monde, et alors vous pourrez en toute
Compter vous-même sur le secours d'en haut. [confiance]

§ X.

QUAND DEVONS-NOUS PRIER ?

De même qu'un enfant bien né s'entretient de préférence avec son père, et épie avec soin la moindre occasion qui pourra lui procurer ce bonheur ; de même notre plus grande joie doit être de nous occuper de Dieu et de converser avec lui. Nos pensées doivent être incessamment dirigées vers Dieu. Sans cesse nous devons nous rappeler ces paroles du vieux Tobie : « Pour moi, je me réjouirai en lui, et il sera la joie de mon âme. Bénissez le Seigneur, vous tous qui êtes ses élus ; réjouissez-vous en lui tous les jours, et rendez-lui des actions de grâces ! » Le divin Sauveur lui-même nous avertit de prier sans cesse, et de ne jamais cesser (*Luc*, XVIII, 1). — Et l'apôtre saint Paul écrit aux Colossiens (*Coloss.*, IV, 2) : « Persévérez dans la prière. » Le même apôtre exhorte les chrétiens de Thessalonique à « prier sans relâche » (I *Thess.*, V, 17). « Mais, ajoute saint Chrysostôme, en commentant ces paroles de l'apôtre, comme d'autres occupations empêchent de le faire, on doit interrompre ses travaux par de courtes prières, et s'efforcer au moins, avant de commencer son travail, de se tourner vers Dieu par la prière. Si un soldat n'oserait sans armes se présenter sur le champ de bataille, un chrétien ne doit rien commencer sans la prière. — « Quel est celui qui, avant de se livrer à quelque ouvrage, ne peut au moins former quelque pensée ? Il n'y a pas de circonstance si insignifiante, de travail si

humble, qui ne puisse nous fournir une matière abondante à de pieuses réflexions. »

Ainsi, quand nous nous levons, nous devons nous rappeler ces paroles du Cantique des Cantiques (*Cant.*, III, 2) : « Je me lèverai, et je chercherai celui qui est le bien-aimé de mon âme. » Quand nous mettons notre chemise, nous devons penser au vêtement blanc dont le prêtre nous couvrit au baptême, lorsqu'il prononça ces paroles : « Recevez cette robe blanche, et portez-la immaculée au tribunal de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin que vous possédiez la vie éternelle. » Quand nous nous lavons les mains et le visage, nous devons nous rappeler que c'est pour nous un devoir de nous purifier de plus en plus de nos péchés. En peignant nos cheveux, nous devons nous souvenir que tous les cheveux de notre tête sont comptés, et que Dieu, qui s'occupe de si petites choses, ne nous oubliera certainement pas Quand nous mettons nos habits, nous devons nous rappeler ces paroles de saint Paul (*Rom.*, XIII, 12) : « Quittons les œuvres de ténèbres, et revêtons-nous des armes de la lumière. » En sortant, rappelons-nous ce passage du Psalmiste (*Ps.* XXIV, 4) : « Montrez-moi, Seigneur, vos voies, et enseignez-moi vos sentiers » Avant d'entreprendre une œuvre importante (*Sag.*, IX, 10) : « Donnez-moi cette sagesse qui assiste auprès de vous dans votre trône ; envoyez-la du ciel, votre sanctuaire, afin qu'elle travaille avec moi, et que je sache ce qui vous est agréable. » Quand nous nous mettons à table (*Ps.* CXLIV, 15, 16) : « Tous ont les yeux tournés vers vous, Seigneur, et ils attendent de vous que vous leur donniez leur nourriture en leur temps; vous ouvrez votre main, et vous remplissez tout ce qui vit de votre bonté. » A table même, l'objet le plus insignifiant peut éveiller en nous de salutaires pensées. Le morceau de pain que nous tenons à la main peut nous faire ressouvenir de ces paroles de Jésus-Christ : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Il n'y a pas jusqu'aux miettes de pain dispersées çà et là sur la table, qui ne nous rappellent la sévérité de la justice divine, et le souvenir de ce riche impitoyable qui ne permettait pas même au pauvre

Lazare de les ramasser; mais qui, en punition, fut réduit dans l'autre monde à demander en vain une petite goutte d'eau. L'œuf que nous mangeons nous apprend que, si un père ne donne pas un scorpion à son enfant qui lui demande un œuf, notre père céleste saura de même donner à ceux qui l'en prieront des choses excellentes, ou plutôt la chose la plus excellente, son Saint-Esprit. Et c'est ainsi que tout ce que nous mangeons ou buvons peut contribuer à nous rappeler le souvenir de Dieu. Dans nos relations avec nos semblables, considérons que « nous sommes tous membres les uns des autres » (*Rom.*, XII, 5).

Quand nous nous déshabillons, souvenons-nous que nous devons, avec l'aide de Dieu, dépouiller le vieil homme et nous revêtir des vêtements de Jésus-Christ, afin que nous osions comparaître au milieu des siens. Quand nous nous mettons au lit, nous devons répéter avec Jésus-Christ: « Mon père, je remets mon âme entre vos mains. » Avant de nous endormir, nous devons nous occuper de cette pensée : « Sanctifiez, Seigneur, mon sommeil, et donnez-moi un cœur qui ne batte que pour vous ; puissé-je demeurer en vous, et perdre de vue toutes les choses de la terre ! »

Quand nous allons à l'église, nous apercevons également quantité de choses qui nous invitent à la piété et au recueillement. La tour de l'église est comme le doigt de Dieu qui nous montre le ciel, c'est un signe qui nous indique que là habitent les hommes dont les pensées sont dirigées vers le ciel. Chaque fois qu'en entrant à l'église nous prenons de l'eau bénite, nous devons répéter avec le chantre royal (*Ps.* L, 8) : « Arrosez-moi, Seigneur, avec l'hysope, et je serai purifié ; lavez-moi, et je serai plus blanc que la neige. » Quand nous voyons l'autel, sur lequel on offre le saint sacrifice, étinceler d'or et chargé d'ornements religieux, nous devons nous rappeler que notre cœur doit être aussi un autel consacré au Seigneur, et que c'est un devoir pour nous d'offrir à Dieu des sacrifices dans notre cœur. Les images et les tableaux qu'on aperçoit sur l'autel ou aux murailles sont propres à éveiller en nous les plus beaux sentiments. — Quand nous voyons l'image de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, nous devons redire ces paroles de

l'apôtre saint Paul : « Maintenant nous ne voyons encore Dieu qu'en figure; mais là-haut nous le verrons face à face. » Quand nous apercevons l'image de la sainte Vierge ou de quelque autre saint, nous devons répéter dans le fond de notre cœur : « Sainte Marie et tous les autres saints, priez pour nous le Seigneur, afin que nous méritions d'être secourus et sauvés par celui qui vit et règne éternellement. Ainsi-soit-il. » Les cierges, avec leur lumière et leur clarté, nous disent en quelque sorte : « Comme notre flamme s'élève sans cesse vers le ciel, ainsi vos pensées doivent toujours tendre vers Dieu. » L'encens qui, dans les solennités religieuses, s'élève en nuages vers le ciel et répand de doux parfums, a la même signification. — La vue des fonts baptismaux nous engage à profiter des grâces divines que nous avons reçues au saint baptême. — La chaire nous excite à écouter et à observer la parole de Dieu ; le confessionnal nous invite à la pénitence ; le banc sur lequel nous nous agenouillons pour prier nous dit que nous devons prier avec humilité ; l'orgue, avec ses mille voix harmonieuses, nous porte à louer Dieu ; la pierre tumulaire que nous foulons aux pieds nous rappelle la pensée de la mort et de l'éternité. — Et c'est ainsi que toute l'ordonnance de la maison de Dieu est comme un livre ouvert où nous pouvons apprendre une foule de bonnes choses.

Les œuvres de Dieu, le ciel, la terre et toutes les créatures, sont des symboles visibles de la magnificence, de la puissance, de l'amabilité et de la bonté du Dieu invisible. Le seul aspect du ciel azuré nous rappelle ce passage du Chantre royal (*Ps.* XVIII, 1) : « Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament proclame l'œuvre de ses mains. » — Quand le soleil se lève, nous devons penser : « C'est Dieu qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants. » Quand une pluie bienfaisante vient féconder nos campagnes : « C'est Dieu qui fait pleuvoir sur le juste et sur l'impie. » Le spectacle des fleurs qui récréent nos regards par l'éclat de leurs couleurs, nous reporte vers Dieu qui leur a donné leur parure; et l'oiseau qui anime les champs de ses joyeux accents, est comme une voix qui avertit la foule innombrable des pauvres de ne pas perdre courage, que si Dieu nourrit les oiseaux, il ne les oubliera pas. Le feu nous présente une image frappante, quoique affai-

blie, de l'enfer; l'eau nous rappelle la grâce céleste qui nous a été communiquée au saint baptême; la terre nous avertit que nous sommes faits de boue, et qu'un jour nous retournerons en cendre et en poussière; l'air nous fait ressouvenir de ce vent impétueux qui accompagna la descente du Saint-Esprit sur les apôtres; la vue des montagnes nous rappelle ces autres montagnes où se sont accomplies tant d'œuvres mémorables; celle de Moria, sur laquelle Dieu ordonna à Abraham d'immoler son fils Isaac; celle d'Horeb, où Dieu se révéla à Moïse dans un buisson ardent; celle de Sinaï, où Dieu annonça ses commandements au peuple d'Israël au milieu des éclairs et du tonnerre; celle du Carmel, où Elie pria le Seigneur de rafraîchir la terre par une pluie bienfaisante; celle des Oliviers, où le divin Sauveur répandit une sueur de sang; celle du Thabor, où les disciples le virent transfiguré et sous une forme étincelante de lumière; celle du Calvaire, où il s'offrit en sacrifice à son Père céleste.—Tout arbre fertile nous dit que, nous aussi, nous devons être féconds en bonnes œuvres. — Le cep qui, détaché de la vigne, se dessèche, nous dit que nous devons rester attachés à Dieu, si nous voulons que nos œuvres produisent des fruits de salut.

Le jardin que nous parcourons en nous promenant nous rappelle le souvenir du paradis, où les premiers hommes vivaient dans l'innocence et la paix; la pomme nous rappelle la chute originelle; l'herbe qui orne les prairies, le cours passager de la vie humaine; le parfum des fleurs nous répète que nous devons, comme le remarque l'apôtre saint Paul (II *Cor.*, II, 15), « répandre en tous lieux la bonne odeur du nom de Jésus-Christ. » — La poule qui rassemble ses petits sous ses ailes est l'emblême de l'amour avec lequel Jésus-Christ nous réunit tous autour de lui, et nous reçoit sous sa protection. — Le corbeau nous rappelle que ce fut par un corbeau que Dieu envoya de la nourriture à son serviteur Elie; le chant du coq nous avertit, comme autrefois saint Pierre, de faire pénitence: la colombe est l'image de la simplicité; l'agneau, celle de l'innocence; le serpent, celle de la prudence: la fourmi, celle du travail: le ver lui-même, qui se traîne dans la poussière, nous rappelle ce lieu terrible où « leur ver ne meurt point, » ver qui, selon les paroles du pape Innocent III (In-

noc. III, *de Contempt. mundi.* l. III, c. 2), déchire le cœur de trois manières: en tourmentant la conscience, en flagellant cruellement par la peine, et en torturant par les angoisses. — Il est donc très-avantageux à l'âme de prêter l'oreille à tout ce que la nature nous raconte; elle peut nous enseigner plus d'une doctrine, et nous pouvons y puiser bien des consolations.

Lorsque, laboureur infatigable, vous travaillez à la campagne, efforcez-vous non-seulement de déchirer la terre avec votre charrue, mais encore d'élever votre âme vers le ciel. Votre champ peut, lui aussi, vous servir de livre. Quand vous le préparez pour l'ensemencer, que vous en extirpez les ronces, en enlevez les pierres et les blocs de rochers, quand vous l'entourez d'une haie afin d'empêcher qu'il soit foulé par les pieds des hommes et des bêtes; quand vous en chassez les oiseaux, dites-vous à vous-même: « Voilà comment mon cœur doit être préparé, pour que la semence de la parole divine y trouve un bon terrain. » — Quand vous mettez votre joie à contempler les magnifiques épis qui se balancent sur votre champ, mais que vous avez la douleur d'y remarquer çà et là l'ivraie et le mauvais grain que vous n'osez cependant arracher, crainte de nuire au bon grain, vous trouverez en cela la raison pour laquelle Dieu supporte si patiemment les méchants, et les laisse subsister au milieu des bons, jusqu'à ce qu'il plaise à sa justice de les frapper. — Quand le jour de la moisson est arrivé, et que, joyeux, vous allez avec les moissonneurs recueillir les gerbes fécondes et brûler les mauvaises herbes, souvenez-vous de ce grand jour de la moisson, où les anges de Dieu, arrivant en qualité de moissonneurs, jetteront les méchants dans la fournaise de feu, tandis que les bons brilleront comme le soleil. Les outils dont vous vous servez pour votre travail ne vous fourniront pas des sujets de méditations moins instructifs. Quand vous mettez la main à la charrue, souvenez-vous que, dans les choses divines, il n'est pas avantageux de regarder çà et là et de perdre son temps en de vaines dissipations. Quand vous passez le blé au crible, dites-vous: « Toute tentation pouvant aussi servir à nous purifier, je ne cesserai de prier pour conserver la foi et demeurer ferme au milieu des épreuves. » La pierre de moulin vous rappellera ces paroles de Jésus-Christ: « Malheur à celui qui donne

du scandale ; il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât une pierre de moulin au cou, et qu'on le précipitât dans le fond de la mer. » Quand vous tenez en main la mesure du blé, souvenez-vous que Jésus-Christ a dit : « On se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servi envers les autres. »—Et combien la comparaison du grain de blé qui, enfoui dans la terre, ressuscite de nouveau, et devient ainsi une image de votre résurrection future, n'est-elle pas consolante pour vous ! —C'est ainsi que le divin Sauveur a voulu que le cultivateur trouve dans chacun de ses travaux quelque chose qui lui rappelle le monde spirituel et ses immortelles destinées.

Lorsque, laborieuse mère de famille, vous êtes, comme une autre Marthe, livrée à une foule de préoccupations et de soucis, n'oubliez pas que Jésus-Christ a dit : « Une seule chose est nécessaire. » Cette pensée, vous pouvez vous la rappeler souvent dans vos travaux journaliers.—Quand vous mettez le fil à l'aiguille pour coudre, dites : « Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un avare d'entrer dans le royaume des cieux. »—Quand vous allumez une chandelle, vous ne la placez certainement pas sous un boisseau, mais plutôt sur un chandelier : rappelez vous de même que « notre lumière doit briller devant les hommes, afin que les hommes voient nos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient notre Père qui est dans les cieux. »—Quand vous raccommodez un vieil habit, vous n'y employez pas des pièces de drap neuf, car ce serait en faire un mauvais usage, et les défauts du mauvais n'en paraîtraient que mieux. Dites-vous de même : « Notre vertu ne doit pas être un simple rapiècement, mais un habit entièrement neuf et d'une seule pièce. »—C'est ainsi que encore le feu qui petille journellement sur votre foyer, l'eau qui ne fait jamais défaut à la cuisine, le sel, peuvent être pour vous l'objet de pieuses méditations. — Quand vous mettez du levain dans la farine pour en faire un pain bien savoureux, dites-vous en vous-même : « Nos actions doivent de même être toutes pénétrées de l'esprit de Jésus-Christ, pour qu'elles soient avantageuses et à nous et à notre prochain. — Et quand vous calculez combien vous avez dépensé la semaine ou le mois dernier, et que vous vous êtes donné beaucoup de peine

pour faire ce calcul, souvenez-vous de cet autre compte dont Jésus-Christ a dit : « Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme. » — Et voilà comment vos occupations domestiques vous fournissent mille occasions de vous livrer à de pieuses pensées.

Chaque chrétien, si peu qu'il ait de sentiments religieux, trouver a d'ailleurs dans les événements de sa propre vie suffisamment de matières à de semblables pensées. Quand nous sommes favorisés par le bonheur, nous devons nous écrier avec la sainte Vierge (*Luc*, I, 46-49) : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur. Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. » — Quand nous sommes visités par le malheur, nous devons redire avec Jésus sur la montagne des Olives : « Mon Père, que votre volonté se fasse et non la mienne ! » Quand nous avons essuyé quelque grande perte, en matière temporelle, ou que nous sommes tombés dans la pauvreté, consolons-nous en disant : « Le Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me l'a ôté, que son saint nom soit béni ! » — Quand nous sommes malades, et que nous souffrons de grandes douleurs, faisons à Dieu cette prière : « Seigneur, brûlez, coupez ici-bas, mais épargnez-moi pour l'éternité. » — Quand nous jouissons de la santé, pensons en nous-mêmes : « Maintenant que vous vous portez bien, faites en sorte que rien de pire ne vous arrive ! » — Quand nous sommes l'objet de quelque louange, ou que nous sommes élevés en dignité, écrions-nous : « Ne nous en donnez point, Seigneur, ne nous en donnez point la gloire, mais donnez-la à votre nom ! » (*Ps.* CV, 1.) — Quand nous perdons, quoique innocents, notre bonne renommée, et que nous sommes méconnus des hommes, disons avec Susanne : « Dieu éternel, qui connaissez les choses les plus secrètes, vous savez qu'ils ont déposé un faux témoignage contre moi. » — Le Seigneur nous arrache-t-il des profondeurs de la misère où il lui avait plu de nous faire descendre, disons-lui avec Zacharie : « Loué soit le Seigneur Dieu d'Israël, parce qu'il a visité son peuple, et en a opéré la rédemption. » — Enfin que la dernière parole qui, à l'heure de la mort, sortira de nos lèvres décolorées, soit : « Tout est consommé ! Mon père, je remets mon âme entre vos mains. »

Autant il y a de sables dans la mer,
D'étoiles au ciel,
D'animaux sur la terre,
De pièces de monnaie en vogue,
De sang dans les veines,
De chaleur dans le feu,
De feuilles dans les forêts.
De brins d'herbes dans les prés,
D'épines dans les buissons,
De grains de blé dans les champs,
De trèfles dans les prairies,
De grains de poussière sur la terre,
De poissons dans les fleuves,
De coquillages dans la mer,
De gouttes d'eau dans l'Océan,
De flocons dans la neige,
D'êtres vivants au loin et au large ;
Autant nous devons louer Dieu (*Wunderhorn.*).

EXEMPLES.

a. La rose.—Saint Basile avait coutume de dire : « La rose est une belle fleur, mais chaque fois que je la regarde, elle me rend triste, car elle me rappelle le péché pour lequel la terre fut maudite, et condamnée à porter des ronces et des épines. »

b. L'agneau parmi les boucs.—Saint François d'Assise, apercevant un jour un agneau au milieu d'un troupeau de boucs, dit à ses compagnons : « Voyez comme cet agneau se comporte paisiblement au milieu des boucs ! Telle était, au milieu des Pharisiens, la douceur et l'humilité de Jésus ! »

c. Le petit ruisseau.—Sainte Françoise contemplant un jour un charmant petit ruisseau qui arrosait et fertilisait le sol, elle répéta plusieurs fois ces paroles à voix basse : « La grâce de notre Dieu se répand et coule avec la même douceur et le même charme que ce petit ruisseau. »

d. La Jérusalem céleste.—Saint Fulgence, évêque de Ruspe, se trouvait dans une réunion de la noblesse romaine, devant

laquelle Théodoric, roi des Goths, fit un discours. A la vue de personnages aussi éclatants, il dit en lui-même : « O Dieu ! combien la Jérusalem céleste doit être belle, puisque tel est l'éclat de la Rome terrestre ! Et si, dans ce siècle, on accorde tant d'honneurs à ceux qui aiment la vanité, quel honneur et quelle gloire ne seront pas donnés aux saints qui contemplent la vérité ! »

e. Le loup et le jeune agneau. — Un saint homme voyant un jour un loup déchirer un petit agneau s'écria : « O tendre petit agneau, combien tu me représentes vivement la mort de mon divin Sauveur ! »

f. L'horloge qui sonne. Chaque fois que saint Ignace entendait sonner l'heure, il se recueillait de nouveau, et élevait son âme vers Dieu (*Herbst's Exempelbuch.*).

g. Saint François de Borgia.—François de Borgia, duc de Candie, faisait de tout ce qui avait rapport à la chasse l'objet de ses pieuses méditations : « J'admire, disait-il après s'être retiré de la cour, le savoir-faire du faucon qui se retourne sur la main du fauconnier, se voile les yeux, et se laisse affermir sur une perche, et je m'étonne au contraire de la maladresse aveugle de l'homme qui résiste sans cesse à la voix de Dieu » (*Idem*).

h. Saint François de Sales.—Saint François de Sales avait coutume de dire quand il était visité par les souffrances : « Seigneur, enlevez-moi cette croix, pourvu néanmoins qu'en échange vous m'en envoyiez une plus grande » (*Philothée.*).

i. L'éclat de la lune.

La lune brillait de sa douce et claire lumière
A travers la petite fenêtre,
Et, versant sa pleine clarté
Dans la cellule de Bruno,
Inondait de ses flots argentins
Les cheveux blancs du vieillard,
La mousse jaunâtre de la muraille
Et les plis de la bure du saint.

« O lune! tu perdrais bien vite
Ta pureté et ton éclat,
Dit le vieillard, si le soleil
Ne te prêtait son lustre et sa splendeur! »
Vers Dieu, source de la lumière,
Que mon âme soit sans cesse tournée;
Alors elle deviendra pure et brillante,
Et se transfigurera à la lumière de Dieu.

(*Chrit v. Schmid's Blüthen.*)

k. Sainte Thérèse.— Cette sainte portait souvent ses regards sur un tableau suspendu dans sa chambre, qui représentait le divin Sauveur s'entretenant avec la Samaritaine, et, soupirant du fond de son cœur, elle disait: « Seigneur, donnez-moi de cette eau! »

l. Saint Thomas d'Aquin.—Ce saint faisait souvent des aspirations vers le ciel, pendant qu'il mangeait, qu'il étudiait, ou qu'il entrait dans sa cellule, ou qu'il en sortait (*Légende*).

m. Sainte Germaine.—Cette vertueuse fille, béatifiée le 1er juin 1853, par le pape Pie IX, naquit à Pibrac, au diocèse de Toulouse, de pauvres parents. Dès son enfance, elle fut visitée par les souffrances, et entra généreusement dans les voies ardues et épineuses de la vertu. Comme elle souffrait d'une inflammation de gorge, elle fut chassée par une méchante marâtre, et réduite, pour gagner son pain de chaque jour, à garder les brebis. Cette pieuse fille profita de ce genre de vie pour faire d'admirables progrès dans la sainteté. Seule au milieu de la solitude des champs ou du silence des forêts, elle pouvait plus aisément renoncer aux vanités du monde, et s'attacher entièrement au Seigneur. Brûlante d'amour pour Dieu, elle faisait de la prière sa constante occupation pendant qu'elle menait paître ses troupeaux dans les champs, ou qu'elle exécutait les travaux de son sexe (*D'après le Bref apostol.*).

n. Proverbe de sainte Zite. — Sainte Zite avait coutume de dire: « Que la main soit au travail, mais que le cœur soit à Dieu! »

LE SACRIFICE.

Que mon cœur soit l'autel,
Ma volonté le sacrifice,
Mon esprit le prêtre,
L'amour le feu et la flamme (*Angelus Silesius*).

D'autre part, comme il y a pour nous obligation de professer extérieurement notre foi, et que l'esprit de piété a lui-même besoin d'être excité par la prière orale, il est convenable qu'à certains moments de la journée, particulièrement le matin et le soir, avant et après les repas, nous consacrions quelques instants à la prière. « Soit que vous mangiez, dit l'apôtre saint Paul (I *Cor.*, X, 31), soit que vous buviez, et quelque chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu. » Et saint Jérôme : « On ne doit prendre aucune nourriture avant d'avoir prié ; on ne doit pas se lever de table sans avoir rendu grâces à Dieu. Que ceux qui sortent de la maison se fortifient par la prière, que ceux qui y rentrent n'oublient pas de s'en acquitter avant de se délasser, et qu'on ne fasse pas reposer son corps avant d'avoir nourri son âme par la prière » (S. Hieron., ep. XII, *ad Eustoch.*).

EXEMPLES.

a. Tirés de l'histoire sainte.—Nous voyons, par l'Ecriture sainte, combien est ancienne la pieuse coutume de prier le matin et le soir, avant et après les repas. — Le saint roi David avait pour habitude de prier principalement le matin et le soir. —Daniel priait trois fois par jour, à genoux devant le Seigneur.—De même le divin Sauveur priait surtout volontiers aux heures du matin ; ainsi dès le point du jour il partit pour Capharnaüm, pour prier devant la ville dans un lieu

solitaire. Il consacrait également les dernières heures de la journée à la prière. Ainsi, dans le désert, après avoir, pendant toute la journée, annoncé l'Evangile au peuple rassemblé, les fatigues qu'il éprouva ne l'empêchèrent pas le soir de se rendre seul sur une montagne pour y prier.—Avant de rassasier des milliers d'hommes avec quelques pains, il leva ses yeux au ciel, et fit une prière.—Lorsqu'il célébra sa dernière Cène avec ses disciples, il récita avec eux des psaumes d'actions de grâces, et c'est seulement ensuite qu'il quitta la salle du festin.

b. AUTRES EXEMPLES.

α. *La guérison.*—Un jeune prince se trouvait atteint d'une maladie si grave que l'on désespérait de sa guérison.—La première fois qu'il put sortir, ce fut pour aller dans son jardin : c'était une magnifique journée de printemps. Le prince, dont l'âme était tout inondée d'amour et de reconnaissance envers Dieu, levant les yeux au ciel : « Seigneur, s'écria-t-il, que votre bonté est grande ! volontiers je veux vous offrir un don en signe de ma reconnaissance ; mais que dois-je vous présenter ? Vous êtes vous-même le roi du ciel et de la terre, et tout ce qui vit et prospère vous appartient. »

Ces paroles du pieux jeune homme ayant été entendues par un respectable vieillard, ce dernier lui dit : « Tout don parfait descend du Père des lumières : vous ne pouvez donc rien lui donner ; cependant, venez et suivez-moi. » Le jeune prince suivit le vieillard, et ils entrèrent dans une obscure cabane. Mais quel spectacle désolant frappa leurs regards ! Le père, pauvre bûcheron, était étendu sur un lit de douleur, entouré de huit petits enfants enveloppés dans des guenilles, le visage amaigri, et pleurant à côté de leur père. La mère était morte depuis quelques jours. Le jeune prince les soulagea de son mieux, et transforma leurs larmes en cris de joie. Cette pauvre famille le remercia de sa bonté, et humecta ses mains des larmes de la reconnaissance. « Agissez toujours de même, mon fils, reprit le vieillard ; car le plus beau tribut de reconnaissance que l'on puisse payer à Dieu, c'est de visiter les veuves et les orphelins, de les consoler et de leur faire du bien » (*Nach Krummacher.*).

β. *La prière du soir en Angleterre.*

« Seigneur, je vais me reposer,
Veuillez garder mon âme ;
Et si je ne devais jamais me réveiller,
Recevez-la dans votre paradis. »

Ces quelques paroles récitées chaque soir en Angleterre par des milliers d'enfants sont un magnifique témoignage rendu à la toute-puissance divine ; car on peut dire qu'il n'y a pas une strophe qui soit répétée aussi souvent que celle-là partout où retentit une bouche anglaise, même en Amérique, pays où émigrent un si grand nombre. Et ce ne sont pas seulement tous les enfants, mais encore une foule de personnes âgées, qui la récitent avant de fermer l'œil.—Il y avait en Amérique un président, homme illustre et puissant, presque aussi puissant que l'est chez nous l'empereur : il s'appelait Adams. Ce président était du nombre de ceux qui avaient continué jusque dans leurs vieux jours à réciter cette prière telle qu'enfant il l'avait apprise de sa mère. Il faut en dire autant de Schmith, capitaine de vaisseau, âgé de plus de soixante et dix ans, et qui avait fait plusieurs voyages dangereux sur la mer. Convaincu qu'il avait besoin de son Dieu, il le prenait chaque fois avec lui dans son vaisseau ; et non moins convaincu qu'on peut se trouver dans un extrême danger de mort là même où il n'y a plus ni les vagues ni les flots de la mer, il le prenait encore avec lui chaque fois qu'il descendait au port. Il avait encore pour habitude de faire journellement une lecture dans la Bible, et d'avoir chaque nuit à côté de lui ce livre sacré. Il ne lui est pas arrivé une seule fois de se reposer dans son hamac sans avoir fait du fond de son cœur cette prière : « Seigneur, je vais prendre mon repos, veuillez avoir soin de mon âme. » Et ni les orages ni les tempêtes ne troublaient son sommeil, parce qu'alors un autre capitaine, plus habile encore que le vieux Schmith, tenait le gouvernail (*Ill. Zeitung fur die Jugend.*).

γ. *La Mère de Dieu et l'enfant.*

Un petit reposait doucement
Fatigué des jeux de la journée.

Il s'était endormi dès l'aube du soir
Sans avoir récité son « Pater. »

Déjà il reposait depuis quelque temps,
Lorsque tout à coup, comme il arrive en songe,
Il vit briller une lumière. Il regarde,
Entend des voix angéliques, et la Mère de Dieu
Lui apparaît étincelante de lumière,
Semblable aux feux de l'aurore
Et les yeux pleins d'une grande douceur.

L'enfant ne sait ce que cela signifie ;
Mais la Mère de Dieu, prenant la parole:
« Vis-tu encore, mon enfant? lui dit-elle.
Déjà je te croyais mort ;
Voilà pourquoi, inquiète dans mon cœur, je suis venue ;
Car il faut que tu saches que quand un petit enfant
Joint ses mains pour prier,
Une sonnerie éclatante retentit
A travers les voûtes brillantes du ciel.

« Chaque petit enfant a sa clochette,
De même qu'il a sa chaussure et son vêtement ;
Et bien que des milliers soient en branle,
Chacune a son harmonie à part ;
Aussi le remarque-t-on bien vite
Quand un enfant agite pieusement ses lèvres.
Ta clochette aujourd'hui étant restée muette,
Je suis venue moi-même pour en savoir la cause.
C'est mon amour qui veut que je parte
Dès qu'une clochette reste silencieuse.

« Cependant, comme je vois que tu vis,
Que, maintenant, tu élèves pieusement tes petites mains,
Je vais retourner auprès de Dieu,
Et aujourd'hui, mon enfant, prier en place de toi. »

A ces mots, la lumière d'or disparut,
Ainsi que la figure de Marie.
Mais l'enfant était réveillé,
Et déjà le jour souriait à travers la fenêtre.

L'enfant élève ses mains pour prier,
Il salue le bon Dieu, implore sa puissance.
Et dès cette nuit-là, comme vous le pouvez penser,
Jamais il n'oublia plus sa prière (*Jugendblætter*).

5. *Omission de la prière avant et après les repas.* — Le pieux roi Alphonse d'Aragon apprit un jour, à son grand étonnement, que ses pages ne voulaient pas entendre parler de la prière qui se fait avant et après les repas, et qu'ils l'omettaient avec la plus grande indifférence. C'est pourquoi il résolut de les humilier en recourant à quelque adroit stratagème, et de les faire changer de conduite. Un jour, les pages reçurent en commun l'invitation d'assister au dîner du roi. Qu'on se figure la joie de ces jeunes gens en apprenant cette nouvelle ! Ravis d'être l'objet d'une pareille distinction, ils mirent leurs plus beaux habits, et, à l'heure marquée, ils entrèrent joyeux dans la salle du festin. On les plaça dans un coin, non loin du roi, et, selon l'ancienne coutume, aucun d'eux ne songea à faire sa prière d'avant le repas; cette fois, Alphonse lui-même omit de la faire.

Pendant le festin, et sans se faire annoncer, un mendiant entre tout à coup, se place sans plus de façons à la grande table, boit et mange à cœur joie. Etonnés d'une impudence aussi grossière, les pages jettent sur le roi des regards interrogateurs, et épient le moment où il leur fera signe de mettre à la porte cet hôte singulier. Mais le roi, qui avait fait entrer ce malheureux, le regardait manger avec un visage sévère mais plein de calme. Lorsqu'enfin le mendiant eut suffisamment apaisé sa faim et qu'il eut bu à satiété, il se leva, et partit sans remercier et sans même s'incliner devant le souverain.

« Eh bien, demanda le roi, que dites-vous de cet homme?

— C'est un homme infâme, s'écrièrent les convives d'une voix unanime; jamais on n'a vu son pareil en insolence et en effronterie. »

Le roi se levant alors, et jetant sur les pages un regard fier et imposant, il leur dit d'une voix terrifiante : « Vous n'êtes pas moins insolents et effrontés que ce mendiant ; vous et lui, vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau. Pouvez-vous nier, en effet, que jusqu'ici vous ne vous soyez com-

portés avec autant d'ingratitude et d'impudence envers Dieu que vous l'avez fait aujourd'hui envers moi? Tous les jours vous mangez à la table de votre Père céleste, et vous nourrissez de ses dons ; mais, comme ce mendiant, vous vous mettez à table sans prier, et en sortez sans remercier. Fi ! rougissez-en au fond de votre âme, et que cette leçon vous profite à l'avenir ! »

Nos jeunes étourdis se glissèrent couverts de honte hors de la salle, et jamais à l'avenir ils n'oublièrent plus de faire leur prière d'avant et d'après le repas (*Jugendbibl.*).

ε. *Les deux porcs.*—« Je crois, mon vieux, que tout ce qui est chez vous prie, disait un jeune moqueur à un paysan qui, assis dans un coin de la chambre avec son écuelle de soupe, faisait avec une grande dévotion sa prière d'avant les repas. » — Tout n'est pas exact dans ce que vous dites là, monsieur, répondit le paysan ; j'ai dans ma maison deux petits porcs qui, comme vous, ne prient jamais » (*Muncher-jugendfreund*).

Plût à Dieu que notre gratitude égalât au moins celle du chien qui, lui, lèche la main de son maître en signe de sa reconnaissance ! Cet être dépourvu de raison ne reçoit de son maître qu'un os, ou tout au plus qu'un morceau de pain, et il se croit obligé de le remercier, tandis qu'il serait impossible de dire combien il existe d'hommes qui, tout en recevant de la main de leur Père céleste des bienfaits aussi grands que multipliés, ne songent même pas à lui en témoigner leur gratitude ! Oubli vraiment criminel, et qui crie vengeance au ciel !

Outre les pratiques de dévotion auxquelles doit se livrer tout chrétien vraiment digne de ce nom, les prêtres, les religieux et beaucoup d'autres personnes pieuses qui tendent à la perfection, ont encore coutume de réciter journellement l'office divin. Le saint roi David disait (*Ps.* CVIII, 164) : « Je vous ai loué sept fois le jour. »

L'Église a conservé, dans l'ordonnance de l'office divin, ces sept divisions de la prière, qui sont : Matines, Laudes, Prime, Tierce, Sexte, None, Vèpres et Complies. L'office de Matines est récité vers minuit dans une foule de couvents. Chez les sages de l'antiquité, la nuit était considérée comme sainte à cause du silence et du calme qui y règnent, et parce qu'elle est plus favorable aux méditations religieuses. Il était donc convenable que les hommes vertueux qui sont venus plus tard se conformassent à cette habitude, et consacrassent ce temps à la méditation et à la prière. David lui-même « se levait au milieu de la nuit pour louer le Seigneur sur les jugements pleins de justice de sa loi » (*Ps.* CXVIII, 62). L'évangéliste saint Jean affirme de son côté que le « divin Sauveur passait la nuit en prière » (*Luc,* LXI, 22), d'où il suit que la nuit a été sanctifiée par la prière du Saint par excellence. Cependant c'est du souvenir de la passion de Jésus-Christ que la nuit tire sa signification la plus élevée ; car ce fut dans la nuit qu'il commença le cours de ses souffrances et qu'il pria son Père au milieu des angoisses et d'une sueur de sang. Ce fut pendant la nuit qu'il fut enchaîné, et traîné de tribunal en tribunal. Le milieu de la nuit est également saint, parce que, selon la croyance de l'Eglise, c'est en ce moment-là que le Seigneur viendra juger les vivants et les morts.

Prime, ou la première heure du jour, est considérée comme une heure sacrée, parce qu'elle marque le début de la Passion du Sauveur, et que ce fut en ce moment-là que la foule en fureur s'empara de lui, et le conduisit au tribunal du gouverneur romain, Ponce Pilate. — C'est à cause de nous que Jésus se trouve à cette heure-là devant le tribunal de Pilate.

Tierce, ou la troisième heure, a été établie soit en commémoraison du mystère de la sainte Trinité, soit en souvenir de la flagellation de Jésus-Christ. Ce fut à la troisième heure que le divin Sauveur fut inondé de sang, couronné d'épines, et que paraissant avoir perdu jusqu'à la forme humaine, le juge s'écria, en le montrant au peuple : « Voilà l'homme ! » Ce fut à la troisième heure que, semblable à Isaac, le divin Sauveur porta sur la montagne le bois de son sacrifice, répandit son sang et mourut pour nous. Enfin, ce fut encore à la troisième heure que, le jour de la Pentecôte, le Saint Esprit descendit sur les apôtres.

Sexte, ou la sixième heure, a été mise au nombre des heures sacrées, non seulement parce que Daniel, dans l'Ancien Testament, et l'apôtre saint Pierre à Joppé, dans le Nouveau, avaient prié en ce moment-là, mais surtout parce que ce fut à la sixième heure que le divin Sauveur fut cloué sur la croix et traité à l'égal des malfaiteurs. Cette heure est encore considérée comme une heure sainte, dit saint Prosper, parce que ce fut aussi à la sixième heure que le divin Sauveur monta au ciel.

None, ou la neuvième heure, rappelle le souvenir de la mort de Jésus-Christ. C'est à la neuvième heure que le soleil touche à son déclin, et ce fut à cette même heure que Jésus, appelé déjà par le prophète Malachie du nom de « Soleil de Justice » (*Malach.*, IV, 2), rendit son âme entre les mains de son Père, en s'écriant : « Tout est consommé ! » — Ce fut également vers la neuvième heure que, s'il faut en croire certains écrivains, Adam fut chassé du paradis, de même que c'est à cette heure-là que Jésus nous en a de nouveau ouvert l'entrée en mourant sur la croix.

Les *Vêpres*, appelées ainsi à cause de l'apparition de la première étoile du soir (*Hesperus*), furent institués en souvenir de la descente de croix du Sauveur. « La légende raconte en effet qu'à l'heure du soir arrivèrent des hommes pieux, qui enlevèrent Jésus de l'arbre sacré de la croix et le déposèrent sur le sein de sa Mère éplorée. Les heures saintes de la journée se terminent par *Complies*, expression latine, qui, à proprement parler, signifient achèvement, parce qu'elles achèvent ou complètent les sept heures canoniales de la journée. Elles revêtent une signification religieuse, parce qu'elles rappellent que c'est aux dernières heures du jour que le corps de Jésus fut embaumé, enveloppé dans un linceuil de fin lin et déposé dans le sépulcre.

EXEMPLES.

a. Les premiers Chrétiens. — Pour se faire une idée de l'empressement et du zèle avec lesquels les premiers chrétiens sanctifiaient les heures de la journée, il suffit de se rappeler le rapport que Pline adressait à Trajan, empereur romain. Il est dit dans ce rapport que les chrétiens avaient coutume en un certain jour de s'assembler avant le lever du soleil et de chanter ensemble un cantique en l'honneur du Christ. Plus tard, le peuple se réunissait aussi pendant la nuit avec les évêques et les prêtres pour prier et chanter les louanges de Dieu : mais dans la suite le peuple n'y assista plus que pendant les heures du jour, et alors il n'y eut plus que les prêtres et les religieux qui s'acquittèrent de ces prières, tout en continuant à observer, autant que possible, l'ordre des heures de la journée.

b. Saint Ludger.—L'empereur Charlemagne avait mandé à sa cour le saint évêque de Munster, Ludger, pour le consulter sur certaines questions politiques. Le pieux évêque arrive à la cour, et on lui assigne un logement dans le palais. Un jour,

l'empereur lui envoya un de ses domestiques pour lui annoncer qu'il devait se rendre sur-le-champ auprès de sa personne. Mais comme en ce moment-là le saint était précisément occupé à réciter son office avec ses prêtres, il chargea le domestique de dire à l'empereur qu'il viendrait dès qu'il aurait achevé sa prière. Malgré cette réponse, l'empereur le fit demander une seconde fois, puis une troisième, bien que l'évêque lui eût donné chaque fois une réponse négative.— L'évêque, considérant que pour lui l'office divin était l'affaire la plus importante, n'arriva effectivement que lorsque le chant du chœur fut terminé. Etant entré dans la chambre de l'empereur, et ce dernier lui ayant demandé pourquoi il avait méprisé ses ordres, l'homme de Dieu lui répondit avec fermeté : « Seigneur et empereur, j'ai toujours fait haute estime de vos ordres. Néanmoins, je n'ai jamais douté qu'il fallût les préférer aux commandements de Dieu, auxquels, comme nous le savons et le professons tous, nous sommes obligés de nous soumettre. C'est là ce que vous m'avez prescrit vous-même en m'imposant la dignité épiscopale ; alors vous m'exhortâtes vivement à veiller avec une grande sévérité sur le culte divin ; j'ai donc cru devoir obéir à un ordre si juste de votre part ; j'aurais pensé vous déplaire en agissant contrairement à un ordre aussi légitime que raisonnable. Tel est le motif pour lequel, comme j'y suis obligé devant Dieu, j'ai voulu d'abord achever la prière faite en vue de votre salut, et seulement ensuite m'empresser d'accourir pour exécuter vos volontés. » L'empereur, vivement satisfait de l'explication de l'évêque, lui répondit : « Recevez mes remercîments, ô le meilleur des évêques ; je vois maintenant que vous êtes réellement tel que je vous ai toujours cru. Continuez comme vous avez fait jusqu'ici, agissez toujours en conformité avec la volonté de Dieu, et n'oubliez jamais de prier pour la prospérité de l'empire. » – Depuis cette époque, Charlemagne eut pour le saint évêque une estime plus grande encore que celle qu'il avait eue jusqu'alors (*Nach Silbert's Legende*).

Nous avons déjà dit comment un jour la prière chorale de quelques pieux moines apaisa une tempête sur mer (voir page 49).

Bien que le peuple ne participe plus comme autrefois à la récitation de l'office divin, il importe néanmoins qu'il connaisse la signification qui se rattache à chacune de ses parties ; car dans les livres de prières, dans les anciens surtout, on rencontre fréquemment les expressions suivantes : à Prime, à Tierce, à Sexte, à None, etc.

Objection.—Mais Jésus-Christ, en prononçant ces mots (*Matth.*, VI, 7) : « Quand vous priez vous ne devez pas faire entendre beaucoup de paroles, comme font les païens », n'a-t-il pas voulu nous mettre en garde contre les longues prières, et surtout contre la prière fréquente et continuelle?

Réponse. — Le divin Sauveur a voulu, par ces paroles, nous exhorter à ne pas imiter la légèreté de ces personnes qui font consister la vertu de la prière non dans la dévotion, mais dans une vaine ostentation de paroles, et dans la multitude des syllabes qu'elles articulent, s'imaginant que la prière vaut d'autant mieux qu'elle dure plus longtemps. — Que la prière longue et persévérante soit agréable à Dieu, c'est ce que Jésus-Christ nous a non-seulement prouvé par son exemple, mais encore répété souvent, comme on le voit, entre autres, en saint Luc, XVIII, 1.

Venez souvent et avec joie,
Mon enfant, prier devant le Seigneur ;
Que jamais la paresse ne vous empêche
D'accomplir ce devoir.
Priez souvent, et vous conserverez votre foi,
Vous vous corrigerez, vous éviterez le mal,
Votre amour et votre zèle ne se refroidiront jamais,
Et vous deviendrez propre à toute espèce de bien.

§ XI.

OU DEVONS-NOUS PRIER?

Dieu sans doute habite partout, et toute la création, qui est l'œuvre de ses mains, n'est qu'un temple où nous pouvons l'adorer et lui exposer nos besoins. Partout Dieu peut exaucer notre humble prière, pourvu qu'elle parte d'un cœur pieux et aimant; partout elle peut exciter sa tendresse et émouvoir son cœur paternel. Aussi tous les hommes vraiment pieux qui ont vécu avant nous se sont-ils moins occupés du lieu où ils priaient que de la piété avec laquelle ils devaient le faire pour être exaucés du Seigneur. Ainsi David, occupé pendant son enfance à garder les troupeaux, s'entretenait dans la solitude des champs avec le bon Dieu; Jonas priait dans le ventre de la baleine; Elie, auprès du ruisseau Carithe; Daniel, dans la fosse aux lions; la très-sainte Vierge, dans une chambre solitaire. Le divin Sauveur, selon le récit de l'apôtre saint Matthieu (*Matth.*, XIV, 23), se rendit sur la montagne pour y prier. Nous aussi, en quelque lieu que nous nous trouvions, nous devons aimer à prier, et nous rappeler ces paroles d'un pieux poëte [1]:

Priez mon enfant, priez à voix basse,
Priez en silence, priez à haute voix,
Priez dans la maison de Dieu,
Et au dehors, dans le temple spacieux de la création.

[1] Voir l'ouvrage intitulé: « Ein Liedergruss für gute Kinder, » par Isabelle Braun, à Stuttgart, chez les frères Scheitlin (en allemand).

Car pour le lieu où vous priez,
Mon enfant, cela importe peu ;
Bien que la croix ne s'élève pas devant vous,
Vous ne laissez pas d'en reproduire le signe.

En quelque lieu que vous alliez,
Vous y sentez en effet le souffle de Dieu ;
Toute la terre est son trône,
Et partout il tient son sceptre de dominateur.

La chose importante, c'est la manière dont vous priez ;
Voilà ce qui doit faire l'objet de tous vos soins.
Dieu, alors, s'inclinera vers vous,
Et dans sa miséricorde exaucera votre prière.

Cependant, bien que nous puissions prier Dieu partout, l'église n'en est pas moins le lieu où nous devons de préférence lui offrir nos adorations. C'est là, en effet, que se célèbre le plus auguste des mystères de la religion, le sacrifice de notre rédemption, et c'est là surtout que se vivifie et s'augmente notre foi en la rédemption et en la sanctification opérées par la mort de Jésus-Christ; c'est là qu'on annonce la parole de Dieu, et qu'on proclame la joyeuse nouvelle que nous a apportée des cieux la divine miséricorde; c'est là que se rassemble la communauté pour adorer Dieu, pour manifester sa joie religieuse, pour professer sa foi; c'est là qu'elle puise en Dieu les forces nécessaires pour remplir ses devoirs, supporter ses peines et persévérer constamment dans la vertu. C'est à l'église qu'on sent plus particulièrement le voisinage de Dieu, qu'on entend le plus distinctement sa voix quand on y entre pénétré de l'esprit de foi, qu'on s'y tient dans un saint recueillement, et qu'on ouvre son cœur à l'effusion des grâces divines. Si une âme pieuse et craignant Dieu

peut se recueillir hors de l'église, et trouver de quoi s'édifier, il n'est pas moins vrai de dire que c'est à l'église qu'on le peut le plus facilement et le plus parfaitement. Combien l'aspect d'une communauté chrétienne qui adore Dieu dans un même esprit et un même cœur n'est-il pas propre à éveiller nos sentiments de piété, et à nous porter à les imiter en nous associant à leurs prières ! Quand nous voyons des milliers de personnes remercier Dieu des dons qu'elles ont reçus de sa main, lui exposer humblement leurs nécessités et leurs faiblesses, nous nous sentons comme malgré nous entraînés à imiter leur dévotion. Combien ne sommes-nous pas heureux de posséder un lieu où, loin du tumulte du monde, nous pouvons nous entretenir avec Dieu et lui parler dans toute la simplicité de notre cœur ! Tout homme, quelles que soient les angoisses de son âme, ne tarde pas à y éprouver quelque soulagement ; « car c'est là, comme disait Jacob, la maison de Dieu et la porte du ciel. » — N'oublions jamais le respect que nous devons à nos églises, et témoignons-leur la vénération qu'elles nous inspirent, en leur faisant de fréquentes visites.

EXEMPLES.

a. Tirés de l'histoire sainte. — Nous trouvons dans la sainte Ecriture une foule innombrable d'exemples qui nous prouvent combien les Israélites se réunissaient volontiers pour adorer Dieu en commun. — Tout le peuple tressaillit de joie lorsque Moïse, sur un ordre du Seigneur, institua le culte public, érigea le tabernacle où se trouvaient l'arche d'alliance et les deux tables de pierre, et qu'il éleva aux fonctions de grand prêtre son frère Aaron.—Les pieux parents de Samuel se rendirent à Silo, où Josué avait fait transporter l'arche d'alliance ,

et ils assistèrent aux sacrifices qu'on offrit au Seigneur. — David fit transporter comme en triomphe l'arche d'alliance sur la montagne de Sion, où l'on construisit pour la recevoir une tente magnifique. Presque tout le peuple s'y était rassemblé ; les princes d'Israël étaient habillés de pourpre, et les grands-prêtres étaient revêtus de leur plus brillant costume de fête. Le roi lui-même, par respect pour le Très-Haut, avait déposé ses vêtements royaux, et comme les autres prêtres ordinaires, il s'était couvert d'un vêtement de lin blanc. On chantait des hymnes d'allégresse, et on entendait retentir le son des trompettes et des timbales : la joie était à son comble. David avait composé pour cette solennité un hymne à part qui fut chanté par trois chœurs.—Non moins grande fut la joie du peuple lorsque Salomon construisit le magnifique temple de Jérusalem, et qu'il le consacra par des prières et de riches sacrifices. — Jonas se voyant condamné à passer trois jours dans le ventre d'une baleine, disait en lui-même en soupirant : « Hélas ! si seulement il m'était donné de voir encore une fois votre temple, ô mon Dieu ! »—Zacharie, ce prêtre zélé du Très-Haut, offrait l'encens au Seigneur dans le sanctuaire du temple.—Marie se rendit au temple pour y offrir son divin Enfant au Seigneur.—Comme le respectable vieillard Siméon allait souvent au temple, Dieu permit qu'il s'y rendît au moment même où la Mère de Dieu s'y trouvait avec son enfant. — Anne, cette veuve si remarquable par sa ferveur et sa piété, ne sortait presque plus du temple, et servait Dieu jour et nuit par ses prières et ses jeûnes continuels.—Jésus, à l'âge de douze ans, se rendit à Jérusalem avec ses parents pour assister à la fête de Pâques ; et, plus tard, lorsqu'il fut entré dans son ministère public, il se rendait journellement au temple avec ses disciples, où depuis les premières heures du jour jusque bien avant dans la soirée, il annonçait la parole du salut au peuple rassemblé.—Ses disciples se réunissaient aussi tous les jours publiquement dans le temple. —Pierre et Jean, se rendant le soir à la maison de Dieu, guérirent le paralytique à la grande porte du temple.—L'apôtre saint Paul se rendit de même à Jérusalem, et alla au temple pour y prier.—On voyait jusqu'à des païens venir de contrées lointaines pour visiter le temple du seul vrai Dieu. Ainsi le grand trésorier de

la reine de Candace était venu du pays des Maures à Jérusalem, pour y adorer Dieu dans son saint temple.

Nous devons, nous aussi, avoir un grand respect pour nos églises, et ne jamais passer devant elles sans nous découvrir la tête, sans faire le signe de la croix, ou sans témoigner par quelques marques extérieures la profonde vénération qu'elles nous inspirent. Nous devons avoir sans cesse présentes à la mémoire ces paroles qu'un père adressait à son fils au moment où celui-ci prenait congé de lui : « Dans les circonstances où vos affaires vous le permettront, lui disait-il, ne passez jamais devant une église ouverte sans y entrer ; car elle est là pour recevoir les adorations dues à votre Créateur. Comment oseriez-vous perdre l'occasion d'élever votre cœur vers le ciel et de vous prosterner devant votre souverain bienfaiteur ? »—Malheur à celui qui en est déjà arrivé au point d'avoir en dégoût la maison de son Père céleste, ou qui, semblable à Ophni et à Phinéès, ces fils pervers d'Héli, va jusqu'à la déshonorer par ses indécences !

b. AUTRES EXEMPLES.

α. *Saint Rembert dans sa jeunesse.*—Saint Anscaire vit un jour par la fenêtre de son monastère de Thorout, en Flandre, près de Bruges, des enfants qui venaient à l'église en courant et en folâtrant ; un seul, l'un des plus jeunes, marchait gravement, et se faisait remarquer par la décence et la modestie de son maintien. Etant entré à l'église, il y pria avec respect, fit le signe de la croix, et se conduisit en tout comme un homme posé et raisonnable. Le saint évêque, ravi de la piété de cet enfant, fit venir ses parents et leur demanda son nom ; ils répondirent qu'il se nommait Rembert. Du consentement des parents, l'évêque prit l'enfant auprès de lui, lui donna la tonsure et l'habit ecclésiastique, et le fit instruire dans le monastère, où il le recommanda tout particulièrement. Rembert devint dans la suite l'ami le plus intime du saint. Il mérita d'être nommé second archevêque de Hambourg, dont il occupa le siége pendant vingt-trois ans, pratiquant toutes les vertus qui constituent l'essence de la vie monastique aussi parfaitement que s'il eût vécu dans le cloître (*J. Strigl's guter Rath.*).

5. *Une mère malade.*—Une pauvre mère était retenue dans son lit par une maladie qui l'avait frappée. Ses trois enfants entouraient son chevet et pleuraient amèrement. Frédéric, l'aîné d'entre eux, qui faisait ses études dans la ville voisine et qui se trouvait alors en vacances, dit à sa mère : « Il y a en ville un docteur réputé au loin pour son habileté et qui ne manquera pas de vous guérir. Allons le trouver, dit-il à ses frères : quelle ne sera pas notre joie de voir notre mère rendue à la santé ! »—Lina qui était de deux ans plus jeune que lui, émit aussi son sentiment : « Ma marraine connaît des remèdes à l'infini et déjà elle a guéri un grand nombre de personnes ; elle ne se refusera certainement pas à nous rendre ce service, et notre mère sera guérie ! »

Louise, qui n'était âgée que de six ans, et qui commençait seulement à fréquenter l'école, fut d'un avis différent : « Allons à l'église, dit-elle, pour y prier le bon Dieu de rendre la santé à notre mère ; si les secours des hommes nous sont inutiles, celui de Dieu ne saurait être invoqué en vain.

La mère prenant à son tour la parole : « Oui, mes enfants, dit-elle, faites cela, allez à l'église, et priez Dieu de me rendre la santé. Le docteur et le pharmacien sont pour nous trop coûteux ; d'ailleurs j'ai déjà vainement essayé de quelques remèdes, et je sais que si telle médecine est avantageuse à quelques personnes, elle est complétement inutile, ou plutôt dangereuse à une foule d'autres. Il n'y a que le Tout-Puissant qui puisse infailliblement me guérir. Comme il rendit la santé à la belle-mère de Pierre, ainsi il me la rendra. » — Les enfants partirent pour l'église, s'agenouillèrent devant l'autel, et prièrent longtemps en versant des larmes pour leur bonne mère.

—Qui pourrait décrire la joie qu'ils éprouvèrent, lorsque, de retour à la maison, leur mère leur annonça qu'elle se sentait sensiblement soulagée. Effectivement, elle ne tarda pas à recouvrer assez de forces pour vaquer à ses affaires domestiques, et bientôt sa guérison fut complète. Dès qu'elle fut revenue en santé, elle se rendit à l'église avec ses enfants, et rendit grâces au ciel du bienfait signalé qu'elle en avait reçu.

γ. *Un pieux vieillard.*

Chaque jour Ménalque, un pieux vieillard,
Allait aux pieds du trône de Jéhovah
Répandre ses prières humbles et ferventes
Pour son digne et vertueux fils.

« Il est, disait-il, ô mon Dieu,
Ma consolation sur la terre ;
Faites qu'en retour il soit ici-bas
Aussi heureux qu'une créature peut l'être. »
—Ainsi priait le noble vieillard.

Un jour, il tomba affaissé aux pieds de l'autel
Ravi dans une extase céleste.
Un ange s'approche de lui,
Et le saluant doucement :

« Le Seigneur, lui dit-il, qui vous a entendu,
Mon ami, vous accordera votre demande,
Et demain le ciel vous récompensera,
Vous et votre fils. »

Le vieillard veille la nuit dans sa cellule
Et prie jusqu'au lever du soleil.
Puis entrant joyeux dans la chapelle,
Il aperçoit un cadavre aux pieds de l'autel.

C'était son fils chéri. Nulle larme n'humectait sa paupière.
—« Dieu soit loué ! » s'écria le vieillard ; et baisant son fils
Avec une joie toute céleste, il expira sur son sein (*Peffel.*).

δ. *Les bougies allumées.* — Lorsque saint Séverin arriva à Cucullis (Tulln sur la Donau), les chrétiens de ce lieu se rassemblèrent, après avoir fait des prières et des jeûnes. Comme chacun d'eux portait avec soi une bougie, il arriva que les bougies de ceux qui s'étaient sincèrement convertis à la foi furent allumées comme par une lumière céleste, tandis que celles de ceux qui étaient tièdes dans le bien ne furent pas allumés.—Dieu voulait montrer par ce miracle que la fréquentation des églises et autres pratiques extérieures ne suffisent pas, à elles seules, pour constituer la piété, et

qu'il n'y a que la vertu et la régularité des mœurs qui puissent rendre agréable aux yeux de Dieu. Il voulait aussi leur rappeler le souvenir d'une vérité importante, exprimée en ces termes par le prophète Jérémie : « Redressez vos voies, corrigez votre conduite. Ne mettez point votre confiance en des paroles de mensonge, en disant : Ce temple est au Seigneur, ce temple est au Seigneur, ce temple est au Seigneur ; car si vous avez soin de redresser vos voies et de corriger votre conduite, si vous rendez justice à ceux qui plaident ensemble ; si vous ne faites point de violence à l'étranger, au pupille et à la veuve..., je demeurerai de siècle en siècle avec vous dans ce lieu, et dans cette terre que j'ai donnée à vos pères. Mais vous mettez votre confiance en des paroles de mensonge où vous ne trouvez aucun secours ; vous volez, vous tuez, vous commettez des adultères, vous jurez faussement, et, après cela, vous venez vous présenter hardiment devant moi, dans cette maison où mon nom a été invoqué, et vous dites : Nous nous trouvons à couvert, quoique nous ayons commis toutes ces abominations. Ma maison en laquelle mon nom a été invoqué devant vos yeux est-elle donc devenue une caverne de voleurs, dit le Seigneur » ? (*Jérém.*, VII, 3-11).

ε. *Le pieux guerrier.* — Une femme de distinction, se trouvant un jour en prière dans une église de France, aperçut devant son siége un soldat passablement âgé qui priait presque à haute voix. Quelle que fût la joie qu'elle en éprouvât, comme elle se sentit troublée dans sa propre prière, elle se leva et alla frapper sur l'épaule du brave soldat comme pour lui indiquer de faire sa prière un peu plus bas. Le soldat croyant que c'était quelque pauvre qui lui demandait une aumône, secoua la tête pour marquer qu'il ne pouvait ou ne voulait rien donner, puis il continua sa prière comme précédemment, sans regarder quelle était la personne qui l'avait distrait. La dame ne tarda pas à s'apercevoir de son erreur, et le frappa une seconde fois sur l'épaule. Le soldat, voulant se débarrasser de ce prétendu pauvre, tira de sa poche une pièce d'or, et la tendit derrière lui sans lever les yeux et sans rien changer à son attitude recueillie, afin que le pauvre la prît et le laissât en repos.

La dame accepta la pièce des mains du soldat, et s'éloigna quelque peu de lui, afin de n'être pas elle-même distraite plus longtemps dans sa prière. A midi, la noble dame ayant invité quelques officiers à sa table, elle raconta le fait qui venait de se passer, donna des grands éloges à la piété du soldat et manifesta le désir de le voir encore une fois. Le trouver n'était pas chose difficile. Les officiers devinèrent de suite qui c'était; car il jouissait auprès de tous de la réputation d'un homme honnête et craignant Dieu. On le fit venir sur-le-champ. C'était effectivement celui que la dame avait vu à l'église. — La dame lui demande s'il se souvient d'avoir ce jour-là même donné à quelqu'un une pièce d'or à l'église : « Parfaitement madame, » répondit le respectable soldat, qui avait un extérieur des plus vénérables ; et la manière dont il prononça ces paroles indiqua suffisamment avec quel plaisir il l'avait fait : « Mon cher ami, reprit la dame, vous avez cru faire l'aumône à un pauvre, mais comme c'est moi qui ai reçu votre don, veuillez, en retour, accepter cette pièce d'or. — « Excellente dame, répondit le soldat, je vous prie de me pardonner mon erreur ; quant à votre présent, je ne puis l'accepter. Le roi me fournit ce dont j'ai besoin, et en outre je gagne quelque chose par le travail de mes mains. Je suis parfaitement content de ma solde et de ce que me rapporte mon travail personnel. Ayez donc la bonté de donner cet argent aux personnes qui en ont plus besoin que moi. » Il fallut toutes les instances réitérées de la dame, et cette considération qu'il pourrait avec cet argent faire encore plus de bien aux pauvres, pour déterminer le soldat à accepter le cadeau qui lui était offert. Il baisa avec effusion la main de la généreuse dame, et cette scène à la fois si touchante et si sublime arracha des larmes à plus d'un assistant.

ξ. *La chapelle de la forêt.*—Une pieuse femme avait coutume les jours de dimanches et de fêtes, et même souvent pendant la semaine quand elle en avait le temps, de se rendre sur le soir dans une chapelle située au milieu d'une forêt, pour y prier. Souvent elle s'en retournait au crépuscule de la nuit.

Un soir, comme elle se se rendait à la chapelle, elle aperçut un vieillard aux cheveux blancs qui était agenouillé sur un

escabeau et priait avec une grande ferveur. Arrivée à proximité de lui, le vieillard lui demanda l'aumône. Lorsqu'elle lui eut accordé sa demande, le pauvre s'éloigna en répétant souvent ces paroles : « Dieu vous le rende mille fois ! » puis il s'enfonça dans les buissons pour s'y reposer ; car il venait d'un village éloigné et était extrêmement fatigué.

Il y avait quelque temps qu'il reposait dans les buissons, et déjà il commençait à s'endormir, lorsqu'un bruit vint frapper ses oreilles et le réveilla. C'étaient deux voleurs qui s'entretenaient de la femme qui priait dans la chapelle. « Nous l'épierons pendant qu'elle retournera au village, se disaient-ils, nous la dévaliserons, puis, munis de notre butin, nous nous réfugierons aussitôt dans ces buissons touffus, où personne ne viendra nous surprendre. » Après être convenus de la manière dont ils s'y prendraient, ils s'enfoncèrent de nouveau plus avant dans la forêt.

Quant au vieillard, dès qu'il pensa que les voleurs ne pourraient plus le voir, il sortit doucement du milieu des buissons où il était caché, et courant aussitôt à la chapelle, informa la femme du projet des brigands , lui conseilla de s'en retourner par un autre chemin et de ne pas attendre la nuit. La femme remercia le vieillard, lui fit l'aumône et se hâta de regagner la maison. Lorsqu'elle y fut arrivée, elle déclara qu'on avait aperçu dans la forêt des voleurs qui avaient eu le dessein de la piller. Une levée de troupes eut lieu encore avant la nuit, on explora la forêt, et les voleurs, qui depuis quelque temps infestaient le pays et troublaient la sécurité, ayant été saisis, reçurent le juste châtiment dû à leurs méfaits (*Chimani*).

SENTENCES.

a. Vous avez l'église, le sacrifice que l'on y offre, les prières de nos vertueux pères, la demeure du Saint-Esprit, les tombeaux des martyrs, la communion des saints, et une foule d'autres choses propres à vous conduire des sentiers du péché dans les voies de la justice » (S. Chrysostom., tom. II, *Hom.* LXIX).

b. « Quand vous vous rendez à l'église pour prier, figurez-vous que vous apparaissez dans cette magnifique cour où le Roi de gloire siége entouré d'une foule innombrable d'habitants célestes, qui tous ont leurs regards tournés vers vous. Figurez-vous que vous avez à négocier avec le Roi des rois l'affaire de votre salut » (*Idem*).

c. « Le vrai temple de Jésus-Christ, c'est l'âme des fidèles ; cette âme, vous devez l'orner, l'habiller, offrir pour elle des sacrifices et y recevoir Jésus-Christ » (*S. Hieronim.*).

d. « Quand vous entrez à l'église, dites : « Restez là, et attendez-moi à la porte, occupations et pensées de la terre; pour vous, mon âme, entrez dans la joie de votre Seigneur » (*S. Bernard*).

COMPARAISONS.

Un vertueux père de famille allait, par un beau jour de printemps, se promener à travers les champs et les prairies avec son jeune fils, âgé de huit ans. Apercevant çà et là quelques abeilles qui portaient, suspendue à leurs pattes de derrière, une grande quantité de poussière qu'elles avaient recueillie sur les fleurs : « Vois-tu, mon enfant, dit le père, l'église doit être pour nous comme une fleur aimable, où nous devons ramasser jusqu'à satiété, de la cire et du miel, — c'est-à-dire la vérité et la grâce. »

L'église est pour tous ceux qui ont le cœur oppressé, et qui ont besoin du secours d'en haut, le refuge le plus certain.

Rien ne procure plus de joie à un enfant bien né que le séjour dans la maison de son père. — Le chrétien ne devra pas éprouver moins de jouissances lorsqu'il habitera dans le ciel la demeure de son Père, et qu'il pourra converser avec lui. — Chaque fois que la cloche nous appelle au service divin, nous devons nous rappeler ces paroles (*Luc,* II, 49) : « Ne savez-vous pas qu'il faut que je sois occupé aux choses qui regardent le service de mon Père ? »

« Ne faites pas de ma maison une caverne de voleurs, » disait le Sauveur; et il chassa du temple à coups de fouet les vendeurs et les acheteurs. — C'est ainsi qu'un jour la verge de

Dieu frappera ceux qui, par leur conduite indécente, auront déshonoré la maison du Seigneur.

« Une maison doit être propre et nette comme une église, » dit un ancien proverbe vulgaire ; et l'habitant des campagnes apprécie toute la justesse de ce dicton, lorsque sortant de son échoppe sombre et enfumée il entre dans l'église, éclatante de lumière et remarquable de propreté. Non moins exempte de toute vaine pensée doit être notre âme, quand nous entrons dans le sanctuaire de la Divinité. Elle doit briller de l'éclatante lumière de la dévotion.

Venez, édifions-nous mutuellement,
Entrons volontiers dans la maison de Dieu.
Que tous ceux qui nous verront
Trouvent en nous un modèle de la vraie dévotion,
Et que notre conduite ne soit pour personne
Une cause de refroidissement dans la piété.

Pure de toute pensée frivole,
Et élevée par votre sainte parole,
Notre âme doit, en ce lieu consacré au Seigneur,
Prendre son essor vers les cieux;
Cependant la terre, vaste et spacieuse,
Est aussi le temple de sa gloire.

C'est pourquoi que chacun de nous,
Libre de tout souci,
Consacre le matin, les heures calmes du soir
Et une foule d'autres instants,
A servir Dieu chez soi ;
Que les cœurs de tous soient véritablement
Un temple dédié au Seigneur.

§ XII.

MOYENS DE BIEN PRIER.

Pour bien prier et pouvoir recueillir les fruits d'une piété agréable à Dieu, il faut:

A. *Se figurer qu'on est en la présence de Dieu et de ses élus.*—« Examinons, dit saint Eusèbe, évêque d'Emèse, avec quel respect de l'âme et du corps nous devons chanter et prier en face des anges, afin que nous ne les laissions pas vides, et qu'eux, à leur tour, ne nous laissent pas nous en retourner sans rien emporter, eux qui étaient venus pour recevoir nos prières. Mais que dis-je ! c'est l'époux lui-même qui est à la porte et qui frappe; or, quand nulle dévotion digne de lui ne sort de notre intérieur pour aller à sa rencontre, il se retire et se plaint en disant: « J'ai été attentif, j'ai écouté, et personne ne dit ce qui est bien » (Eusèbe, serm. I, *ad Excitand. devot.*).

EXEMPLES.

α. Comme on demandait au vénérable Bède, célèbre auteur ecclésiastique, quel moyen il fallait prendre pour chasser pendant la prière les distractions de son esprit, il répondit: « Le meilleur moyen d'y réussir, c'est de se figurer qu'on est sous les regards du Seigneur. »

β. Un religieux très-avancé dans la vertu priait un jour dans la maison de Dieu avec tant de ferveur, qu'il semblait presque se consumer de zèle. Quelques personnes lui ayant demandé comment il pouvait prier avec tant de piété, il répondit: « J'ai pour habitude, avant de prier, de recueillir mes pensées et de leur dire : « Venez, adorons le Seigneur, prosternons-nous devant lui, et implorons notre Créateur ; car il est le Seigneur notre Dieu » (*Ps.* XCIV, 6-7).

B. *Veiller sur nos sens extérieurs, principalement sur nos yeux, éloigner toute pensée terrestre, et faire en sorte que notre esprit s'isole le plus possible.* — Le fils de Sirach disait, dans l'Ancien Testament (*Eccli.*, XVIII, 23) : « Préparez votre âme avant la prière, et ne soyez pas comme ces hommes qui tentent Dieu. » — Le divin Sauveur nous donne le même conseil quand il nous dit (*Matth.*, VI, 6) : « Lorsque vous voudrez prier, entrez dans votre chambre ; et après en avoir fermé la porte, priez votre Père en secret. » Par ces paroles, le divin Sauveur veut non-seulement nous mettre en garde contre l'ostentation hypocrite des Pharisiens, mais encore nous avertir d'éviter dans la prière toutes les distractions provenant de l'extérieur. Saint Augustin, commentant les paroles qui précèdent, s'exprime ainsi : « Qu'est-ce à dire : fermer la porte ? — Cette porte a deux battants, celui des convoitises et celui de la crainte. Ou vous désirez quelque chose de temporel, et cela entre par un battant ; ou vous craignez quelque chose de temporel, et cela entre par l'autre battant. Fermez donc contre le démon les battants de la crainte et des convoitises, et ouvrez-les à Jésus-Christ, de telle sorte que vous désiriez le royaume des cieux et craigniez le feu de l'enfer. Le démon entre par les désirs mondains, Jésus-Christ entre par le désir de la vie éternelle ; le démon entre par la crainte des châtiments temporels, Jésus-Christ entre par la crainte du feu éternel » (S. August., *in Psalm.* CXLI).

C. *Persévérer infatigablement dans la prière.* — De même qu'on acquiert une plus grande habileté dans les ouvrages que l'on exécute souvent, de même on doit,

à mesure qu'on se livre à la pratique de la prière, le faire avec une dévotion de plus en plus grande. Nous pouvons donc faire ici l'application d'un ancien proverbe très-connu : « C'est en forgeant que l'on devient forgeron. » « Plus on prie souvent, dit à son tour saint Bonaventure, plus on aime la prière et plus elle devient efficace ; mais plus on prie rarement, plus la prière devient fastidieuse et repoussante » (S. Bonavent., lib. II, *de Profect.*, c. v).

D. *Méditer souvent sur l'immense valeur de la prière.* —Saint Anselme nous montre, par les paroles suivantes, combien la prière est excellente : « La prière est en quelque sorte une conversation familière avec Dieu ; car, en priant, le chrétien parle avec le Seigneur. Que l'âme fidèle réfléchisse donc avec quel respect, quelle humilité et quelle attention elle doit s'entretenir avec le Prince par excellence ; avec quelle crainte elle doit comparaître en présence du souverain Juge, avec quelle confiance elle doit s'aboucher avec le meilleur des amis, avec quel amour elle doit s'approcher du plus aimant des époux. Que l'homme mette donc toute son attention, tout son amour, tous ses efforts à s'entretenir avec Dieu ; qu'il n'y ait ni interruption, ni distraction de l'esprit » (S. Anselm., *ap. Bellarm.*, LIX, dist. 34).

VALEUR DE LA PRIÈRE.

Prière, vous le plus beau langage de l'esprit
Et la fille de la foi qui descend du ciel,
Vous portez à Dieu notre reconnaissance,
Et déposez dans son sein le poids de nos soucis.
C'est de votre bouche que part la force de la vie ;
C'est vous qui comblez nos vœux, vous qui

Couronnez l'espérance qui ressuscite des tombeaux.
C'est vous qui, nous arrachant de ce lieu d'exil,
Nous conduisez là-haut dans notre belle patrie.
(Al. Mair's *Warhheit im einfach. Gew.*)

E. *Mener une conduite vertueuse.*—L'histoire de Caïn et d'Abel nous prouve combien la crainte de Dieu et la vertu de piété de celui qui prie ajoutent de valeur à la prière. Nous savons, en effet, que Dieu prit plaisir au sacrifice d'Abel, parce que ce sacrifice partait d'un cœur vertueux et reconnaissant, et qu'il rejeta celui de Caïn, parce que son offrande venait d'une piété hypocrite. Cette vérité ressort également des paroles suivantes de l'apôtre saint Jacques (*Jacq.*, V, 16): « La prière assidue du juste a beaucoup de valeur. » Saint Augustin, docteur de l'Eglise, ajoute (S. Aug., *In serm. de Quadrages.*): « Pardonner à son ennemi, secourir les pauvres, voilà les deux ailes de l'oraison au moyen desquelles on prend son essor vers Dieu. » Quant à la raison pour laquelle la conduite vertueuse de celui qui prie peut seule communiquer une telle puissance à la prière, voici ce qu'enseigne à ce sujet le vénérable Bède (Bed. venerab., *de Templ. Salomon.*): « Ce qui contribue le plus à la pureté de la prière c'est de s'abstenir en tout lieu et en tout temps de tout ce qui est défendu; car ce que notre âme a éprouvé avant l'heure de la prière nous revient nécessairement à la pensée pendant que nous prions. »

L'œil artificiel—Siméon, homme renommé par sa probité, se rendit un jour à la ville avec son fils. Ils y rencontrèrent un jeune homme qui depuis peu avait perdu un œil; mais, chose surprenante, la place qu'il occupait était déjà remplie par un autre. D'abord, le fils de Siméon se méprit, et il fut

bien étonné de voir que le jeune homme avait recouvré son œil.

Lorsqu'ils se furent un peu éloignés, le fils raconta à son père comment il avait été d'abord trompé. « En quoi as-tu reconnu, lui demanda Siméon, que cet œil était en verre, et qu'il était artificiel?—C'était facile, répondit le fils, car il y manquait la douceur et la grâce.

—Tu as raison, répondit ce bon père. Eh bien, il en est de même de la prière de l'homme vicieux, c'est une prière sans vie, une prière purement artificielle et qui ne saurait plaire à Dieu ; car il lui manque la bonne volonté, qui seule peut lui communiquer la vraie douceur et la vraie lumière. »

AUTRES COMPARAISONS.

Le vin le plus précieux nous causerait du dégoût, s'il nous était offert dans un verre sale et malpropre. C'est ainsi que la prière qui vient d'un cœur corrompu ne saurait avoir d'autre effet que d'être souverainement désagréable au Seigneur, qui est le Saint par excellence.

De même qu'un mauvais arbre ne peut produire de bons fruits, de même la vraie dévotion ne saurait exister dans une âme perverse.

On ne saurait récolter des raisins sur des ronces, ni des figues sur des épines : c'est ainsi que le méchant est incapable de produire les fruits de la crainte de Dieu.

Comme l'eau qui vient d'un marais est impure et désagréable, ainsi les cœurs souillés ne sauraient produire que de mauvaises pensées.

LE TONNEAU.

Le cœur ressemble à un tonneau ;
S'il n'est pas exempt de lie,
Le meilleur vin lui-même
S'y corrompt (*Angel. Siles.*).

LA ROSE.

Dieu vous donnera lumière et force,
Il vous comblera de grâces au-dessus de toute espé-
Si votre âme lui est ouverte [rance,]
Comme une rose (*Idem*).

F. *Suivre l'exemple de Jésus-Christ et des saints.*— Le divin Sauveur nous a aussi donné dans la prière, comme en toutes choses, le plus bel exemple à imiter. La prière était son occupation favorite. Les saints, eux aussi, affectionnaient tout particulièrement l'oraison. Dans toutes leurs affaires les plus importantes, dans la joie comme dans les tribulations, ils élevaient leurs cœurs vers le Père céleste. Non contents de consacrer une partie de la journée à la prière, ils se levaient encore, à l'exemple de David, au milieu de la nuit, pour louer Dieu, et quand ils rendaient le dernier soupir, c'était encore la prière qui accompagnait leur âme dans le séjour de l'éternité.

Outre les exemples indiqués au CATÉCH. HISTOR., 1er vol., pag. 357-363, et dans le présent ouvrage, à l'appui de ce que nous venons de dire, nous ajouterons encore les suivants :

α. Nous lisons au sujet de sainte Nonne, la vertueuse mère de saint Grégoire de Nazianze, qu'elle commençait toutes ses journées par la prière, et lui consacrait tous les autres instants libres que lui laissaient ses travaux manuels.

β. *Sainte Théonille, martyre.* — La veuve sainte Théonille disait au juge inique qui l'avait fait maltraiter à cause de son inviolable attachement à la vraie foi : « J'ai passé ma vie dans les veilles, dans les jeûnes et dans la prière depuis l'époque où j'ai connu le vrai Dieu et abandonné le culte détestable des idoles. »

γ. *Saint Théodote, cabaretier.* — Lorsque saint Théodote fut arrivé sur la place où il devait être exécuté, il se jeta à genoux, et fit la prière suivante : « Seigneur Jésus-Christ, créateur du ciel et de la terre, qui ne délaissez point ceux qui espèrent en vous, je vous rends grâces de ce que vous avez daigné me faire citoyen de votre céleste Cité et participant de

votre royaume; je vous rends grâces de ce que vous avez daigné me faire vaincre le serpent et lui écraser la tête. Donnez la paix à vos serviteurs, et permettez que je sois la dernière victime offerte à la fureur de vos ennemis. Donnez la paix à votre Eglise, en la délivrant de la tyrannie du démon. Amen. »

δ. *Saint Germain.* — Saint Germain, évêque de Paris, restait souvent à l'église depuis huit heures du soir jusqu'au matin, pour y prier le Seigneur.

ε. *Les chrétiens de Séville.*—Lorsque le saint évêque Léander fut mort, les chrétiens de Séville supplièrent jour et nuit le Seigneur de leur donner un successeur digne de celui qui venait de mourir.

ξ. *Sainte Gertrude.*—Sainte Gertrude, abbesse du monastère d'Utrecht, passait presque toujours une grande partie de la nuit dans la prière, ou livrée à quelque lecture spirituelle.

η. *Saint Ferdinand.*—Saint Ferdinand, roi de Castille, avant de se livrer à n'importe quelle entreprise, commençait par la recommander à Dieu dans la prière, et par implorer les lumières et les bénédictions d'en haut.

θ. *Sainte Claire.*—Dans sainte Claire, fondatrice d'un ordre religieux, l'esprit de piété se développa de bonne heure. Quand ses compagnes s'amusaient à jouer, elle priait souvent. On la trouvait agenouillée dans sa chambre, et quand elle n'avait pas de chapelet, elle comptait ses prières avec un monceau de petites pierres.

ι. *Saint Fidèle de Sigmaringen.*—Déjà dans sa jeunesse saint Fidèle choisissait souvent la prière pour récréation.

κ. *Sainte Julienne de Falconieri.*—De sainte Julienne de Falconieri on raconte que dans sa piété filiale et enfantine, elle construisait de petits autels devant lesquels elle allait souvent prier, faire des lectures spirituelles, ou chanter les louanges du Seigneur (*Aus der Legende der Heilig.*).

Nous aussi, si nous prions comme il convient, nous pouvons participer aux bénédictions qui sont le fruit

d'une prière faite avec recueillement et dévotion. Quant à celui à qui ces moyens de bien prier ne servent de rien, parce qu'il ne veut pas en faire usage, il ne reste plus qu'à lui souhaiter de voir se réaliser en lui cet ancien proverbe : « Nécessité apprend à prier, » que Dieu lui-même le prenne à son école, et lui apprenne sur l'âpre et rude voie des souffrances la crainte de Dieu et la piété.

§ XIII.

LIVRES DE PRIÈRES.

Il existe quantité de personnes qui, tout en souhaitant rendre à Dieu le culte et l'adoration qui lui sont dus, ne savent pas, en priant, exprimer leurs sentiments comme elles le voudraient. Incapables d'arrêter et de fixer leurs pensées par des formes sensibles et précises, elles sont facilement distraites et troublées par des préoccupations étrangères. C'est surtout à ces sortes de personnes que les livres de prières sont d'une grande utilité. En effet, les livres de piété renfermant de pieuses pensées, ils peuvent contribuer à élever notre âme vers Dieu, nous aider à méditer sur les vérités divines et remplir notre cœur d'aspirations toutes célestes. Ils sont comme des vases sur lesquels l'encens de notre prière est offert au Seigneur. Ces livres de piété sont nombreux, il y en a pour toutes les conditions et pour tous les âges. Parmi les plus recommandables et les plus édifiants, nous citerons les livres de Sailer, de Hauber, Seibt, Wieser, Jaïs (Bonne semence sur une bonne terre), de M. Reiter et de K. Nack ; un

ouvrage précieux pour l'âge adulte est celui de Reiter, « l'Ange gardien » ; les plus convenables pour les enfants sont les petits livres d'Ægidius Jais et de Chr. de Schmid. Un bon livre de prières pour un chrétien est chose extrêmement importante; aussi, quand il le peut, ne doit-il jamais négliger de se le procurer. Malheureusement, il en existe de nos jours un fort grand nombre qui ne sont remplis que de phrases pompeuses, de termes boursoufflés et d'expressions inintelligibles ; il y en a même plusieurs qui, dans un langage rempli de termes empruntés à la piété, ne sont qu'un poison mélangé de sucre, offert aux innocents par d'habiles séducteurs. Il est donc d'une souveraine importance d'abandonner le choix de ses livres de prières à des hommes compétents, tels que le pasteur ou le confesseur; ou bien, quand on ne peut le faire, de prendre pour principe de n'en acheter aucun qui ne soit revêtu de l'approbation de l'évêque. Un mauvais livre de prières, surtout quand il est écrit avec art, ressemble à une coupe d'or couronnée de roses, mais remplie d'un poison mortel. Au contraire, un bon livre de prières, composé dans l'esprit de la sainte Ecriture, et puisé dans les écrits des docteurs de l'Eglise, mérite, quand nous le lisons assidûment et que nous observons les règles qui y sont tracées, d'être appelé un trésor pour toute la vie; il nous offre souvent plus d'avantages que tout l'or et l'argent que nous pourrions posséder.

EXEMPLES.

a. Conversion d'un pécheur. — Une pieuse demoiselle, nommée de Wall, habitait une campagne située à une lieue de la ville. Un soir, alors qu'elle était déjà au lit, et que, selon

son habitude, elle lisait dans un livre de piété, un carrosse vint à passer devant la maison. C'était quelqu'un qui venait pour emmener cette jeune personne à la ville, auprès d'une de ses amies malade. Elle partit sur-le-champ, accompagnée de sa femme de chambre et de son domestique.

Un voleur, profitant de l'occasion, monta au moyen d'une échelle jusqu'à la fenêtre de la demoiselle, entra dans sa chambre, alluma une chandelle, et regarda partout s'il ne trouverait pas quelque objet précieux bon à mettre dans sa besace.

Il aperçut sur une petite table de nuit à côté du lit un livre de prières ouvert, et tout près de là un chandelier surmonté d'une bougie éteinte. Il regarde dans le livre et y lit ces paroles: « Mon Dieu, accordez-moi la grâce de passer cette journée sans vous offenser. — Oh! alors, comme je dormirais paisiblement. — Puissé-je passer tout le reste de ma vie sans pécher! Comme ma mort serait douce; le trépas, qui est si amer pour tant d'hommes, ne serait pour moi qu'un tranquille sommeil! »

Ces paroles allèrent tellement au cœur du voleur, que, laissant tout à sa place, il se hâta de descendre par la fenêtre, et dès ce moment ne vola plus la valeur d'un centime. — Sur son lit de mort, il raconta cette histoire à ses enfants, les exhorta à porter constamment dans leur cœur la parole de Dieu, et à prier souvent et avec dévotion (*Chr. v. Schmid*).

b. Une femme malade. Le Nestor des évêques de l'Allemagne, le vénérable Bernard Galura, prince-archevêque de Brixen, mort le 17 mai 1856, raconte dans la préface de son excellent ouvrage à l'usage des malades, intitulé: *l'Histoire Sainte dans la main d'un malade,* l'histoire suivante: « Au mois d'octobre 1803, je passai la nuit à Salzbourg, et pendant la soirée, je fis ma visite au président du Consistoire. Je ne fus pas plus tôt arrivé chez lui qu'il débuta ainsi: « Je suis un grand partisan de vos écrits, et pendant mes voyages j'ai coutume de prendre un livre avec moi. Nommé chanoine de Passau, et obligé par conséquent de me rendre en cette ville, je me demandai avant de partir quel livre j'emporterais avec moi. Aussitôt « l'Ecriture sainte dans les mains d'un malade » me vint à la pensée. Je ris de ma simplicité. Chanoine de Passau, que feras-tu de

ce livre dans cette ville? Cette pensée ne me quittait pas. N'importe, me dis-je, je prendrai « l'Ecriture sainte dans les mains d'un malade, » et je le fis. A peine arrivé à Passau, je fus appelé auprès d'une femme souffrante. Alors mes yeux commencèrent à s'ouvrir ; je mis le livre dans ma poche, et je partis.

« Monsieur, me dit la malade, j'éprouve de grandes souffrances; tout ce qu'on me dit ne me procure aucune consolation, et pourtant j'en ai grand besoin.

— Serez-vous satisfaite, lui dis-je, si c'est le Seigneur qui vous console? Je vais vous lire ses paroles de consolation. » Je le fis, après avoir cherché dans le livre les passages qui me parurent convenir davantage à une personne souffrante. Je visitai de temps en temps la malade, je lui fis cadeau du livre, elle y lut et devint calme. Avec ce livre en main, elle mourut résignée et pleine de consolations. »

LE LIVRE DE PRIÈRES DE LA NATURE.

La nature est un grand livre de prières constamment ouvert devant nous. Un magnifique cantique de louanges à la gloire de Dieu est écrit sur les feuilles vertes des prairies, des campagnes et des bosquets, avec les lettres rouges, bleues et blanches des fleurs. L'hiver fournit un papier d'une blancheur éclatante, et ce papier, c'est le printemps qui le remplit.

Les montagnes et les rochers, en élevant leurs cimes vers les cieux, exaltent la puissance du Très-Haut.

La douce flamme du soleil, qui illumine l'aurore et le couchant, nous rappelle ce que nous devons au Créateur.

On trouve aussi dans ce livre les chants les plus gracieux, les mélodies les plus suaves et les plus variées, depuis la voix pleine, majestueuse et terrible des ouragans et des tempêtes en passant par les voies moyennes des cascades et des chants d'oiseaux, jus-

qu'au léger bruissement du zéphyr du soir qui caresse les jardins et les bosquets, et jusqu'au doux murmure des ruisseaux.

Ce livre renferme aussi des sermons. Par exemple, les feuilles jaunâtres qui tombent en automne proclament le néant des choses de la terre ; et les étoiles de la nuit portent écrites en lettres d'or et d'argent les espérances de l'homme et la félicité qui l'attend dans les cieux (*Blumenlese*).

PENSÉES A METTRE DANS UN LIVRE DESTINÉ A ÊTRE DONNÉ EN CADEAU.

Aux heures de saint et doux ravissement
Où le cœur, plein d'espérance, s'élève vers l'Eternel,
Où, plein d'humilité et touché de repentir,
Il lui confie si volontiers ses peines,
Puisse ce livre vous offrir ses consolations !
S'il parvient à calmer les angoisses de votre cœur,
Et si du ciel la paix descend sur vous comme une rosée,
Alors il aura rempli son but.

§ XIV.

PRIÈRES RIMÉES.

C'est une vieille expérience que les prières rimées, en gravant profondément dans la mémoire de l'enfant les principes de la piété, contribuent puissamment à développer dans la jeunesse le sentiment religieux et laissent au fond de son âme des impressions qui durent autant que la vie.

Plus d'un jeune homme, égaré par la fougue des passions, a rencontré dans un court proverbe, ou dans

quelque prière en vers qu'il avait appris à l'école dans son enfance, un rayon de lumière qui, dans un moment critique, l'a empêché de tomber dans l'abîme de la perdition, et l'a ramené dans les sentiers de la vertu.

J'ai donc lieu d'espérer que les maîtres chargés de l'éducation de la jeunesse, à laquelle cet ouvrage est particulièrement destiné, ne me désapprouveront point de leur offrir ici une petite collection de prières ou de pieuses pensées revêtues des formes de la poésie [1].

POUR SE METTRE EN LA PRÉSENCE DE DIEU [2].

Parle, parle, Seigneur, ton serviteur écoute :
Je dis ton serviteur, car enfin je le suis;
Je le suis, je veux l'être, et marcher dans ta route
Et les jours et les nuits.

Remplis-moi d'un esprit qui me fasse comprendre
Ce qu'ordonnent de moi tes saintes volontés,
Et réduis mes désirs au seul désir d'entendre
Tes hautes vérités.

Je ne veux ni Moïse à m'enseigner tes voies,
Ni quelque autre prophète à m'expliquer tes lois :
C'est toi, qui les instruis, c'est toi, qui les envoies,
Dont je cherche la voix.

Parle pour consoler mon âme inquiétée,
Parle pour la conduire à quelque amendement;
Parle, afin que ta gloire, ainsi plus exaltée,
Croisse éternellement.

[1] Les morceaux suivants sont empruntés aux Œuvres de P. Corneille; nous avons jugé à propos, au lieu de donner une traduction littérale, de remplacer les citations de l'auteur par des strophes françaises également en vers. (*Note du Trad.*)

[2] IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, livre III, chapitre II.

ACTIONS DE GRACES A DIEU[1].

Je te bénis, Père céleste,
Père de mon divin Sauveur,
Qui rends en tous lieux ta faveur
Pour tes enfants si manifeste.

J'en suis le plus pauvre et le moindre,
Et tu daignes t'en souvenir :
Combien donc te dois-je bénir,
Et combien de grâces y joindre !

Tu répands tes douceurs soudaines
Sur l'amertume des ennuis ;
Et, tout indigne que j'en suis,
Tu consoles toutes mes peines.

J'en bénis ta main paternelle,
J'en bénis ton fils Jésus-Christ,
J'en rends grâces au Saint-Esprit :
A tous les trois gloire éternelle !

Redouble tes faveurs divines,
Visite mon cœur plus souvent ;
Et, pour le rendre plus fervent,
Instruis-le dans tes disciplines.

Affranchis-le de tous ses vices,
Déracine ses passions ;
Efface les impressions
Qu'y forment les molles délices.

Qu'ainsi purgé par ta présence,
A tes pieds je le puisse offrir,
Net pour t'aimer, fort pour souffrir,
Stable pour la persévérance.

1 IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, livre III, chapitre V.

ACTE D'AMOUR [1].

O mon Dieu, mon amour unique,
Regarde mon cœur et ma foi !
Reçois-les, et sois tout à moi,
Comme tout à toi je m'applique.

Dilate mon cœur et mon âme,
Pour les remplir de plus d'amour ;
Et fais-leur goûter nuit et jour
Ce que c'est qu'une sainte flamme.

Qu'ils trouvent partout des supplices,
Hormis aux douceurs de t'aimer;
Qu'ils se baignent dans cette mer;
Qu'ils s'abîment dans ces délices.

Que je t'aime plus que moi-même;
Que je m'aime en toi seulement,
Et qu'en toi seul pareillement
Je puisse aimer quiconque t'aime.

Que mon âme enfin tout entière,
Et toute à toi jusques aux abois,
Suive les amoureuses lois
Que lui montrera ta lumière.

ACTE D'HUMILITÉ [2].

Seigneur, t'oserai-je parler,
Moi qui ne suis que cendre et poussière,
Qu'un vil extrait d'une impure matière,
Qu'au seul néant on a droit d'égaler?
Ta clarté m'expose à mes yeux,
Je me vois tout entier, et j'en vois d'autant mieux
Quels défauts ont suivi ma honteuse naissance;
Je vois ce que je suis, je vois ce que je fus,

[1] IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, livre III, chapitre V.
[2] IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, livre III, chapitre VIII.

Je vois d'où je viens; et, confus
De ne voir que de l'impuissance,
Je m'écrie : « O mon Dieu, que je m'étais déçu !
Je ne suis rien, et n'en avais rien su. »

Cependant, Monarque suprême,
Ton immense bénignité
Sur l'indigne et sur l'ingrat même
Répand sa libéralité.

De ces sources inépuisables
Fais sur nous déborder les flots ;
Rends-nous humbles, rends-nous dévots,
Rends-nous reconnaissants, rends-nous inébranlables :
Relève-nous le cœur sous nos maux abattu,
Attire-nous à toi par une sainte amorce,
Toi qui seul es notre vertu,
Notre salut et notre force.

RÉSIGNATION EN DIEU [1].

O mon Dieu, si ton bon plaisir
S'accorde à ce que je souhaite,
Donne-m'en le succès conforme à mon désir :
Sinon, ta volonté soit faite !

Si ta gloire peut s'exalter
Par l'effet où j'ose prétendre,
Permets qu'en ton saint nom je puisse exécuter
Ce que tu me vois entreprendre.

S'il doit servir à mon salut,
Si mon âme en tire avantage,
Ainsi que ton honneur en est l'unique but,
Que te servir en soit l'usage !

Mais s'il est nuisible à mon cœur,
S'il est inutile à mon âme,
Daigne éteindre, ô mon Dieu, cette frivole ardeur,
Et remplis-moi d'une autre flamme !

[1] IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, livre III, chapitre XV.

Tu vois ce qui m'est le meilleur,
De mes maux tu sais le remède:
Regarde mon désir, et règle-le, Seigneur,
Ainsi que tu veux qu'il succède.

Donne-moi ce que tu voudras,
Choisis le temps et la mesure;
Et, comme il te plaira, daigne étendre le bras
Sur ta chétive créature.

Vois-moi gémir et travailler,
Et pour tout fruit ne me destine
Que ce qui te plaît mieux, et qui fait mieux briller
L'éclat de ta gloire divine.

Ordonne de tout mon emploi
Par ta providence suprême;
Agis partout en maître, et dispose de moi
Sans considérer que toi-même.

Tel qu'un esclave prêt à tout,
Pour toi, non pour moi, je veux vivre,
C'est là mon seul désir : puissé-je jusqu'au bout,
O mon Dieu, dignement le suivre!

PRÉPARATION A LA COMMUNION [1].

Je m'approche, Seigneur, plein de la confiance
Que tu veux que je prenne en ta haute bonté;
Je m'approche en malade, avec impatience
De recevoir de toi la parfaite santé.

Je cherche en altéré la fontaine de vie,
Je cherche en affamé le pain vivifiant;
Et c'est sur cet espoir que mon âme ravie
Au Monarque du ciel présente un mendiant.

Mais que dois-je penser à cette table sainte?
M'approchant de mon Dieu, de quoi m'entretenir?
J'y porte du respect, du zèle et de la crainte,
Et ne le puis assez respecter ni bénir.

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, livre IV, chapitre II.

Je n'ai rien de meilleur ni de plus salutaire
Que de m'humilier devant ta majesté,
Et tenir les yeux bas sur toute ma misère,
Pour élever d'autant l'excès de ta bonté.

Tu viens jusques à moi pour loger en moi-même;
Tu m'invites toi-même à ces divins banquets,
Où la profusion de ton amour extrême
Sert un pain angélique et de célestes mets.

Ce pain, ce mets sacré que tu nous y fais prendre,
C'est toi, c'est ton vrai corps, arbitre de mon sort;
Pain vivant, qui du ciel as bien voulu descendre
Pour redonner la vie aux enfants de la mort.

Qu'en cet effort d'amour tes œuvres admirables
Montrent de ta vertu le pouvoir éclatant !
Et que ces vérités sont pour nous ineffables,
Que ta voix exécute aussitôt qu'on l'entend !

Par tes transports de joie et de reconnaissance,
Bénis ton Dieu, mon âme, en ce val de malheurs,
Où tu reçois ainsi de sa toute-puissance
Un don si favorable à calmer tes douleurs.

Sais-tu qu'autant de fois que ton zèle s'élève
A prendre du Sauveur le véritable corps,
L'œuvre de son salut autant de fois s'achève,
Et de tous ses tourments t'applique les trésors?

Il n'a rien mérité qu'il ne t'y communique;
Et, comme son amour ne peut rien refuser,
Sa bonté toujours pleine et toujours magnifique
Est un vaste océan qu'on ne peut épuiser.

POUR PRÉSENTER A DIEU TOUS NOS BESOINS DANS LA COMMUNION [1].

Source de tous les biens où nous devons prétendre,
Aimable et doux Sauveur,
Qu'en cet heureux moment je souhaite de prendre
Avec pleine ferveur;

[1] IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, livre IV, chapitre XVI.

De toutes mes langueurs, de toutes mes faiblesses
Tes yeux sont les témoins,
Et, du plus haut du ciel d'où tu fais tes largesses,
Tu vois tous mes besoins.

Chasse tous mes glaçons par cette heureuse flamme
Qu'allume ton amour,
Et sur l'aveuglement qui règne dans mon âme
Répands un nouveau jour.

De la terre pour moi rends les douceurs amères,
Quoi qu'on m'y puisse offrir;
Mêle aux sujets d'ennuis, mêle aux succès contraires
Les plaisirs de souffrir.

Elève tout mon cœur au-dessus du tonnerre,
Fixe-le dans les cieux,
Et ne le laisse plus divaguer sur la terre
Vers ce qui brille aux yeux.

Sois l'unique douceur, sois l'unique avantage
Qui le puisse arrêter;
Sois seul toute la viande, et seul tout le breuvage,
Qu'il se plaise à goûter.

Deviens tout son amour, toute son allégresse,
Tout son bien, tout son but;
Deviens toute sa gloire et toute sa tendresse,
Comme tout son salut.

Daigne enfin, ô mon Dieu, par ta bonté suprême,
A tel point l'enflammer,
Qu'il s'embrase, consume et transforme en toi-même,
A force de t'aimer.

DES TENTATIONS [1].

Dans la retraite la plus sainte,
Il n'est si haut détachement,
Qui, des tentations affranchi pleinement,

[1] IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, livre I[er], chapitre XIII.

N'en sente quelquefois l'atteinte :
Mais il en demeure ce fruit
Dans une âme bien recueillie,
Que leur attaque l'humilie :
Elle la purge, elle l'instruit;
Elle en sort glorieuse, elle en sort couronnée,
Et plus humble, et plus nette, et plus illuminée.

La flamme est l'épreuve du fer,
La tentation l'est des hommes :
Par elle seulement on voit ce que nous sommes,
Et si nous pouvons triompher.
Lorsqu'à frapper elle s'apprête,
Fermons-lui la porte du cœur :
On en sort aisément vainqueur,
Quand dès l'abord on lui fait tête.
Qui résiste trop tard a peine à résister,
Et c'est au premier pas qu'il la faut arrêter.

D'une simple et faible pensée
L'image forme un trait puissant;
Elle flatte, on s'y plaît; elle émeut, on consent;
Et l'âme en demeure blessée.
Ainsi notre fier ennemi
Se glisse au dedans et nous tue,
Quand l'âme soudain abattue
Ne lui résiste qu'à demi;
Et, dans cette langueur, pour peu qu'il l'entretienne,
Des forces qu'elle perd il augmente la sienne.

La patience en Jésus-Christ,
Et le grand courage en nos peines,
Font plus avec le temps que les plus rudes gênes
Dont se tyrannise un esprit.
Supplions Dieu qu'il nous console;
Qu'il nous secoure en notre ennui :
Saint Paul nous l'a promis pour lui;
Il dégagera sa parole,
Et tirera pour nous ce fruit de tant de maux,
Qu'ils rendront notre foi égale à nos travaux.

DES ENTRETIENS INUTILES [1].

Fuis l'embarras du monde autant qu'il est possible :
Ces entretiens du siècle ont trop d'inanité,
Et la paix y rencontre un obstacle invincible,
Lors même qu'on s'y mêle avec simplicité..

Soudain l'âme est souillée, et tout le cœur esclave
Des vains amusements qu'ils savent nous donner :
Leur force est merveilleuse, et pour un qui les brave,
Mille à leurs faux appas se laissent enchaîner.

Leur amorce flatteuse a l'art de nous surprendre,
Le poison qu'elle glisse est aussitôt coulé;
Et je voudrais souvent n'avoir pu rien entendre,
Ou n'avoir vu personne, ou n'avoir point parlé.

Le peu de soin qu'on prend de tout ce qui regarde
Les biens spirituels dont l'âme s'enrichit,
Pose sur notre langue une mauvaise garde,
Et fait ce long abus sous qui l'homme blanchit.

Parlons, mais dans une humble et sainte conférence,
Qui nous puisse acquérir cette sorte de biens :
Dieu les verse toujours par delà l'espérance,
Quand on s'unit en lui par de tels entretiens.

DES BONNES ŒUVRES [2].

Le mal n'a point d'excuse; il n'est espoir, surprise,
Intérêt, amitié, faveur, crainte, malheurs,
Dont le pouvoir nous autorise
A rien faire ou penser qui porte ses couleurs.

Une bonne action a toujours grand mérite;
Mais pour servir un autre il nous la faut quitter :
C'est sans la perdre qu'on la quitte,
Et cet échange heureux nous fait plus mériter.

[1] IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, livre Ier, chapitre X.
[2] IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, livre Ier, chapitre XV.

La plus haute après tout n'attire aucune grâce,
Si par la charité son effet n'est produit :
Mais la plus faible et la plus basse,
Partant de cette source, est toujours de grand fruit.

Ce grand juge des cœurs perce d'un œil sévère
Les plus secrets motifs de nos intentions,
Et sa justice considère
Ce qui nous fait agír, plus que nos actions.

Celui-là fait beaucoup, en qui l'amour est forte;
Celui-là fait beaucoup, qui fait bien ce qu'il fait;
Celui-là fait bien, qui se porte
Plus au bien du commun qu'à son propre souhait.

Oh ! qui pourrait avoir une faible étincelle
De cette véritable et pure charité,
Que bientôt sa clarté fidèle
Lui ferait voir qu'ici tout n'est que vanité !

MISÈRES DE LA VIE HUMAINE [1].

Mortel, ouvre les yeux, et vois que la misère
Te cherche et te suit en tout lieu,
Et que toute la vie est une source amère,
A moins qu'elle tourne vers Dieu.

Il n'est emploi ni rang dont la grandeur se pare
De cette inévitable loi,
Et ceux qu'on voit porter le sceptre ou la tiare
N'en sont pas plus exempts que toi.

Tant qu'à ce corps fragile un souffle nous attache,
Tel est à tous notre malheur,
Que le plus innocent ne se peut voir sans tache,
Ni le plus content sans douleur.

Le plein calme est un bien hors de notre puissance;
Ici-bas aucun n'en jouit;
Il descendit du ciel avec notre innocence;
Avec elle il s'évanouit.

[1] Imitation de Jésus-Christ, livre Ier, chapitre XXII.

Comme ces deux trésors étaient inséparables,
Un moment perdit tous les deux;
Et le même péché qui nous fit tous coupables
Nous fit aussi tous malheureux.

C'est donc avec raison que l'âme s'humilie,
Se mésestime, se déplaît,
Toutes les fois qu'en soi fortement recueillie,
Elle examine ce qu'elle est.

Elle voit clairement que ce que fait la grâce
Par de longs et rudes travaux,
Un peu de négligence en un moment l'efface,
Et nous rend tous nos premiers maux.

Que sera-ce de nous au bout d'une carrière
Où s'offrent combats sur combats,
Si notre lâcheté déjà tourne en arrière,
Et perd haleine au premier pas?

DE LA BONNE CONSCIENCE [1].

Droite et sincère conscience,
Digne gloire des gens de bien,
Oh! que ton témoignage est un doux entretien,
Et qu'il mêle de joie à notre confiance,
Quand il ne nous reproche rien!

Malgré le monde et ses murmures,
Homme, tu sauras vivre en paix,
Si ton cœur est d'accord de tout ce que tu fais,
Et s'il ne porte point de secrètes censures
Sur la chaleur de tes souhaits.

Aime les avis qu'il t'envoie,
Embrasse leur correction;
Et, pour te bien tenir en ta possession,
Jamais ne te hasarde à prendre aucune joie
Qu'après une bonne action.

[1] IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, livre II, chapitre X.

Ris cependant des vains mélanges
Qu'ici le monde aime à former;
Il a beau t'applaudir ou te mésestimer,
Tu n'en es pas plus saint pour toutes ses louanges,
Ni moindre pour t'en voir blâmer.

Ce que tu vaux est en toi-même;
Tu fais ton prix par tes vertus;
Tous les encens d'autrui demeurent superflus,
Et ce qu'on est aux yeux du Monarque suprême,
On l'est partout, et rien de plus.

Fais toujours bien, et fuis le crime,
Sans t'en donner de vanité;
Du mépris de toi-même arme ta sainteté.
Bien vivre et ne s'enfler d'aucune propre estime,
C'est la parfaite humilité.

ABRÉGÉ DE LA PERFECTION CHRÉTIENNE [1].

Maintenant que je vois ton âme plus capable
De mettre un frein à tes souhaits,
Je te veux enseigner comme on obtient la paix
Et la liberté véritable.

En premier lieu, mon fils, tâche plutôt de faire
Le vouloir d'autrui que le tien :
Aime si peu l'éclat, le plaisir et le bien,
Que le moins au plus se préfère.

Cherche le dernier rang, prends la dernière place,
Vis avec tous comme sujet,
Et donne à tous tes vœux pour seul et plein objet
Qu'en toi ma volonté se fasse.

Qui de ces quatre points embrasse la pratique,
Prend le chemin du vrai repos,
Et s'y conservera, pourvu qu'à tous propos
A leur saint usage il s'applique.

1 IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, livre III, chapitre XXIII.

LES MALHEURS DE LA VIE, ET DES TROMPERIES DU MONDE[1].

Qu'une affliction passe, une autre lui succède;
Souvent elle renaît de son propre remède,
Et rentre du côté qu'on la vient de bannir:
Un combat dure encor, que mille autres surviennent,
Et cet enchaînement dont ils s'entre-soutiennent
Fait un cercle de maux qui ne saurait finir.

Peut-on avoir pour toi quelque amour, quelque estime,
O vie! ô d'amertume affreux et vaste abîme,
Cuisant et long supplice et de l'âme et du corps?
Et, parmi les malheurs dont je te vois suivie,
A quel droit gardes-tu l'aimable nom de vie,
Toi dont le cours funeste engendre tant de morts!

On t'aime cependant, et la faiblesse humaine,
Bien qu'elle voie en toi les sources de sa peine,
Y cherche avidement celle de ses plaisirs:
Le monde est un pipeur, on dit assez qu'il trompe,
On déclame assez haut contre sa vaine pompe,
Mais on ne laisse point d'y porter ses désirs.

Les appétits des sens, la brutale avarice,
L'orgueil qui veut monter au gré de son caprice,
Enfantent cet amour que nous avons pour lui:
Les angoisses d'ailleurs, les peines, les misères,
Qui les suivent partout comme dignes salaires,
En font naître à leur tour le dégoût et l'ennui.

Mais une âme à l'aimer lâchement adonnée,
Par d'infâmes plaisirs en triomphe menée,
Ne considère point ce qui le fait haïr:
Ce fourbe à ses regards déguise toutes choses,
Lui peint les nuits en jours, les épines en roses,
Et ses yeux subornés aident à la trahir.

Le vrai, le plein mépris des vanités mondaines
Rétablit en nos cœurs ces clartés vraiment saines,

[1] IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, livre III, chapitre XX.

Que son flatteur éclat ne saurait éblouir :
Nous voyons comme il trompe, et se trompe lui-même;
Nous le voyons se perdre et perdre ce qu'il aime,
Au milieu des faux biens dont il pense jouir.

CANTIQUE DE LA SAINTE VIERGE [1].

Le Magnificat.

Après un si haut privilége
Dont il plaît au Seigneur de me gratifier,
Je me dois tout entière à le magnifier,
Et mon silence ingrat serait un sacrilége,

Quand même je voudrais me taire,
Un doux emportement parlerait malgré moi;
Et cet excès d'honneur m'est une forte loi
D'épanouir mon âme en Dieu, mon salutaire.

Il a regardé ma bassesse,
Il a du haut des cieux daigné s'en souvenir;
Et depuis ce moment tout le siècle à venir
Publîra mon bonheur par des chants d'allégresse.

La merveille tant attendue
De son pouvoir en moi fait voir l'immensité;
Et je dois de son nom bénir la sainteté,
Dont la vive splendeur sur moi s'est répandue.

De sa miséricorde sainte
L'effort de race en race enfin tombe sur nous;
Il en fait part à ceux qui craignent son courroux,
Et je porte le prix d'une si digne de crainte.

Son bras a montré sa puissance;
Les projets les plus vains, il les a dispersés;
Les desseins les plus fiers, il les a renversés;
Et du plus haut orgueil abattu l'insolence.

Les plus invincibles monarques
Se sont vus par sa main de leur trône arrachés;

[1] *En saint* LUC, chapitre I.

Et ceux que la poussière avait tenus cachés
Ont reçu de son choix les glorieuses marques.

Ce choix de ses faveurs solides
A su remplir de biens ceux que pressait la faim;
Et ceux qui puisaient l'or chez eux à pleine main,
Sa juste défaveur les a renvoyés vides.

C'est ce qui nous donne assurance
Qu'il a pris Israël en sa protection,
Et n'a point oublié la grâce dont Sion
Avait droit de flatter son illustre espérance.

Il la promit avec tendresse,
Abraham et ses fils en avaient son serment :
Tout ce qu'il leur jura paraît en ce moment,
Et ce miracle enfin dégage sa promesse.

Gloire au Père, cause des causes,
Gloire au Verbe incarné, gloire à l'Esprit divin,
Telle encor maintenant et telle encor sans fin
Qu'elle était en tous trois avant toutes les choses.

DE LA VRAIE LIBERTÉ [1].

Ceux qui pensent ici posséder quelque chose,
La possèdent bien moins qu'ils n'en sont possédés;
Et ceux dont l'amour-propre en leur faveur dispose
Sont autant de captifs par eux-mêmes gardés.

Les appétits des sens ne font que des esclaves;
La curiosité comme eux a ses liens ;
Et les plus grands coureurs ne courent qu'aux entraves
Que jettent sous leurs pas les charmes des faux biens.

Ils recherchent partout les douceurs passagères,
Plus que ce qui conduit jusqu'à l'éternité;
Et souvent pour tout but il se font des chimères,
Qui n'ont pour fondement que l'instabilité.

[1] IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, livre III, chapitre XXXII.

Hors ce qui vient de Dieu, tout passe, tout s'envole,
Tout en son vrai néant aussitôt se résout;
Et, pour te dire tout d'une seule parole,
Quitte tout, mon enfant, et tu trouveras tout.

DE LA MORT [1].

Qui prend soin de sa conscience
Ne considère dans la mort
Que la porte aimable d'un sort
Digne de son impatience.
Heureux l'homme dont en tous lieux
Son image frappe les yeux,
Que chaque moment y prépare,
Qui la regarde comme un prix,
Et de soi-même se sépare
Pour n'en être jamais surpris.

Qu'un saint penser t'entretienne
Quand un autre rend les abois;
Tu seras tel que tu le vois,
Et ton heure suivra la sienne.
Aussitôt que le jour te luit,
Doute si jusques à la nuit
Ta vie étendra sa durée;
Et, la nuit, reçois le sommeil,
Sans la croire plus assurée
D'atteindre au retour du soleil.

Tiens ton âme toujours si prête,
Que ce glaive en l'air suspendu
Jamais sans en être attendu
Ne puisse tomber sur ta tête.
Avec combien de déplaisirs
Voudrait un cœur gros de soupirs
Pouvoir haïr lors ce qu'il aime,
Et combien avoir acheté

[1] Imitation de Jésus-Christ, livre Ier, chapitre XXIII.

Le temps de prendre sur soi-même
Vengeance de sa lâcheté.

Prends peu d'assurance aux prières
Qu'on te promet après ta mort,
Et pour te faire un saint effort
N'attends point les heures dernières.
L'espérance au secours d'autrui
N'est pas toujours un bon appui
Près de la Majesté suprême;
Et, si tu veux bien négliger
Toi-même le soin de toi-même,
Peu d'autres s'en voudront charger.

Travaille donc, et sans remise;
Chaque moment est précieux,
Chaque instant peut t'ouvrir les cieux;
Prends un temps qui te favorise
Quiconque à la mort se résout,
Qni la voit et la craint partout,
A peu de chose à craindre d'elle;
Et le plus assuré secours
Contre les traits d'une infidèle,
C'est de s'en défier toujours.

Tandis que le temps favorable
Te donne loisir d'amasser,
Amasse, mais sans te lasser,
Une richesse perdurable.
Fais tout ce que tu peux de bien,
Donne aux saints devoirs d'un chrétien
Tout ce que Dieu te donne à vivre :
Tu ne sais quand tu dois mourir,
Et moins encor ce qui doit suivre
Les périls qu'il y faut courir.

Fais des amis pour l'autre vie;
Honore les saints ici-bas,
Et tâche d'affermir tes pas
Dans la route qu'ils ont suivie.

Range-toi sous leur étendard,
Afin qu'à l'heure du départ
Ils fassent pour toi des miracles,
Et qu'ils courent te recevoir
Dans ces lumineux tabernacles
Où la mort n'a point de pouvoir.

Pousse jusqu'au ciel tes prières
Par de sacrés élancements;
Joins-y mille gémissements,
Joins-y des larmes journalières.
Ainsi ton esprit bienheureux
Puisse d'un séjour dangereux
Passer en celui de la gloire !
Ainsi la mort pour l'y porter
Règne toujours en ta mémoire!
Ainsi Dieu te daigne écouter!

§ XV.

DE LA PRIÈRE DU SEIGNEUR EN GÉNÉRAL.

Un homme possesseur d'une grande fortune avait un fils qui, ayant achevé ses années d'études, était sur le point de partir pour l'étranger. En prenant congé de lui, son père, visiblement ému, lui donna pour son voyage une foule de bons conseils, lui fit présent d'un livre de prières où il avait inscrit son nom, et les larmes aux yeux: « Mon cher fils, lui dit-il, gardez précieusement ce cadeau de votre père qui vous aime tant, faites-y de fréquentes lectures; réfléchissez mûrement sur ce que vous aurez lu, et il sera pour vous une source d'abondantes bénédictions. »

Le jeune négociant parut d'abord vouloir répondre à l'attente de son père ; car il priait et travaillait volontiers. Mais, au bout de quelque temps, il fréquenta de mauvaises compagnies, qui le firent entrer dans la voie du crime et de la débauche. La prière devint alors pour lui un fardeau insupportable, et, au lieu de travailler, il passa son temps à boire et à jouer. Ce genre de vie licencieux le plongea dans des dettes immenses, et le regret qu'il éprouva en voyant le mauvais état de ses affaires le fit tomber dans une longue et douloureuse maladie, qui fut le moyen dont se servit Dieu pour le ramener dans la bonne voie ; car il y apprit à mieux connaître Dieu. Abandonné de ses amis infidèles, qui se souciaient plus de leurs vains amusements que de leur camarade malade et retiré dans une pauvre mansarde, il passa des heures biens longues et bien pénibles. Enfin, il lui vint à la pensée de chercher le livre de prières que lui avait donné son vertueux père, et que, dans la nécessité où il se trouvait, il aurait sans doute vendu volontiers s'il avait trouvé un acheteur. Il l'exhuma de la poussière, et se mit, avec assez d'indifférence et de dégoût, à y faire une lecture. Plus il avançait dans sa lecture, plus il était édifié par les belles choses qu'il y trouvait, et plus sa conversion vers Dieu augmentait. Il pleura amèrement ses péchés, pria désormais souvent et longuement avec une grande piété, et peu à peu il devint un homme pieux et fervent. — C'est ainsi que ce livre de prières fut, outre la maladie, le moyen dont Dieu se servit pour retirer des sentiers du vice ce jeune homme dévoyé, et le ramener à Dieu.

Cher lecteur, Jésus-Christ, en venant au monde par

soumission envers son Père, vous a, lui aussi, apporté du ciel un pareil livre de prières. Heureux si vous en usez largement et observez avec soin les sages doctrines que vous pouvez y puiser. Car, bien que ce livre de prières, outre l'invocation, ne soit composé que de sept feuillets, il n'en contient pas moins la plus haute sagesse. Ce livre de piété, c'est le *Pater*, cette sublime prière que notre divin Sauveur et Maître nous a lui-même enseignée, et qui, pour ce motif, est appelée « l'Oraison Dominicale. » De même que cet excellent père dont nous avons parlé avait inscrit son nom dans le livre de prières qu'il remit à son fils, de même le *Pater* porte en tête le nom du meilleur des pères, qui nous l'a transmis par son divin Fils, Jésus-Christ ; car il commence par ces touchantes paroles : « Notre Père, qui êtes aux cieux ! » Et de même que ce fut son livre de prières qui ramena ce pauvre jeune homme de ses égarements, et le réconcilia avec Dieu, de même nous trouverons dans la prière du Seigneur un refuge contre le mal, et y puiserons la force de pratiquer le bien. Il n'y a aucune tribulation, aucune tentation dans laquelle cette prière céleste ne nous donne lumière et vérité. Ainsi, cher lecteur, quand des pensées d'orgueil s'agitent dans votre cœur, quand vous souffririez volontiers que les hommes vous exaltent jusqu'aux cieux, quel moyen plus puissant pour vous protéger contre la vanité que cette prière adressée à Dieu du fond de l'âme : « Que votre nom soit sanctifié ! » Comment pourriez-vous mieux dompter votre colère ou toute autre passion dangereuse, qu'en répétant : « Gouvernez-nous, Seigneur, que votre règne nous arrive ! » Et quand il vous semble onéreux d'accomplir la volonté

de Dieu, ou de supporter les souffrances que le ciel vous envoie, qu'y a-t-il qui puisse vous procurer une plus grande consolation, que de lever plein de confiance vos regards vers le ciel et de vous écrier : « Que votre volonté se fasse en la terre comme au ciel ! » Combien n'est-il pas consolant, quand on se trouve pressé par le besoin, rongé par les soucis de la faim, de se rappeler cette joyeuse pensée qu'on possède un Dieu infiniment bon, auquel on ne dit jamais en vain : « Donnez-nous notre pain de chaque jour ! » Quand vous nourrissez contre quelqu'un une inimitié profonde, et qu'il vous semble que jamais vous ne pourrez lui pardonner l'injure qu'il vous a faite, pouvez-vous trouver un remède plus efficace contre la haine et la vengeance que le souvenir de cette pensée : « Ce n'est qu'aux pacifiques et aux miséricordieux que vous avez, Seigneur, promis de pardonner. C'est pourquoi, pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Et quand vous êtes vivement tenté de faire quelque action coupable, quelle meilleure arme pour résister aux assauts de l'esprit malin, que cette prière jointe à une vigilance active : « Ne nous induisez point en tentation ! » Et enfin, comme le monde que vous habitez n'est qu'une vallée de larmes, quoi de plus propre à vous fortifier dans tous vos maux, dans les contradictions que vous éprouvez de la part de vos semblables, dans vos afflictions, dans vos maladies, dans vos mauvaises habitudes, que cette exclamation poussée vers le ciel : « Délivrez-nous du mal ! »

C'est ainsi que presque chaque mot qu'on rencontre dans l'Oraison Dominicale est comme une source abondante où nous pouvons puiser des enseignements et des

consolations. Aussi saint Denis-le-Chartreux avait-il raison de dire que « cette prière renferme un sens si profond, qu'elle est si féconde en mystères, qu'elle a une efficacité si puissante et qu'il y règne un ordre si merveilleux, que personne ne peut ni le comprendre ni l'exprimer » (Dionys. Carthus., *in Matth.* VI). Et saint Thomas d'Aquin : « L'Oraison Dominicale est la prière la plus parfaite, parce que, comme l'écrivait saint Augustin à Proba (S. Aug., *epist.* 121 *ad Prob.*, c. XII), quand nous prions de la manière qu'il faut et qu'il convient, nous ne pouvons rien dire autre chose que ce qui est contenu dans cette prière du Seigneur » (S. Thomas, *Sa Sæ, quæst.* LXXXIII, art. 9).

Père riche en miséricordes,
Vous qui, dans votre amour,
Voulez qu'en qualité de frères
Nous approchions tous indistinctement de vous !
Nous vous invoquons sur votre parole ;
Car vous remplissez tous les cieux,
Et vous exaucez nos prières !

EXEMPLES.

a. Saint Hugues, à son lit de mort, récita trois cents fois le « Confiteor » et le « Pater. » Comme on lui demandait quelles étaient les paroles qu'il fallait lui répéter à ses derniers moments, il répondit : « Le Pater, le Pater ! » (*Vit. S. Hug.*)

b. Saint Jacques Alemannus, de l'ordre de Saint-François, adressait à Dieu et à ses saints de nombreuses et fréquentes prières ; cependant il avouait que nulle prière ne lui était plus agréable que le « Pater, » et il déclarait « que chaque fois qu'il le récitait, il lui semblait avoir du miel à la bouche (*Sur.*, 11 *octob.*).

c. Saint Robert, enfant de cinq ans, récitait, lorsqu'il était couché, le « Pater » jusqu'à ce qu'il s'endormît. Il avait une si haute estime pour cette prière, qu'il en parlait même en dormant.

d. L'abbé saint Rupert appelle à juste titre l'Oraison Dominicale « le modèle de toutes les prières. » Cap. v, super illud: *Sed libera nos a malo*, pag. 66.

Voir d'autres exemples et sentences sur le sens riche et profond du « Pater, » dans le CATÉCH. HISTOR., 1er vol., pages 394-396.

Mais l'Oraison Dominicale ne se distingue pas seulement par la richesse de ses salutaires pensées, elle est encore remarquable, comme l'observe saint Denis dans le passage que nous avons cité, par l'ordre profond et la gradation parfaite qui y règnent. L'Oraison Dominicale forme un tout complet, dont les demandes particulières sont les membres. Elle ne pouvait renfermer ni un mot de plus, ni un mot de moins. Un enfant se rend d'abord auprès de son Père, et, le regardant avec tendresse et amour, lui expose sa demande. Ainsi, nous devons d'abord commencer par nous tourner vers Dieu, notre excellent Père, car il doit être le principe et la fin de toutes nos pensées, de tous nos sentiments et de tous nos désirs. Nous devons ensuite lui faire sincèrement connaître nos vœux et nos souhaits, et lui dire combien nous désirons que « son nom soit connu, loué et glorifié par tous les hommes: » voilà quel doit être le but principal de toutes nos actions; la glorification de Dieu, tel doit être l'objet de tous nos efforts.

Or, pour contribuer autant que nous le devons à la glorification de Dieu, nous avons besoin de différents

biens ou moyens. Ces biens sont de trois sortes : célestes, spirituels et temporels. Nous devons avant tout demander à Dieu les biens célestes en lui disant : « Que votre règne nous arrive ! » Mais pour obtenir ces biens célestes, nous devons être dans la disposition d'accomplir la volonté de Dieu ; or, pour pouvoir le faire, les dons spirituels, ou la grâce, nous sont indispensables. Ces dons, nous les demandons, lorsque nous faisons cette prière : « Que votre volonté se fasse en la terre comme au ciel ! » Cependant, comme en notre qualité d'hommes nous n'avons pas seulement une âme, mais encore un corps, nous avons aussi besoin de biens temporels, et ces biens, nous les demandons par ces paroles : « Donnez-nous notre pain de chaque jour ! » Mais à tous ces biens, célestes, spirituels et temporels, sont opposés autant de maux qui en empêchent l'acquisition. Il est vrai que pour ce qui concerne la première demande, qui a pour objet la gloire de Dieu, rien d'hostile ne peut lui être opposé, puisque la gloire de Dieu ne saurait être entravée ; mais quand nous demandons des choses qui se rapportent à notre propre avantage, plusieurs maux peuvent empêcher que notre prière soit exaucée. C'est pourquoi, puisque rien ne peut nous être un obstacle à l'obtention des biens célestes, ou du bonheur éternel, sinon le péché, demandons d'abord le pardon de nos fautes en disant : « Pardonnez-nous nos offenses ! »

En outre, comme nous savons que le pardon est la première condition à laquelle nous obtiendrons nous-mêmes miséricorde, ajoutons de suite ces autres paroles : « Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » De plus, les fruits de la grâce divine étant

facilement corrompus par les attraits et les occasions du péché, demandons à Dieu qu'il les éloigne de nous: « Ne nous induisez point en tentation ! »

Et puisqu'aux biens soit éternels, soit temporels, sont opposés autant de maux, demandons à Dieu de nous préserver de tous, en lui disant: « Mais délivrez-nous du mal ! »

Enfin, devant dans toutes nos prières désirer ardemment que ce que nous demandons nous soit accordé, ajoutons en toute espérance et confiance ce petit mot si significatif: « Amen — Ainsi-soit-il ! »

Toutes ces demandes de l'Oraison Dominicale sont, on le voit, placées dans le plus bel ordre; d'où nous devons conclure que si nous voulons recueillir les fruits de cette magnifique prière, nous devons commencer par mettre de l'harmonie dans nos pensées et nos sentiments, et nous pénétrer de l'esprit de piété et de dévotion.

LE MESSAGER CÉLESTE.

Un ange parcourt les contrées de la terre,
Envoyé par Dieu des hauteurs du ciel;
D'une main amie il conduit
Les hommes dans une meilleure patrie.

S'adressant aux hommes avec une douceur merveilleuse :
« Regardez les étoiles, leur dit-il,
C'est là qu'habite votre Père céleste !
Les préoccupations des hommes sont sans valeur.

« Prononcez son nom avec respect,
Et comme il est honoré dans sa demeure céleste,
Ainsi honorez-le dans sa demeure terrestre.
C'est pourquoi prononcez son nom avec respect.

« Et si vous n'aspirez qu'au royaume des cieux,
Vous deviendrez bientôt semblables aux anges,

Et vous posséderez en abondance les trésors de la paix.
C'est pourquoi demandez le royaume des cieux.

« Si, sur la terre, vous faites sa volonté,
Votre cœur restera pur de toute souillure ;
Nul soin terrestre ne vous tourmentera,
Si vous pouvez vous dire : Nous avons fait sa volonté.

« Et pourvu qu'ici-bas vous fassiez votre devoir,
La pauvreté aura beau vous offrir ses épines,
Celui qui nourrit les corbeaux ne vous oubliera point ;
C'est pourquoi, ici-bas, ne faites que votre devoir !

« Pourquoi ce regard où respire la haine ?
Que la paix et l'union soient au milieu de vous !
Votre Père céleste a plus à pardonner que vous !

« Et amen, amen, ainsi soit-il ;
Oui, hommes pleins d'orgueil, soyez vaincus ;
Et vous, pauvres, oubliez vos larmes ;
Oui, amen, amen, ainsi soit-il ! »

Voilà comment l'ange envoyé de Dieu
Accomplit ici bas sa divine mission.—
Le *Pater* est connu de tous,
Un ange a parcouru cet exil ! (*H. E. Pœschl.*)

§ XVI.

De l'invocation.

« NOTRE PÈRE, QUI ÊTES AUX CIEUX ! »

« Notre Père, qui êtes aux cieux ! » Telles sont les paroles par lesquelles le divin Sauveur veut que nous invoquions notre Père céleste. Cette sublime invocation, quoique conçue en peu de mots, renferme déjà à elle seule de salutaires et mystérieux enseignements. Et puis, quel bonheur n'est-ce pas pour nous de pou-

voir donner à Dieu le nom de « Père ! » Quel profond abaissement de la part de Dieu ! et à quelle hauteur ne nous élève-t-il pas, nous faibles mortels ! Le divin Sauveur aurait pu mettre en tête de cette prière une autre parole qui aurait exprimé une plus haute dignité, par exemple, celle de « Créateur, » ou de « Seigneur. » Ajoutons que Jésus-Christ est le seul vrai Fils de Dieu, tandis que nous, nous ne sommes que de malheureux esclaves du péché. Et néanmoins, afin que nous nous approchions du Seigneur avec plus de piété et une confiance filiale plus grande, afin que nous ayons le courage de lui exposer toutes nos misères, le divin Sauveur exige que, lorsque nous adressons nos demandes au Seigneur, nous ne lui donnions pas d'autre nom que celui de « Père. » « Car, dit saint François de Sales, évêque de Genève, pour maintenir en nous la confiance dans toute sa vivacité, le Sauveur Jésus n'a pas donné au Seigneur Dieu un autre nom que celui de « Père. » Il aurait pu l'appeler Créateur, Seigneur ou Majesté ; mais il ne l'a pas fait, parce que ces attributs impliquent en même temps une idée de sévérité, et pourraient par conséquent produire en nous une certaine crainte. Le mot « Père » rappelle l'amour et engendre la confiance. » — Saint Jean Chrysostôme, docteur de l'Eglise, ajoute de son côté : « Lorsque nous disons : « Notre Père, » nous obtenons par ce peu de mots le pardon de nos péchés, la justification, la sanctification, la délivrance ; nous devenons les associés et les frères des enfants du Seigneur, les cohéritiers du Fils de Dieu, et nous obtenons les plus riches dons du Saint-Esprit » (S. Chrysost., *Hom.* xx *sup. Matth., oper. imperf.*, in princ. col. 191, tom. II).

Application. — La pensée qu'il nous est permis de donner à Dieu le nom de « Père » doit,

A. *En nous remplissant d'une sainte joie, nous engager à lui témoigner un amour vraiment filial, et nous exciter à la reconnaissance.* — Nous devons méditer souvent, dans la joie de notre cœur, sur la bonté toute paternelle avec laquelle Dieu nous a créés à son image, nous conserve d'une manière toute miraculeuse, et nous a adoptés au nombre de ses enfants en nous envoyant son Fils Jésus-Christ. Quel est celui qui ne l'adorerait avec reconnaissance, ce Père si bon et si aimant? Aussi l'apôtre saint Paul et saint Jean l'Evangéliste nous disent-ils également (I *Jean,* III, 1): « Considérez quel amour le Père nous a témoigné de vouloir que nous soyons appelés et que nous soyons en effet enfants de Dieu. » — « Et que pouvons-nous faire de mieux, écrit saint Augustin, que de nourrir dans notre cœur, de manifester par notre bouche, d'exprimer par notre langage, notre reconnaissance envers notre Père céleste? Rien de plus facile à dire, rien de plus doux à entendre, rien de plus agréable à penser, rien qui attire plus de bénédictions que cette reconnaissance » (S. Aug., *in Epist. ad Marcell.*).

TRAITS HISTORIQUES.

aa. Sainte Domnina ne pouvait assez méditer et admirer la bonté et la miséricorde infinies du Père céleste envers les hommes; chaque fois qu'elle voyait écrit ou qu'elle entendait prononcer le nom de Dieu, un torrent de larmes s'échappait de ses yeux. Cette amie et cette servante privilégiée du Seigneur employait souvent l'Ecriture sainte pour ses méditations.

Un jour qu'elle lisait dans son petit livre, son pieux confesseur remarqua que le nom Dieu, qui revenait souvent, était presque chaque fois humecté de larmes, et à peu près entièrement effacé. En ayant demandé l'explication à la sainte, elle lui répondit avec l'accent d'une sainte animation : « Comment, révérend Père, pouvez-vous me faire cette question? Y a-t-il sur la terre et dans le ciel quelque chose de plus suave, de plus sublime, de plus aimable que l'excellent nom de notre bon Père? Pourrais-je jamais l'entendre prononcer, pourrais-je jamais le prononcer moi-même — ce nom sacré — sans me rappeler aussitôt la bonté et l'amour infini de Dieu, cette bonté et cet amour par lesquels il m'a créée et rachetée, par lesquels il m'a comblée de si abondantes bénédictions, par lesquels il me donne journellement de nouvelles forces, me procure la nourriture et le vêtement, par lesquels enfin il me soutient et me dirige avec un soin si paternel? Eh quoi! le nom du meilleur des pères ne mériterait pas que je l'arrose des larmes brûlantes de mon amour, de ma reconnaissance, de ma joie et de mon filial dévouement? » (*Erzœlungen über die Eigenschaften Gottes, Regensburg, J. Manz*, 1846)?

bb. Le juif, l'adorateur du feu et le chrétien. — Un juif étant entré dans un temple des Parses, vit qu'ils adoraient le feu sacré. « Comment, dit-il au prêtre, vous adorez le feu? — Nous n'adorons pas le feu, répondit le prêtre; nous le considérons seulement comme un symbole du soleil et de sa bienfaisante lumière. — Vous honorez donc le soleil comme votre divinité? reprit le juif; vous ne savez donc pas que, lui aussi, n'est qu'un présent du Tout-Puissant? — Nous le savons, repartit le prêtre; mais l'homme sensible a besoin de signes extérieurs pour comprendre le Très-Haut. Or, le soleil n'est-il pas l'image de la Lumière incompréhensible, éternelle, qui conserve et fait prospérer toutes choses?

— Votre peuple met-il une distinction entre la lumière terrestre et Dieu, la lumière éternelle? ajouta le juif; et l'Ecriture sainte ne défend-elle pas d'ailleurs de faire aucune image et d'employer aucune similitude?

« Quel nom donnez-vous donc à l'Être suprême? reprit le Parse.

— Nous l'appelons Jehovah Adonaï, c'est-à-dire le Seigneur, qui est, qui a été et qui sera.

—Votre expression est grande et magnifique, mais elle est terrible. »

En ce moment, un chrétien s'avançant : « Nous, dit-il, nous l'appelons, Abba—Père. »

A ces mots, le juif et le païen se regardent avec étonnement : « Votre expression, s'écrient-ils, est à la fois la plus simple et la plus sublime ! Mais qui vous donne le courage d'appeler de ce nom l'Éternel ? »

Le chrétien : « Personne, sinon lui, le Père lui-même ! »

Puis il leur fit connaître à tous deux le mystère de la manifestation du Père par le Fils, et l'œuvre de réconciliation que ce dernier était venu opérer sur la terre.

Et lorsqu'ils eurent été instruits, ils crurent, et élevant les yeux vers le ciel : « Père ! Père bon et aimable, » s'écrièrent-ils dans leur saint enthousiasme et animés d'une pieuse ferveur !

Puis tous trois se donnèrent la main et s'appelèrent mutuellement du nom de frères (*Krummacher.*).

ESCLAVE, AMI ET ENFANT.

Les esclaves craignent Dieu,
Les amis l'aiment,
Les enfants lui donnent
Leurs cœurs et tout ce qu'ils possèdent.

(*Angelus Siles.*)

LE MERCENAIRE.

Aussi longtemps que vous n'aimez Dieu
Que pour votre bonheur, et pour en être récompensé,
Vous ne servez pas encore
Par amour, comme doit faire un enfant (*Idem*).

L'ENFANT DEVANT DIEU.

O mon Père, qui m'avez tant aimé !
Je vous en remercie,
Vous avez un cœur de père ; oh !
Donnez-moi aussi un cœur d'enfant !

(*Blümchen für Kinder.*)

14.

AMOUR DE DIEU POUR SES CRÉATURES.

Il n'y a pas de petite souris, si jeune et si petite,
Qui n'ait une bonne et tendre petite mère
Pour lui apporter quelques grains de blé,
Afin qu'elle ne souffre pas de la faim.

Il n'y a pas un petit oiseau,
Là-bas dans le jardin, si pauvre et si petit,
Qui n'ait un vêtement de plumes bien chaud,
Pour que la pluie et la neige ne lui fassent pas de mal.

Il n'y a pas un papillon,
Pas un ver, en été, si petit,
Qui ne trouve une petite fleur, une feuille
Pour manger, vivre joyeux et content.

Pas une créature, dans le monde spacieux,
Qui n'ait son petit terrain à elle,
Sa nourriture, son lit, sa petite maison,
Où, joyeuse, elle entre et sort à son gré.

Et tout cela, qui l'a si bien imaginé ?
—Le bon Dieu, qui fait tout,
Qui, comme un père, s'occupe de toute chose,
Et qui jour et nuit veille sur moi (*W. Hey*).

La pensée que nous pouvons donner à Dieu le nom de « Père » doit aussi

B. *Nous donner dans nos souffrances le courage de mettre toute notre confiance en lui.* — Aussi, l'Ecriture sainte adresse à tous ceux qui sont affligés ces paroles (*Deuteron.*, XXXII, 6) : « N'est-il (Dieu) pas votre Père? N'est-ce pas lui qui vous a créé ? »—Non moins consolantes sont pour les cœurs oppressés ces paroles du Seigneur (*Is.*, XLIX, 15) : « Une mère peut-elle oublier son enfant, et n'avoir point compassion du fils qu'elle a porté dans ses entrailles? Mais quand même elle

l'oublierait, pour moi, je ne vous oublierai jamais. Je vous ai porté gravée sur ma main. » — « Ne vous inquiétez pas, disait encore le divin Sauveur (*Matth.*, VI, 31), en demandant : Que mangerons-nous, ou, Que boirons-nous, ou, De quoi nous vêtirons-nous ? comme font les païens, qui recherchent toutes ces choses ; car votre Père sait que vous en avez besoin. » — Et dans un autre passage de son sermon sur la montagne (*Matth.*, IX, VII, 9-11) : « Qui est celui d'entre vous qui donne une pierre à son fils, lorsqu'il lui demande du pain, ou, s'il lui demande un poisson, qui lui donne un serpent ; ou, s'il lui demande un œuf, qui lui donne un scorpion ? Si donc vous, tout méchants que vous êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père qui est dans les cieux donnera-t-il les vrais biens à ceux qui les lui demandent. » « O chrétien, s'écrie le docteur de l'Eglise saint Ambroise, combien grande doit être votre confiance ! Vous avez auprès de votre Père un accès assuré, puisque la Mère implore pour vous auprès de son Fils, et le Fils auprès de son Père. Le Fils montre à son Père son côté ouvert et les blessures qu'il a reçues par obéissance. Nulle demande ne saurait être repoussée là où il y a tant de signes de l'amour » (S. Ambr., *de Laud. Virg.*). — Saint François de Sales s'exprime dans le même sens : « L'homme, dit-il, qui met toute sa confiance en Dieu repose aussi tranquillement entre ses bras, qu'un enfant qui sommeille entre les bras de sa mère. »

TRAITS HISTORIQUES.

aa. Saint François d'Assise.—Lorsque saint François d'Assise, surnommé le Séraphique, désirant faire approuver la

constitution de son Ordre par le pape, voulut la lui présenter, le souverain Pontife demanda à saint François avec quoi il prétendait nourrir ses religieux. Le saint homme de Dieu lui répondit : « Nous avons, il est vrai, une mère qui est très-pauvre, mais notre Père a des richesses immenses. » — Le pape Honorius lui ayant fait remarquer qu'il aurait à essuyer bien des contradictions s'il ne voulait vivre que d'aumônes, et lui ayant conseillé d'accepter des propriétés et des héritages, le saint répondit : « J'ai confiance en Jésus-Christ, et j'espère que, lui qui nous a donné la vie et promis la gloire éternelle du ciel, et qui nous la donnera, voudra bien aussi ne pas nous priver de ce qui, sur cette terre, nous est absolument indispensable pour la nourriture et le vêtement de notre corps (*Christenlehren von Haid*).

bb. Le soleil. — Théodore était fils d'une maison riche et prospère. Malheureux, lorsque ses parents furent morts, il tomba par suite d'une foule de malheurs dans la situation la plus alarmante. Accablé sous le poids de douleurs aussi cruelles qu'inaccoutumées, son extérieur révélait un homme tombé dans le découragement et la tristesse la plus profonde; et comme il n'avait plus en Dieu cette confiance filiale qui est la marque d'un vrai chrétien, il avait perdu la tranquillité de l'âme.

Arrivé là, il se dit à lui-même : « Eh bien, je vais partir et me rendre auprès de Théophron, qui fut mon précepteur dans ma jeunesse; Dieu lui a mis au cœur le don de sagesse et de conseil; peut-être trouvera-t-il moyen de consoler et de relever mon âme abattue. » Le jeune homme se leva et partit. — Lorsqu'il eut exposé à l'homme de Dieu les besoins de son cœur, il conclut en ces termes : « Des pensées nuageuses jettent maintenant le trouble dans mon intérieur, tellement que je doute si le bon Dieu s'occupe encore de mon existence, et mon âme se résout difficilement à croire au miracle qui veut que Dieu gouverne l'univers entier et prenne soin de chacun de nous. Ami de ma jeunesse, vous qui, comme un bon père, avez dirigé mes premiers pas, apprenez-moi maintenant à comprendre ce miracle?

— Votre malheureux sort, Théodore, répondit Théophron,

mérite toute la compassion de mon cœur. Ce miracle, vous apprendrez à le comprendre, si vous élevez votre âme de la créature jusqu'au Créateur. »

« Voyez-vous là-haut le soleil ? N'éclaire-t-il pas et ne réchauffe-t-il pas des mêmes rayons les hauteurs et les profondeurs de la terre et de la mer, le petit grain de blé comme le cèdre du Liban ? Or, si le soleil, qui n'est qu'une faible image du Tout-Puissant, peut tant de choses, comment l'amour éternel et la toute-puissance du Père céleste ne pourraient-ils pas encore infiniment davantage ? » — Après avoir prononcé ces paroles, Théophron se tut, et jeta sur le jeune homme des regards pleins de compassion. Après une pose de quelques instants, il continua ainsi : « Eh bien, mon cher Théodore, pouvez-vous croire maintenant que celui qui a compté tous les cheveux de notre tête se préoccupe aussi de votre existence, et veille sur vos destinées ? »

Le jeune homme, confus, répondit avec émotion : « Oui, je crois ! Seigneur, venez en aide à mon incrédulité » (S. Xav., *Schwabl.*).

cc. *Une pauvre orpheline.* — Marianne avait adressé à Dieu de nombreuse et ferventes prières pour qu'il daignât accorder à ses parents de vivre longtemps sur la terre. Cependant, à peine était-elle arrivée à sa onzième année qu'elle perdit son pauvre père ; et sa mère était déjà morte précédemment. Souvent pendant la maladie de son père cette généreuse fille avait versé des larmes amères auprès de son chevet ; mais le père avait toujours tâché de la consoler en lui disant : « Mon enfant, sois toujours honnête et laborieuse, et mets ta confiance en Dieu ; il ne manquera pas de te tenir lieu de père. »

Comme Marianne était pieuse et diligente, elle trouva quelques bonnes âmes qui l'employèrent à de légers travaux, et lui donnèrent en retour la nourriture et le vêtement. Parvenue à l'âge de seize ans, elle entra en service chez un homme profondément chrétien et possesseur d'une grande fortune. Elle aima le travail et la modestie, s'abstint de toute indiscrétion, fut fidèle, retenue et observée dans tout son maintien, et souvent on lui entendait répéter : « Je n'ai plus ni père ni

mère, mais Dieu me servira de père pourvu que je reste une brave et honnête fille. » — Ces dispositions plurent tellement à son maître que, tous les ans, outre ses gages ordinaires, il lui donnait encore plusieurs pièces d'argent, et finit par lui promettre que, aussi longtemps qu'il vivrait, il aurait soin d'elle comme de sa propre enfant. Il tint parole, et jamais Marianne n'eut à déplorer les rigueurs de la mauvaise fortune (*Ch. Jais*).

dd. Une attaque de voleurs. — LE DISCIPLE. Hélas! mon père, une bande de voleurs a fondu sur moi et m'a dévalisé. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine que j'ai pu sauver ma vie.

LE MAITRE. T'ont-ils enlevé la tranquillité du cœur, la foi, la confiance en Dieu et en sa bonté?

LE DISCIPLE. Non; mais mon argent et mon vêtement ont été perdus.

LE MAITRE. Consolez-vous, mon fils, on peut encore dire que vous êtes riche et heureux. Aussi longtemps que nous savons qu'il nous est encore permis d'élever nos mains vers le ciel, et de donner à Dieu le nom de « Père, » toute plainte serait injuste. Car la foi en Dieu, le Père céleste, dont l'amour et la puissance sont infinis, a une plus haute valeur que tous les trésors du monde.

O mon Père, vos enfants se pressent sur votre cœur,
Quand, dans la vie, ils sont opprimés par les soucis;
Leur regard se tourne vers le ciel,
Parce qu'ils portent votre nom;
Et, enlacée doucement dans vos bras paternels,
Toute créature vous répète, dans l'ardeur d'une profonde [piété:]
« Notre Père, qui êtes aux cieux! »

La pensée que nous pouvons donner à Dieu le nom de « Père » doit, en outre, nous encourager à

C. *Recevoir avec reconnaissance les croix et les souffrances qu'il nous envoie.*—Ces croix et ces souffrances, nous devons les considérer comme des épreuves dont

Dieu se sert, dans sa sagesse paternelle, pour nous éloigner du mal et nous fortifier dans la vertu. De même qu'il n'y a que les parents qui aiment leurs enfants qui les châtient, afin de leur faire perdre leurs mauvaises habitudes, de même il arrive souvent que c'est quand elle nous envoie des souffrances pour nous guérir de nos infirmités et nous donner la force de faire des progrès dans la vertu, que la bonté paternelle de Dieu envers nous se manifeste avec le plus d'évidence. Aussi l'apôtre saint Paul disait-il dans son Épître aux Hébreux (*Hebr.*, XII, 7-11): « Ne vous lassez point de souffrir: Dieu vous traite comme ses enfants; car quel est l'enfant qui ne soit point châtié per son père? Que si vous n'êtes point châtiés, tous les autres l'ayant été, vous êtes donc des bâtards, et non pas des enfants (légitimes). Et de plus, si nous avons eu du respect pour les pères de notre corps lorsqu'ils nous ont châtiés, combien plus ne devons-nous pas être soumis à celui qui est le père des esprits, afin que nous vivions? Car, quant à nos pères, ils nous châtiaient comme il leur plaisait pendant un temps court; mais Dieu nous châtie autant qu'il nous est utile, pour nous rendre capables de participer à sa sainteté. Tout châtiment, lorsqu'on le reçoit, semble être un sujet de tristesse et non de joie; mais ensuite il fait recueillir dans une profonde paix les fruits de la justice à ceux qui auront été ainsi exercés. » Et saint Augustin dit de son côté (S. August., I, *de Past.*): « Le Seigneur châtie ses enfants, et vous voulez être excepté? Si vous voulez être exempt des souffrances de la discipline, vous le serez aussi du nombre des enfants de Dieu. » Dans un autre passage, le même docteur dit encore: « Celui

qui vous flagelle en ce monde, le fait pour votre amendement et non pour votre condamnation ; c'est pourquoi souffrez qu'il vous châtie en père, afin que vous ne soyez pas obligés de subir et d'endurer les peines que, comme juge, il prononcera contre vous. »

EXEMPLES.

aa. Sainte Catherine de Gênes. — Lorsque sainte Catherine était condamnée à souffrir de grandes douleurs, elle voyait en cela une preuve infaillible de la bonté de Dieu envers elle. « Il y a, ô mon Dieu, disait-elle, trente-six ans que vous m'avez éclairée ; depuis cette époque je n'ai jamais rien désiré que de souffrir intérieurement et extérieurement » (*Christenlehre von Haid*).

bb. Sainte Elisabeth. — Sainte Elisabeth, qui était d'origine royale et l'épouse du prince de Thuringe, eut le malheur de perdre son époux, et avec lui ses possessions, dont ses parents se rendirent maîtres. Chassée, elle et son enfant, sans savoir où trouver un asile, repoussée et maltraitée de tous, elle tomba dans la dernière nécessité. Ceux mêmes qui autrefois s'étaient montrés le plus généreux envers elle, l'abandonnèrent. Cependant, elle supporta toutes ces privations avec tant de force d'âme et de reconnaissance envers la bonté paternelle de Dieu, qu'au moment même où elle se vit réduite à cette extrême pauvreté, elle fit chanter le *Te Deum* dans l'église des Franciscains (*Idem*).

cc. Le rosier. — Un père de famille portait en plein air un rosier qui, au printemps, avait poussé de magnifiques bourgeons.

« Mais, mon père, s'écria le petit Charles, c'est vraiment dommage pour ce beau rosier ! De grâce, laissez-le dans la serre, où il aura chaud et pourra pousser des bourgeons plus magnifiques encore. Au dehors, exposé à la froidure et à l'inclémence de l'air, il ne manquera pas de geler et de périr.

— Tu te trompes, mon cher enfant, lui répondit le père ; il périrait plutôt s'il était toujours aussi délicatement entretenu

qu'il l'est maintenant; il faut qu'il s'habitue de bonne heure à braver toutes les rigueurs de la température. Alors il deviendra fort, et ses bourgeons se développant produiront de superbes fleurs. — Il en est de même de nous autres hommes. Quand l'enfant est dans ses premières années, on le couche dans un lit bien tendre et bien chaud; mais une fois qu'il a un peu grandi, on lui fait prendre l'air et le soleil. A mesure que les années s'écoulent, on l'habitue insensiblement à un genre de vie plus austère, afin qu'un jour il puisse supporter les revers de la vie. Si votre mère vous avait toujours tenus renfermés dans une chambre bien chaude, et vous eût préservés de toute goutte d'eau froide, vous sentiriez-vous si bien aujourd'hui, quand le vent se joue dans votre chevelure, que les vagues du fleuve s'amoncellent autour de votre corps, ou que vous êtes inondés par la pluie? — Eh bien, telle est aussi l'éducation que le Père céleste donne à ses enfants. Il ne nous serait pas avantageux d'être toujours heureux. Un bonheur sans mélange nous enivrerait d'orgueil; et les plus belles vertus : la patience, la confiance, la bienfaisance, ne sauraient prospérer sans les douleurs. »

dd. Le père en courroux. — « Pourquoi l'Ecriture sainte parle-t-elle de la colère de Dieu, puisque, dans d'autres endroits, il est question de son amour et de sa bonté infinie? » — disait Théodore à son père, homme d'intelligence. Ce dernier lui répondit par l'histoire suivante : « A Alexandrie vivaient deux pères de famille, tous deux riches marchands et ayant chacun un fils. Les deux jeunes gens, qui étaient du même âge, furent envoyés à Ephèse pour affaires de commerce. Ils étaient parfaitement instruits dans la religion de leurs pères, mais après avoir vécu quelque temps à Ephèse, aveuglés par les molles délices de cette ville, et cédant aux entraînements de la séduction, ils abandonnèrent la croyance de leurs ancêtres et se vouèrent au culte des idoles. Un ami de la famille, qui séjournait à Ephèse, en informa Cléon, père de l'un d'eux. Lorsque celui-ci eut parcouru la lettre, une profonde affliction s'empara de son âme, et il se sentit également courroucé contre les deux fils. Il alla trouver l'autre marchand et lui raconta comment les deux enfants avaient abandonné la vraie foi. Mais ce dernier se

mit à rire et lui dit : « Pourvu que mon enfant n'en réussisse que mieux dans son commerce, j'en serai suffisamment consolé. » Cléon s'éloigna de lui, et son courroux ne fit qu'augmenter encore. — « Eh bien, demanda le père à son enfant, lequel de ces deux pères te semble le meilleur ? » Théodore répondit : « Celui qui s'est fâché. — Tu as raison ; car tout père qui est raisonnable se fâche non pas contre son fils, mais contre ses faiblesses et ses vices. De même c'est souvent dans son courroux que le Seigneur nous témoigne le plus d'amour ; car il ne se fâche pas à cause de l'homme, mais à cause de la damnation éternelle que ce dernier s'attire par ses crimes. »

ee. Une belle fleur. — Une noble demoiselle sortait de son jardin emportant dans sa main une fleur d'un rouge magnifique. Un nègre qui vint à passer la lui arracha grossièrement des mains et la jeta dans le fossé du rempart en prononçant quelques paroles que la demoiselle ne comprit pas. Quelques dames qui allaient à la promenade en ayant été témoins de loin, elles en furent vivement indignées, et furent unanimes pour qualifier le nègre de vrai polisson.

Elles l'accusèrent auprès de son maître, un officier français. Le serviteur ayant été interrogé, il se trouva que la fleur était ce qu'on nomme vulgairement un coquelicot, fleur couleur de pourpre, vénéneuse, dont l'odeur enivre, et qui, conservée dans une chambre, peut être très-dangereuse pour la vie. Le bon nègre s'en était emparé par pure bienveillance et afin d'empêcher un malheur. Il fut donc aussi loué de sa conduite qu'il avait été naguère couvert de blâme.

L'officier, homme d'expérience, déclara qu'en général il était dangereux d'avoir dans sa chambre à coucher des fleurs répandant beaucoup d'odeur, et il insista surtout sur la réflexion suivante : Cet exemple-là nous prouve combien facilement nous nous trompons lorsque nous nous permettons de juger les intentions de nos semblables. Mais plus grande encore est notre erreur lorsque nous avons la prétention de juger les desseins de notre Père céleste. Si un homme, tout en paraissant nous nuire, nous est en réalité avantageux, avec combien plus de raison ne peut-on pas le dire de notre souverain Bienfaiteur ! — Quand il nous enlève tel objet qui nous paraît

utile ou agréable, pensons en nous-mêmes que cet objet aurait pu facilement nous devenir préjudiciable (*Christoph. von Schmid.*)

ff. Les brebis. — Dans un village vivaient autrefois deux époux qui se préoccupaient fort peu de Dieu et de la vie future. Ils avaient un enfant auquel, loin de lui donner de bons exemples, ils enseignaient toutes sortes de penchants pervers. Dieu eut pitié de cet enfant, et lui envoya une maladie qui lui causa la mort; de là des murmures contre Dieu de la part des parents, de ce qu'il leur avait ravi ce précieux enfant qu'ils aimaient tant.

Dans le mécontentement et le chagrin que leur occasionna cette perte, ils allèrent demander au curé de l'endroit pourquoi Dieu avait permis qu'ils fussent ainsi affligés. Le curé, respectable vieillard aux cheveux blancs, leur fit cette réponse : « Consolez-vous, mes chers amis, et ne murmurez pas ainsi contre le bon Dieu, qui vous veut tant de bien. S'il vous a enlevé votre cher enfant, il ne l'a fait que par amour pour vous. Il veut avoir auprès de lui au ciel quelqu'un de votre famille. Or, pour ce qui vous concerne personnellement, vous en avez donné des preuves, votre dessein n'est pas d'entrer au ciel, et voilà pourquoi Dieu vous a ravi votre enfant. Ecoutez à ce propos la parabole que je vais vous conter : Il existait jadis un excellent berger. Après avoir préparé dans son étable une nourriture succulente pour ses brebis, il ouvrit la porte de l'étable, mais les brebis ne voulurent pas entrer, et ce fut en vain qu'il y employa tous ses efforts. Tout à coup, il enlève un agneau du milieu du troupeau, le porte dans l'étable, et toutes les brebis de le suivre sur-le-champ. — Cet excellent pasteur, c'est Jésus-Christ; l'étable ouverte, c'est le ciel; et l'agneau, c'est votre enfant. » — Dieu emporte devant nous les agneaux, — c'est-à-dire les enfants—, afin que les parents soient forcés de courir après eux.

COMPARAISONS.

Déjà sur la terre tout père de famille vraiment sage et aimant, quand son enfant est malade, lui fait préparer des re-

mèdes, et lui présente même la médecine la plus amère, ne cessant de le presser, de le prier et de l'encourager qu'il n'ait pris la potion désagréable; car ce père sait que sans cette médecine, sans cette amertume qui ne fait que passer rapidement à la bouche, l'enfant souffrira beaucoup et mourra peut-être. Il n'y aurait qu'un homme déraisonnable qui pût en faire des reproches au père et lui dire : « Ne tourmentez donc pas ainsi votre enfant ! » L'amertume qu'il fait goûter à l'enfant est pour ce dernier le plus grand bienfait. Or, voilà comment se comporte envers nous notre Père céleste lorsqu'il nous envoie des souffrances. Chaque douleur est une médecine pour l'âme, et lui procure une vie éternelle.

Un ami dévoué qui vous châtie en secret doit vous être plus cher que l'or et l'argent. Remerciez donc votre Créateur pour toutes les épreuves qu'il vous envoie ; car il ne veut que votre bonheur; les souffrances sont aussi des bienfaits salutaires que vous dispense sa main paternelle.

Mon cœur, pourquoi cet abattement
Quand votre Père vous envoie des afflictions ?
Calmez-vous, mon cœur, vos maux sont passagers :
Tout ce qui vous oppresse bientôt disparaîtra.

Le monde en vous veut porter le trouble,
Le monde, qui corrompt tant de jeunes cœurs,
Ce monde, mettez-le dans un linceul,
Et maudissez tout ce qui lui appartient.

Soyez donc, ô mon cœur, soyez content
De tout ce que Dieu vous envoie.
Et pensez que si Dieu vous sépare du monde
Et vous éprouve, c'est qu'il vous aime.

Oui, mon Père, soumis et résigné,
Je continuerai à porter mon fardeau ;
Je lèverai pieusement mes mains vers vous,
Sans arrêter ici-bas mes regards (*M. Diepenbrock*).

D. La pensée qu'il nous est permis de donner à Dieu le nom de « Père » doit nous porter à

Aimer tous les hommes, et à nous intéresser à la fois à leur bonheur temporel et à leur félicité éternelle. — Qu'importe, en effet, que nous habitions l'Europe, l'Asie ou l'Afrique : ne sommes-nous pas tous frères et sœurs ? « N'avons-nous pas tous un même père et un même Dieu ? s'écrie le prophète Malachie ; ne nous a-t-il pas tous créés » (II *Malach.*, II, 10) ? Tel est le motif pour lequel le divin Sauveur nous met dans la bouche ces paroles : « Notre Père, » et non pas « mon Père. » Il a voulu nous faire comprendre que Dieu est le Père commun de tous, le Père d'autant d'enfants qu'il y a d'hommes sur la terre. Voilà pourquoi il ne cesse de nous répéter que nous sommes les enfants du Père céleste, « qu'il fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, pleuvoir sur les justes et sur les injustes » (*Matth.*, V, 45). Voilà pourquoi encore saint Augustin donne au sujet de ce passage l'explication suivante (S. Aug., *Serm.* XXXIII, *de Tempore*) : « Si, par hasard, quelqu'un vient à demander qui est le prochain, qu'il sache que tout chrétien peut à juste titre s'appeler de ce nom, puisque tous ont été dans le baptême consacrés enfants de Dieu, afin que, sous le rapport spirituel, nous fussions tous frères dans le parfait amour. » Un autre écrivain distingué, Lactance, écrit à son tour : « Puisque nous tenons tous notre origine d'un seul homme, il est certain que nous sommes tous parents du côté de la chair. Et puisque nous avons tous reçu le souffle et la vie d'un même Dieu, que sommes-nous sinon des frères, et des frères à un degré plus éminent que ceux qui le sont par la chair, puisque nous le sommes par l'âme ? Combien donc ne devons-nous pas nous aimer les uns les autres ! »

EXEMPLES.

aa. Le cheval.— Saint Aidan fut, à cause de sa science et de la noblesse de son cœur, recherché et aimé du roi Osvin, qui le combla d'honneurs et de distinctions.

Un jour, le roi lui fit présent de son meilleur cheval, après l'avoir harnaché magnifiquement. Le saint homme allait entreprendre un lointain voyage pour prêcher l'Evangile, et devait voyager souvent à travers des forêts pleines de dangers.

Le saint était parti depuis plusieurs jours et chevauchait à travers la campagne, lorsqu'il rencontra un pauvre auquel un malheur avait enlevé tous ses biens, et qui se trouvait réduit à la plus affreuse misère. Le malheureux lui fit une description touchante de sa détresse, et le pria de venir à son secours. Le saint, n'ayant plus rien pour donner à ce pauvre, descendit de son cheval et le lui abandonna. A cette nouvelle, le roi entra dans un violent courroux, et fit des reproches à l'évêque d'avoir donné à un mendiant un cheval qu'il avait cherché exprès pour lui : « Prince, lui répondit le saint, un cheval vous serait-il plus cher qu'un pauvre, qui cependant est un enfant de Dieu ? »

Confus de cette réponse, le roi demanda pardon au saint, et dès ce moment il eut encore pour lui plus d'affection et de respect qu'il n'en avait eu jusqu'alors (*Apostel Deutschland's*).

bb. La charité fraternelle. — Un pieux et honnête instituteur, considérant avec une vive satisfaction la gaîté, l'animation et le mouvement qui régnaient à la campagne à l'époque de la moisson, disait à ses élèves : « La moisson ressemble à un splendide festin qu'un père de famille avait préparé pour ses enfants. Le jour du festin arrivé, ce père donna à ses enfants de riches et nombreux présents, et le fit avec tant d'affabilité et d'amour, qu'il leur arracha des larmes de joie et de reconnaissance. Mais il en renvoya quelques-uns sans leur faire aucun cadeau ; aussi s'en allèrent-ils en versant des larmes amères.

« Emus de pitié à ce spectacle, leurs frères qui avaient été

plus heureux qu'eux leur dirent avec une tendre compassion : « Non, la volonté de notre bon père ne saurait être que vous soyez attristés le jour même où nous nous réjouissons de sa bonté. Et d'ailleurs, comment pourrions-nous nous-mêmes être dans la joie en vous voyant dans les larmes ? Venez donc, et recevez aussi votre part de la bénédiction que nous avons reçue de ce généreux père. »

« Et après avoir prononcé ces paroles, ils leur donnèrent la part qui leur était assignée. Le visage de ces infortunés s'épanouit à la joie, et plus encore le cœur de ceux qui venaient de donner.

N'est-ce pas l'image de notre Père céleste ? Ne sommes-nous pas les enfants de ce Père, et par conséquent frères les uns des autres ? — Allons et faisons de même (*Lesebuch für œsterreich. Stadtschulen*).

cc. L'adorateur du feu.—(Chronique.) En Orient, il n'y a pas comme chez nous des hôtelleries où les étrangers peuvent demander à boire et à manger, et recevoir une hospitalité assurée. Il existe bien des lieux où l'on peut être hébergé, mais le voyageur n'y trouve pas de quoi se restaurer ; il n'y est protégé que contre le vent et la pluie. Heureusement, cette lacune est compensée par l'affabilité des habitants ; car, en Orient, le voyageur est accueilli avec un amour tout fraternel, il y reçoit tout ce qu'il est possible de donner, on le protége contre ses ennemis, et on considérerait comme une cause d'infamie de trahir son hôte ou de lui faire quelque infidélité, fût-il complétement inconnu. Nous en avons pour exemple ce que l'Ecriture sainte nous raconte de la bienveillance avec laquelle Abraham et Loth accueillirent les trois étrangers, qui se trouvèrent être des anges.

Un jour Abraham reçut la visite d'un adorateur du feu. Il l'accueillit dans sa maison avec tous les égards possibles, le garda pendant la nuit et lui donna à plusieurs reprises des marques de sa charité fraternelle. Mais le matin, lorsqu'il apprit que son hôte, au lieu d'adorer le seul vrai Dieu, adorait le soleil, ce feu par excellence, il en fut irrité et chassa l'étranger de sa maison. La nuit suivante le bon Dieu lui cria : « Abraham ! Abraham ! » Et celui-ci répondit : « Parlez, Seigneur, que

voulez-vous ? — Où est cet étranger que vous avez reçu hier dans votre maison, » reprit la voix ? — Abraham répondit : « Je l'ai chassé de ma demeure parce qu'il ne vous adore pas, Seigneur. — Quoiqu'il ne m'adore pas, je le supporte néanmoins et je lui donne la pluie et le soleil. » — Et Abraham se leva et obéit (*Christl. Kinderzeitung*).

Autant d'hommes, autant de frères ;
C'est le même Dieu qui nous a créés ;
Nous sommes tous membres de Jésus-Christ.
Pour les méchants comme pour ses amis
Le Seigneur fait luire son soleil.

Si, dans ces premiers mots : « Notre Père, » nous pouvons puiser une foule d'importantes et salutaires doctrines, celles qui suivent : « Qui êtes aux Cieux ! » ne sont pas moins instructives. Dieu manifeste partout sa puissance et sa bonté, et tout ce que nous recevons d'utile de sa main bienfaisante et paternelle est un signe de son amour infini. Le ciel est cette demeure fortunée où Dieu, le père de toute bonté, habite particulièrement, et d'où il répand sur toutes les créatures ses abondantes bénédictions. C'est là, dit Jésus-Christ, qu'est établi son trône, et la terre tout entière, si magnifique qu'elle soit, n'est que l'escabeau de ses pieds. C'est dans le ciel qu'entouré de ses anges et de ses élus, il régnera éternellement. « Là, dit saint Ephrem (*de Habit. Creator.*), est le séjour de la vie immortelle, du bien ineffable ; là habite l'indicible beauté, la vraie lumière, la source de toute bonté, la puissance élevée au-dessus de toutes choses, ce qui mérite seul d'être aimé, l'allégresse sans fin, l'éternelle joie, la lumière sans ténèbres, le soleil qui jamais ne se couche. » Aussi, quoi de plus propre à élever notre

cœur, à nous faire désirer la possession des biens célestes, à nous exciter à l'humilité et à la dévotion que ces paroles que Jésus-Christ nous a enseignées : « Notre Père, qui êtes aux cieux ? »

LE ROYAUME CÉLESTE.

J'ai un royaume ;
Mon cœur en est le trône,
Mon âme,—la reine,
Le Fils de Dieu,—le roi (*Angelus Silesius*).

L'ASCENSION SPIRITUELLE.

Elevez-vous au-dessus de vous-même
Et des formes terrestres,
Elevez-vous jusqu'à Dieu, alors
L'ascension se fera en vous (*Idem*).

EXEMPLES.

a. Un mauvais change.—Saint Bernard avait pendant sa jeunesse un si grand désir de renoncer à toutes les illusions et les espérances de la terre, pour se consacrer entièrement à Dieu, que ses quatre frères aînés, entraînés par son langage de feu, prirent la même détermination que lui. Cependant, avant de renoncer pour jamais au monde, Bernard et ses frères se rendirent une dernière fois à la maison paternelle pour demander à leur père sa dernière bénédiction. Sur ces entrefaites, Guido, l'aîné, ayant rencontré sur la rue Nivard, son plus jeune frère, qui jouait avec d'autres enfants, il l'embrassa en lui disant : « Adieu, mon cher frère Nivard, vous voilà maintenant le seul héritier : nous vous abandonnons toute notre fortune. — Comment ! s'écria le jeune frère, ce serait là un change bien mauvais : la terre pour moi, et le ciel pour vous » (*Mœtzler's legende*) !

b. Un père de famille. — Un père de famille était retenu à la ville par d'importantes affaires, tandis que la mère et les enfants vivaient loin de lui à la campagne.

Un jour ce père envoya à ses enfants une grosse malle toute pleine de magnifiques objets, et leur écrivit les lignes suivantes : « Chers enfants, si vous êtes bons et sages, vous pourrez bientôt venir auprès de moi. Ici, où je demeure, je conserve pour vous une foule de choses bien plus précieuses encore. »

La joie des enfants fut à son comble. « Que notre père est bon, se dirent-ils entre eux, comme il nous aime, et les beaux cadeaux qu'il nous a faits ! Nous ne voulons pas manquer de lui être bien reconnaissants et de faire tout ce qu'il nous conseille dans sa lettre. Quelle joie nous aurons un jour lorsque nous reverrons ce bon père ! »

« Chers enfants, leur dit à son tour la mère, le père que vous avez sur la terre est assurément très-bon pour vous ; mais plus grande encore est la bonté du Père céleste envers tous les hommes.

« Il est vrai que maintenant nous ne voyons pas encore le bon Dieu, comme vous voyez présentement votre père ; mais Dieu fait luire pour nous le soleil, la lune, les étoiles, et fait croître les fruits, les fleurs et les récoltes. C'est par ces riches cadeaux qu'il nous fait connaître son amour pour nous. La sainte Ecriture, dont je vous ai déjà lu et raconté une foule de choses, est en quelque sorte une lettre qu'il nous a écrite pour nous faire connaître sa volonté et nous promettre le ciel. Là-haut nous attendent des bienfaits et des jouissances plus grands que tout ce que le monde pourrait nous donner.

« Nous voulons donc aimer Dieu avec une nouvelle ardeur, faire sa volonté et espérer au ciel, où nous verrons Dieu face à face, et où notre bonheur surpassera tout ce qu'on peut imaginer » (*Chr. v. Schmid.*).

c. A quel règne l'homme appartient-il ? — Dans un examen scolaire, après avoir posé une foule de questions sur les trois règnes de la nature, le règne minéral, le règne végétal et le règne animal, on fit la demande suivante : « Et l'homme, à quel règne appartient-il ?

— Au royaume des cieux ! » répondit un enfant (*Idem*).

d. Les paons. — « Comment se fait-il, demandait le petit

Ignace à son père, que les paons passent toujours la nuit sur le sommet des arbres ou sur tout autre endroit élevé?

— Le bon Dieu, répondit le père, a donné cet instinct de sécurité à plusieurs oiseaux; car quand ils passent la nuit sur le sommet des arbres, ils n'ont rien à redouter des renards et autres animaux carnassiers qui, comme on le sait, rôdent partout pendant la nuit pour chercher une proie. »

« Voilà comment nous-mêmes nous devons agir, ajouta la pieuse mère : nous devons nous mettre en garde contre la bassesse des sentiments, fuir les mauvaises sociétés et les plaisirs de la terre, diriger notre pensée vers le ciel et penser journellement à Dieu. Alors les tentations auxquelles nous sommes exposés sur la terre ne pourront que difficilement nous nuire. »

Débarrassez donc votre âme
Des liens honteux qui l'enchaînent ;
Sauvez la place qui vous attend au ciel ;
Estimez-vous trop grand pour ce monde.
Tout ce que vous voyez disparaît,
Seul ce qui est invisible demeure.
Qui ne se sentirait ravi
En portant là-haut ses regards !

§ XVII.

Première demande.

« QUE VOTRE NOM SOIT SANCTIFIÉ ! »

Notre principal devoir étant de rendre à Dieu, notre Père et notre souverain Seigneur, l'adoration et l'amour qui lui sont dus, notre premier soin dans la prière doit être de nous acquitter d'abord de ce qui peut contribuer à la glorification de son nom, et c'est seulement ensuite que nous devons lui présenter nos demandes. Voilà pourquoi le Seigneur commence par nous mettre dans la bouche ces paroles : « Que votre nom soit sanctifié! »

EXEMPLES.

aa. Tirés de l'Ecriture sainte. — Josué, affligé de ce que les Israélites avaient été vaincus par le roi de Haï, et s'étaient laissés aller au découragement, se jeta la face contre terre devant l'arche du Seigneur, en s'écriant : « Que dirai-je, Seigneur, ô mon Dieu, en voyant Israël prendre la fuite devant ses ennemis? Les Chananéens et tous les habitants du pays l'entendront dire; et, s'unissant ensemble, ils nous envelopperont, et extermineront votre nom de dessus la terre : et alors *que deviendra la gloire de votre grand nom*[1] ? »

bb. Elie ayant offert sur la montagne du Carmel un sacrifice au Seigneur, il s'approcha de l'autel et fit à haute voix cette prière : « Seigneur, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, faites voir aujourd'hui que vous êtes le dieu d'Israël, et que je suis votre serviteur, et que c'est par votre ordre que j'ai fait toutes ces choses. Exaucez-moi, Seigneur, exaucez-moi, afin que ce peuple apprenne que vous êtes le Seigneur Dieu, et que vous avez de nouveau converti leur cœur[2]. »

cc. Ezéchias, ce pieux roi d'Israël, présenta au Seigneur la lettre que lui avait écrite l'impie Sennachérib, roi des Assyriens, lettre remplie de blasphèmes contre Dieu, et lui adressa avec beaucoup de ferveur la prière suivante : « Seigneur, Dieu d'Israël, vous qui avez créé le ciel et la terre, vous qui êtes le Dieu de tous les rois du monde, prêtez l'oreille et écoutez; ouvrez les yeux, Seigneur, et considérez; écoutez toutes les paroles de Sennachérib, qui a envoyé ses embassadeurs pour blasphémer devant nous le Dieu vivant. Il est vrai, Seigneur, que les rois des Assyriens ont détruit les nations, qu'ils ont ravagé toutes leurs terres, et qu'ils ont jeté leurs dieux dans le feu, et les ont exterminés, parce que ce n'était point des dieux, mais des images de bois et de pierre, faites par la main des hommes. Sauvez-nous donc maintenant, Seigneur notre Dieu, des mains de ce roi, afin que tous les royaumes de la terre sachent que c'est vous seul qui êtes le Seigneur Dieu[3]. »

[1] *Josué*, VII, 7-9.
[2] *III Rois*, XVIII, 36-37.
[3] *IV Rois*, XIX, 16-19.

b. AUTRES EXEMPLES.

aa. A Sateleon, ville d'Arménie, vivait à l'époque de l'empereur Galère, ce féroce persécuteur des chrétiens, un citoyen jouissant d'une grande considération. Il était revêtu d'une fonction importante, car c'est lui qui était chargé de la haute surveillance des prisonniers. Eustrate, tel était son nom. C'était un homme distingué par sa vertu et sa piété ; mais il manquait du courage suffisant pour confesser publiquement sa foi. Lorsqu'il apprit que Lysias, gouverneur d'Arménie, arrivait à Sateleon, sa patrie, pour surveiller l'ordonnance d'un sacrifice qui devait être offert publiquement aux dieux, et qu'il ferait mettre à mort quiconque refuserait d'y prendre part, Eustrate se retira dans la chambre la plus secrète de sa maison, s'y mit à genoux, et versant des larmes ne cessait d'adresser à Dieu cette demande: « Seigneur, donnez-moi le courage de glorifier votre nom ! » Sa prière fut exaucée. — La grâce du Seigneur le remplit d'une telle force qu'il se laissa brûler volontairement, trop heureux de pouvoir ainsi contribuer, autant qu'il était en lui, à la glorification du saint nom de Dieu (*Die heilige Sage*).

bb. Les saints martyrs Gurias et Samonas confessèrent joyeusement et publiquement leur foi en présence du tribunal du gouverneur Antonin; puis, élevant les mains au ciel, ils firent cette prière : « Dieu et Sauveur, jamais nous ne vous renierons; nous combattrons plutôt jusqu'à la fin pour votre honneur et pour la gloire de votre nom. — Donnez-nous la force de souffrir, afin que, même au milieu des tourments les plus horribles, nous confessions la vérité de votre sainte doctrine en face de nos ennemis, et que le sceau de vos élus et de vos soldats brillant sur notre front puisse contribuer à la glorification de votre nom auguste » (*Idem*).

cc. Le pieux ermite Nicolas de Flue avait coutume, raconte le vénérable Pierre Canisius, de faire cette prière : « Seigneur Dieu ! que votre nom et celui de votre Fils bien-aimé soit glorifié partout et toujours, comme il est honoré et glorifié par ceux de vos amis et de vos élus qui, sur cette terre, ont répandu

pour votre nom leur sang innocent. Faites, Seigneur, Dieu de miséricorde, que votre nom magnifique soit sanctifié en nous et par nous, que notre cœur n'oublie jamais de rendre à votre majesté la louange et la gloire qui lui sont dues, mais que nous travaillions avant tout et toujours à les répandre en nous et hors de nous » (*Sa vie*).

Dieu, notre Seigneur, combien est saint
Votre nom pour celui qui reconnaît
Jésus-Christ pour son Sauveur,
Et qui par lui vous appelle son Père !

Oui, votre nom est saint; il est
Un gage de salut pour tout le genre humain.
Que partout où vous êtes connu
On vous adore en esprit et en vérité !

Mais il ne suffit pas de demander simplement la propagation de la gloire de Dieu; il faut encore, par ses paroles et par ses actions, contribuer à la diffusion de plus en plus grande de la louange du Seigneur. Or, pour y réussir, il faut :

A. S'abstenir de blasphémer le nom de Dieu ;

B. Honorer ce nom divin ;

C. Mener une vie pure et sainte ;

D. Chercher dans ses actions non sa propre gloire, mais celle de Dieu ;

E. Travailler à la conversion des pécheurs et s'efforcer de les ramener à Dieu.

La première condition pour maintenir parmi les hommes la gloire de Dieu et pour la propager autant que possible, consiste

A. *A éviter toute espèce de blasphèmes, à chercher à les empêcher, et, quand cela est impossible, à s'efforcer*

du moins de s'opposer à leur extension. — Si un enfant bien élevé se sent blessé au cœur quand il voit son père couvert d'insultes et de moqueries, quelle ne doit pas être l'indignation d'un chrétien quand il entend blasphémer son Dieu? — Rappelons-nous sans cesse à la pensée ces paroles de saint Polycarpe: « Si depuis que je vis Dieu ne m'a encore fait aucun mal, et si, au contraire, il m'a toujours fait du bien, comment pourrais-je le blasphémer, lui qui est mon Père? » Rien ne doit nous être plus pénible à entendre qu'un blasphème. « Rien de plus horrible que le blasphème, dit saint Jérôme ; il tourne contre le ciel le langage impie de la bouche: tout autre péché est léger à côté du blasphème » (S. Hieron., *in cap.* XVIII *Isaiæ*). Saint Jean Chrysostôme nous exhorte, dans les termes suivants, à éviter toute espèce de blasphèmes: « Quand vous entendez quelqu'un blasphémer sur la rue ou sur la place publique, approchez-vous de lui, et réprimandez-le » (S. Chrysost., *Hom.* I *ad pop.*). « Car, ajoute saint Bernard, si vous aimiez Dieu de tout votre cœur, et que vous vissiez quelqu'un le déshonorer et le blasphémer, et, au lieu de sanctifier son nom, le profaner de la façon la plus révoltante, pourriez-vous, dites-moi, le supporter paisiblement » (S. Bernard., *Serm.* XLIV, *in Cant.*)?

EXEMPLES.

aa. Tirés de la Bible. — Déjà Moïse avait porté cette loi : « Celui qui basphémera le nom du Seigneur mourra de mort; toute la communauté le lapidera, que ce soit un citoyen ou un étranger. » (Voir dans le CATÉCH. HISTOR. à quelle occasion Moïse porta cette loi, 2e vol., page 135.)

bb. Les Philistins, après avoir crevé les deux yeux à Samson,

le firent conduire dans le temple de leur idole Dagon, à laquelle ils offrirent des sacrifices solennels. Ils blasphémaient le vrai Dieu et disaient : « Notre Dieu a mis entre nos mains notre ennemi qui a ravagé notre pays, et tué un grand nombre d'entre nous. » — Mais tout à coup le toit de l'édifice s'écroule, et ensevelit sous ses décombres tous ces blasphémateurs du vrai Dieu.

cc. Jéroboam, voulant empêcher le peuple d'aller visiter le temple de Jérusalem, fit fondre deux veaux d'or, qu'il plaça l'un à Béthel et l'autre à Dan, puis s'adressant aux Juifs : « Voilà, Israël, leur dit-il, les dieux qui vous ont emmenés d'Egypte ! » Mais le Seigneur frappa sa maison de grandes calamités ; il envoya un roi, nommé Sésac, qui extermina toute la postérité de Jéroboam, et qui, comme le Seigneur le lui avait commandé, n'en laissa pas subsister un seul vestige

dd. Parmi ce genre de blasphémateurs il faut aussi placer ces Juifs impies qui, insultant le divin Sauveur sur la croix, lui disaient : « Descends de cette croix, si tu es le Fils de Dieu ! » — Comment ils expièrent leur sacrilége attentat, c'est ce que nous enseigne l'histoire de la destruction de leur ville natale, Jérusalem (voir d'autres exemples bibliques dans le Catéch. histor., 2e vol., p. 135).

b. AUTRES EXEMPLES.

aa. Robert, roi de France.—Robert, roi de France, priant un jour le Seigneur de maintenir la paix dans ses Etats, le divin Sauveur lui apparut en songe et lui dit : « C'est en vain que tu pries, Robert, car tu n'auras point de paix que tu n'aies banni le blasphème de ton royaume. »—L'expérience atteste, en effet, que dans un pays où les hommes sont assez corrompus pour n'avoir plus aucun respect pour le Seigneur, l'autorité, qui est la représentante de Dieu sur la terre, tombe dans le mépris et l'avilissement, et par conséquent que la paix ne saurait régner dans un tel pays (*Nach Hunolt*).

bb. Georges Washington.— Georges Washington, fondateur, puis président de la république des États-Unis, se trouvant

un jour à table en compagnie de plusieurs de ses officiers et fonctionnaires, il arriva qu'un de ces derniers laissa échapper un juron. Washington jetant là son couteau et sa fourchette, et lançant sur celui qui venait de le proférer un regard foudroyant : « J'aurais cru, dit-il, que nous étions tous des hommes honnêtes ! » — Ce discours sévère fit sur tous les assistants une telle impression, que l'individu coupable rougit et baissa les yeux. Depuis cette époque, le jurement est encore considéré en Amérique comme une chose inconvenante (*Illustrirte Zeitung fur die Jugend*).

cc. Châtiment infligé à un langage impie.—Deux jeunes soldats, d'un caractère léger, ayant obtenu un congé, se dirigeaient vers leur patrie. C'était en 1533. Ils traversèrent une immense forêt, située dans la Lausitz inférieure. Arrivés au milieu de cette forêt, ils furent surpris par une affreuse tempête. Le tonnerre grondait avec fureur, de sinistres éclairs sillonnaient l'espace, et déjà l'eau commençait à tomber. Les deux soldats doublèrent le pas, afin de gagner quelque cabane pour y trouver un abri contre la tempête et la pluie. Ils arrivèrent auprès d'un jeune berger qui, agenouillé à côté de son troupeau, la tête découverte et les mains jointes, priait le ciel de faire en sorte que cet orage passât sans causer aucun dommage. Les soldats se moquèrent de l'enfant, et l'un d'eux lui dit : « Jeune imbécille, mets donc ton chapeau, et retourne à la maison avec ton troupeau, plutôt que de perdre ici ton temps à faire d'inutiles prières. » L'enfant frémit en entendant ces paroles blasphématoires, et jeta sur le soldat un regard de mécontentement. Mais à peine ce dernier s'était-il éloigné d'une dizaine de pas de l'enfant, qu'un éclair tombant à terre au milieu d'un craquement épouvantable, il étendit mort le soldat, et emporta au loin son chapeau. L'autre soldat fut aussi renversé, mais n'ayant été qu'étourdi, il ne tarda pas à se relever ; il rentra en lui-même et reconnut humblement la main vengeresse de la justice divine (*Chimani*).

dd. Une réprimande méritée.—Un jeune officier, originaire de la Saxe, soutenant ouvertement dans une société qu'un bon

soldat devait nécessairement jurer, un vieux général, homme d'un grand mérite, lui répondit : « Croyez-moi, mon jeune ami, quand je vous dis que celui qui viole si facilement les commandements de Dieu et ne sanctifie pas son nom, ne saurait être un bon guerrier » (*Illustr. Zeitung für d. Jugend*).

ee. Chaumette.—Du temps de la révolution française, un individu nommé Chaumette se faisait surtout remarquer par ses blasphèmes. Il disait un jour dans une société : « S'il y a un Dieu, je veux être écrasé par son tonnerre. »—Peu de temps après, le parti auquel il appartenait ayant été vaincu par un autre plus puissant, Chaumette fut fait prisonnier et condamné à mort. Comme on le conduisait au lieu du supplice, une voix partie du milieu de la foule s'écria : « Voilà ce mauvais sujet ! Son vœu est maintenant accompli ! — Reconnais-tu maintenant le tonnerre de la justice divine qui te frappe ? » — Chaumette se rappela les paroles qu'il avait prononcées, pâlit, et mourut de la mort ignominieuse qu'il avait méritée par sa conduite impie et sacrilége (*Hausfreund*).

ff. Un laboureur intelligent.—Un charretier, dont la voiture trop chargée était restée embarrassée dans un bourbier, criait, jurait et blasphémait sans discontinuer. Accourt un respectable laboureur : « Au nom de Dieu, je vais vous aider, mais faites trêve à vos coups de fouet, et n'ouvrez plus votre bouche, puisqu'elle ne vomit que des blasphèmes. »—Le voiturier reste tout ébahi d'étonnement, et avant qu'il ait eu le temps de reprendre ses sens, le laboureur saisit un rais, commande les chevaux d'un ton ferme et paisible, et dans un clin d'œil le char était remis en mouvement (*Illustr. Zeitung für die Jugend*).

gg. Railleries au sujet du signe de la croix.—Un étudiant appartenant à la religion catholique voyageait un jour avec un de ses condisciples, partisan de l'hérésie de Calvin; un orage affreux vint à éclater. Comme l'étudiant catholique faisait le signe de la croix chaque fois qu'il apercevait un éclair, cette pieuse pratique provoqua le rire de son ami : « Veux-tu peut-être, lui dit-il, chasser les mouches ? »—A peine eut-il prononcé ces paroles qu'il fut tué par un éclair à côté de son ami qui n'en éprouva aucune atteinte (*Erklærung des Vater Unsers*).

hh. Le jeu perdu.—Devant une auberge étaient rassemblés plusieurs paysans qui jouaient de fortes sommes. L'un d'eux, nommé Ulrich Schrœter, ayant perdu tout son argent, se répandit en horribles blasphèmes. Il tira son couteau, le jeta sur la table, et prenant le ciel à partie : « Entends-tu, Jésus-Christ, s'écria-t-il d'une voix terrible, si tu me fais encore perdre cette partie que nous venons de commencer, je ne t'épargnerai pas, et ce couteau bien affilé — le vois-tu ? — je t'en percerai le côté : nul homme ne pourra retenir ma main. » — Ces blasphèmes révoltants effrayèrent non-seulement ceux qui jouaient avec lui, mais encore toutes les personnes qui se trouvaient devant l'auberge. La partie recommence, et le blasphémateur la perd de nouveau. — Alors cet homme impie, ne se possédant plus de rage, saisit son couteau, le jette contre le ciel en s'écriant d'une voix terrible : « Entends-tu, Fils de Marie ! ce couteau est destiné à te percer le cœur. » Au même instant cinq gouttes de sang tombent du ciel ; le blasphémateur pâlit, et reste mort sur la place. Ses camarades de jeu essaient d'effacer les taches de sang, mais ne pouvant y parvenir, ils se hâtent de prendre la fuite. On découpa de la table les endroits où se trouvait le précieux sang, et on le transporta solennellement à l'église, où il fut conservé et hautement vénéré. Sur l'emplacement du jeu, on construisit une petite église avec trois autels. — Cet événement s'est passé à Willisau, en 1392 (*Frauen-Kalender. Dilligen* 1642).

ii. Les joueurs de quilles. — A Zichowic, le 25 août 1855, un dimanche, un certain nombre de jeunes gens jouaient aux quilles avant la messe. Pendant qu'ils s'amusaient, une violente tempête éclata ; mais nos joueurs, loin de se déconcerter, continuèrent leur récréation, et commencèrent à plaisanter : « Si saint Pierre joue aux quilles le dimanche, se dirent-ils mutuellement, il nous est bien permis de le faire aussi. » L'un d'entre eux alla même jusqu'à dire : « Je suis curieux de savoir qui, du ciel ou de moi, fera le meilleur coup. » Mais au moment même où il achevait ces paroles, un éclair passa au milieu d'eux et tua sur le coup trois des joueurs. Les autres en furent quittes pour emporter de graves brûlures (*Saltzburger Kirchenblatt*).

COMPARAISONS.

Il est manifeste que les blasphémateurs sont pires que le chien ou que tout autre animal ; car les chiens ne mordent pas leur maître, même quand ce dernier les frappe, tandis que les blasphémateurs offensent le ciel de cette même bouche avec laquelle ils goûtent les dons, la nourriture et la boisson qu'ils reçoivent de Dieu (*Mansi*).

Si Coré, Dathan et Abiron furent si sévèrement punis pour avoir blasphémé contre Moïse et lui avoir fait d'injustes reproches, lui qui cependant n'était qu'un homme, à quel affreux châtiment ne doivent pas s'attendre ceux qui prononcent sans respect le nom de Dieu et qui vont même jusqu'à le blasphémer !

Les Orientaux avaient coutume de dire : « Vous ne devez pas même écrire le nom de votre ami sur l'anneau que vous portez à votre doigt, de peur qu'il ne devienne trop vulgaire. »—Pareillement, nous ne devons pas prononcer le nom de Dieu dans toute occasion insignifiante, mais éviter plutôt tout ce qui peut s'opposer à la glorification de ce nom divin.

Toutefois, de même qu'un serviteur ne mérite pas d'être appelé fidèle par cela seul qu'il ne parle pas mal de son maître, de même il ne suffit pas que nous nous abstenions de blasphémer. — Nous devons à Dieu le respect et l'adoration : or, ce respect et cette adoration nous pouvons aussi les lui rendre,

B. *En respectant le saint nom de Dieu.* — Ce nom, notre principal soin doit être de ne jamais le prononcer qu'avec respect, et de ne l'employer que dans de bonnes fins.—Plût à Dieu que nous eussions toujours présentes à la pensée ces paroles que l'ermite Auxence répétait souvent : « L'homme ne doit ouvrir la bouche que pour louer Dieu et bénir son frère, et non pas pour déshonorer le nom de Dieu, et blasphémer ses œuvres. »

EXEMPLES.

a. Extraits de la Bible. — On trouve dans les Psaumes de David une foule de passages concernant la glorification du Seigneur. Ainsi, à l'aspect du firmament semé d'étoiles, David disait (*Ps.* VIII, 2): « Seigneur, que votre nom est admirable dans toute la terre ; car votre magnificence est élevée au-dessus des cieux. » Et dans un autre passage (*Ps.* LXV, 2) : « Témoignez à Dieu de saints transports de joie, vous tous habitants de la terre ; chantez des cantiques en son honneur. » Quel respect profond pour le saint nom de Dieu que celui de ce chantre sacré ! — Jésus-Christ, avant sa Passion, disait encore à son Père céleste (*Jean*, XVII, 4-6) : « Je vous ai glorifié sur la terre ; j'ai achevé l'œuvre que vous m'aviez donnée à faire. J'ai fait connaître votre nom aux hommes que vous m'avez donnés. » — Or, si le divin Sauveur vénérait tellement le nom de son Père céleste, qu'il alla jusqu'à immoler sa vie pour la glorification de ce nom, combien plus ne devons-nous pas le prononcer avec respect, et faire toute ce qui dépend de nous pour le faire glorifier par les autres !

b. AUTRES EXEMPLES.

aa. Saint Apollinaire, martyr. — Lorsque saint Apollinaire, disciple de l'apôtre saint Pierre et évêque de Ravenne, eut été traîné auprès du gouverneur Taurus, le peuple païen demanda la mort du saint à grands cris. Mais Dieu veillait sur la vie de son fidèle serviteur. Le gouverneur rassembla sur la place publique les citoyens les plus marquants de la ville, se fit amener Apollinaire, et appelant en même temps un enfant aveugle dès sa naissance : « Si, dit le gouverneur à saint Apollinaire, par l'invocation de ton Jésus crucifié, tu rends la vue à cet enfant, nous confesserons que le Christ est véritablement Dieu, sinon nous te ferons brûler. » Le saint plaça l'enfant devant lui, et leva les yeux au ciel en disant : « Au nom de Jésus-Christ, ouvre les yeux et vois ! » Et aussitôt l'enfant vit la lumière. Tous les assistants furent frappés d'étonnement à la vue d'un tel miracle, et plusieurs s'écrièrent à haute voix : « En vérité, il faut que celui qui fait de telles choses soit un Dieu ! » —

Un grand nombre crurent en Jésus-Christ et se firent baptiser (*Nach Mœtzler*).

bb. Les femmes chrétiennes. — Pendant que saint Blaise, évêque de Sébaste, était horriblement maltraité par Agricola, gouverneur païen, sept femmes chrétiennes arrivèrent et recueillirent pieusement le sang qui coulait encore de ses plaies, et ruisselait jusqu'à terre. Leur tendre commisération ne tarda pas à être récompensée. Accusées auprès du gouverneur à cause de leur fermeté à confesser le nom de Jésus-Christ, elles furent prises avec deux petits enfants et menées au gouverneur, qui leur ordonna de sacrifier aux dieux, sous peine de perdre la vie. S'y étant refusées, elles furent jetées dans les flammes; mais elles y demeurèrent intactes. Alors, le juge les condamna à être décapitées, ce qui fut loin d'ébranler leur constance. Leur cœur brûlait d'impatience de pouvoir sacrifier leur vie pour la gloire du nom de Dieu. Leur dernière prière fut : « Gloire soit à vous, Seigneur notre Dieu, qui nous avez jugées dignes d'être immolées pour vous comme un agneau! Recevez nos âmes dans votre sein! » (*D'après le même*.

cc. Saint François Xavier. — Lorsque saint François Xavier se trouvait dans le royaume Travancore, situé dans les Indes, les Badages, peuple sauvage et féroce, firent irruption dans le pays, et y exercèrent d'immenses ravages. L'effroi et la terreur étaient partout. Le saint homme se mit à la tête d'une poignée de fervents chrétiens, marcha à leur rencontre en tenant la croix dans sa main, et, au nom de Dieu, leur commanda de s'en retourner. Tout à coup les ennemis furent saisis d'une frayeur panique, et après être restés quelque temps immobiles de stupeur et d'admiration, ils se hâtèrent de prendre la fuite (*D'après le même*).

dd. Le rosier de Hildesheim. — Le plus remarquable rosier qui existe se trouve, non pas dans un jardin, mais dans l'église cathédrale de Hildesheim. Les gens disent de ce rosier qu'il a déjà mille ans d'existence; car il est là depuis le règne du second empereur d'Allemagne, Louis le Pieux, qui lui-même avait vu ce rosier sauvage. L'empereur était un homme pieux et qui portait constamment sur lui son rosaire.

Or, un jour qu'il chevauchait dans la Saxe, à travers une forêt, là même où se trouve actuellement la ville d'Hildesheim, il perdit son rosaire. Cette perte affligea vivement l'empereur; tous ses serviteurs furent mis à contribution pour le retrouver, et l'empereur fit la promesse suivante : « Je ferai construire en l'honneur de Dieu, mon Seigneur, une chapelle à l'endroit où l'on retrouvera le rosaire. » — Il fut retrouvé suspendu à la branche d'un rosier sauvage alors en pleine floraison, bien qu'on fût au milieu de l'hiver et qu'une neige épaisse recouvrît le sol d'alentour. L'empereur fut fidèle à sa promesse : il fit construire une chapelle, et l'autel fut placé à l'endroit qu'occupait le rosier.

Néanmoins, le rosier ne fut pas perdu pour autant; les racines poussèrent à travers la maçonnerie de nouveaux bourgeons ; le rosier grandit et prospéra à merveille, et resta même intact lors d'un incendie qui éclata dans la suite après que l'église cathédrale eut été construite. Il s'élève, semblable à une vigne, le long de la muraille de la cathédrale, à une hauteur de cinquante pieds; il fleurit tous les ans, et à le voir il est impossible de deviner son âge (*Bilder aus der Jugendwelt*).

ee. Les trois amis d'école. — Trois amis s'étaient rencontrés pour se rendre à Paris et y fréquenter les cours de l'Université. Pendant leur voyage, étant arrivés un jour vers midi auprès d'une source, ils tirèrent de leurs poches quelques morceaux de pain sec, les dévorèrent avec avidité et se désaltérèrent avec l'eau fraîche qui coulait de la source, heureux du petit repas qu'ils venaient de faire. L'esprit du Seigneur descendit sur eux, et ils commencèrent à prophétiser sur leurs destinées futures.

Le premier, qui avait nom Altmann, débuta ainsi : « Nous sommes encore pauvres, mais il faut que vous sachiez quels sont sur nous les desseins de la divine Providence. Pour moi, je serai un jour évêque de Passau, et je ferai construire un monastère en l'honneur de Dieu et de saint Benoît ; je veux y être enterré et attendre là le son de la trompette qui m'appellera au jugement. »

Le second, qui se nommait Albert, prenant ensuite la parole : « Et moi, dit-il, je serai évêque de Wurzbourg ; je bâtirai aussi un monastère en l'honneur de Dieu et de saint Benoît, et

je reposerai là jusqu'à ce que retentisse cet appel : « Morts, levez-vous et comparaissez au jugement ! »

Le troisième, surnommé Gebhard, s'exprima ainsi : « Quant à moi, je serai évêque de Salzbourg ; je construirai un couvent en l'honneur de Dieu et de saint Benoît, et mon corps y reposera dans le Seigneur, en attendant le dernier jugement. »

Et il advint comme ils avaient prédit. Après avoir achevé leurs études à Paris, ils retournèrent chez eux fort instruits, et furent promus aux siéges épiscopaux dont nous venons de parler. Le premier fonda Gœttweih ; le second, Lambach, et le troisième, Admont : et chacun d'eux trouva le lieu de sa sépulture dans l'église de sa fondation. Altmann voulut élever au seul vrai Dieu un temple magnifique à l'endroit où jadis on avait adoré les idoles ; Albert, de son côté, fit tout ce qui était en lui pour contribuer à la gloire de Dieu ; Gebhard, après avoir cherché longtemps dans son diocèse un lieu paisible et solitaire arriva, un jour, à l'en droit où il repose maintenant, et dit à ses conseillers : « Cette place me paraît convenir pour un couvent ; car elle est entourée de collines de toutes parts. » En ce moment, l'un des assistants, muet dès son enfance, prenant la parole : « Oui, dit-il, cet endroit convient à merveille, commencez ; et Dieu aidant, votre travail prospérera. » — Cédant aux inspirations de la grâce divine, le pieux évêque fit aussitôt chercher des ouvriers, et en peu de temps la construction de l'édifice fut achevée (*Austria*, 1842).

Si, comme nous l'avons vu, quelques œuvres partielles contribuent déjà à la gloire de Dieu, que sera-ce si nous conservons notre cœur pur de tout péché non-seulement dans quelques circonstances particulières, mais pendant tout le cours de notre vie ? Nous devons donc nous efforcer tout particulièrement

C. *De mener une vie pure et sans tache.* — Si des enfants qui se conduisent honnêtement sont pour leur père un sujet d'honneur, nous pouvons, nous, contribuer à la gloire de notre Père céleste, en nous ef-

forçant d'éviter le péché qui efface en nous l'image de Dieu et nous ravale au niveau de la bête, et de marcher dans les sentiers de la vertu. Par une conduite pure et irréprochable, nous pouvons exciter les autres à imiter notre exemple, et travailler ainsi à l'extension de la gloire de Dieu. Voilà pourquoi le Sauveur disait dans son sermon prêché sur la montagne (*Matth.*, V, 16) : « Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et glorifient votre Père qui est dans les cieux ! » — Un pieux abbé, saint Nile, dit de même : « Louez Dieu par vos paroles, glorifiez-le par vos œuvres, honorez-le par vos pensées » (*Paræn.* 8, *apud Bibl. Patr.*, tom. V, part. II, ed. Colon., 1618). « Car, enseigne Origène, non-seulement celui-là blasphème Dieu et est cause que les autres le blasphèment, qui vomit lui-même contre lui des propos blasphématoires, mais encore celui qui, revêtu du nom de chrétien, se conduit en impie ; puisque, par ses œuvres et ses discours criminels, il est cause que Dieu est blasphémé et offensé par d'autres. » — Enfin, saint Augustin ajoute : « Un sacrifice aimé et recherché de Dieu plus que tous les autres sacrifices, c'est celui par lequel son nom est glorifié partout par les œuvres de notre justice » (Aug., *de Vita christiana*, cap. IX, in fine, p. 6, 12 D, tom. IX).

TRAITS HISTORIQUES.

a. Le plus grand miracle. — Un respectable vieillard du désert se rendit un jour à Alexandrie, ville immense d'Égypte, pour y visiter un ami malade qu'il désirait voir une dernière fois avant qu'il mourût.

Dès son entrée en ville, quelques habitants l'ayant aussitôt reconnu à son costume pour un ermite chrétien, on se mo-

qua de lui sur les places publiques, parce qu'il professait la doctrine de Jésus-Christ, et on lui fit essuyer toutes les injures imaginables. L'ermite resta aussi calme, aussi doux et aussi paisible que si on ne lui eût rien fait.

Quelques-uns entre autres lui demandèrent avec ironie « si Jésus-Christ avait aussi fait des miracles ? »

Un passant, qui probablement était chrétien, leur répondit : « Jésus-Christ n'eût-il fait d'ailleurs aucun miracle, c'en est déjà un très-grand et qui contribue singulièrement à la gloire de Dieu, de voir ce pieux vieillard qui croit en lui, supporter si patiemment toutes vos injures, et conserver sa tranquillité au milieu de tous vos blasphèmes » (*Blumen der Wüste*).

b. Josaphat, fils d'un roi des Indes. — Plus de mille ans se sont écoulés depuis que le roi Abenner régnait sur les Indes, l'un des plus beaux royaumes de l'Orient. Jouissant d'une grande autorité, vaillant à la guerre, prudent et heureux dans toutes ses entreprises, il possédait d'immenses trésors, tant en or qu'en argent, en perles et en pierres précieuses : il avait tout ce que souhaitait son cœur. Néanmoins, au milieu de toutes ses richesses et de ses jouissances, il passait souvent de bien tristes heures. La désolante pensée qu'à la mort il serait forcé d'abandonner tous ses trésors empoisonnait son existence : « Puisqu'il en est ainsi, se dit-il en lui même, je veux au moins épargner à mon fils, lorsqu'il sera dans la fleur de l'âge, ce souci qui m'accable et qui corrompt tous mes plaisirs. » Il le fit donc élever dans un magnifique palais, complétement séparé du reste du monde. Entouré d'enfants et de jeunes gens joyeux et florissants, le jeune prince n'eut pas la moindre idée des misères humaines et de la frivolité du monde. Le palais et les jardins étaient entourés de hautes murailles, de fossés larges et profonds, et il était défendu sous peine de mort de permettre l'accès auprès du jeune prince à tout étranger, crainte que, par hasard, on ne vînt à lui parler de la mort ; cette défense concernait surtout les vieillards, dont l'aspect seul rappelle le souvenir de la mort. Le prince grandissait dans la joie et le bonheur, et se sentait fort heureux ; car il ne savait rien des peines qui accablent le reste du genre humain.

Un jour, cependant, il vit tomber le pont levis qui condui-

sait au palais et à ses jardins enchanteurs. Ayant voulu se glisser furtivement dehors, il rencontra un vieillard caduc, âgé d'environ quatre-vingt-dix ans. La vue subite de ce débile vieillard, qui à peine était encore une ombre, les discours sur la mort et l'inanité des choses humaines que celui-ci fit au prince, et cette nouvelle tout à fait inattendue, qu'un jour lui aussi deviendrait faible et serait condamné à mourir, l'ébranlèrent puissamment, et furent comme un coup de tonnerre qui éclata sur sa tête. L'intention de son père, qui avait été de lui faire passer les années de sa jeunesse dans une douce illusion, ayant produit un effet tout opposé, on ne lui défendit plus désormais de sortir. Rencontrant alors sur son chemin des aveugles, des sourds, des paralytiques, en un mot, toutes sortes de malheureux, il se sentit ému de compassion pour les hommes. Il entra sans se faire connaître en conversation avec les paysans du pays; et une fois qu'il eut commencé à réfléchir sur les hommes, il observa de plus en plus exactement leur manière d'agir. Or, il s'aperçut qu'ils étaient non-seulement des créatures faibles et légères, mais qu'ils avaient encore un penchant tout particulier pour le mal. Cette méchanceté des hommes l'affligea plus encore que leur misère, et bientôt la compassion faisant place à la méfiance et à la répulsion, il tomba dans une mélancolie profonde.

Saint Barlaam, qui vivait en qualité d'ermite dans une vallée étroite, profita de cette occasion pour se rendre, sous le costume d'un marchand, dans le palais du prince et lui offrir les consolations de la religion chrétienne, bien qu'à cette époque les partisans du christianisme fussent cruellement persécutés dans les Indes. Le prince embrassa pieusement la doctrine de Jésus Christ et se fit baptiser par Barlaam. Lorsque son père en fut informé, il entra dans un violent courroux, et Barlaam n'aurait pas manqué de recevoir le coup de la mort, si les soldats qu'il avait envoyés l'eussent trouvé. Il s'efforça par des promesses et des menaces de ramener son fils du christianisme au paganisme; mais le prince resta fidèle à la religion chrétienne. Le père voyant alors qu'il ne pouvait plus influencer son fils, lui dit ces paroles : « Eh bien, puisqu'il en est ainsi, je ne puis plus rien y changer. En parlant de ta vraie religion, comme tu l'appelles, tu m'as souvent répété : « C'est à ses fruits

qu'on la reconnaît. » Je veux donc faire l'essai, et t'abandonner un coin de mon pays. Tu en seras le roi et le gouverneras comme tu l'entendras. Nous verrons ce que cela donnera. Mais prends garde que cet essai n'échoue, car tu ne pourrais plus devenir mon successeur sur le trône, et je serais même obligé de te retirer la partie de mon royaume que je vais te confier. »

Heureusement les pressentiments du vieux roi ne se réalisèrent pas. Car lorsque Josaphat fut devenu roi, et, comme tel, protecteur de la religion chrétienne, on ne tarda pas à en apercevoir les heureux fruits dans tout le royaume, tandis que dans les contrées soumises à l'autorité de son père païen les peines les plus sévères ne suffisaient pas à extirper le vol, le meurtre et autres crimes révoltants.

Le vieux roi vit avec étonnement les bonnes mœurs, la fidélité, la foi, la subordination, la probité, l'union et l'amour, la miséricorde et la bienfaisance, le calme et la paix régner dans le royaume de son fils. Ce spectacle toucha son cœur. Il se fit lui-même baptiser, et devint l'un des plus zélés soutiens du christianisme (*Nach Chr. v. Schmid gleichnamiger Erzæhlung*).

Mais à quoi servirait-il de s'abstenir du péché et de pratiquer la vertu, si, au lieu d'attribuer la gloire à Dieu, on l'attribuait à soi-même? Notre vertu seraitelle alors agréable au ciel? Non: elle ne serait qu'une fausse monnaie, qui porterait l'empreinte d'une affreuse vanité. Si donc nous voulons que nos actions contribuent à la gloire de Dieu, nous devons

D. *Quoi que nous fassions, en attribuer l'honneur non pas à nous, mais à Dieu.*—« Ne nous en donnez point, Seigneur, ne nous en donnez point la gloire, disait le poëte royal David, mais donnez-la à votre nom » (*Ps.* CXIII, 9).—Et l'apôtre saint Paul (I *Cor.*, X, 13) nous donne l'avertissement suivant: « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, ou quelque autre chose que

vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu. » Et dans son épître aux Colossiens (*Coloss.*, III, 17) : « Quoi que vous fassiez, ou en parlant ou en agissant, faites tout au nom du Seigneur Jésus-Christ. » « Car, dit le docteur de l'Eglise saint Jean Chrysostôme, quelle que soit l'œuvre que vous fassiez, elle renferme deux choses : l'honneur et la récompense. L'honneur et la gloire appartiennent à Dieu ; la récompense appartient à vous. Si vous enlevez au Seigneur Dieu ce qui lui revient, c'est-à-dire l'honneur des bonnes œuvres, il vous enlèvera à son tour tout ce qui vous revient. Laissez donc à Dieu ce qui est sien, l'honneur, et il vous laissera ce qui est vôtre, la récompense. » — « Quoi que vous fassiez, dit le vénérable Thomas a Kempis, faites-le pour la gloire de Dieu » (*In Hortul.*, XVI, in fine).

EXEMPLES.

a. Sainte Eulalie.—Cette sainte vierge était disposée à souffrir pour la gloire de Dieu les plus grands tourments. Lorsque les bourreaux, se précipitant sur elle avec fureur, lui arrachèrent les muscles avec des harpons de fer, et que son sang jaillissait par torrents, ses dernières paroles furent : « Mon Jésus, c'est avec le fer et l'acier qu'ils ont gravé dans mon corps la victoire que vous venez d'obtenir, et votre saint nom brille sur mon cœur dans la pourpre de mon sang ! »

b. Le grain de blé.— « Regarde, cher papa, s'écria Conrad en montrant une touffe de blé qui avait été produite par un seul grain et qui contenait six magnifiques épis, quelle bénédiction apporte un seul petit grain ! A peine y faisons-nous attention, et cependant chaque grain est un riche présent dans lequel est renfermée une abondante moisson.

— Il en est ainsi, mon fils, répondit le père, Dieu a donné à tout ce qui est bon et utile une abondante bénédiction.

Il marche invisiblement à travers nos campagnes, et fait en sorte que la jeune semence prospère, afin que le pain quotidien ne manque pas au laboureur diligent. Et, de même qu'il s'intéresse aux choses qui concernent le corps, de même, et bien plus encore, il s'occupe de notre âme, qui est la partie la plus importante de l'homme. Pour l'âme aussi il existe un grain de semence, et ce grain produit des fruits au centuple. Cette semence, c'est la parole vivante qui vient d'en haut, et qui a été donnée à l'homme pour étendre de plus en plus le royaume de la vérité et de l'amour.

« Oh ! mon fils ! une seule parole prononcée en l'honneur de Dieu avec l'énergie de la foi, un seul acte d'amour accompli dans son esprit, est comparable à ce grain de semence, et peut se transplanter de génération en génération. Heureux celui qui réussit à semer les graines d'or de l'intelligence, la précieuse semence de la pure doctrine, qu'il en aperçoive ou non les fruits ; car la bénédiction céleste, quoique secrètement, ne laisse pas de se répandre. Un jour, d'ailleurs, tout sera révélé ; le grain d'or que l'homme aura semé sera mis dans la balance, les anges en emporteront les gerbes au ciel, et Dieu lui-même prendra plaisir à contempler sa moisson (*Agnès Franz*).

c. *Le général et son palefrenier.* — Un général fameux, qui déjà avait gagné de nombreuses batailles, mais qui, en revanche, poussé par le désir de la victoire, avait porté le ravage dans de magnifiques campagnes, ayant été vaincu, s'enfuit gravement blessé dans une forêt voisine, et fut accueilli, lui et son palefrenier, dans la hutte d'un pauvre ermite. Tous deux, général et palefrenier, se trouvaient aux portes de la mort. L'ermite, pieux vieillard aux cheveux et à la barbe d'argent, tâchait de les consoler : « Hélas ! demandait le palefrenier, en soupirant et en versant des larmes, est-ce que, moi aussi, je pourrai entrer au ciel ? Je n'ai rien fait que soigner et nourrir de mon mieux les chevaux de mon maître ; je ne suis qu'un pauvre et indigne serviteur. Mais mon maître, ah ! lui, certainement il ira au ciel ; car il a fait beaucoup de choses ; il a vaincu dans une foule de combats, il a accompli des

actes pour lesquels le monde ornait sa tête illustre des lauriers de la gloire. » — Quant à l'ermite, jetant sur le héros des regards attristés : « Pourquoi, lui dit-il, avez-vous fait tout cela? — Pourquoi ? pour la gloire de mon nom, pour devenir ce que je suis, un héros ! répondit le général. — C'est donc pour satisfaire votre ambition que vous avez répandu le sang de vos frères, et porté la désolation dans la demeure paisible de tant de milliers d'hommes? Voyez-vous votre domestique ! c'est là un homme d'une grande simplicité; mais ce qu'il a fait vaut mieux devant Dieu que toutes vos grandes actions et vos frivoles conquêtes. » — Ainsi parla l'ermite, puis il se mit à prier pour les deux mourants (*Urban's Erzæhlungen*).

d. Les bougies allumées. — Daniel, jeune homme plein de zèle, qui aimait Dieu de tout son cœur, demandait un jour à son ami, qui avec un cœur non moins généreux que le sien avait plus d'espérance que lui, « comment il devait faire pour donner aux autres le bon exemple ! »

Son ami lui répondit : « La meilleure manière d'édifier les autres consiste à se comporter comme les bougies qui brûlent à l'église sur les autels. Elles brûlent toutes pour Dieu, et cependant leur lumière brille devant les hommes. Celui qui veut luire devant les hommes sans brûler pour Dieu, celui-là le monde l'appelle aussitôt un hypocrite, et se scandalise de sa conduite. Quant à celui qui brûle pour Dieu, il brille par le fait même pour les hommes, et par conséquent il est tout à fait inutile qu'il dise qu'il veut luire pour eux. Et comme il sent, dans son humilité, combien il devrait encore brûler davantage pour Dieu, il est probable qu'il ne lui viendra jamais à la pensée qu'il luit suffisamment devant les hommes. Il ne lui viendra jamais à la pensée qu'il est l'unique et la plus belle lumière de la maison du Seigneur » (*Th. Nelk.*).

e. Construction d'un temple. — Un roi construisit autrefois un temple magnifique en l'honneur et à la gloire du Très-Haut. Personne d'autre que lui ne put contribuer à l'érection de cet édifice ; il voulut le construire en puisant uniquement dans son propre trésor. Et c'est effectivement ce qui eut lieu. Le temple était achevé ; il était beau et superbe, et rien n'y

manquait. Le roi fit ensuite construire une grande table de marbre, sur laquelle il fit graver en lettres d'or une inscription indiquant que c'était lui seul qui avait bâti cette église et que personne d'autre n'y avait contribué. Mais il arriva que vingt-quatre heures après qu'on eut érigé la pierre, l'inscription fut changée pendant une nuit, et au lieu du nom du roi on en trouva un autre : celui d'une pauvre femme. Et c'est ainsi qu'il fut publié partout que c'était elle qui avait fait construire ce splendide édifice. Le roi, vivement contrarié, fit effacer le nom de la femme et graver de nouveau le sien; mais voilà qu'au bout d'une nuit le nom de la pauvre femme se retrouva de nouveau sur la pierre, et chacun put y lire qu'elle était la fondatrice de l'église. Le nom du roi y fut gravé pour la troisième fois, et une troisième fois il disparut pour être remplacé par celui de la femme. Le prince ne pouvant alors s'empêcher d'y voir le doigt de Dieu, s'humilia devant lui, fit rechercher la pauvre femme et l'appela devant son trône. Elle se présenta, non sans éprouver une violente frayeur : « Femme, lui dit le roi, il se passe des choses prodigieuses : au nom de Dieu et sur votre vie, dites-moi la vérité. Ne savez-vous pas que j'avais défendu que personne contribuât à la construction de ce temple ? malgré cette défense, auriez-vous peut-être donné quelque chose ? « — La femme, tombant à genoux aux pieds du roi : Miséricorde, mon seigneur et mon roi, s'écria-t-elle, je veux tout vous avouer. Je suis une pauvre femme qui gagne péniblement ma vie à filer; j'ai justement de quoi ne pas mourir de faim. Il me restait cependant une petite pièce d'argent que j'aurais volontiers offerte à Dieu pour la construction du temple; mais, seigneur, comme je craignais votre ressentiment, je l'ai consacrée à acheter une botte de foin que j'ai répandue sur la voie pour les bœufs qui traînaient les pierres du temple; et ils l'ont mangé. Voilà ce que j'a cru pouvoir faire sans transgresser vos ordres. « Le roi, touché de ce récit, comprit que Dieu avait approuvé les humbles sentiments de cette femme, et avait été plus satisfait de sa modeste aumône que de sa fastueuse munificence. Il fit un riche présent à la pauvre femme, et accepta noblement le châtiment infligé à sa vanité (*Hoffmann von Fallersleben.*).

Lorsque Jésus eut ressuscité le fils de la veuve de Naïm, tout le peuple le combla de louanges et s'écria: « Un grand prophète a surgi parmi nous, et Dieu a visité son peuple (*Luc*, VII, 16). »—C'est ainsi qu'aujourd'hui encore la résurrection spirituelle d'un pécheur endurci doit contribuer à la glorification du nom de Dieu. Nous devons donc travailler

E. *A convertir les pécheurs et à les ramener à Dieu.* —Toute conversion sérieuse d'un pécheur endurci est une preuve de la vigilance que notre Père céleste exerce sur ses enfants, et un miracle de son éternelle miséricorde. Tel est le motif pour lequel le divin Sauveur, après les touchantes peintures qu'il fait de la brebis égarée, et après avoir parlé de la drachme perdue, ajoute ces paroles: « De même, je vous dis qu'il y aura grande joie parmi les anges de Dieu, lorsqu'un seul pécheur fera pénitence » (*Luc*, XV, 7-10). — Comment, en effet, lorsqu'un pécheur, touché par la miséricorde de Dieu, confesse ses péchés et en fait pénitence; quand, en présence des anges, le Père céleste, le recevant dans ses bras, le presse contre son cœur paternel, et lui donne le baiser de la réconciliation, comment, dis-je, les anges pourraient-ils rester spectateurs indifférents de cette scène de miséricorde, et, prosternés la face contre terre, ne pas s'écrier: « Gloire, louange et honneur à la divine miséricorde qui, cette fois encore, a retrouvé la brebis égarée, l'a ressuscitée d'entre les morts et ramenée dans les voies du salut! » N'imiterons-nous pas à notre tour cet exemple de Jésus-Christ, en nous efforçant de chercher ce qui est perdu, et de transformer en adorateurs du saint nom de Jésus-

Christ ceux qui, aujourd'hui encore, sont esclaves du péché ?

EXEMPLES.

a. Onésime.—Lorsque l'apôtre saint Paul fut arrivé à Colosse, ville célèbre de Phrygie, située dans la province asiatique, pour y annoncer la doctrine de Jésus-Christ, il y fit la connaissance d'un citoyen illustre, nommé Philémon, qui croyait, par un persuasion invincible, que la religion païenne, à laquelle il avait autrefois appartenu, ne pourrait jamais lui enseigner la vraie doctrine du salut. — Enflammé d'un désir ardent de posséder une connaissance claire et exacte de la nouvelle doctrine, il invita chez lui l'apôtre saint Paul, et sous sa direction devint en peu de temps un des plus zélés confesseurs de la doctrine de Jésus-Christ. Cet homme vertueux avait un esclave, nommé Onésime, fils d'une mère païenne des environs de Colosse. C'était un jeune homme plein de ruse et de malice. L'apôtre saint Paul, et lorsque celui-ci eut quitté la ville, Philémon lui-même tâcha de convertir ce malheureux ; mais tous ses efforts furent sans résultat. Cependant, il avait fini par apercevoir en lui des marques d'une sérieuse conversion, lorsque, revenant un jour d'un voyage que ses affaires l'avaient obligé d'entreprendre, il apprit, à son grand étonnement, que son serviteur infidèle, auquel il avait une une confiance sans bornes, s'était, pendant son absence, glissé dans sa chambre, avait forcé les armoires et les coffres-forts, et, emportant tout ce qu'il avait pu prendre à la hâte, s'était enfui sur les côtes maritimes de la Lydie.

Vers la même époque, l'apôtre saint Paul était arrivé à Rome, où on l'avait amené de Jérusalem. Grâce au privilége dont il jouissait en sa qualité de citoyen, et aussi à cause du renom de sainteté qui s'attachait à lui partout où il allait, il lui fut permis de circuler librement dans la grande ville et dans les alentours.

Un jour il aperçut un jeune homme qui errait de maison en maison, le cœur violemment agité. Il court à lui, et le reconnaît aussitôt pour l'esclave de Philémon : « Que s'est-il donc passé à ton sujet, mon ami ? lui demanda l'apôtre ; ton

visage est décomposé et tes mains tremblent ? Dis-moi, comment es-tu arrivé ici ? » — Lorsque Onésime aperçut l'apôtre, il devint pâle comme la mort. Il tomba à ses pieds, et manifesta une douleur profonde : la grâce divine venait de pénétrer dans son cœur. Versant un torrent de larmes, plein de repentir et de honte, il confesse sa mauvaise action en s'écriant : « Saint homme, sauvez mon âme, s'il en est encore temps ! » Saint Paul s'intéressa à son malheureux sort, l'affermit dans la foi en Jésus-Christ, le baptisa, et, lorsqu'il retourna auprès de son maître, l'apôtre lui remit pour ce dernier une lettre de recommandation : cette lettre est arrivée jusqu'à nous. Philémon l'accueillit avec toute la douceur, la bonté et la charité que désirait saint Paul, et le traita non plus comme un esclave, mais comme son fils. Onésime devint dans la suite un fidèle disciple de l'apôtre saint Paul, un zélé propagateur de l'Evangile, et mérita par l'éclat des bons exemples qu'il donna à la communauté des fidèles d'Ephèse, de recevoir la couronne du martyre.

Voir le pendant de cette histoire dans l'exemple touchant relatif à l'apôtre saint Jean et aux égarements d'un jeune homme, dans le CATÉCHISME HISTORIQUE, 1er vol., page 400-401.

b. Saint Grégoire, évêque, et le meurtrier. — Saint Grégoire, évêque d'Utrecht et disciple de saint Boniface, apôtre de l'Allemagne, avait deux frères plus jeunes que lui, qui se trouvaient au service du roi dans une lointaine contrée. Les deux frères, après avoir obtenu la permission des autorités supérieures, entreprirent le voyage de leur patrie, et furent tués en route par des brigands. Le saint évêque fut vivement affligé lorsqu'il apprit la mort sanglante de ses deux frères. Les brigands furent saisis, traînés en justice, convaincus de leur forfait et trouvés dignes de subir le plus terrible genre de mort. Par respect et par amour pour le saint évêque, les juges du tribunal résolurent de lui envoyer les deux assassins et de remettre leur sort entre ses mains, lui laissant le soin de décider quel genre de mort ils devraient subir. Ces hommes jugeaient du saint évêque d'après eux-mêmes; la vengeance leur semblant chose fort agréable, ils se figuraient que le vieillard trouverait quelque compensation à sa douleur en se vengeant de

ses ennemis. Mais le pieux évêque avait le cœur trop grand pour pouvoir se résoudre à tirer vengeance de ces infortunés. Lorsqu'on les amena devant lui chargés de chaînes, il leur parla d'un ton à la fois doux et sévère, car c'était surtout le salut de leur âme qui le préoccupait. Il leur mit devant les yeux l'énormité de leur crime, leur représenta que le vol et l'assassinat étaient défendus par les lois divines et par les lois humaines, et que les peines que Dieu leur réservait étaient encore incomparablement plus graves que celles qu'ils avaient à redouter de la justice des hommes. Il les exhorta donc à songer avant tout à se réconcilier avec Dieu et à faire pénitence. Il leur fit ensuite enlever leurs chaînes, et comme ils n'avaient pour vêtements que quelques mauvaises guenilles et qu'ils mouraient de faim, il les fit habiller à neuf, et ordonna qu'on leur donnât à manger. Et puisque c'était l'extrême pauvreté qui les avait poussés à cet attentat, il leur offrit de leur procurer un entretien honorable, ou de leur en fournir l'occasion. Pour les délivrer des angoisses continuelles et de la crainte de la mort qui les tourmentaient dans leur prison, il leur fit grâce de la vie, et les congédia en leur disant : « Allez en paix et ne péchez plus, de peur que quelque chose de pire ne vous arrive » (*Apostel Deutschlands*).

c. *Un avertissement salutaire.* — M. de Berg, médecin distingué, se rendait un jour dans un village, éloigné de quelques lieues de sa demeure, pour y visiter un malade. Le soleil était sur son déclin lorsqu'il revint de sa visite. Arrivé au milieu d'une forêt obscure, il perdit le bon chemin et s'égara. Il fut plus d'une heure à errer au milieu du bois, ne sachant plus à la fin de quel côté donner de la tête. Tout à coup une voix terrible fait entendre ces paroles : Halte-là ! Halte-là ! sinon tu es perdu ! Un homme à la figure sinistre et hérissée d'une barbe affreuse s'élance d'un buisson, met le pistolet sur la poitrine du médecin et lui demande son argent. Sans se déconcerter le moins du monde, le médecin tire sa bourse, prend une pièce de cinq francs et la présentant au voleur : « Mon cher ami, lui dit-il, abandonnez ce détestable métier qui finira par vous conduire à l'échafaud. Pensez que c'est

aussi pour vous que le divin Sauveur est mort sur la croix. Sauvez, sauvez votre ame. »

Sept années plus tard, M. de Berg entreprit un long voyage. Arrivé dans une grande ville, où l'on tenait la foire, il alla se promener sur le marché aux chevaux, et examina les manœuvres des marchands. Pendant qu'il se trouvait dans la mêlée, il sentit une main qui le frappa doucement sur l'épaule. Il se retourne et aperçoit un homme qui, le saluant gracieusement, lui demanda s'il le connaissait encore.

M. de Berg ayant répondu négativement, l'étranger le pria de l'accompagner jusque chez lui, et le conduisit dans une charmante petite maison. Dans la chambre était assise une jeune femme qui tenait sur son sein un joli petit enfant. M. de Berg jetait autour de lui des regards étonnés, et ne parvenait pas à s'expliquer pourquoi on le conduisait là. Mais l'étranger, se jetant à ses pieds, s'écria en versant des larmes abondantes : « Excellent monsieur, quelle reconnaissance ne vous dois-je pas ! C'est à vous que je suis redevable de tout le bonheur dont je jouis ; jamais je n'oublierai votre bonté envers moi ! Vous vous souvenez sans doute encore qu'il y a sept ans un homme sortant de la forêt tomba sur vous et vous força à lui donner votre argent. Cet homme, c'est moi. Souvent les paroles que vous m'adressâtes alors me reviennent encore maintenant à la pensée. Ces paroles, pleines d'énergie et de vérité, furent l'étoile qui devait me diriger dans toute ma vie future : je n'eus plus de repos que je ne fusse devenu un homme meilleur, et que, fidèle disciple du divin Sauveur, je n'eusse commencé une vie nouvelle : Dieu veuille vous récompenser de la bonté avec laquelle vous avez cherché à me ramener dans la voie de la vertu. » — M. de Berg fut vivement touché en entendant ce récit. Il offrit amicalement la main à cet homme pénitent et à sa femme, et resta jusqu'à sa mort son ami dévoué et son protecteur.

Que la pure lumière de la foi
Rayonne du haut des cieux
Sur ceux que les ténèbres
Empêchent encore de connaître votre loi,

Qui ne reconnaissent pas encore leur frère pour leur pro-
Et qu'elle rappelle tous les pécheurs [chain ;]
A la pratique fidèle de leur devoir.

§ XVIII.

Deuxième demande.

« QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE ! »

Ces paroles : « règne de Dieu, » ont, dans l'Ecriture sainte, un triple sens. — Elles expriment

A. *La souveraineté de Dieu,* en tant qu'exercée par le Sauveur, le gouvernement de Jésus-Christ, la puissance infinie avec laquelle il pénètre dans le cœur de l'homme pour y commencer cette guerre sainte qui doit étouffer l'antique rébellion de la chair, triompher de ses penchants sensuels, briser la tête de l'antique serpent, nous laver et nous purifier de tous nos péchés et de toutes nos fautes, et nous donner l'énergie et la force de faire le bien, ou plutôt de commencer une vie nouvelle et toute céleste. C'est à quoi font allusion ces paroles de Jésus-Christ (*Luc,* XVII, 21) : « Le royaume de Dieu est au-dedans de vous. » Ainsi, quand nous disons : « Que votre règne arrive, » ces mots n'ont pas d'autre signification que celle-ci, donnée par Thomas de Jésus dans son Commentaire (Thom. a Jesu, *Exposit. Orat. Dom.*) : « Venez dans les cœurs, ô le meilleur des pères, régnez-y, souverain Seigneur, et établissez-y votre demeure. Si mon âme est assez heureuse pour pouvoir devenir ici-bas votre royaume, je consens qu'en prolongeant mon pèlerinage terrestre, vous différiez pour moi la possession du royaume des cieux

aussi longtemps qu'il vous plaira ; car, au ciel comme sur la terre, je ne désire que vous, et pourvu que vous régniez en moi avec une puissance entière et un pouvoir illimité, mes désirs seront satisfaits. »

Ce que vous commandez est salut et vie ;
Ce qui vous déplaît ressemble au poison.
Un cœur qui s'est donné tout à vous,
Est riche en plaisirs au-delà de tout ce qu'on peut dire.
Oui ! bon Sauveur, vivre pour vous,
Vous consacrer notre vie tout entière,
Tel doit être notre unique désir,
Telle doit être notre félicité suprême !

Cependant, il ne suffit pas de demander simplement que le règne de Dieu s'établisse en nous ; nous devons encore travailler à l'y établir réellement. Nous ressouvenant de ces paroles de Jésus-Christ (*Matth.*, XI, 12) : « Le royaume des cieux souffre violence, » et de celles-ci : « Les violents l'emportent » (*Matth.*, XIX, 17), nous devons mettre tous nos soins et employer tous nos efforts à ce que Dieu fixe avec sa grâce toute-puissante sa demeure dans nos cœurs. De même que cet homme, dont Jésus-Christ raconte qu'il avait trouvé un trésor dans un champ, agit très-prudemment en sacrifiant tout ce qu'il possédait pour acheter ce fonds, et pouvoir acquérir le trésor qui s'y trouvait enfoui ; de même nous obtiendrons d'immenses avantages, si nous sommes dans la disposition de renoncer à tous les plaisirs illicites, à tous les agréments de la vie, à toutes les jouissances de la terre ; car c'est seulement alors que nous trouverons le plus riche des trésors, le royaume de Dieu.

EXEMPLES.

a. Quel sujet de consolation pour l'apôtre saint Paul de pouvoir se rendre ce témoignage (*Philip.*, III, 8) : « Tout me semble une perte au prix de cette haute considération de Jésus-Christ mon Seigneur, pour l'amour duquel je me suis privé de toutes choses, — afin que je gagne Jésus-Christ. »

b. La perle. — « Père, aujourd'hui le maître d'école nous a de nouveau raconté des choses magnifiques ; c'était à ravir d'admiration ! »

Ainsi venaient de parler au retour de l'école les enfants de Selmiar, Alexis et Catherine. « Eh bien, dit le père, racontez-moi à votre tour ce que vous avez entendu de si beau et de si admirable. »

A ces mots, Alexis débuta ainsi : « L'instituteur a parlé des richesses de la toute-puissance et de la bonté éternelles de Dieu ; il a dit que le bon Dieu a en réserve des trésors pour l'homme, non-seulement dans les entrailles de la terre, mais encore dans les abîmes de la mer, et que, dans ses profondeurs les plus reculées, il se trouve quantité de coquillages remplis de magnifiques pierreries.—Et aussi, ajouta Catherine, que les plongeurs descendaient dans la mer à plusieurs centaines de pieds de profondeur pour y pêcher quelques perles. »

Le père, qui profitait de la moindre occasion pour développer dans ses enfants le sentiment des choses divines, répondit : « Rien de plus vrai que tout ce que vous a dit l'instituteur. Le plongeur se précipite dans la mer, sans faire attention aux vagues qui l'enveloppent de toutes parts. Or, s'il fait preuve de tant d'intrépidité et ne craint pas d'exposer sa vie pour gagner une perle, qui peut-être ne vaut que quelques francs, que ne devons-nous pas faire, chers enfants, pour devenir possesseurs de cette perle qui surpasse en valeur tous les trésors de la terre et de la mer, et de laquelle il est écrit : « Le royaume des cieux est semblable à une perle pour la possession de laquelle on doit tout sacrifier ?

—Cher père, demandèrent les enfants, quelle est la chose que nous devons surtout donner pour entrer en possession de cette pierre précieuse ?

— Cet objet infiniment précieux, répondit le père, réclame de vous le sacrifice le plus grand et le plus pénible ! Il faut que vous sacrifiiez votre volonté orgueilleuse et obstinée, afin que vous accomplissiez en toute humilité et obéissance, joyeusement et librement, la volonté de Celui qui règne en souverain et en maître dans le royaume des cieux, et qui a dit : « Quiconque veut être mon disciple doit renoncer à soi-même et me suivre.

— Très-cher père, demandèrent de nouveau les enfants, si le plongeur fait des choses si difficiles, s'il expose ses jours pour un objet périssable, comment ne ferions-nous pas ce qui est beaucoup plus facile, renoncer à notre volonté propre, quand il s'agit de gagner le royaume des cieux?

—Eh bien, mes chers enfants, repartit le père, quand vous aurez fait ce qui semble si léger, vous aurez par là même accompli ce qu'il y a de plus difficile. Car, une fois que nous aurons assujetti notre volonté à la volonté de Dieu, nous ferons volontiers aussi le sacrifice de notre vie, et nous mourrons plutôt que de devenir infidèles à la vertu et à la vérité, qui sont ici-bas le royaume de Dieu sur la terre (*Fr. G. Schwœbl.*).

c. Le pauvre, mécontent.

B. Bonjour, vieux !

A. Pareillement ; je n'ai jamais vu de mauvais jours.

B. Mon salut signifiait : Bonheur, — je vous souhaite toutes sortes de prospérités.

A. Je n'ai jamais été malheureux. Jamais je n'ai été contrarié en rien.

B. Dieu vous maintienne ! Mais expliquez-vous plus clairement.

A. Très-volontiers.—Vous m'avez souhaité un bon jour ; Dieu peut-il envoyer des jours mauvais ? — Dans le chaud comme dans le froid, dans la faim comme dans la soif, je n'ai qu'à le louer, puisque toujours c'est sa volonté qui s'accomplit. Celui-là n'est-il pas heureux, qui est d'accord avec Dieu, qui accepte tout ce qui vient de lui, quoi que ce puisse être, et qui n'attend rien que de lui ?—Vous désirez que tout me réussisse;

je n'ai rien à désirer, puisque tout ce que je souhaite, je ne le veux qu'à condition que Dieu le voudra.

B. Comment cela ? — Mais si Dieu vous repoussait ?

A. Il ne le peut pas. Je l'embrasse avec les bras de l'humilité, de l'amour et de la foi. Par ce moyen, je suis attaché à Dieu d'une manière indissoluble ; partout où il est j'y suis avec lui. Avec Dieu plutôt dans les abaissements les plus profonds, que sans Dieu sur les sommets les plus élevés.

B. D'où êtes-vous ?

A. Je viens de Dieu, je vis en lui et je retourne à lui.

B. Où demeure-t-il, Dieu ?

A. Dans un cœur pur, et dans une âme sereine (Hauber's *Jugend Bibliothek*).

ELEVONS-NOUS VERS LA LUMIÈRE.

Sans cesse nous marcherions dans d'obscures ténèbres,
Si l'étincelle de la Foi, de la Charité et de l'Espérance
N'éclairait nos pas de sa lumière céleste.

ELEVONS-NOUS VERS DIEU.

Quand nous aspirons vers son royaume,
Il ne laisse pas gémir en vain nos cœurs.
Des sables arides il fait jaillir une source d'eau fraiche,
Et nous conduit à travers le désert
Dans les régions qu'habite le printemps (*Wessemberg*).

B. Par « royaume de Dieu, » nous entendons encore la sainte *Eglise catholique* fondée par Jésus-Christ dans le but de répandre sur l'humanité tout entière les fruits de sa doctrine et de sa grâce sanctifiante. Si le grain de sénevé, dit Jésus-Christ, bien qu'il soit dans le principe le plus petit de tous les grains, devient dans la suite un grand arbrisseau semblable à un arbre, de sorte que les oiseaux du ciel viennent se reposer à

l'ombre de ses rameaux qui s'étendent au loin, l Eglise, elle aussi, était petite dans son début, mais en peu d'années elle s'étendit sur toute la surface de la terre. Maintenant, le nom de Jésus retentit aussi sous le soleil brûlant d'Afrique; que dis-je! la plante céleste de la religion de Jésus prospère et fleurit jusque dans les plus lointaines contrées du Nord où règne une neige éternelle. Les chrétiens sont répandus partout, même dans les différents royaumes de la plus vaste contrée du monde, en Asie. En Amérique, des pays tout entiers professent la religion chrétienne, et c'est en elle que le pauvre nègre condamné à l'esclavage trouve son unique consolation. Et, de nos jours encore, on voit en foule des hommes au cœur assez magnanime pour s'efforcer, à travers mille contradictions, et au péril de leur vie, d'annoncer la doctrine de Jésus-Christ aux peuplades sauvages qui habitent les contrées les plus reculées de la terre, et de les rendre participants de cet immense bienfait du ciel. Nous aussi, nous devons non-seulement prier pour l'extension du royaume de Dieu, mais encore contribuer par nos paroles et par nos exemples à ce que tous les hommes arrivent à la connaissance du vrai Dieu; car chaque homme étant notre prochain, nous lui devons la charité fraternelle. « C'est alors que nous aimons réellement notre prochain, dit saint Prosper, quand nous sommes aussi zélés pour lui qu'attentifs envers nous, et que nous faisons en sorte qu'il mène une vie honnête et arrive à la vie éternelle » (S. Prosp., *de Vit. contempl.*).

EXEMPLES.

a. Tirés de l'histoire sainte. — Dès que la Samaritaine, auprès de la fontaine de Jacob, eut été instruite par Jésus et

désaltérée par l'eau vive — de sa sainte doctrine, — elle courut en toute à hâte la ville et avertit ses concitoyens de se rendre aussi en ce lieu pour y entendre les paroles du Sauveur. — Les saints apôtres et leurs disciples travaillaient, par leurs paroles et par leurs écrits, à la propagation du royaume de Dieu. — Quel ne dut pas être l'empressement du trésorier de la reine de Candace à retourner du pays des Maures dans son pays, pour y travailler à l'extension du royaume de Dieu parmi les siens !

b. AUTRES EXEMPLES.

α. *Saint Grégoire-le-Thaumaturge.* — Saint Grégoire-le-Thaumaturge demanda, au lit de la mort, combien il y avait encore de païens dans la contrée de Néocésarée. On lui répondit qu'il y en avait encore « dix-sept. » — A ces mots, le mourant célébra la bonté divine et la remercia de la bénédiction qu'elle avait accordée à ses infatigables travaux ; car au moment où il était monté sur le siége épiscopal, il n'y avait que « dix-sept » chrétiens. Tout le reste était païen.

β. *Grégoire et Augustin.* — Un jour, sur la place publique de Rome, pendant qu'on offrait à vendre quelques esclaves, un respectable ecclésiastique vient à passer. Ces esclaves étaient de superbes jeunes hommes, éblouissants de fraîcheur, à la figure d'un doux incarnat, à la chevelure longue et ondoyante, aux yeux d'azur, à la taille svelte et dégagée. L'ecclésiastique, dont la pensée était toujours dirigée vers les choses célestes, demanda si ces jeunes gens étaient chrétiens, ou bien s'ils étaient encore enlacés dans les liens du paganisme. « Ce ne sont pas des chrétiens, répondirent les marchands ; car tous, tant que nous voici, nous sommes encore païens. — Oh ! combien il est triste, répondit en soupirant l'ecclésiastique, avec une si belle figure d'avoir une âme qui n'est pas encore éclairée par la connaissance de Dieu et par sa grâce, et qui se trouve encore sous la puissance du prince des ténèbres ! » — Ayant demandé en outre de quel pays de la terre ils étaient : « Ce sont des Anglais, » lui répondirent les marchands. — En vérité, repartit le prêtre, puisqu'ils ont une figure si angélique, ce serait dommage qu'un jour ils ne

dussent pas être admis au ciel dans la société des anges! » — Dès ce moment, l'ecclésiastique conçut le dessein de faire en sorte que le royaume de Jésus-Christ fût propagé dans ce pays Ce digne ecclésiastique s'appelait Grégoire ; il avait exercé autrefois la charge de préteur, magistrat qui remplissait les fonctions de grand-juge. Comme prêtre, le souverain Pontife lui avait remis entre les mains les affaires les plus importantes. Volontiers il serait parti pour l'Angleterre, afin d'y annoncer l'Evangile, si les habitants de Rome, qui lui étaient intimement attachés, et qui auraient vu avec peine son départ, ne l'eussent détourné de son dessein.

Au bout de quelques années, Grégoire fut élevé à la dignité de souverain pontife, et sut diriger l'Eglise avec tant de sagesse et d'énergie, que c'est avec justice qu'on lui donna le nom de « Grégoire le Grand. » Tout accablé qu'il fût par la multiplicité des affaires, il ne laissa pas de s'occuper de la conversion des Anglais. Il y envoya le célèbre prieur d'un monastère fondé par lui, nommé Augustin, qui mérita comme lui le surnom de « Docteur de l'Eglise. » Augustin partit avec quelques compagnons que lui adjoignit Grégoire. Ce dernier avait fait en sorte que les esclaves dont la vue lui avait donné la pensée d'annoncer le royaume de Dieu aux Anglais, fussent rendus à la liberté, instruits dans la religion chrétienne et dans la langue des Romains, afin qu'on pût les employer comme truchements dans l'œuvre de la conversion des Anglais — Ces hommes apostoliques partirent donc pour l'Angleterre et y annoncèrent l'Evangile. Le Seigneur bénit leur pieuse entreprise. Le roi Ethelbert, dont l'épouse Berthe, princesse royale de France, était une fervente chrétienne, embrassa le christianisme, et une foule de ses sujets suivirent son exemple (Nach Chr. v. Schmid's « *Apostel Deutschland's.* »).

γ. *La fête des roses à Salenci.* — Saint Médard, évêque de Noyon, se donnait toutes les peines imaginables pour étendre et affermir parmi les siens le royaume de Dieu. Il avait consacré la plus grande partie de sa fortune à établir à Salenci, son lieu natal, « la fête des roses, » pendant laquelle la plus pieuse et la plus belle des vierges était toujours ornée d'une couronne de roses, et recevait en cadeau douze pièces d'or. Le

jour de la fête de saint Médard, le 8 mai, par conséquent à l'époque la plus joyeuse de l'année, la vierge qui a été jugée la plus digne par le seigneur de Salenci, et qui, à cause de sa distinction, est appelée la « reine des roses », se rend, vêtue de blanc, les cheveux dénoués et tombant sur les épaules, accompagnée de ses parents et de ses proches, et de douze filles également en habits blancs, précédée d'une joyeuse musique, dans la petite église, où un ecclésiastique bénit les roses, et en orne la tête de la jeune fille agenouillée.

Cette fête des roses est pour toutes les jeunes filles de Salenci un véritable stimulant à la vertu, et. à dire vrai, les habitants de Salenci se distinguent particulièrement par la pureté de leurs mœurs. Etre la reine des roses est le suprême désir de toutes les filles ; aussi les jeunes hommes les plus remarquables aspirent-ils à obtenir la main de celles qui ont été l'objet de cette distinction (*Nach illustr Zeitung für die Jugend.*).

5. *Fondation de la maison régulière de Hallein.* — On sait que saint François d'Assise fonda, pour la sanctification des hommes qui vivent dispersés dans le monde, un troisième ordre qui fut approuvé par le souverain pontife Nicolas IV, en 1289. Dans cet ordre on vit entrer, entre autres, en 1721, une pieuse fille, nommée Marie Thérèse Zechner, fille d'un riche marchand de bois de Hallein. L'année suivante, elle fit ses vœux, et avec l'héritage qu'elle reçut de son père acheta une maison qui appartenait à sa mère. Désormais la mère et la fille habitèrent ensemble, vivant de leurs ressources communes. La mère entra elle-même dans cet ordre; elle portait le nom de Françoise, et sa fille celui d'Hyacinthe. Peu de temps après, une nouvelle consœur vint se joindre à cette petite association chrétienne. Les deux jeunes religieuses élurent la mère pour supérieure, et commencèrent sous sa direction à instruire dans la religion et autres connaissances utiles de petites filles, choisies surtout parmi les pauvres, et à leur apprendre à coudre, à filer et à tricoter. Leur but était d'arracher ces enfants à la mendicité et aux tristes conséquences qui en résultent, de les élever dans la crainte de Dieu, et, en leur apprenant quelques travaux utiles, de les rendre propres à se faire dans le monde une position honorable. Ainsi naquit

cet institution monastique, qui, à cause de sa règle et de la conformité de son but avec l'esprit de l'Evangile, fut appelée « Maison régulière. »

Bien que, dans son origine, cette société religieuse eût à lutter contre bien des contradictions, et fût même sur le point de se voir dissoudre, elle ne laissa de devenir de plus en plus florissante, et bientôt, grâce au dévouement infatigable des religieuses, elle fut entourée d'une telle considération, qu'il fallut construire une maison plus spacieuse, afin de pouvoir y recevoir les élèves dont le nombre allait toujours croissant. Cet institut, si peu considérable dans son début, s'est vu dernièrement porté à son plus haut point, lorsque, grâce à l'intervention de Sa Majesté Impériale, la direction en a été confiée, dans la basse Autriche, à Caroline-Auguste (voir Hochmuth's *Geschichte des Salzbourg. Schulwesen*).

ε *Le sermon le plus persuasif.* — « Si seulement il m'était donné de prêcher, disait un paysan, je dirais aux gens leur affaire ! — Mon cher ami, lui dit son respectable curé, je vous donne l'assurance que vous ne pouvez mieux prêcher aux gens — jeunes et vieux, — ni le faire d'une manière plus savante, plus persuasive, qu'en leur donnant le bon exemple. Le bon exemple est de plus un moyen infaillible de propager le royaume de Dieu ».

ζ. *Bienfaisance d'une fille aveugle.* — Une pauvre fille aveugle apporta un jour à un ecclésiastique qui voulait se rendre dans les Indes orientales, pour y annoncer l'Evangile aux peuples païens, douze francs pour l'aider à faire ce voyage. L'ecclésiastique, surpris de recevoir une si grande somme d'une pauvre fille, lui dit : « Veuillez me faire connaître, ma chère enfant, comment il se fait que vous avez tant d'argent? Vous êtes pauvre, et comme vous êtes privée de la vue, vous ne pouvez rien gagner. — Mon cher monsieur, répondit l'aveugle, soyez sans inquiétude, j'ai acquis cet argent par des moyens honnêtes. Je gagne mon pain de chaque jour en tressant des corbeilles, et, comme je suis aveugle, je puis aussi bien travailler sans lumière qu'avec de la lumière. Or, je sais certainement que l'hiver dernier les autres filles du village qui jouissent de la vue ont acheté

pour plus de douze francs de chandelles pour tresser leurs corbeilles. N'en ayant pas eu besoin, je vous prie d'accepter cet argent pour le consacrer au noble but que vous vous proposez » (*Jugend-Zeitung von Dolz*).

η. *Magnifique développement du royaume de Dieu.* — (Une parabole). — Le saint martyr Polycarpe, évêque de Symrne, voyant la persécution contre les fidèles s'étendre de plus en plus, se retira à la campagne avec son fidèle disciple Crescence. Un jour, lorsque le soir fut revenu avec ses brises attiédies, il se rendit à l'ombre des arbres situés devant la maison de campagne. Il y trouva assis sous un chêne, son disciple qui avait la tête cachée dans sa main et pleurait. « Pourquoi pleurez-vous, mon fils? » lui dit le saint évêque en s'approchant de lui. Le disciple levant alors la tête, répondit : « Comment pourrais-je m'empêcher d'être affligé et de pleurer, lorsque je pense au royaume de Dieu sur la terre, à l'Eglise de Jésus-Christ? Les orages et les tempêtes s'assemblent autour d'elle et vont la renverser par la base. Plusieurs confesseurs ont failli; d'autres, il est vrai, la reconnaissent de bouche, mais leur cœur est bien loin d'elle. Ce spectacle remplit mon âme de tristesse et mes yeux de larmes ».

Saint Polycarpe lui répondit : « Mon fils, l'Eglise de Jésus-Christ est semblable à un arbre cultivé par le laboureur. Seul et sans que personne le remarque, il en dépose le germe dans la terre, et s'éloigne. Le germe se développe et grandit au milieu des mauvaises herbes et des épines; son sommet finit par dominer tout ce qui l'entoure, et les épines meurent d'elles-mêmes; car l'ombre de l'arbre leur a été funeste. L'arbre continue de grandir, les vents mugissent autour de lui et l'agitent en tous sens. Plus ses racines se sont étendues dans la terre, plus ses branches se sont élevées vers le ciel. Ainsi les orages n'ont fait que l'affermir. Devenu plus grand, et son ombre allant se projeter plus loin, les épines et les mauvaises herbes croissent de nouveau sous lui. Mais il n'y fait pas attention, et dans son attitude à la fois calme et majestueuse, il continue à s'élever vers les cieux. »

Après avoir parlé ainsi, le saint évêque se tut, puis donnant la main à son disciple : « Pourquoi, lui dit-il, lorsque vous regardez le sommet de l'arbre, vous inquiétez-vous des

mauvaises herbes qui rampent à ses pieds? Laissez-en le soin à celui qui a planté l'arbre! »

Le disciples se leva : le calme et la sérénité étaient rentrés dans son âme.

Cette parabole, que nous avons empruntée à l'un de nos plus illustres poëtes, peut aussi servir de consolation et d'enseignement à ceux qui, jetant des regards attristés sur la corruption qui règne dans le monde de nos jours, craignent que le royaume de Dieu ne disparaisse bientôt de la terre, et se figurent que c'est se donner une peine inutile que de travailler à sa conservation et à sa propagation.

QUELLE EST LA PATRIE DE L'ÉGLISE?

Quelle est la patrie de l'Eglise?
Est-ce le pays d'Allemagne, est-ce la Bohême?
Est-ce la province où s'étend le royaume des Césars?
Celle où retentit le bruit des avalanches?
Oh, non, non, non,
Sa patrie doit être plus grande!

Quelle est la patrie de l'Eglise?
Est-ce le pays des Francs, le pays des Hongrois?
Est-ce celui où l'or conduit aux honneurs?
Celui où règne la vapeur?
Oh, non, non, non,
Sa patrie doit être plus grande!

Quelle est la patrie de l'Eglise?
Est-ce la Grèce? Est-ce l'Espagne?
Est-ce le lieu où s'élève la Rome éternelle?
Est-ce celui où flotte le toug [1] des Turcs?
Oh, non, non, non,
Sa patrie doit être plus grande!

[1] Etendard turc, formé de trois queues de cheval.

Quelle est la patrie de l'Eglise?
Est-ce la Judée? Est-ce la Mauritanie?
Est-ce le pays où chasse l'Indien?
Le pays où le sauvage se nourrit de racines?
Oh, non, non, non,
Sa patrie doit être plus grande!

Qu'est-ce que la patrie de l'Église?
Nommez-moi enfin ce pays?
« Là où la Croix s'élève triomphante, »
« Où Jésus-Christ vit dans les cœurs, »
« C'est là, c'est là qu'elle doit être : »
« Le royaume de l'Eglise est universel. »

(*Müncher Jugendfreund.*)

C. Enfin, on entend par « royaume de Dieu» le séjour de la *béatitude éternelle*, où les élus contemplent Dieu face à face, et jouissent à jamais de sa présence.—Jésus-Christ disait de lui-même (*Matth.*, XXV, 34): « Au dernier jugement, il dira à ceux qui seront à sa droite: « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. » Puis encore (*Matth.*, XIII, 43): « Les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père. » Saint Augustin écrivait de son côté (S. Aug., *de Triplici habitaculo*, cap. 1, sub fin., pag. 555, A, tom. 9): « Dans le royaume éternel, il y a une vie sans trépas, une vérité sans erreur, un bonheur sans tristesse; dans le royaume de Dieu se trouvent tous les biens en surabondance, et il n'y aura aucun mal. » — C'est par la pensée du bonheur céleste, comme nous l'avons vu plus haut, que les saints martyrs et les confesseurs de la foi se consolaient dans les souffrances et dans les persécutions auxquelles ils étaient en butte. Le bonheur éternel, tel doit être aussi l'objet de tous nos désirs et

de toutes nos aspirations, le but de tous nos travaux et de toutes nos entreprises.

Consolation à la mort. — Saint Eucher, évêque de Trèves, était à la tête de son troupeau depuis vingt-trois ans et avait atteint une haute vieillesse, lorsque, pendant une nuit, il eut en dormant une merveilleuse apparition. Un ange, entouré d'une lumière surnaturelle, se présenta devant lui et lui dit : « Eucher, vous avez, selon l'ordre du Seigneur, fidèlement travaillé pendant les heures de la journée et soutenu vaillamment votre combat sur la terre, entrez maintenant dans le repos qui vous est promis, et recevez l'impérissable couronne du triomphe. » — Ce rêve causa une indicible joie au saint évêque, et fut pour lui, au moment de la mort, un grand sujet de consolation. — Dieu veuille qu'à la fin de nos jours notre conscience puisse nous rendre le même témoignage ; puisse-t-il nous accorder de suivre les traces de ce saint homme, et, comme lui, nous faire participer à la couronne de la vie !

Seigneur et Sauveur, soutenez-nous
De votre bras tout-puissant
Au combat de la mort,
Et conduisez-nous là où les chérubins
Et les séraphins, entourant votre trône,
Chantent « Alleluia ! »

§ XIX.

Troisième demande.

« QUE VOTRE VOLONTÉ SE FASSE EN LA TERRE COMME AU CIEL. »

Dans la demande qui précède, nous exprimons à Dieu l'ardent désir, après cette vie terrestre, d'être admis auprès de lui dans le ciel, et d'entrer en participation de ce bonheur « que nul œil n'a vu, que nulle oreille n'a entendu, et que jamais le cœur de l'homme n'a ressenti » (I *Cor.*, II, 2). — Quant au chemin à suivre pour arriver au ciel, Jésus-Christ nous l'indique lui même par ces paroles (*Matth.*, VII, 21): « Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux ; mais celui-là seul y entrera qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux. » Nous devons donc, si nous voulons entrer dans le royaume des cieux, employer tous nos efforts à observer les commandements de Dieu aussi joyeusement, aussi fidèlement, aussi ponctuellement que les anges qui sont au ciel, entrant ainsi dans l'éternité bienheureuse par la porte étroite de la vertu. « Car, dit saint Paul (I *Thess.*, IV, 3), votre sanctification, telle est la volonté de Dieu ». Et le même apôtre écrivait dans son épître aux Ephésiens (*Ephes.*, V., 10) : « Recherchez avec soin ce qui est agréable à Dieu. »—Lactance, célèbre écrivain ecclésiastique, enseigne que « quiconque fait la volonté du Seigneur et observe la loi divine, est agréable à Dieu » (*De Ira Dei*,

cap. 7, circa init., pag. 354). Heureux donc si nous suivons fidèlement ces conseils ; la terre elle-même deviendra pour nous un paradis anticipé, et sera en quelque sorte le vestibule de la félicité qui nous est réservée au ciel.

Sainte, sainte est votre volonté,
Seigneur, elle fait toutes nos délices ;
Faites que toujours nous l'accomplissions,
Soumis à vous jusqu'à la mort.
Puissions-nous, nous aussi, exécuter sur la terre
Votre volonté, aussi joyeusement qu'elle l'est au ciel,
Dieu saint et juste !

EXEMPLES.

a. Tirés de l'histoire biblique. — L'Écriture sainte nous offre déjà dans la conduite d'une foule de saints personnages des deux sexes, plusieurs exemples qui nous montrent avec quelle ardeur ils s'efforçaient de disposer toutes leurs pensées, toutes leurs paroles et toutes leurs actions conformément à la volonté de Dieu. — Abraham réalisa pendant toute sa vie cette parole de Dieu : « Marchez devant moi, et travaillez à devenir parfait ! » — Le vieux Tobie au lit de la mort disait encore à ses enfants et à ses petits-fils : « Servez le Seigneur dans la vérité, et efforcez-vous de faire ce qui lui est agréable. » — Mathatias montrait tant d'empressement à exécuter la volonté de Dieu, qu'il répondit aux délégués du roi Antiochus qui lui offraient de l'or, de l'argent et autres objets précieux pour qu'il acceptât leurs propositions iniques : « Dieu nous préserve de contrevenir aux lois et aux ordonnances de Dieu ! » — Mais le plus bel exemple d'une soumission sans réserve à la volonté du Père céleste, c'est celui que nous a laissé le divin Sauveur, qui, préférant l'accomplissement de la volonté de son Père à la nourriture la plus attrayante, pouvait lui dire en toute vérité : « L'œuvre que vous m'aviez chargé de faire, je l'ai accomplie. » — Saint Pierre et les autres apôtres répondirent au grand prêtre qui leur défendait sons des peines sévères de prêcher

le nom de Jésus : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. » — Lorsque l'apôtre saint Paul fut illuminé par les rayons de la grâce divine et appelé à la pénitence, sa première demande fut : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? »

b AUTRES EXEMPLES.

α La lettre du pape saint Clément. — Un schisme très-sérieux ayant éclaté dans l'Eglise de Corinthe, à cause de la jalousie qu'excitaient quelques prêtres d'un grand mérite et d'une vertu éprouvée, le pape saint Clément écrivit à la communauté des fidèles de cette Eglise une lettre dans laquelle le saint pasteur les exhortait à ne pas persévérer obstinément dans leur sens propre, mais plutôt à disposer toutes leurs actions conformément à la volonté de Dieu, seul moyen de rétablir l'ordre et la tranquillité : « Suivons fidèlement, disait entre autres, dans sa lettre apostolique, cet homme éclairé de Dieu, suivons la règle respectable et glorieuse de notre sainte vocation. Appliquons-nous à ce qui est beau et agréable aux yeux du Seigneur qui nous a créés. Tenons sans cesse nos regards fixés sur le sang de Jésus-Christ, et considérons combien il est précieux aux yeux de Dieu, puisqu'il a été répandu pour notre salut, et qu'il a procuré au genre humain tout entier la grâce de la réconciliation. Les corps célestes se meuvent au gré de la volonté du Créateur et lui sont soumis. Le jour et la nuit, sans jamais s'embarrasser l'un l'autre, fournissent la carrière qu'il leur a prescrite. Le soleil, la lune, tous les chœurs des astres, d'après ses ordres qu'ils ne transgressent jamais, roulent de concert dans les sphères immenses qu'il leur a tracées. Au temps marqué par sa volonté, la terre, sans hésiter, sans rien changer à ses décrets, présente son sein fécond et chargé d'aliments aux hommes, aux animaux et à tous les êtres qui l'habitent. Les abîmes impénétrables, la marche mystérieuse du monde souterrain est régie par les mêmes lois. Conformément à ses ordres suprêmes, la profondeur des mers, soulevée dans toute son étendue, ne franchit point les barrières qui l'entourent. Dieu a commandé, elle obéit ; il a dit : « Tu viendras jusqu'ici ; ici tes flots se briseront sur toi-même. » L'Océan, que les hommes n'ont pu franchir encore, et les

mondes qui sont au-delà, sont gouvernés par les mêmes lois du Maître souverain. Le printemps et l'été, l'automne et l'hiver se succèdent en paix l'un à l'autre. Attentifs au temps marqué, les vents remplissent leur ministère sans obstacle. Les sources intarissables créées pour entretenir la santé et la vie, offrent aux hommes, sans y manquer jamais, leurs eaux abondantes. Enfin, jusque dans les réunions des plus petits animaux, partout règnent l'union et la concorde. Tout est dans la paix, tout est dans l'ordre; ainsi l'a voulu le Créateur et le Maître de toutes choses, qui se montre bienfaisant envers tous, mais surabondamment envers nous qui espérons dans ses miséricordes par Notre Seigneur Jésus-Christ, et à qui gloire et honneurs soient rendus dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il[1] ! »

β. *Les larmes de saint Pamon.* — Saint Pamon et plusieurs saints religieux du désert furent appelés à Alexandrie par le pieux évêque, afin de conférer ensemble sur des matières ecclésiastiques.

Lorsqu'ils arrivèrent dans cette grande ville, le peuple se pressa en foule autour d'eux, les uns simplement pour satisfaire leur curiosité et pour voir les ermites, les autres pour leur demander leur bénédiction.

Au milieu de cette multitude de personnes, le saint vieillard aperçut une comédienne qui se distinguait par l'éclat et la magnificence de ses vêtements, aussi bien que par la beauté de son visage.

A cette vue, le bon vieillard n'ayant pu s'empêcher de verser des larmes, les autres ermites lui en demandèrent le motif.

« Hélas! répondit le vieillard, j'ai deux raisons pour le faire.

« Ce qui m'afflige en premier lieu, c'est que cette femme, par sa vanité et sa légèreté, marche dans la voie spacieuse qui conduit à la perdition.

« En second lieu, c'est que moi, vieillard, je me donne moins de peine et prends moins de soin pour plaire à Dieu, que cette personne frivole pour s'attirer les applaudissements et les bonnes grâces des hommes » (*Blumen der Wüste*).

[1] Labbe, *Collect. Conc.*, tom. 1 Coteler. Patr. apostol.

γ. *Le Turc et son esclave.* — Un Turc, nommé Hussan, était assis devant une table, lorsque l'un de ses esclaves lui apporta une écuelle de riz qui était presque encore bouillante. L'écuelle brûlant les doigts de l'esclave, et ce dernier ne pouvant y tenir plus longtemps, il la laissa tomber sur la tête de son maître. Celui-ci lança des regards pleins de fureur sur son esclave, qui venait de se jeter à ses pieds, et qui répétait avec confiance et énergie ces paroles de leur code religieux : « Maître, il est écrit : Le paradis ne sera un jour le partage que de ceux qui surmontent leur colère. » Après avoir réfléchi quelques instants, le Turc répondit : « Je ne suis plus en colère. »

« Il est encore dit dans notre livre de religion, reprit l'esclave, que nous devons pardonner volontiers à ceux qui nous ont offensés.

— Eh bien, moi aussi, je te pardonne » répondit le Turc en frottant sa belle et longue barbe toute dégouttante de riz.

L'esclave, toujours agenouillé aux pieds de son maître, ajouta : « Cependant ceux-là seuls sont vraiment agréables à Dieu, qui rendent le bien pour le mal. »

A ces mots, le puissant pacha se lève, offre amicalement la main à son esclave pour le relever, lui fait grâce de la liberté, et lui remet cinquante pièces d'or.

Or, si un Turc se montre si disposé à accomplir la volonté de Dieu, quel ne doit pas être l'empressement d'un chrétien (*Urban*) ?

δ. *Une parabole.* — Un roi rencontra un jour sur la rue un jeune orphelin qui mendiait son pain. Touché de compassion, il le fait transporter dans son palais, l'adopte pour son enfant, et lui donne tout ce dont il a besoin. Quelque temps après, le roi meurt. Il avait écrit dans son testament que l'enfant serait élevé avec soin jusqu'à l'âge de quinze ans, et que s'il était obéissant et laborieux il serait considéré comme prince royal; mais que s'il n'était pas soumis à ses maîtres et s'adonnait au mal, on devrait le dépouiller de ses ornements royaux, le chasser, et le condamner à travailler toute sa vie dans les mines. Le testament fut exécuté; on donna à l'enfant tout ce qui était nécessaire à son entretien et à son éducation. Malheureusement, l'enfant nourrissait dès son enfance un penchant

au mal et une aversion pour tout ce qui était dans ses intérêts. Il ne voulut rien apprendre, se montra revêche envers ses maîtres, et pour toute occupation il s'amusait à faire des châteaux avec de la terre glaise. Parvenu à un âge plus avancé, on lui montra le testament du roi, et on appela son attention, d'une part, sur la couronne et le sceptre qui lui étaient réservés; de l'autre, sur le châtiment auquel il s'exposait à être condamné. Mais il dédaigna toutes ces représentations, et plus il grandissait en âge, plus il devenait léger, continuant de passer son temps à des jeux enfantins. Enfin arrive le jour décisif; l'enfant, qui ne s'y attendait pas, est appelé en jugement et condamné à passer le reste de sa vie dans les rudes travaux des mines. Il reconnaît alors sa faute; mais son repentir arrive trop tard.

Nous aussi, nous étions de pauvres enfants; abandonnés sans ressource sur la terre, nous étions destinés à une mort éternelle, si Dieu, le roi du ciel et de la terre, ne se fût intéressé à notre sort. A nous aussi une couronne impérissable est promise, — la couronne de la vie éternelle, — si nous ne préférons pas passer notre temps dans des occupations frivoles et passagères, plutôt que d'accomplir la volonté de Dieu. Fasse le ciel que nous n'éprouvions pas un jour le même sort que ce jeune orphelin désobéissant; et puisse le ciel nous accorder la force et le courage d'accomplir volontiers la volonté de Dieu, et de mériter ainsi la couronne éternelle! (*D'après saint Bonaventure.*)

ε. *Autre parabole.* — Un instituteur raconta un jour à ses élèves la parabole suivante : Un père avait quatre enfants qu'il traitait avec une certaine sévérité, ou plutôt auxquels il voulait du bien, car ils étaient obligés d'executer ponctuellement sa volonté. Il y avait dans les quatre enfants une grande différence de caractère. Le plus jeune, âgé de huit ans, avait toujours quelque chose à demander à son père, et pour l'obtenir, il se montrait plein de docilité, afin de s'attirer ses bonnes grâces : *il n'obéissait donc que pour obtenir quelque chose.* L'aîné était déjà plus hardi, aussi son père était-il obligé de le traiter avec plus de rigueur; à cette condition tout allait bien; car il craignait son père, ou plutôt *il craignait ses punitions;* et ce n'est

que pour ce motif qu'il obéissait. — Sa sœur n'était pas meilleure que lui ; car souvent elle murmurait en secret quand son père lui commandait quelque chose, et elle ne le faisait de bonne grâce que lorsque ce qu'elle devait faire était *facile* et *agréable.* Ainsi, ces trois enfants n'obéissaient que pour les apparences et seulement quand leur père les voyait. Absent, ils ne faisaient le plus souvent que ce qui leur plaisait.

Quant à Jean, leur troisième frère, il agissait tout autrement. Il faisait avec joie tout ce qu'il présumait devoir être agréable à son père, quelque pénible que la chose lui parût. Il ne le faisait pas pour en être loué et récompensé; il ne s'inquiétait pas si son père était présent ou absent : *Telle était la volonté de son père, cela lui suffisait, et il obéissait ; son père l'avait défendu, et il ne le faisait pas.* « Eh bien, mes chers amis, demanda l'instituteur, que pensez-vous de ces quatre enfants? Etaient-ils tous des enfants sages et obéissants? — Non, s'écrièrent tout d'une voix les écoliers; le dernier, dirent quelques-uns, était seul un bon et honnête enfant »! — L'instituteur se levant alors : « Eh bien, mes amis, reprit-il, Dieu est notre père; par conséquent nous devons faire sa volonté, c'est-à-dire pratiquer ce qui est bien, et éviter ce qui est mal. C'est là assurément ce que font bien des hommes, mais tous ne sont pas pour autant bons et vertueux. Quelques-uns ne font le bien que pour en tirer profit et en être récompensés : ils n'agissent donc que dans leur propre avantage et par *intérêt.* Quelques-uns s'abstiennent de mal faire, mais ils ne le font que parce qu'ils craignent Dieu, ou plutôt le *châtiment :* et ils n'agissent que par *contrainte.* Enfin, d'autres n'accomplissent la volonté de Dieu que dans les circonstances où ils le font volontiers, et alors que cela leur paraît facile: et ceux-là aussi ne font pas quelque chose de bien méritoire. Celui-là seul est véritablement vertueux, qui est toujours disposé à faire ce que Dieu veut, et à le faire parce que Dieu le veut » (*Ag. Jais*).

COMPARAISONS.

On a coutume de représenter les anges avec des ailes ; en eussent-ils effectivement, ils ne pourraient accourir avec plus

de promptitude pour accomplir la volonté de Dieu, qu'ils le font par leur obéissance absolue.

Toute la magnificence du monde passe comme une *fleur;* mais quiconque fait la volonté de Dieu vivra éternellement.

Le navigateur observe sans cesse de quel côté est tourné son aimant, afin de donner à son vaisseau la direction qui lui convient, et afin de pouvoir le diriger dans le sens où il veut aller. — Que la volonté de Dieu soit notre aimant, et que nos pensées, nos paroles et nos actions soient constamment dirigées d'après elle. — Servir Dieu par intérêt, c'est le service d'un marchand; le servir par crainte, le service d'un esclave; le servir par amour et par reconnaissance, voilà le service d'un chrétien.

Jésus-Christ est pour nous tout ce que nous voulons; pour l'un, il est la lumière: pour l'autre, la porte; pour celui-ci, la voie et la vérité.—S'il en est ainsi, pourquoi ne lui obéirions-nous pas? — Chaque vocation est comme un autel sur lequel l'homme doit se consacrer au service de Dieu.

Les fleurs s'ouvrent au soleil: que notre cœur s'ouvre à la volonté divine et lui obéisse.

LE JEU DE LA HARPE.

Oh! si vous ne vouliez
Que ce qui plaît à Dieu,
Vous seriez dans sa main
Comme une harpe harmonieuse (*Angelus Silesius*).

Mais comme Dieu, ce Père infiniment bon, veut que tous les hommes deviennent meilleurs et arrivent au véritable bonheur, et que cela ne peut se faire qu'en passant par d'amères tribulations, il permet assez souvent qu'ils soient visités par de grandes souffrances, lesquelles, supportées avec patience, contribuent puissamment à les ramener dans la bonne voie. Voilà pourquoi nous ne devons pas nous soumettre à

la volonté de Dieu non-seulement aux jours de prospérité, mais encore aux jours d'infortune, et répéter avec Jésus à la montagne des Oliviers (*Matth.*, XXVI, 39): « Mon Père, s'il est possible, éloignez de moi ce calice; néanmoins que votre volonté se fasse et non pas la mienne. » Aussi le docteur de l'Eglise saint Augustin nous donne-t-il ce salutaire conseil (S. Aug., I, *de Quant. anim.*): « Ayez une ferme confiance au Seigneur, et abandonnez-vous entièrement à lui. Ne veuillez pas être votre propre guide, mais reconnaissez-vous toujours pour le serviteur du meilleur et du plus utile des maîtres. Il ne cessera de vous élever, et il ne permettra pas qu'il vous arrive rien de fâcheux, même quand vous ne vous en apercevrez pas. » — Un autre écrivain ecclésiastique, saint Salvien, écrit de son côté : « Quand les âmes qui sont soumises à la volonté de Dieu sont humiliées, telle est leur volonté; quand elles souffrent de la pauvreté, elles veulent être pauvres; en un mot, tout ce qui leur arrive, elles le veulent, et voilà pourquoi elles sont heureuses déjà dès ce monde. Qu'il fasse froid, qu'il fasse chaud, qu'il pleuve, qu'une tempête survienne, celui qui est uni à la volonté de Dieu dit : Je veux qu'il fasse froid, qu'il pleuve, qu'il fasse chaud, ou que l'orage éclate, parce que Dieu le veut aussi. Que la pauvreté, la maladie, la persécution, et même la mort fondent sur elles, aussitôt elles disent : Je le veux; je veux être pauvre, souffrir la maladie et la persécution; que dis-je? je veux mourir puisque Dieu le veut ainsi, et que moi-même je ne veux rien autre chose, sinon *que la volonté de Dieu s'accomplisse en moi.* »

Les souffrances frappent sur chacun,
Mais elles n'accablent que le méchant.
L'homme pieux, qu'anime la confiance,
Y voit le doigt de Dieu qui l'avertit,
Et, dans sa douleur, il reprend courage.
Et quand la mort même fait sentir son approche,
Plein d'espérance, il s'écrie vers Dieu :
« C'est votre volonté. — Qu'elle s'accomplisse ! »

EXEMPLES.

a. Les païens eux-mêmes nous ont donné de leur soumission à la volonté de Dieu des exemples qui devraient remplir de confusion tant de chrétiens qui, à la moindre contradiction qu'ils éprouvent, perdent aussitôt courage. — Socrate, quoique païen, soumettait toutes ses destinées à la volonté divine, et disait : « Conduisez-moi, ô mon Dieu, où il vous plaît : je veux vous obéir en toute soumission. Vous ne vous mettez en colère que contre celui qui se roidit opiniâtrément contre vous. Votre main est douce pour celui qui marche volontiers là où vous voulez le conduire. » Valère pouvait donc dire de lui à juste titre : « Il enseignait que nous ne devons demander aux immortels que ce qui nous est avantageux, parce qu'eux seuls connaissent ce qui est salutaire à chacune des créatures qu'ils ont appelées à l'existence ; pour nous, au contraire, nous soupirons souvent après des choses qui devraient être complétement exclues de nos désirs. Car notre jugement est souvent enveloppé d'épaisses ténèbres, et voilà pourquoi, semblables aux aveugles, nous poursuivons des objets tout autres que ceux auxquels nous devrions proprement aspirer. Par exemple, nous désirons d'être riches, bien que les richesses en aient déjà précipité un grand nombre dans le malheur, et puissent nous y précipiter à notre tour. Nous convoitons les positions honorifiques, bien que plus d'un y ait déjà trouvé sa ruine. Cessez donc une fois, mortel imprévoyant, de prendre pour votre bonheur et de poursuivre des choses qui souvent sont votre malheur. Abandonnez-vous uniquement à la volonté du ciel ! Il sait ce qui vous est utile, et il peut vous le donner. » — Pythagore disait dans le même sens : « La plus sage prière que

des hommes imprévoyants puissent apporter devant le trône de Dieu est celle-ci : « Que votre volonté s'accomplisse ! » (*Philoïcus.*)

b. Saint Macaire. — Un ermite de l'Egypte demandait un jour à saint Macaire qui habitait la Thébaïde et qui était célèbre par sa piété, comment il devait prier : « Cher frère, lui répondit saint Macaire, il n'est pas besoin pour cela de prononcer beaucoup de paroles, il suffit d'élever pieusement ses mains vers le ciel et de dire : « O mon Dieu, que votre volonté se fasse ! » (*Jugend-biblitohek, I Bd.*)

c. Saint Martin et ses disciples. — Saint Martin, évêque de Tours, se trouvant au lit de la mort, ses disciples rassemblés autour de lui s'écriaient en gémissant : « O vous qui êtes notre père, pourquoi nous abandonnez-vous, ou à qui confiez-vous vos orphelins ! Des loups ravissants envahiront votre troupeau, et qui nous délivrera de leurs dents cruelles, si notre pasteur s'en va? »—Et ce père compatissant, mêlant ses larmes à celles de ses enfants, se tourna vers le Seigneur et lui dit : « Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail : que votre volonté se fasse ! »

d. Saint Hiéron, martyr.—Lorsque saint Hiéron, jeune homme dans la fleur de l'âge, se vit entraîné au combat de la mort par les soldats, sa mère éplorée ne voulait pas se séparer de lui; mais ce vertueux jeune homme la consolait en lui disant : « C'est la volonté du Seigneur ! Nous nous reverrons au ciel. »

e. Saint Richard, évêque.—Un incendie ayant éclaté à proximité de la maison épiscopale, et saint Richard, évêque de Chichester, en ayant éprouvé quelque dommage dans ses propriétés, il répondit avec une entière soumission à la volonté de Dieu aux grands de la contrée qui lui manifestaient leur regret : « Qui sait si Dieu n'a pas permis cet accident parce que nous sommes trop attachés aux biens de ce monde ? »

f. Sainte Hedwige. — Sainte Hedwige, duchesse de Pologne, avait pour son époux aussi bien que pour ses enfants la tendresse la plus vive; cependant elle répandit peu de larmes lorsque son époux mourut après une dure captivité, et que l'aîné de ses enfants, Henri, succomba à la fleur de l'âge dans

un combat contre les Tartares ; car elle disait : « Ç'a été la volonté de Dieu qu'ils mourussent ; or Dieu ne veut que ce qui nous est le plus avantageux. »

g. Saint Anscaire. — La ville de Hambourg ayant été envahie par les Normands, peuple encore païen, le saint évêque, ainsi que les habitants de la ville, n'eurent plus d'autre ressource que la fuite. Tout ce qu'ils purent sauver ce fut leur vie; le reste, ils furent obligés de l'abandonner. Saint Anscaire consola son peuple en lui disant : « Le Seigneur nous l'avait donné, le Seigneur nous l'a ôté, que son saint nom soit béni ! »

h. L'empereur Joseph II. — L'empereur allemand Joseph II était retenu au lit par une maladie lorsqu'on lui apporta la triste nouvelle que son épouse Elisabeth venait de mourir. Après avoir réfléchi quelques instants, il leva les yeux au ciel et prononça ces paroles : « Seigneur, que votre volonté soit faite ! » (*Prüfung's Geschenck v. A. Link.*)

i. Le comte Léopold de Stolberg — Le comte Léopold de Stolberg qui, grâce à ses belles poésies et plus encore à ses pieux sentiments, vit dans la mémoire de tout ce que l'Allemagne possède de cœurs généreux et bien pensants, tomba, à la mort de son épouse chérie, dans un tel abattement qu'il pleurait et se lamentait à grands cris. « Hélas, s'écriait-il, elle est morte, elle est séparée de moi ! — Et qui donc l'a enlevée ? demanda une pieuse servante de la comtesse défunte ; qui l'a séparée de nous ? N'est-ce pas Dieu ? Et tout ce que Dieu fait n'est-il pas bien fait ? » — Cette interruption toucha le cœur du comte : revenant à lui-même et poussant un profond soupir : « Tu as raison, répondit-il ; c'est Dieu qui m'a enlevé mon épouse ; sa volonté doit m'être sacrée » (*Philoicas*).

k. A l'adresse des parents qui ne laissent aucune fortune à leurs enfants. — Un père de famille était mort sans laisser aucune fortune à ses enfants. Ses dernières paroles avaient été : « Seigneur, mon Dieu, je vous remercie de ce que vous avez permis que je vécusse pauvre et misérable sur la terre ; je ne laisse ni maisons, ni champs, ni aucun autre bien. Vous m'avez donné mes enfants, je vous les rends, Seigneur. Nourrissez-les, prenez soin d'eux et instruisez-les, vous qui êtes

le père des orphelins. Faites-leur, comme vous avez fait à moi-même ! » (*Le même.*)

l. Un bien confié.—Un maître d'école juif avait deux fils, qui se distinguaient de tous les autres enfants de l'endroit par leur crainte de Dieu et leur vertu. Leur père éprouvait en eux une grande joie, et il espérait qu'il seraient pour lui un puissant soutien dans sa vieillesse. Mais Dieu, qui cherche en toutes choses le côté le plus favorable aux hommes, en avait décidé autrement. Un jour, tandis que le père se livrait avec ardeur aux fonctions de son état, ses deux fils tombèrent tout à coup malades, et moururent subitement et sans qu'on s'y attendît. Ce fut là, assurément, un coup bien terrible pour la pauvre mère qui se trouvait seule à la maison ; mais, comme elle était pleinement soumise à la volonté de Dieu, elle reprit aussitôt courage, porta ces deux précieuses dépouilles dans une autre chambre, et les couvrit d'un drap blanc.

Au bout d'une heure le père revint à la maison. La première question qu'il adressa à sa femme fut de lui demander des nouvelles sur la situation de ses fils. « Ils ne sont pas loin d'ici, » répondit-elle, et elle détourna la conversation sur d'autres sujets. On se mit à table, et lorsque, après avoir mangé, on eut dit les grâces, la femme dit à son mari : « Permets-moi de te poser une question. Il y a quelque temps, un riche seigneur me remit un bien considérable, afin que je le lui gardasse fidèlement : dois-je le lui rendre ? — Tu ne devrais pas en douter, répondit le mari. N'es-tu pas dans la disposition de rendre à chacun ce qui lui appartient ? — Oh, oui ! répondit la femme, mais je ne voulais pas le faire sans t'en donner connaissance. » En achevant ces paroles, elle conduisit son mari dans la chambre voisine, et enleva le drap blanc qui recouvrait les deux cadavres. « Oh ! mes enfants ! » s'écria le père, glacé d'effroi à ce navrant spectacle. La mère détourna son visage et pleura. Puis, prenant son mari par la main : « N'as tu pas affirmé naguère, lui dit-elle, qu'il ne fallait pas hésiter à rendre un dépôt confié ? Eh bien, le Seigneur qui nous avait confié ce bien précieux, — nos deux enfants, — nous les a redemandés ; béni soit le nom du Seigneur ! – Que le nom du Seigneur soit loué ! » répéta le père ; et il s'en alla consolé (*Nach Snell*).

m. La croix. — Paul Schnitzer était un laboureur des contrées qui avoisinent le Rhin. Il avait passé toutes les années de sa vie dans un bonheur et une prospérité continuels ; car il comprenait à merveille la culture des champs, et il était en outre sincèrement pieux. Il ne connaissait pas de plus grand plaisir que de faire, le soir, quelque lecture dans les saintes Écritures ou tout autre ouvrage utile ; aussi savait-il donner à tous, tant en matière civile qu'en matière religieuse, de sages conseils. Les voisins le visitaient volontiers, et quand il commençait à parler, tous se taisaient et restaient comme suspendus à ses lèvres. « Dieu, disaient-ils, a mis la sagesse au cœur de Paul. » Un soir, il avait visité ses champs, et était rentré chez lui plein d'une douce satisfaction : car le blé était fourni et se montrait sous de belles apparences : les épis étaient courbés vers la terre, pliant sous le poids de leur propre abondance. « Dieu soit loué ! s'écria-t-il, le temps de la moisson approche ; dans trois jours, nous pourrons envoyer les moissonneurs dans les champs. »

Cette nouvelle causa une joie indicible à la mère et aux enfants, et ils s'en allèrent souper tout joyeux ; mais ils ne tardèrent pas à être effrayés par le bruit lointain du tonnerre et par le rayonnement des éclairs. Paul alla à la fenêtre, regarda la température, et vit s'avancer un nuage noir et épais. L'orage éclate tout à coup, et de profonds gémissements s'exhalent du sein des forêts. Le ciel se fond en une pluie diluvienne ; d'affreux craquements se font entendre sur les toits, qui retentissent d'un bruit sinistre sous l'effort de la tourmente. « Oh ! mon Dieu, soupirait la mère, tout est perdu ! » Les enfants tremblaient de tous leurs membres. « Calmez-vous, mes enfants, disait le père d'une voix calme, mais qui indiquait une certaine stupeur ; la main de Dieu est sur nous ! »

Le lendemain, hommes et femmes partirent pour la campagne. « Hélas ! mes pauvres champs ! s'écriaient les uns.— Qu'est devenu mon parterre ? répétaient les autres — Mes jardins, ma vigne ! » disaient ceux-ci en gémissant ; et ils pleuraient amèrement, car tout était abattu et haché ; partout l'horreur et la confusion. Peu à peu les hommes du village se rassemblèrent autour de Paul, qui en ce moment se trouvait debout auprès d'une croix abattue par l'orage, et brisée en deux morceaux.

« Quel malheur affreux vient de nous frapper, s'écriaient-ils en élevant leurs mains, tant de pénibles travaux d'une année tout entière sont perdus ! Toutes nos sueurs ont été inutiles ! Nos petits enfants et nos domestiques qui sont à la maison demandent du pain à grands cris, et nos mains sont vides, et nous n'avons pas de quoi apaiser leur faim. — C'est une croix, disaient les uns. — Ah oui ! une grande croix, répétaient les autres. — Voisin Paul, disait un troisième, toi qui nous a si souvent consolés dans nos jours de tristesse et de malheur, si tu sais quelque parole d'encouragement pour cette détresse, oh ! daigne l'annoncer à tous ! » Paul, prenant alors la parole : « Mes chers amis, dit-il, le sort qui nous a frappés est terrible, assurément ; cependant les voies de Dieu sont droites et aplanies , il ne nous envoie jamais de croix ; c'est nous-mêmes qui nous les faisons. »

Étonnés de cette explication : « Ton discours, cher Paul, lui dirent ses auditeurs, est obscur ; dis-nous cela en termes plus clairs. » Alors Paul commença ainsi : « Voyez-vous les deux bras de cette croix rompue en deux? Ces deux bras, si je les mets l'un à côté de l'autre, dans la même direction, jamais ils ne formeront une croix, tandis que si je les croise l'un sur l'autre, ce signe paraîtra aussitôt. »

« La même réflexion s'applique à la volonté divine et à la volonté humaine. Quand, aux jours de l'affliction comme aux jours de la prospérité, notre volonté ne fait qu'une avec la volonté de Dieu, et aussi longtemps que nous entrons avec une soumission entière dans les saintes dispositions de la Providence, jamais nous ne nous plaignons de nos souffrances et de nos malheurs. Au contraire, sitôt que nos inclinations sensuelles résistent aux vues de la sagesse divine, nous sentons une croix pesante sur nos épaules, nous tombons dans le découragement et le désespoir, et nous ne savons comment nous tirer de là.

« C'est pourquoi, dans l'immense détresse où nous sommes, nous voulons, imitant la conduite de Job, nous prosterner la face contre terre et faire cette prière : « Le Seigneur nous l'avait donné, le Seigneur nous l'a ôté; il peut nous en rendre dix fois autant ; que le nom du Seigneur soit béni ! »

— Oui, qu'il soit béni ! s'écrièrent avec émotion tous les assistants ; car le vieux bon Dieu vit encore.

« Assurément il vit encore. Celui qui nourrit les oiseaux de l'air, qui donne aux fleurs des champs leur magnifique parure, saura bien aussi prendre soin de nous; car son nom est « Père! »—Tel fut le discours de Paul, et tout le monde se retira consolé et plein d'une douce résignation (*Fr. Xav. Schwbœl*).

COMME DIEU VEUT.

Quand la tempête vous annonce
Que l'orage de la vie approche,
Et que tout ami a disparu,
Vous laissant sans conseil et sans secours,
Soyez sans crainte, et dites :
Comme mon Dieu et mon Père veut!

Et quand, sur votre bouche décolorée,
Un jour la mort déposera le baiser fatal,
Et qu'à cette heure terrible
Tout rayon d'espérance aura disparu,
Élevez vos yeux, et dites :
Comme mon Dieu et mon Père veut! (*Der Schulbote.*)

§ XX.

Quatrième demande.

« DONNEZ-NOUS AUJOURD'HUI NOTRE PAIN DE CHAQUE JOUR. »

La dernière demande nous a appris que nous devons principalement nous efforcer d'accomplir fidèlement et de bon cœur la volonté de Dieu. Or, pour pouvoir atteindre ce but important, il faut que nous cherchions à conserver nos forces physiques et spirituelles; de là la nécessité de différents moyens compris dans l'expression générale de « pain, » qui se rencontre dans la demande qui nous occupe.

Combien nous devons travailler dans les intérêts de notre âme, et surtout aspirer à la possession des biens éternels, c'est ce que nous avons dit en parlant de l'immortalité de l'âme (2e volume, pag. 325 333). En outre, le divin Sauveur disait expressément (*Matth.*, XVI, 26) : « Que sert-il à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme ? » — Nous parlerons du pain de l'âme, pain qu'elle reçoit dans la sainte communion, ainsi que de la parole de Dieu, dans une autre circonstance.

En ce qui concerne la nourriture du corps, nous devons :

A. *La demander à Dieu, et le remercier quand nous l'avons obtenue ;*

B. *L'acquérir par notre propre travail ;*

C. *Nous en contenter ;*

D. *Chercher à la conserver par notre économie ;*

E. *En partager le surplus aux pauvres et aux nécessiteux.*

Nous allons examiner en détail chacun de ces points, et rechercher quels enseignements nous pouvons en retirer.

Pour recevoir la nourriture nécessaire à notre corps, nous devons :

A. *La demander à Dieu, et le remercier après l'avoir obtenue.*

C'était dans l'antiquité, non-seulement chez les Israélites, mais encore chez les païens, une pieuse coutume de faire des festins mêlés de sacrifices, c'est-à-

dire qu'à un repas ordinaire on joignait un sacrifice, sanctifiant ainsi par la religion une nourriture toute profane. Cette belle coutume reçut de Jésus-Christ une consécration plus haute encore, par l'institution d'un festin plus excellent, la sainte Cène. Le souvenir de ce festin céleste auquel se joint aussi un sacrifice, et le plus saint de tous, puisque nous y recevons le pain des anges, doit avoir surtout pour effet de nous exciter à ne pas laisser tomber en désuétude un autre pieux usage, la prière des repas, mais de donner à notre nourriture l'assaisonnement de la piété. Nous ne devons jamais oublier cet avertissement que nous donne l'apôtre saint Paul (1 *Cor.*, x, 13) : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, et quelque chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu. » — Sans cesse nous devons nous efforcer de mettre à exécution ces paroles du docteur de l'Eglise saint Jérôme : « On ne doit prendre aucune nourriture sans avoir d'abord prié ; on ne doit pas se lever de table sans avoir remercié » (S. Hieronym., cap. XII, *ad Eustoch.*).

EXEMPLES BIBLIQUES.

aa. — Parmi les exemples bibliques on peut citer : Samuel, qui chaque fois bénissait le festin, et Jésus lors de la multiplication des pains.

bb. AUTRES EXEMPLES.

α. *Une seule nourriture qui a trois goûts différents.* — « Chers frères, disait un jour un pieux abbé qui se trouvait à table, laissez-moi vous raconter un songe que j'ai eu cette nuit. J'étais assis avec trois frères à une table, mangeant notre pain du soir. Dans la bouche du premier, ce pain sec d'orge se

changea en miel; dans la bouche du second, il demeura ce qu'il était, et dans celle du troisième, il devint de l'absinthe. D'où venait donc cette triplicité de goûts dans un seul et même pain? »

Les religieux, ne pouvant deviner la signification du songe, se turent. L'abbé prenant enfin la parole donna l'explication suivante : « Le premier avait mangé son morceau de pain avec piété et reconnaissance; le second l'avait mangé avec indifférence sans penser à Dieu; le troisième l'avait mangé avec mécontentement, en murmurant et en se plaignant secrètement. »

Le contentement et une pieuse reconnaissance envers Dieu adoucissent tout ce que nous prenons; le mécontentement et l'ingratitude envers Dieu empoisonnent toutes les jouissances de la vie (*Blumen der Wüste*).

β. *Saint Columban.* — Saint Columban arrivant un jour à Fontaine, vers l'heure de midi, les religieux, qui n'avaient ni chevaux ni charrues, étaient alors occupés à bêcher la terre avec des pioches. Voyant qu'ils travaillaient avec beaucoup de peine et d'ardeur, brisant d'énormes blocs de terre à la sueur de leur front, afin de préparer un champ à recevoir la semence, il en fut touché dans son cœur : « Dieu veuille ne jamais vous laisser sans nourriture, s'écriait-il d'une voix émue ! — Cher père, répondirent avec douleur les religieux, nous n'avons pas même de quoi dîner aujourd'hui; il n'y a plus que deux pains. » — Columban se les fit apporter ; après quoi, élevant alors ses yeux au ciel, il fit au milieu des religieux réunis autour de lui la prière suivante : « Seigneur Jésus-Christ, qui, dans le désert avez rassasié cinq mille hommes avec cinq pains, bénissez cette nourriture. »—Puis les religieux se mettent à table; tous furent rassasiés, et il ne resta rien. « C'est ainsi, dit saint Columban, que la foi acquiert et multiplie les dons de Dieu; l'incrédulité, au contraire, diminue ce que déjà l'on avait obtenu » (Christoph. von Schmid, *Apostel Deutschland's*).

γ. *La prière des repas tournée en dérision.* — Une société dans laquelle se trouvaient entre autres plusieurs officiers, était un jour assis autour d'une table dans un hôtel d'une petite ville. La gaieté était sur tous les visages. Tout à coup entre dans la salle un jeune homme, proprement mis, qui s'approche de

la table. Il reste un instant debout, fait le signe de la croix, prie pendant quelques secondes et s'assied. A ce spectacle, tous les hôtes se mettent à rire. L'étranger, qui déjà commençait son repas, regardant tranquillement autour de lui : « Messieurs, dit-il en prenant la parole, pourquoi ce rire universel dont je viens d'être témoin, aurais-je peut-être donné lieu à votre hilarité ?

— Bon Dieu ! répondit un jeune officier, quel est celui qui ne rirait en vous voyant faire de pareilles grimaces ?

— C'est donc là ce qui vous fait rire ? reprit l'étranger. Vous le savez, il n'est pas difficile de se moquer de quelqu'un quand on est plusieurs ; mais faire ce que la religion commande, malgré les railleries de toute une société, il *faut être homme* pour cela. Eh bien, je suis catholique, je ne rougis pas de ma foi, et je remercie de grand cœur le bon Dieu des bienfaits que sa bonté me dispense. » — Un silence profond succéda pendant quelques instants à ces paroles ; l'officier, dont l'embarras était extrême, regarda ses camarades ; mais l'étranger commença aussitôt un autre sujet de conversation, et les moqueurs ne tardèrent pas à reconnaître dans le catholique si décidé un homme d'un grand savoir, et d'une conversation piquante et pleine d'intérêt (*Muncher-Jugendfreund*).

5. *Question d'un enfant.* – Dans une hôtellerie d'une ville célèbre du Bas-Rhin, une brillante société s'asseyait autour d'une table en compagnie de l'hôte. Au nombre des étrangers se trouvait une mère pieuse accompagnée de son petit enfant. Le petit, comme il en avait l'habitude, se mit a prier dévotement ; mais voyant que les autres s'asseyaient sans plus de façon, il demanda avec étonnement à sa mère pourquoi l'on ne priait pas dans cette maison. Un vieillard qui avait entendu les paroles de l'enfant lui répondit avec bonté : « Prie seulement, mon petit, comme tu as coutume de le faire. Alors l'enfant commença à faire à haute voix et dévotement sa prière des repas. Le vieillard, ainsi que quelques hôtes, et enfin tous les assistants, se levèrent et s'associèrent à sa prière, car il y avait dans le sentiment naturel de cet enfant, qui avait forcé tout le monde à l'imiter, une force à laquelle nul homme de cœur ne pouvait résister. Cette circonstance donna lieu

pendant le repas; à une discussion sur la valeur, la signification et l'obligation si souvent foulée aux pieds de la prière des repas, discussion dans laquelle quelques-uns des assistants se distinguèrent par tant de douceur et de gravité, qu'elle ne manqua pas certainement d'exercer une heureuse influence sur un grand nombre d'auditeurs (*H. v. Schubert*).

ε. *La tourterelle.*

Un jour mère Louise s'en allait
Avec ses petits enfants
A travers les prairies en fleurs.
« Voyez-vous, à l'ombre de de cet aune,
Une tendre et aimable tourterelle
Qui se promène sur le gazon de fleurs ?
Comme elle agite gracieusement sa petite tête,
Et becquète çà et là
Avec son bec rouge ?

« Voyez-vous ! dit la pieuse mère,
Cette petite créature cherche à manger.
Regardez, regardez bien !
Quand elle a trouvé quelque chose,
Regardez, regardez ! — Elle lève
La tête au ciel.
Faites de même, mes enfants :
Quand vous mangez
N'oubliez pas de prier
Et de regarder le ciel ! » (*Aus Chr. v. Schmid's Bluthen.*)

ζ. *La prière des repas en Angleterre.* — La belle et ancienne coutume de la prière des repas est universellement répandue en Angleterre; ordinairement le père ou l'aîné des fils la récite à haute voix dans les familles : l'habitude de prier à voix basse, en s'agitant convulsivement autour de son siége et en baissant la tête, n'y est presque pas connue. Cette prière des repas, si générale en Angleterre, est conçue en ces courtes paroles : « Faites que nous soyons sincèrement reconnaissants pour la nourriture que nous allons prendre. » En Irlande, pays si riche en pauvres et si compatissant envers les malheureux, on a coutume d'ajouter à cette prière les paroles sui-

vantes : « — Et faites que nous compatissions aux besoins de nos semblables. » C'est là assurément une magnifique addition et qui mériterait d'être incorporée partout à la prière des repas; car quel est le pays où il n'existe pas quelques pauvres pleurant, comme la mère Magdalis, à côté de leur dernier morceau de pain ? (*Illustr. Zeitung fur die Jugend.*)

7. *Une semonce méritée.* — M. Léger, jeune médecin non encore marié, dînait un jour à côté de son hôte. Il reçut la visite de l'un de ses amis d'enfance, qui, resté fidèle aux bonnes vieilles traditions de nos pères, fit sa prière avant de se mettre à table : « Comment, tu pries encore? lui demanda avec étonnement son ami libre penseur.—Monsieur le docteur, vous en auriez bien besoin vous-même, » répondit, au lieu de celui qui était interrogé, un paysan assis à la table voisine.

8. *Une prière exaucée.*—Un pauvre étudiant, qui, fréquentant depuis peu l'Université, n'avait pas encore de bienfaiteur, tomba malade. Obligé de garder le lit pendant longtemps, il dépensa pour les remèdes et les soins qu'il reçut tout le peu d'argent qu'il avait apporté avec lui. Enfin, il recouvra la santé et il lui vint un appétit dévorant; mais malheureusement il n'avait pas de quoi apaiser sa faim. Un jour, c'était un dimanche dans l'après-midi, il était assis dans sa chambre, tourmenté par une faim violente, n'ayant pas un morceau de pain, ni la moindre pièce d'argent pour s'en procurer. Tout à coup il entendit une souris qui remuait dans un coin et qui rongeait après une croûte de pain sec. Il s'approche, aperçoit la croûte de pain dure comme un morceau de bois, mais qui ne l'était pas trop pour sa faim. Quant à en éprouver du dégoût, il n'y songea même pas. Il la prit donc avec avidité, — mais il ne voulut pas la manger sans faire sa prière. Il la dépose sur sa table, se tient debout devant elle, et prie avec la ferme espérance que Dieu fera en sorte que cette chétive nourriture contribue autant à nourrir et à fortifier son corps, que pourrait le faire une autre beaucoup plus abondante. Dieu exauça sa prière, et lui donna plus qu'il ne demandait et n'attendait. En effet, peu de temps après, le domestique d'un grand personnage qui habitait non loin de là et qui avait entendu parler de sa triste

position, vint lui apporter trois plats d'une nourriture bien chaude et bien délicate.

Ce dont notre âme a besoin,
Vous nous le donnez avec joie, ô vous qui êtes notre Père;
Vous ne laissez dans le besoin
Aucun des enfants que vous avez créés et que vous aimez.
Je tiens pour certain que vous me ferez du bien
Aussi longtemps que j'habiterai ici-bas.
Vous nous avez créés non pour ce monde,
Mais pour l'éternité,
C'est pourquoi donnez aussi à notre âme le pain dont elle [a besoin,]
Ce pain qui n'est autre que vous-même, Seigneur Jésus,
Afin que nous ne manquions jamais de cette nourriture
Qui est éternelle, impérissable ;
Qui nous remplit de la force de Dieu,
Et apaise notre soif de la vie,
Notre soif de la vie éternelle.

B. Le laboureur qui, assis nonchalamment sur son champ, s'imaginerait que Dieu lui enverra, sans qu'il fasse aucun effort, une moisson abondante, agirait en insensé ; notre conduite n'est pas moins répréhensible, si, nous contentant de demander à Dieu notre pain de chaque jour, nous ne faisons nous-mêmes aucun effort pour l'acquérir. Parmi les principaux devoirs de notre vie, il faut donc compter non-seulement la prière, mais encore le *travail*. La prière que le divin Sauveur nous a apprise, ce n'est pas celle-ci : « Donnez-nous le pain pour tous les jours ; » mais celle-là : « Donnez-nous aujourd'hui *notre* pain de chaque jour ; » voulant indiquer par là que nous ne devons pas désirer un pain étranger, mais tâcher par notre travail et notre probité personnels de gagner le nôtre. Dieu,

sans doute, aurait pu faire en sorte que nous reçussions de la terre, sans aucun effort, notre pain de chaque jour, comme les oiseaux qui ne sèment et ne moissonnent point, et qui néanmoins reçoivent leur nourriture ; ou comme les fleurs auxquelles le Seigneur donne les plus magnifiques vêtements, encore qu'elles ne sachent ni coudre, ni filer, et qui sont mieux vêtues que Salomon. Cependant, comme le travail procure à l'homme de grands avantages, tandis que l'oisiveté le conduit à sa perte (*Eccle.*, XXXIII, 29), le Seigneur, dans sa sagesse et sa prudence, a voulu que tous les hommes consacrassent leur forces à l'acquisition de leur nourriture et de leur vêtement. Le travail, en fixant leur esprit sur la tâche qu'ils doivent accomplir, les préserve d'une foule de maux ; il exerce leurs forces physiques, et, en fatiguant leur corps, tempère leurs passions charnelles, aiguise leur appétit, assaisonne leur nourriture, leur procure un doux sommeil et contribue à leur santé. Il donne à l'homme, surtout lorsque le travail lui semble pénible, le désir du repos qui dure éternellement, et le conduit à Dieu ; car ce n'est qu'à cette source céleste qu'il peut trouver dans ses peines et ses fatigues la force et le courage qui lui sont nécessaires.

Et de fait, si nous réfléchissons combien nous avons de penchant au péché, nous trouverons que nous tombons plus souvent aux heures de loisir qu'aux heures de peine et de fatigue. « Car, dit Cassien, celui qui travaille n'est attaqué que par un démon, tandis que le paresseux l'est par un nombre incalculable » (S. Cass., *in Ps.* LXXXVII). « C'est pourquoi, quand vous travaillez, élevez sans cesse vers le ciel l'œil de votre

esprit, dit saint Ephrem ; en pensant à la récompense céleste, nul travail ne vous semblera fastidieux » (S. Ephrem., *de M. de sub vir*).

EXEMPLES.

aa. Tirés de l'histoire sainte. — Déjà Dieu avait dit à Adam : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. »

Les deux premiers fils d'Adam furent obligés de gagner leur pain de chaque jour; Abel fut pasteur de troupeaux, et Caïn laboureur. — Noé s'occupait à la culture des champs, et planta la vigne.

Abraham plantait des arbres et surveillait ses nombreux troupeaux, tandis que Sara s'occupait de préparer à manger et de cuire le pain. — Isaac cultivait la terre et faisait paître les troupeaux; Ismaël fut chasseur.

Rebecca, dès la première fois qu'elle apparaît dans l'Ecriture, est représentée comme laborieuse; et elle devint dans la suite une mère de famille pleine d'activité et de dévonement.

Jacob était pasteur; Esaü, son frère, s'adonnait à la chasse.

Rachel, lorsqu'elle n'était encore qu'une petite fille, gardait déjà les brebis de son père.

Dieu n'envoya la manne aux Israélites que pendant qu'ils furent dans le désert.

Gédéon, le glorieux triomphateur des Madianites, était occupé à battre ses blés, lorsque l'ange du Seigneur lui apparut.

Le divin Sauveur lui-même nous a donné l'exemple de l'amour du travail ; lorsqu'il était encore dans la maison de ses parents, il aidait son père nourricier Joseph dans les travaux de son état.

(Autres exemples bibliques dans le CATÉCH. HISTOR., 1[er] vol., p. 445-446.)

bb. AUTRES EXEMPLES.

a. *Les petits-fils de l'apôtre saint Jude Thadée.*—L'empereur romain Domitien cherchait surtout à découvrir les descendants de la race de David, afin de les faire mourir. Or, il arriva que les

deux petits-fils de saint Jude furent dénoncés auprès de lui par des hérétiques. Arrivés en présence de Domitien, et interrogés s'ils étaient de la famille de David, ils l'avouèrent sans détour, et déclarèrent en outre que toute leur fortune se réduisait à quelques arpents de terre, et en même temps ils montraient leurs mains sillonnées de crevasses, et leurs membres endurcis au travail. A cette vue, Domitien, au lieu de les traiter avec sa cruauté ordinaire, les renvoya libres, dit Hégésippe[1], comme des personnes dont il n'avait point à craindre (*Mœtzler*).

β. *Les saints martyrs Crespin et Crespinien.* — Fidèles imitateurs de l'exemple de l'apôtre saint Paul, les saints martyrs Crespin et Crespinien gagnaient leur vie par le travail de leurs mains, sans être à charge à personne. Ils avaient appris le métier de cordonnier, auquel ils se vouaient activement, faisaient entrer les pauvres en partage de leurs salaires, et étaient pour tous un exemple éloquent de fidélité aux devoirs de sa vocation, d'une bienfaisance charitable, et d'une humilité relevée par une grande modestie (*Idem*).

γ. *Occupation doublement salutaire de saint Théodore.* — L'ermite Théodore, qui habitait auprès de la mer Rouge, avait pour principale occupation de porter avec beaucoup de peine et d'efforts d'énormes pierres sur le bord de la mer, et de les entasser par piles le long de l'eau.

« Que faites-vous là, lui demanda-t-on ; pourquoi vous chargez-vous inutilement de ces pierres, et tourmentez-vous ainsi votre corps en pure perte !

— Ce que je fais n'est pas inutile, répondit le saint homme ; il est nécessaire, au contraire, que j'accable et discipline mon corps par ces travaux et ces fatigues, puisqu'il m'est à charge, et empêche mon esprit de prendre son essor. »

Mais il se proposait encore un autre but : ces pierres qu'il rassemblait ainsi servirent à construire un hôpital pour les pèlerins qui tomberaient malades (*Blumen der Wüste.*).

δ. *Le champ.* — La cabane du pauvre Nicolas était construite en un endroit entièrement couvert de buissons d'épines et de

[1] Apud Euseb., lib. III, cap. 20.

coudriers. C'était par une chaude journée d'été, à l'époque de la moisson ; Nicolas était couché à l'ombre d'un coudrier, lorsqu'un paysan vint à passer avec un voiture chargée de blé. Nicolas jeta des regards envieux sur le char et salua à peine le paysan.

Ce dernier s'arrête et dit à Nicolas : « Si de ce terrain aride, qui est ta propriété, tu cultivais journellement autant que ton corps paresseux peut en couvrir, tu récolterais tous les ans plus de blé que tu n'en vois sur cette voiture. »

Nicolas apprécia la justesse de ce bon conseil ; il extirpa les buissons d'épines et les coudriers, et cultiva le sol qu'ils recouvraient. Et c'est ainsi qu'il posséda un champ qui, sans lui coûter aucun centime, lui fournit, à lui et aux siens, une abondante récolte.

Le paresseux souffre cruellement de la faim ;
Mais l'homme laborieux ne manque jamais de pain.

(*Chr. v. Schmid.*)

ε. *La paille et le bois sec.* — Une pauvre veuve et ses deux enfants revenaient un soir au village, sortant d'un groupe de buissons où ils avaient ramassé du bois. La mère portait un énorme fardeau, et chacun des enfants un autre plus petit, le tout réuni avec un lien de paille.

Chemin faisant, ils rencontrèrent un riche marchand qui revenait de la ville et auquel ils demandèrent l'aumône : « Vous n'avez pas besoin de mendier, répondit le marchand à la veuve; abandonnez-moi vos deux enfants, et avec du bois et de la paille je leur apprendrai à faire de l'or. »

La mère crut qu'il voulait plaisanter ; mais le marchand l'assura que son langage était sérieux. Alors elle finit par consentir, et le marchand fit apprendre à l'un des enfants à faire des corbeilles, et à l'autre à tresser de la paille.

Au bout de trois ans, ils retournèrent dans leur cabane, et travaillèrent désormais avec ardeur. l'un à faire les corbeilles les plus délicates, l'autre les chapeaux les plus fins, qu'ils livraient ensuite au marchand.

Un jour, ce dernier entra chez la veuve, paya en beaux ducats le travail qu'il avait reçu ; puis s'adressant à la mère en

souriant : « N'est-ce pas, lui dit-il, que j'avais raison et que j'ai tenu parole? » (*Le même.*)

ξ. *La médecine la plus salutaire* — Un jeune homme fort riche aimait peu le travail, mais en revanche il était passionné pour les divertissements bruyants et coûteux. Il ne faut donc pas s'étonner s'il était toujours maladif, et se plaignait d'être affligé de toutes sortes d'infirmités corporelles.

Un jour, il pria un médecin de lui dire ce qu'il devait faire pour se guérir pour toujours de ses incommodités.

« Monsieur, lui répondit le médecin, je ne connais pas pour vous de remède plus convenable et plus salutaire que celui que Dieu enseigna à Adam atteint de maladie spirituelle : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ! »

η. *Les fourmis.* — Tobie, père de famille, entra un jour par une belle matinée dans son jardin, accompagné du petit Frédéric. Arrivé près de la porte, le vigoureux enfant courut vers un buisson d'épines, et se mit à regarder les fourmis : « Que vois-tu, mon enfant? lui demanda le père.—Oh ! que de petits animaux voici, répondit l'enfant, et comme ils sont occupés ! Ils s'agitent et courent dans tous les sens, et tout est vie sur cette petite montagne. Mais, papa, que portent-ils donc, ces petits animaux ? — De la nourriture, répondit le père. En été, ils parcourent journellement la campagne, font d'abondantes provisions et rapportent le tout dans une petite grotte qu'ils ont creusée dans la terre sous ce petit monticule. Quand l'hiver arrive, et que la terre est couverte de neige et de glace, ils restent couchés dans leurs petites chambres. » L'enfant fut pris d'une telle admiration qu'il ne put rien répondre. Son père, profitant de la circonstance, lui fit la petite leçon que voici :

« Écoute, mon enfant, on se comporte sagement quand on travaille au printemps et en été, afin de pouvoir vivre en hiver. Les années de la jeunesse, mon cher fils, sont semblables au printemps ; les années de la vieillesse, semblables à l'hiver. Aussi celui qui travaille sérieusement dans sa jeunesse, celui-là, arrivé au déclin de l'âge, ne manquera pas des choses nécessaires à la vie. »

θ. *Les clous de soulier.* — Ohnéraste, cloutier laborieux, était assis toute la journée dans sa boutique, faisant ronfler son marteau, qui retombait avec fracas et en faisant jaillir toute une pluie d'étincelles.

Le fils de son voisin, M. de Berg, venait le regarder travailler, et restait souvent des heures entières debout à côté de lui.

« Apprenez aussi, mon jeune monsieur, à faire un clou pour vous passer le temps, lui dit un jour le cloutier; qui sait si un jour vous ne pourrez pas en profiter ? »

L'insouciant jeune homme y consentit; il s'approcha de l'enclume en riant, et bientôt il fut assez habile pour faire un clou selon toutes les règles de l'art et bon à servir.

Le vieux M. de Berg étant mort quelque temps après, le fils perdit tous ses biens dans une guerre, et, devenu pauvre, émigra dans un lointain village. Dans ce village vivaient plusieurs cordonniers qui portaient beaucoup d'argent à la ville pour acheter des clous, et qui souvent ne pouvaient pas en obtenir même à des prix élevés, car dans tout le pays on confectionnait pour l'armée des milliers de souliers.

Le jeune M. de Berg, dont la position était devenue des plus tristes, se rappela qu'il avait jadis appris à faire les clous. Il s'offrit d'en livrer aux cordonniers tant qu'il leur en faudrait s'ils consentaient à l'aider à construire une boutique. On accepta sa proposition, et dès ce moment il gagna de quoi suffire largement à son entretien.

« C'est une excellente chose, disait-il souvent, même de n'avoir appris à faire qu'un clou. Cela me rend plus de services que toutes mes propriétés, que je n'aurais pas données pour trois cent cinquante mille francs » (*Chr. v. Schmid*).

ι. *Le ver à soie.* — Le petit Théodore, jeune enfant plein de talents, mais quelque peu paresseux, au lieu d'étudier chaleureusement sa leçon, s'amusait souvent avec des vers à soie. Un jour qu'il en vit un qui s'efforçait de filer: « Le ver à soie est cependant un animal bien stupide, s'écria-t-il, en s'adressant à Conrad, son frère aîné; regarde donc, mon frère, quelle peine il se donne pour se faire une prison !

— Tu te trompes, mon frère, répondit Conrad; car ce qui te

semble une prison est pour lui le chemin du bonheur. Pour ne pas toujours rester misérable ver, mais arriver un jour à avoir des ailes, il fallait qu'il entreprît ce travail. »

Le père, que les deux enfants n'avaient pas aperçu jusque-là, prenant alors la parole : « Comprenez-vous, leur dit-il, la leçon qui en résulte pour vous ? Afin de ne pas toujours rester cachés dans la poussière, vous devez sans cesse faire de nouveaux efforts pour acquérir des connaissances : c'est le moyen de vous préparer une vieillesse exempte d'inquiétudes. »

κ. *Une fête en l'honneur de l'agriculture.* — En Chine, on célèbre annuellement, dans toutes les villes, une grande fête en l'honneur de l'agriculture. Le matin de la solennité, le gouverneur de la province est transporté hors de sa résidence au son des trompettes. Il apparaît couronné de fleurs, et le cortége se dirige vers la porte du palais, tournée du côté de l'Orient, pour marcher en quelque sorte au devant du printemps. On y voit plusieurs chaises à porteurs qui accompagnent le gouverneur, sur lesquelles sont représentés les portraits des personnes qui par leur travail se sont les plus distinguées dans l'agriculture. Toutes les rues à travers lesquelles passe le cortége sont couvertes de tentures, et on aperçoit çà et là des arcs de triomphe d'un coup d'œil magnifique, revêtus de figures emblématiques et d'inscriptions. La fête est terminée par un discours dans lequel le gouverneur engage les assistants à se livrer avec ardeur à la culture de la terre; le reste de la journée est consacré à des divertissements de tout genre. De fait, il n'existe pas de pays sur la terre où l'agriculture soit plus florissante que dans celui-là, et il n'est pas facile d'y trouver un pouce de terrain dont on n'ait pas tiré profit (*Jugend-Zeitung v. Dolz*).

λ. *Le mendiant.* — Un mendiant bien portant demandait l'aumône à un Spartiate. — « Non, répondit celui-ci, je ne te donnerai rien ; car plus tu recevras d'aumônes, plus tu mendieras longtemps. Le premier qui t'a fait l'aumône a fait de toi un mendiant » (*Gold. Kinderbuch*).

COMPARAISONS.

L'oisiveté ressemble à la rouille : elle détruit plus que le travail ne produit. Une clef dont on se sert toujours conserve davantage son éclat et sa pureté.

Le travail est une noble fleur de laquelle on peut attendre les fruits les plus magnifiques.

Ne perdez pas courage, quand le travail vous semble difficile et ennuyeux. Une goutte d'eau finit par creuser la pierre, et à force de travail et de patience une souris parvient à ronger les barreaux de sa cage. De petits coups de hache font tomber de grands chênes.

Ce que l'on a appris dans sa jeunesse est comme une inscription gravée sur la pierre.

L'oisiveté ressemble à l'eau dormante : si celle-ci produit de la boue et des animaux immondes, celle-là engendre le vice.

Celui qui est laborieux ressemble à l'abeille, qui sait trouver du miel partout, et qui jamais ne se fatigue à chercher.

Quand le champ est ensemencé, plusieurs passent à côté sans savoir ce qu'on a semé; mais la moisson le fait connaître. C'est ainsi que nous ne voyons pas tout d'abord l'utilité de nos travaux et de nos peines ; mais ne perdons pas patience pour autant.

Quand on ne se sert pas souvent de l'aimant, il perd sa propriété d'attirer le fer: c'est ainsi qu'un exercice raisonnable développe les forces de l'homme, tandis que l'inaction les affaiblit.

Si un roi exigeait de son peuple qu'il consacrât la dixième partie de son temps à des corvées, on dirait que ce roi est cruel et injuste. Or, combien de temps la paresse ne réclame-t-elle pas pour son service?

Proverbes. — Le travail est une mine d'or inépuisable. — L'occupation est le chemin de la conversion. — Celui qui fuit l'oisiveté marche à la prospérité. — Ce n'est pas en dormant que l'on devient savant. — Le travail produit du feu avec des pierres. — Le néant produit le néant. — La sueur sur les mains est plus honorable que l'anneau d'or aux doigts. — Ne prenez pas vos instruments de travail du bout des doigts, et sachez qu'un chat qui a des gants aux pattes ne saurait prendre de souris.— La paresse marche lentement, mais la misère arrive précipitamment. — L'homme laborieux, le chien le regarde par la fenêtre, mais il n'ose entrer dans la maison. — Celui qui se lève tard est obligé de courir toute la journée, et, le soir, il n'est

pas arrivé à son but. — Agissez et travaillez, et magnifique sera le coucher du soleil de votre vie. — Celui qui chaque semaine fait un lundi blanc destine à ses enfants le bâton du mendiant et la caisse des pauvres. — Le travail et le besoin développent les forces. — Celui qui ne travaille pas ne doit pas manger. — L'oisiveté est le commencement de tous les vices.

Celui qui aime le travail trouve son pain
Et son entretien sur la terre ;
Celui qui fuit le travail a pour compagnons importuns
Toute espèce de misères.

C. Nous devons, de plus, nous habituer à être *modérés dans nos désirs* et dans nos besoins.— Et à ce sujet nous ne pouvons mieux faire que de répéter cette prière d'un roi illustre par sa sagesse (*Prov.*, XXX, 8) : « Seigneur, ne me donnez ni la pauvreté ni les richesses ; donnez-moi seulement ce qui me sera nécessaire pour vivre. » Tel est aussi le motif pour lequel le divin Sauveur nous a enseigné à demander notre pain *de chaque jour*. Voilà pourquoi aussi les Israélites ne recevaient du ciel que le pain qui leur était nécessaire pour passer la journée. En effet, le superflu des biens temporels n'est nullement nécessaire pour être véritablement heureux ; ce qu'il faut, c'est un cœur content et soumis à Dieu ; parce que « ceux qui veulent devenir riches, écrivait l'apôtre saint Paul à son cher disciple Timothée, tombent dans la tentation et dans le piége du diable, et en divers désirs inutiles et pernicieux, qui précipitent les hommes dans l'abîme de la perdition et de la damnation » (I *Tim.*, VI 9). « Au surplus, dit saint Pierre Damien, que vous sert-il aujourd'hui d'étinceler d'argent, d'or et de pierres précieuses, d'être vêtu de pourpre et de jouir de tous les

biens, si demain vous êtes dépouillé de tout cela, et précipité en enfer?

« A quoi cela vous sert-il ? »

EXEMPLES.

aa. Les Israélites expièrent durement leur insatiabilité, lorsque, dégoûtés du pain qu'ils recevaient du ciel, le désir qu'ils avaient de manger des viandes les fit murmurer contre le Seigneur, et les rendit victimes de leur mécontentement et de leur intempérance.

bb. Modération de saint Hilarion. — L'empereur Constantin recommanda un jour l'un de ses amis les plus intimes qui se trouvait gravement malade, et que les médecins avaient condamné, aux pieuses prières de saint Hilarion.

Le malade fut visité, et l'empereur envoya au saint, par l'intermédiaire de l'un de ses chambellans, un don de dix livres d'or.

Mais Hilarion ne voulut pas l'accepter, et, montrant au serviteur de l'empereur un pain d'orge : « Celui qui peut se contenter de cette nourriture, lui dit-il, ne fait pas plus de cas de ce morceau d'or que d'un tas de boue. Dites à l'empereur que je le remercie de ses bonnes dispositions à mon égard, et que je le prie de distribuer cet or aux pauvres » (*Blumen der Wüste*).

CC. LE PRÊTRE ET LE MALADE.

La peste et la mort sévissaient dans une grande ville ;
Les prêtres furent appelés, et les tombes manquaient.
Le nombre des malades allait croissant ;
Les cercueils s'entassaient l'un sur l'autre ;
Des générations tout entières disparaissaient.
Maint jeune homme peu riche en années,
Maint vieillard, bien malgré lui, faisaient triste figure.

Un jour, un religieux entrant dans une maison,
Y trouve un vieillard
Aux prises avec la mort :

Il n'avait pour lit qu'un peu de paille hachée ;
Pour gardiens que de froides murailles ;
Deux scies et une hache étaient tout son avoir.
« Mon ami ! dit le religieux,
Prenez courage !
La prison de ce monde va maintenant s'ouvrir devant vous,
Ce monde où vous avez souffert tant de misères et goûté si [peu de plaisirs.]

— Pardon ! répondit le pauvre vieillard ;
J'ai bien vécu, autant que je puis savoir.
Je n'ai été tourmenté ni par l'envie,
Ni par la haine,
Ni par la pauvreté.
Mon outil, que vous voyez là, me procurait tous les matins
L'entretien de la journée : j'étais franc de dettes,
Bien portant, mon propre maître : que me manquait-il ? »

Le religieux ne sachant que penser : « Mourez-vous volontiers ? ajouta-t-il.

—Pourquoi non ? puisque, comme vous voyez,
Dieu m'a permis de jouir si longtemps des plaisirs de la vie. »

Puissent les jeunes gens, aussi bien que les vieillards, comprendre la leçon de ce mourant !

Quiconque vit content de peu, vit joyeux et meurt satisfait (*Pract. Sittenlehre*).

dd. Les assaisonnements les plus précieux. — Un jeune personnage de distinction, surpris un jour à la promenade par une averse de pluie, courut s'abriter dans la plus proche maison : c'était celle d'un paysan.

Les enfants étaient assis autour d'une table, ayant devant eux une énorme écuelle de marmelade d'avoine. Tous mangeaient avec avidité et témoignaient d'une grande satisfaction; ils étaient frais et rouges comme des roses.

« Comment se fait-il, demanda l'étranger à la mère, qu'on puisse dévorer avec un plaisir si visible une nourriture aussi grossière, et avec cela avoir une figure aussi brillante, et jouir d'une santé si florissante ?

— Cela vient de trois espèces d'assaisonnements que je mets

dans la nourriture, répondit la mère. Premièrement, je fais gagner aux enfants leur dîner par le travail; secondement, je ne leur donne rien à manger en dehors des repas afin qu'ils apportent la faim à table; troisièmement, je les habitue à se contenter de peu, en leur laissant complétement ignorer les bons morceaux et les friandises. »

Le travail, la faim et le contentement
Sont le meilleur assaisonnement (*Chr. v. Schmid*).

On pourrait encore citer ici avec profit : le poétique récit de Hagedorn intitulé : Jean, ou le joyeux fabricant de savon ; le Bûcheron de Ch. de Schmid.

Proverbes.—Celui qui demande beaucoup, dissipe beaucoup. —Mieux vaut un riche paysan qu'un riche gentilhomme.—Chaque condition a son bon et son mauvais côté. — Mieux vaut se coucher sans souper que de se lever avec des dettes. — C'est entre les deux extrêmes qu'est le plus sûr chemin.

Pourquoi désirerais-je avoir beaucoup d'or et d'argent,
Quand je suis content ?
Que Dieu me donne une santé florissante,
Et mon âme sera satisfaite;
Et dans mon cœur reconnaissant,
Soir et matin je louerai le Seigneur.

Pour conserver nos biens temporels, et échapper autant que possible à la nécessité, nous devons nous efforcer :

D. *D'être économes.* — La prodigalité en a déjà réduit un grand nombre à la mendicité : un homme d'esprit a fait un tableau frappant du triste sort qui est réservé à ces hommes qui ne se sont pas fait des habitudes d'économie, lorsqu'il a dit avec une si profonde justesse : « Le dissipateur déjeûne avec l'abondance, dîne avec la pauvreté et soupe avec l'infamie. » Celui qui fait des dettes donne aux autres un droit sur

sa propre liberté; s'il ne peut payer au temps convenu, il rougira quand il se trouvera en face de son créancier; il tremblera quand celui-ci lui adressera la parole et insensiblement il perdra la fidélité, la foi et la pudeur, et se déshonorera par les mensonges les plus vils et les plus grossiers. Combien il est déplorable d'être obligé d'appliquer au dissipateur ces paroles de saint Bernard : « Ceux qui sont nus crient, ceux qui ont faim se lamentent et se plaignent en disant : « Ce que vous prodiguez est nôtre ; ce que vous dissipez d'une manière si frivole, vous nous l'enlevez avec cruauté. » (*Ep.*, XXXXII, *ad Henric. Senonens.*, longe ante med.)

EXEMPLES.

aa. Joseph, devenu intendant d'Egypte, nous a donné un bel exemple d'économie, en faisant réserver le surperflu des années abondantes pour les années de future disette. C'est ainsi qu'il est toujours avantageux, quand on jouit du superflu, de ne pas oublier les temps malheureux que l'avenir peut amener avec lui.

bb. Quoique ce fût chose facile pour le Sauveur de rassasier cinq mille hommes avec quelques pains, il ne laissa pas de dire : « Recueillez les morceaux qui sont restés, de peur qu'ils ne se corrompent. »

cc. L'histoire des Romains et des Grecs de l'antiquité nous offre plusieurs exemples d'une sage économie. Ainsi le vieux Caton, revenant de l'Espagne où il avait été consul, vendit son cheval pour épargner l'argent qu'il lui aurait coûté en le transportant en Italie par voie de mer. Le même Caton, chargé du gouvernement de la Sardaigne, faisait à pied les voyages que nécessitait la direction des affaires, et n'avait qu'un seul domestique chargé de porter son paquet. Il se vantait de n'avoir jamais porté un habit qui eût coûté au delà de quarante francs. — Scipion Æmilianus entra deux fois à Rome en triom-

phe solennel, et fut deux fois consul, et cependant quand il partait pour quelque pays en qualité de député, il ne se faisait accompagner que de sept serviteurs. — Valère Maxime raconte qu'Homère n'avait jamais à son service plus d'un esclave, que Platon n'en avait jamais plus de trois, et que Zénon, célèbre philosophe, n'en avait jamais un seul.

dd. La table de l'empereur Charlemagne était des plus simples; elle se composait de trois ou quatre mets seulement. Non moins simple était l'habillement de ce prince : il était fait simplement de fil et de laine, filés par ses propres filles. Il ne paraissait revêtu de ses ornements impériaux que lorsqu'il donnait audience à des légats étrangers.

ee. Les petits marchands. — Martin et Tobie avaient perdu de bonne heure leurs parents, qui ne leur avaient laissé qu'une misérable petite maison; par contre, ils avaient été bien élevés, ce qui vaut mieux que l'or et l'argent. Les deux enfants, accablés de tristesse, étaient assis dans leur cabane, n'ayant personne au monde pour partager leur douleur. « Que pouvons-nous entreprendre pour nous tirer d'affaire ? dit enfin Tobie. Travailler à la campagne ? nous sommes encore trop faibles ; quant à la mendicité, elle m'effraie et m'épouvante, car elle corrompt et avilit. — Ecoute, Tobie, répondit Martin, en essuyant les larmes qui inondaient ses joues, il nous faut entreprendre un petit commerce d'allumettes, de cirage, de pierres à feu, d'éponges, et autres choses de ce genre. Le père ne nous a laissé que cinq francs ; mais si nous sommes économes, cela suffit pour commencer. Outre ce petit commerce, nous ferons encore une autre entreprise ; car, vois-tu, les gens jettent là tant de choses dont on peut encore se servir ! Par exemple, j'ai vu dans la ville devant quelques maisons d'école traîner quelques plumes à moitié usées ; devant la boutique du boucher se trouvent de grands tas d'os que personne ne veut utiliser ; en allant en ville de bon matin, on y trouve des morceaux de plomb, des bouchons, des guenilles, des clous et mille autre petits objets. Si peu importantes que soient ces choses, on peut, en réunissant le tout, et en sachant l'employer, gagner quelque argent »

Le lendemain donc les deux frères partirent, portant cha-

cun un petit panier au bras, et s'en allèrent dans le monde. Ils vécurent avec beaucoup d'économie, et partout ils rencontrèrent de bonnes gens qui leur tenaient en réserve un peu de soupe et un morceau de pain ; et à mesure que leur panier se vidait, il se remplissait de nouveau d'objets trouvés sur leur chemin. Un jour, c'était un samedi soir, ils rentrèrent chez eux chargés de toutes sortes de vieilleries trouvées sur leur chemin. Il commencèrent à y mettre de l'ordre, arrachèrent les barbes aux plumes, lavèrent les os, les morceaux de fer et les guenilles ; redressèrent les vieux clous, mirent de côté les fers à cheval, les lames de couteau couvertes de rouille, les épingles : chaque objet eut sa petite place à part. Puis ils se mirent à compter. Lorsque tout fut vendu, les deux frères eurent un profit de trente sous : leur joie fut à son comble. Le lendemain, dimanche, ils allèrent à l'église, et le lundi, les voilà partis de nouveau avec leurs paniers. Au bout d'un an, ils avaient gagné cinquante francs avec leurs divers objets ramassés sur la rue ; le gain sur le commerce des brosses s'élevait à quarante-huit francs : ils possédaient donc quatre-vingt-dix-huit francs ; au bout de deux ans, la somme s'élevait à deux cent vingt francs. Ils résolurent alors d'agrandir leur commerce. Chacun acheta un petit coffre de marchandises rempli de plumes, de crayons, de cire à cacheter, de couteaux, de ciseaux, d'aiguilles et autres articles. Peu à peu leur commerce se développa encore, et les deux enfants finirent par devenir de grands marchands, et possédèrent des fabriques qui fournirent du pain à plus de cent ouvriers. Néanmoins, ils restèrent toujours simples et modestes, et aujourd'hui encore, quand ils rencontrent un vieux clou sur leur chemin, ils s'empressent de le ramasser en disant : « Celui qui méprise les petites choses n'arrivera jamais aux grandes » (*Nach Staute's Kinderbüchlein*).

ff. Conséquences de la passion du jeu.—Un riche jeune homme fut envoyé par son père dans une ville lointaine pour y continuer ses études. Malheureusement il ne tarda pas à faire la connaissance de mauvais camarades qui lui communiquèrent la passion du jeu et autres penchants vicieux. Il alla si loin, qu'il finit par perdre tout ce qu'il avait. Il vit la triste situation où il était tombé, mais comme il était habitué à jouer, il chercha

de l'argent partout où il crut pouvoir en trouver, joua de nouveau dans l'espérance qu'il gagnerait. Mais il perdit encore, et entassa dettes sur dettes. Sa position devint alors des plus affreuses ; son âme fut remplie de trouble, la détresse l'envahit de toutes parts: tout le monde lui réclamait de l'argent, il n'avait plus rien pour vivre, et n'osait se présenter à son père. Dans cette situation lamentable, il sortit un jour, en proie à un abattement profond ; arrivé hors de la ville, il entra dans une auberge et vit un étranger qui comptait de l'argent. Il sort aussitôt, se rend dans la forêt voisine, et attend impatiemment cet homme qui devait passer par là pour s'en retourner. Dès que l'étranger arrive, il se précipite sur lui, et comme ce dernier veut se défendre, il lui donne le coup de la mort. Pendant que ce malheureux nage dans son sang, le jeune homme le fouille, trouve de l'argent ainsi qu'une lettre ; mais qui pourrait dire le saisissement qui s'empara de lui, lorsqu'en parcourant cet écrit, il reconnut la main de son père. Il voit les touchantes exhortations qu'il lui adresse, les larmes de sa mère et de ses sœurs qui depuis longtemps pleurent sur son sort, et reconnait que la personne qu'il vient de tuer est le frère de sa mère. Il va lui même s'accuser en justice, et reçoit le juste châtiment dû à son crime affreux (*Purubel's Sittenlehre*).

gg. Le mendiant.—

Pitié ! pitié !
Voyez ma nécessité, voyez ma misère ;
Ayez compassion d'un malheureux,
Et donnez-lui une pièce de monnaie ou du pain.
Oh ! combien j'étais riche quand j'étais enfant,
Comme j'étais aimé de mes parents ;
Mais, malheureux que je suis, je les ai affligés
Jusqu'à les faire mourir.

Mes mœurs étaient dissolues,
Ma tête et mon cœur furent toujours vides ;
Les avertissements de mes parents furent stériles,
Je fus sourd à leur douleur.
Et ils sont morts ! Au lieu d'épargner,
Je jetais les écus par la fenêtre,

Et le troisième été, mon bien
Et ma maison avaient déjà disparu.

Hélas, maintenant, je n'ai plus que la misère pour par-
Chers enfants, regardez-moi : [tage ;]
Désolation et misère, tel est le sort
Réservé à la folie (*Praclisch. Sittenlehre*).

hh. Les brebis. — Un paysan demandait un jour à un homme d'esprit s'il ne voulait pas mettre à la loterie, afin de gagner beaucoup d'argent. Ce dernier répondit : « S'il y avait là bas dans la cour du château quatre-vingt-dix brebis blanches parmi lesquelles il s'en trouvât une seule qui fût noire, et que l'on vous dît : « Si vous donnez deux ou trois sous, on vous permettra d'aller, les yeux bandés, prendre la brebis noire au milieu des quatre-vingt-dix brebis blanches, accepteriez-vous ? — Non ! répondit le paysan ; d'abord il est peu probable que je prisse précisément la seule brebis noire, et même dans ce cas il est possible qu'on ne me la donnerait pas, et alors mes trois sous seraient perdus.

--Eh bien, répondit son interlocuteur, il en est de même des quatre-vingt-dix lots de la loterie, dans lesquels il n'y a qu'un seul gagnant. Un passereau dans la main vaut mieux qu'une oie sur le toit » (*Nach Chr. v. Schmid's Erinnerungen; II Bœndchen*).

Proverbes. — Fuyez la prodigalité ; elle sème à pleines mains et ne récolte que le regret. — Le dissipateur a un vigoureux estomac : il peut digérer des maisons de pierre.—Celui qui désire l'économie, qui est la mère, obtiendra la richesse, qui est la fille.—Celui qui ne sait pas épargner à propos, aura faim mal à propos.—Voulez-vous devenir riches, apprenez non-seulement à acquérir, mais encore à épargner. — Jeunesse, épargnez votre bien ; la pauvreté quand on est vieux ne vaut rien. — Celui qui compte sur un héritage, arrive trop tôt ou trop tard.—Celui qui joue dans sa jeunesse mendiera dans sa vieillesse.—Evitez la dissipation et l'avarice : l'économie se trouve entre les deux — Les billets de loterie sont des cartes d'entrée dans les maisons des pauvres.

Epargner des centimes, c'est faire entrer des sous dans sa [maison;
Epargner des sous, c'est y faire entrer des francs;
Avoir commencé par de petites choses
En a déjà enrichi plus d'un.

Mais, pour que notre économie acquière une valeur réelle, il faut que nous épargnions, non pas sur les pauvres, mais pour les pauvres; en d'autres termes, il faut que nous économisions

E. *Pour pouvoir partager avec les pauvres le superflu de nos biens.*—«Que répondrez-vous un jour à votre juge, dit un docteur de l'Eglise, saint Ambroise, si maintenant vous couvrez les murs de votre maison de tapisseries précieuses et que vous laissiez nu un pauvre mendiant; si vous faites étinceler sur vos chevaux l'or et l'argent, et que vous ne donniez pas même un misérable vêtement à votre frère pauvre que vous voyez devant vous? Que répondrez-vous, si vous donnez aux chiens une nourriture surabondante, et si vous ne daignez pas donner à manger à un pauvre qui meurt de faim, si vous refusez même de le regarder? » (S. Ambr., I, *de Hab.*, III).

EXEMPLE BIBLIQUE.

aa. Le mauvais riche fut précipité en enfer parce qu'il se vautrait dans les plaisirs et les jouissances sensuels, et laissait gémir dans la misère le pauvre Lazare.

AUTRES EXEMPLES.

bb. Sainte Elisabeth, comtesse de Thuringe.—En 1225, l'Allemagne ayant été visitée par une disette si terrible, que plusieurs mouraient de faim, et que d'autres tombaient malades à cause

de la mauvaise nourriture qu'ils prenaient, sainte Elisabeth, comtesse de Thuringe, qu'on pourrait à juste titre appeler la mère des pauvres, consacra tous ses efforts au soulagement des malheureux. Les immenses dépenses que lui occasionna le besoin des pauvres ayant épuisé sa cassette, elle vendit ses bijoux en or, ses pierreries et ses perles, afin de se procurer de l'argent pour subvenir autant que possible aux plus extrêmes nécessités. Rien n'échappait à sa sollicitude, et, par une douce violence, elle forçait les autres à imiter sa conduite : elle disait aux riches de ne pas revêtir leurs morts de riches vêtements pour les déposer dans la tombe, mais d'en employer qui fussent usés, et de donner aux vivants les bons, destinés aux défunts » (*Deutsche Frauen der christlichen Vorzeit*).

cc. Parcimonie chrétienne. — Quelques citoyens bien pensants d'une petite ville furent envoyés par l'autorité dans les villages voisins pour y recueillir des dons en faveur de ceux qui dans la ville avaient été victimes d'un incendie. Un matin, entrant dans la cour d'un riche paysan, ils rencontrèrent ce dernier devant son écurie, et comme ils s'approchaient de lui ils l'entendirent faire de sévères remontrances à son domestique de ce qu'il avait laissé exposées à la pluie pendant la nuit les cordes dont on se servait pour conduire les chevaux. « Voilà, se dirent les quêteurs, un homme bien exact, nous n'en obtiendrons pas grand'chose. — Au moins voulons-nous essayer, » répondit l'un d'eux, et ils s'approchèrent de plus en plus. Mais grand fut leur étonnement lorsqu'ils virent l'accueil amical que leur fit le paysan, dont ils reçurent une somme d'argent considérable, avec la promesse de faire conduire du bois et des vivres aux incendiés. Les quêteurs ne purent s'empêcher, dans leur reconnaissance, d'avouer à cet homme bienfaisant que sa générosité les avait surpris, attendu que le reproche qu'il avait fait à son domestique pour une faute si légère leur avait fait supposer que c'était un homme d'une grande rigidité, dont ils devraient peu recevoir pour leurs citoyens malheureux.

« Mes amis, répondit le paysan, c'est précisément parce que j'ai toujours exercé sur ce qui m'appartient une surveillance minutieuse, et que je n'ai jamais toléré la moindre négli-

gence dans les affaires qui me concernent, que j'ai été assez heureux pour me mettre en état d'exercer la bienfaisance envers les nécessiteux » (*Nach. Æg. Jais*).

dd. Les poissons. — Un riche marchand d'Angleterre avait invité vers l'époque de Noël ses amis à un plat de lamproies, sorte de poissons marins excellents, et considérés comme fort rares à cette saison de l'année. — Plusieurs espèces de nourritures furent servies d'abord, puis enfin on apporta un énorme plat couvert dans lequel on supposait que se trouvaient les poissons. Mais lorsqu'on enleva le couvercle, au lieu des poissons qu'on attendait, on trouva quelques pièces d'or.

Le marchand prenant alors la parole : « Mes amis, dit-il, les poissons que j'avais promis de vous offrir sont cette année plus rares que jamais, et coûtent trois fois plus que je ne pensais. La vanité et la manie de vouloir se distinguer par des mets rares en ont singulièrement haussé le prix. Actuellement une lamproie ne coûte pas moins d'une guinée (monnaie d'or de la valeur de 24 fr. 35 c.). Je me suis rappelé qu'il y avait au village un pauvre ouvrier malade qui, ne pouvant rien gagner, mourait de faim, lui et ses enfants. Avec l'or que coûterait ce plat unique, ces pauvres gens auraient de quoi vivre pendant six mois. Messieurs, si vous désirez manger de ce poisson de mer, sur-le-champ je les fais venir et préparer ; si au contraire vous voulez que cet argent soit destiné à ce pauvre homme, je me réserve au printemps prochain de vous servir une quantité de poissons égale à celle que vous sacrifierez aujourd'hui ; ils seront moins chers, et pour le moins aussi savoureux que maintenant. »

Les hôtes applaudirent unanimement à cette généreuse pensée, et le pauvre manœuvre fut sauvé de sa détresse (*Chr. von Schmid*).

ee. Le pape Léon XII.—Pendant que le pape Léon XII vivait à Augsbourg en qualité de nonce apostolique, il faisait déjà preuve d'une grande bienfaisance, et plutôt d'une grandeur d'âme vraiment héroïque en faveur des pauvres. Il se refusait à lui-même une foule de choses afin de pouvoir exercer la charité envers ses semblables. Comme l'Italie était alors en guerre, il ne recevait pas l'argent qu'on lui envoyait de la cour de Rome,

non plus que les revenus de ses propres biens. En revanche, ses amis intimes rivalisaient entre eux pour lui offrir de l'argent. Mais comme cette guerre déplorable semblait ne devoir jamais finir, et qu'il ne savait pas positivement s'il pourrait rendre l'argent qu'on lui offrait, il ne voulut absolument pas l'accepter. Il renvoya, quoique malgré lui, ses nombreux domestiques, les aida par ses conseils et ses démarches à trouver ailleurs de quoi se tirer d'embarras, et vécut désormais de la manière la plus simple. Il abandonna le vaste et superbe bâtiment qu'il avait habité jusqu'alors, et loua un petit logement. Il vendit sa vaisselle d'argent ainsi qu'une foule d'autres objets précieux, afin de pouvoir vivre avec l'argent qu'il en retirerait, sans devenir à charge à personne, et pour ne pas s'exposer à devenir pour les autres une cause de perte. Cependant, le peu qui lui resta, il le partageait encore avec les autres, nommément avec les évêques exilés de Valence et de Vannes, qui se trouvaient réduits à la même extrémité que lui (*Son Oraison funèbre*).

ff. Ægidius Jais. — Le respectable auteur de l'ouvrage intitulé : « Belles histoires pour les enfants, » le père Ægidius Jais, avait pour principe et pour habitude de se traiter sévèrement lui-même, afin de pouvoir être d'autant plus bienfaisant envers les pauvres et les malheureux. En effet, tout ce dont il se privait par sa haute tempérance, et tout ce qu'il épargnait de sa pension et des honoraires qu'il recevait en qualité de précepteur du grand-duc de Toscane et de professeur, en se vouant à une pauvreté volontaire, sans parler du produit de ses nombreux travaux littéraires, il le regardait comme un talent qui lui était confié et qu'il ne devait enfouir d'aucune manière, ni employer à des dépenses inutiles, mais consacrer tout entier aux bonnes œuvres. Durant la disette qui sévit en 1816 et 1817, il acheta non pas quelques boisseaux de blé, mais des voitures tout entières, qu'il envoya à Mittenwald, pauvre village où il était né. Il fit en outre en faveur des pauvres de ce même village une magnifique fondation dotée de revenus considérables, et qui rendit d'immenses services (*Sa biographie*).

gg. L'hôte étranger. — Un pieux cultivateur se trouvant à l'église le jour de Pâques, le pasteur raconta que le Sauveur s'écriait

un jour : « Petits enfants, n'avez-vous rien à manger ? » Il fut tellement touché de ces paroles, qu'il fit dans son cœur cette prière : « Seigneur Jésus, est-ce bien vous qui faites cette question ? Puis donc que vous avez faim, veuillez, dimanche prochain, être mon hôte en venant vous rassasier à ma table. Il est vrai que je n'ai pas grand'chose ; mais le cœur miséricordieux qui vous a fait descendre vers nous autres, pauvres pécheurs, ne refusera pas le peu que je lui offrirai. » Cette prière achevée, il rentra chez lui, et la répéta tous les jours de la semaine. Le samedi, comme elle ne lui laisse plus aucun repos, il dit à sa femme : « Prenez le meilleur poulet, et préparez-le avec tout le soin possible ; balayez la cour et la chambre à manger, placez sur la table un magnifique bouquet de fleurs, lavez nos enfants et mettez-leur leurs habits de fête ; car demain vous aurez à recevoir un hôte étranger. » A cette nouvelle, les enfants trépignèrent de joie, et la mère prenant la parole : « Quel est cet hôte étranger, demanda-t-elle, que vous avez invité ? » — Le père sourit et ne répondit rien.

Le dimanche venu, tous se rendirent à l'église, et le père y pria avec une grande dévotion. « Seigneur Jésus, disait-il, venez me rendre visite. Puisque vous avez faim, je voudrais une bonne fois vous rassasier, vous le meilleur des maîtres ! »

Quand on fut de retour à la maison, la mère mit le couvert sur la table, et quand sonna l'heure de midi, tout fut prêt ; mais l'hôte ne paraissait toujours pas. Comme les enfants, dans leur impatience, regardaient par la porte si personne ne venait, leur père les rappela et leur dit : « Consolez-vous, mes enfants, il ne tardera pas à venir. » Puis levant les yeux au ciel et joignant ses mains, il fit cette prière :

« Venez, Seigneur Jésus, soyez notre hôte ;
Bénissez la nourriture que vous nous avez préparée. »

On frappe à la porte, et on voit entrer un vieillard aux cheveux argentés, qui demande un morceau de pain pour l'amour de Jésus Christ.—« Voilà, s'écria le père, l'hôte que j'avais invité ! »

Voyez, mes enfants, ce pauvre, qui est aujourd'hui notre hôte,
C'est Jésus-Christ ! (*Urban's Erzœhlungen*).

Proverbes.—Il vaut mieux donner que recevoir.—Donnez sur-le-champ, et la reconnaissance durera longtemps. — Dieu nous envoie de pauvres hôtes.—Un petit service vaut mieux que dix « Dieu vous bénisse ! » — Donner pour Dieu, c'est recevoir.

COMPARAISONS.

Quand les féves sont en fleur, elles répandent un doux et aimable parfum que le vent nous apporte de loin. C'est ainsi que les œuvres inspirées par l'amour du prochain procurent une satisfaction toute particulière, et sont comme un avant-goût de la béatitude céleste.

Un homme bienfaisant ressemble à un arbre fertile qui est tellement chargé de fruits, que toutes ses branches sont inclinées vers la terre, et qu'il offre en quelque sorte à l'homme ses fruits à pleines mains.

De même que la terre reçoit la rosée et la pluie, et absorbe la lumière et la chaleur du soleil pour donner à l'homme son vêtement et sa nourriture, de même nous devons recevoir les dons du ciel pour en rassasier les pauvres et leur faire du bien.

Il est agréable d'être heureux, mais il l'est davantage encore de rendre les autres heureux.

HEUREUX LES MISÉRICORDIEUX.

Mon ami, familiarisez-vous
Avec la miséricorde ;
Elle est la portière
Du ciel (*Angelus Silesius*).

Comme un frais ruisseau se joue à travers les prairies et vivifie de son onde pure toutes les fleurs qui l'entourent, ainsi un homme généreux et bienfaisant ne se lasse jamais de soulager et d'aider ceux qui sont dans le besoin.

Une noble action en entraîne toujours une autre après elle, de même qu'une bougie communique sa flamme à une autre bougie.

Le soleil envoie ses rayons bienfaisants aux impies comme aux bons, à la cabane du mendiant comme au palais du roi,

et il se reflète dans la goutte d'eau comme dans le vaste océan. C'est ainsi que notre cœur doit être disposé à faire du bien à nos ennemis comme à nos amis, aux petits comme aux grands.

Dieu veuille nous accorder la grâce de marcher sur les traces de sainte Gorgone, dont le frère, saint Grégoire de Nazianze, disait : « Elle était la lumière des aveugles, la mère des orphelins, le soutien des veuves, le refuge des malheureux ! »

Heureux celui qui jamais
Ne se détourne de la misère des pauvres ;
Qui, doucement ému dans son cœur,
Met sa joie à les soulager ;
Qui, lorsque le pauvre pleure de détresse,
Apparaît pour le consoler et l'aider :
A son tour, il sera soulagé,
Et obtiendra miséricorde.

§ XXI.

Cinquième demande.

« PARDONNEZ-NOUS NOS OFFENSES COMME NOUS PARDONNONS A CEUX QUI NOUS ONT OFFENSÉS. »

« Un créancier, raconte Jésus-Christ, avait deux débiteurs : l'un devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante. Mais comme ils n'avaient pas de quoi lui rendre, et que ce créancier aurait été forcé pour se payer ou de vendre leurs biens, ou de les faire jeter en prison, il leur remit à tous deux leur dette. » Dans quelle perplexité ne devaient pas être ces malheureux quand ils se rappelaient cette énorme somme qu'ils étaient obligés de payer à leur créancier, mais que leur peu de fortune rendait impuissants à le faire ! Dans quelles an-

goisses ne durent ils pas voir arriver ce jour redoutable où il leur fallait satisfaire leur créancier, ou s'exposer à perdre ce qu'ils avaient, ou enfin se voir jeter en prison! Mais, en revanche, quelle joyeuse surprise ce dut être poux eux, lorsque, au lieu de voir arriver ce qu'ils craignaient tant, leur maître leur dit : « Ne craignez rien, je vous remets toute votre dette. » Avec quelle douce émotion de reconnaissance ne durent-ils pas célébrer la bonté de cet homme! Eh bien, notre état, à nous, n'est pas moins malheureux que celui de ces deux débiteurs ; car nos péchés, par lesquels nous avons offensé Dieu, le Saint des saints, sont aussi des dettes que nous pouvons payer par une sérieuse conversion. Et qui pourrait dire le nombre et l'énormité de ces dettes auprès de Dieu! Le juste lui-même, dit le Sauveur, pèche sept fois par jour. Que serait-il fait de nous, si Dieu exigeait le paiement rigoureux de cette dette!

Heureusement le Sauveur surpasse encore infiniment en bonté ce créancier généreux, puisqu'il est lui-même la bonté et la miséricorde infinie. Un cœur brisé de douleur, une volonte sincère de travailler de toutes ses forces à sa conversion, lui sont plus agréables que les plus riches trésors en or et en argent. Or, s'il en est ainsi, que pouvons-nous faire de mieux que de nous convertir et de nous écrier avec le publicain repentant : « Seigneur, soyez-moi propice, pauvre pécheur que je suis! »

EXEMPLES BIBLIQUES.

a. David, touché de repentir après que le prophète Nathan lui eut mis devant les yeux l'énormité de sa faute, adressa du

fond de son cœur cette prière au Seigneur : « Ayez pitié de moi, mon Dieu, selon votre grande miséricorde, et effacez mon iniquité selon l'immensité de votre bonté » (*Ps.* L).

b. Manassès ayant été humilié par le Seigneur à cause de ses péchés, et livré au roi des Assyriens, il reconnut sa faute et fit cette prière : « Hélas ! Seigneur, j'ai péché, mes iniquités sont plus nombreuses que les sables de la mer; mais votre miséricorde est immense et inépuisable. C'est pourquoi, Seigneur, je vous demande grâce : pardonnez-moi, Seigneur, pardonnez-moi, et je célébrerai vos louanges. » — Dieu exauça sa prière, et le reconduisit à Jérusalem.

c. Lorsque les Ninivites firent pénitence, ils invoquèrent à grands cris la miséricorde divine, et Dieu les exauça.

d. Le vieux Tobie, lorsque Anne sa femme lui faisait des reproches, soupirait vers le Seigneur et lui disait : « Seigneur, ayez pitié de moi, et ne me punissez pas à cause de mes péchés ; ne vous souvenez plus de mes iniquités. »

e. Le paralytique, qui probablement s'était attiré ses souffrances corporelles par ses péchés, ne manqua pas, sans doute, lorsqu'il se trouva en présence de Jésus, de lui demander en secret pardon de ses fautes, car Jésus lui adressa ces belles paroles : « Consolez-vous, mon fils , vos péchés vous sont pardonnés. »

f. Après avoir reconnu son indignité, le bon larron espéra en outre que ses péchés lui seraient remis ; et jetant sur le Sauveur des regards pleins de confiance : « Seigneur, lui dit-il, souvenez-vous de moi quand vous serez arrivé dans votre Royaume! »

AUTRES EXEMPLES.

g. Les sœurs de sainte Dorothée.—Lorsque les sœurs de sainte Dorothée, Christe et Calliste, qui étaient sur le point de se laisser entraîner par le juge païen à sacrifier aux idoles, reconnurent leur faute, elles se montrèrent prêtes à souffrir le martyre du feu pour témoigner de leur attachement à la foi de Jésus-Christ, et dans l'ardeur de leur courage elles s'écrièrent : « Seigneur Jésus-Christ, ayez égard à notre repentir et pardonnez-nous. »

h. Conversion d'un pécheur. — Sous le règne de l'empereur Maurice vivait un chef de brigands, qui, avec sa bande, semait la terreur sur tous les chemins d'alentour, et exerçait au loin et au large des ravages incalculables. Ce mauvais sujet se convertit tout à coup comme par miracle, et de loup dévorant qu'il était, fut changé en un doux agneau.

Quelque temps après, il alla trouver l'empereur, lui avoua ses crimes, et se sentit touché d'un repentir profond. Edifié au spectacle d'une douleur si vraie et si sincère, l'empereur fit grâce au malfaiteur, et le congédia après de sages et bienveillantes recommandations.

Au bout de quelques semaines, ce brigand converti étant tombé dangereusement malade, on le transporta dans un hôpital. Il sentait qu'il ne tarderait pas à mourir, et pendant une soirée orageuse d'automne, il crut que la nuit qui approchait serait pour lui la dernière. Il fit venir un prêtre, confessa ses péchés en répandant des larmes abondantes, et reçut les dernières consolations de notre religion. Puis, il se mit à verser des larmes amères, et élevant ses yeux vers le ciel, récita cette prière : « Divin Sauveur, je ne vous demande rien de nouveau, je ne souhaite que ce que vous avez déjà accordé à un grand nombre : c'est que vous me fassiez miséricorde, que vous me pardonniez, comme vous avez pardonné sur la croix au bon larron. Recevez-moi comme vous reçûtes ces ouvriers attardés qui, n'arrivant qu'à la onzième heure du jour, furent certainement dans l'impossibilité d'exécuter de grands travaux dans votre vigne. Daignez donc me remettre ma faute, et ne me repoussez pas, misérable pécheur que je suis. » Et il continua ainsi pendant longtemps en versant des larmes qu'il essuyait avec le drap de son lit.

Un infirmier qui couchait dans la chambre voisine entendit les paroles du mourant, et ne tarda pas à s'endormir. Vers minuit, il eut un songe remarquable. Il vit une balance avec des bassins d'or descendre des nues, et rester suspendue sur le lit du criminel pénitent. Une foule innombrable d'hommes noirs et affreux se pressaient autour, jetant dans un des bassins de la balance les nombreux écrits où se trouvaient rapportés les méfaits du malade. Mais à côté de l'autre bassin étaient debout deux anges aux vêtements blancs et éblouissants, qui se regar-

daient avec stupeur en voyant l'autre bassin descendu sous le poids dont l'avaient chargé les hommes noirs. Alors l'un des anges dit à l'autre : « Faut-il que l'âme de ce malheureux homme soit perdue pour toujours? » Et l'autre exhalant un long soupir : « Que pourrions nous avoir, répondit-il, pour contre-balancer ce poids énorme? à peine quelques semaines se sont écoulées depuis que cette infortuné a mis fin à sa vie criminelle; où prendre assez de bien pour rétablir l'équilibre des deux bassins? » Aussi les hommes noirs s'imaginaient déjà que l'âme du défunt allait devenir leur proie, lorsque l'un des anges, apercevant le drap que le malade avait humecté des larmes de son repentir, et voyant qu'il en était tout trempé, dit à son compagnon : « Essayons de mettre dans notre bassin ce drap arrosé des larmes de ce pécheur pénitent, sans oublier la miséricorde du Seigneur; peut-être qu'il contre-balancera celui de nos ennemis. » A peine eurent-ils mis dans leur bassin ce drap mouillé de larmes, qu'il descendit aussitôt, et les écrits des hommes noirs, semblables à une paille légère, s'envolèrent en l'air, avec le bassin qui les contenait. « Gloire éternelle à la majesté de Dieu, s'écrièrent les deux anges ; l'âme de ce pécheur converti a trouvé grâce devant le Seigneur, et nous sommes exaucés. » Ils emmenèrent le défunt au milieu des chants de triomphe, tandis que les hommes noirs s'enfuirent en poussant d'affreux hurlements.

L'infirmier se réveilla tout effrayé de ce songe. Il s'approcha du lit du pécheur converti, et reconnut qu'il était mort cette nuit même; car son drap était encore humide de ses larmes. D'ailleurs il apprit d'une foule de personnes qui s'étaient trouvées à proximité du défunt, qu'il n'avait cessé jusqu'à son dernier soupir de pleurer amèrement ses péchés, et qu'il était mort en priant, et en manifestant le plus vif repentir.

L'infirmier conserva le drap que ce pécheur avait humecté des larmes de son repentir, et le montrait souvent aux pécheurs qui désespéraient de la miséricorde divine, comme un témoignage authentique des miséricordes infinies du Seigneur. Il n'oubliait pas non plus de raconter le rêve merveilleux qu'il avait eu au moment où ce pénitent exhalait son âme dans le sein de Dieu.

Un penchant naturel à l'homme, comme le prouve déjà l'histoire du paganisme (*Cf.* CATÉCH. HISTOR., 1er vol., pag. 323-326), c'est de rechercher s'il peut obtenir le pardon de ses péchés. Pour nous qui sommes chrétiens, cette vérité ne devrait être l'objet d'aucun doute, puisque partout l'Evangile proclame que les péchés sont remis à ceux qui les confessent, qui les regrettent, s'efforcent sincèrement de se convertir, et espèrent en la miséricorde de Jésus-Christ. Néanmoins, comme il existe beaucoup d'âmes auxquelles leurs péchés causent de graves inquiétudes, le Seigneur se sert pour les rassurer, d'une comparaison dont le sens est si précis, qu'il ne saurait laisser place au moindre doute : « Quiconque pardonne à son prochain, le Seigneur lui pardonnera. » Amour du prochain, charité active déployée envers lui, tel est le plus sûr moyen d'obtenir le pardon de ses péchés. Et voilà pourquoi le divin Sauveur nous met dans la bouche cette prière : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ! » Voilà pourquoi encore il se sert de la belle comparaison du roi miséricordieux et du serviteur impitoyable, et conclut par cette doctrine : « C'est ainsi que vous traitera mon Père qui est dans le ciel, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond du cœur » (*Matth.*, XVIII, 35). L'apôtre saint Paul ajoute de son côté : « Que toute aigreur, tout emportement, toute colère, toute crierie, toute médisance, enfin toute malice soit bannie d'entre vous. Mais soyez bons les uns envers les autres, pleins de compassion et de tendresse, vous entre-pardonnant mutuellement, comme Dieu aussi vous a pardonné en Jésus-Christ » (*Ephes.*, IV, 31-32). —

« Comment osez-vous, dit saint Chrysostôme, élever vos yeux vers le ciel, mouvoir votre langue et solliciter votre pardon ! Dieu voudrait vous pardonner, que vous ne le voudriez pas, puisque vous continuez à nourrir contre votre prochain des dispositions hostiles » (S. Chrysost., t. 2, *hom.* 22). Il y a plus encore : saint Athanase nous apprend, par les paroles suivantes, que la prière par laquelle on demande la rémission de ses péchés, tout en ne voulant pas soi-même pardonner à son prochain, est une offense envers le Seigneur : « Si vous ne pardonnez pas, dit-il, tout en implorant votre pardon, sachez qu'au lieu de prier vous appelez sur vous la malédiction, puisque vous dites : Notre Père, qui êtes aux cieux, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons. »

EXEMPLES BIBLIQUES.

Le roi Jéroboam avait institué à Béthel une fête en l'honneur du veau d'or. Les prêtres idolâtres entouraient l'autel pour offrir l'encens, et le roi lui-même s'approcha pour mettre l'encens dans le feu, lorsque survint de Judée un prophète inconnu envoyé par le Seigneur : « Autel, autel, s'écria ce saint homme de Dieu, voici ce que dit le Seigneur : Il naîtra un fils dans la maison de David qui s'appellera Josias, et il immolera sur toi les prêtres des hauts lieux qui t'encensent maintenant, et brûlera sur toi les ossements des hommes. » Et il ajouta en même temps pour attester la vérité de sa prophétie : « L'autel va tout présentement se rompre, et la cendre qui est dessus se répandre par terre. » A ces paroles, le roi étendant la main : « Qu'on l'arrête ! » s'écria-t-il. Mais au même instant la main qu'il avait étendue vers le prophète se sécha, et il ne put plus la retirer. Aussitôt l'autel se rompit en deux, et la cendre qui était dessus se répandit. Alors le roi dit à l'homme de Dieu : « Offrez vos prières au Seigneur votre Dieu, et priez-le pour moi, afin qu'il

me rende l'usage de ma main. » L'homme de Dieu ayant prié le Seigneur, le roi retira sa main, et elle devint comme elle était auparavant [1].

Comme exemples bibliques, nous pouvons citer encore, afin d'épargner au lecteur la peine de consulter le CATÉCHISME HISTORIQUE : Esaü et Jacob, qui se réconcilièrent après une longue et amère inimitié, et se jetant dans les bras l'un de l'autre, s'embrassèrent et versèrent des larmes de joie ; Joseph, qui pardonna à ses frères tout le mal qu'ils lui avaient fait, les combla de caresses et de présents, et s'intéressa à eux avec une sollicitude toute paternelle ; David, qui, quoique son ennemi mortel, Saül, fût entre ses mains, ne lui fit aucun mal, et lui adressa au contraire des paroles de bienveillance. Mais le plus bel exemple de l'amour des ennemis, c'est celui que nous a donné Jésus-Christ, qui sur la croix faisait cette prière pour ses ennemis : « Mon Père, pardonnez-leur ; car ils ne savent ce qu'ils font ! » Tous les vrais disciples du Sauveur ont imité son exemple, notamment saint Etienne, qui pria pour ses persécuteurs. Animée du même esprit de charité chrétienne, l'Eglise catholique, cette épouse de Jésus-Christ, prie, le Vendredi saint, pour tous ses ennemis sans exception, pour les hérétiques, les juifs et les païens.

AUTRES EXEMPLES.

a. Sainte Vénéranda, martyre. — Une sainte vierge, nommée Vénéranda, obtint la couronne du martyre pendant le règne d'Antonin le Pieux, empereur romain. Après avoir enduré tous les tourments imaginables, Asclépiade, juge impie, la fit plonger

[1] *Rois*, livre III, cap. 13, 2 et suivants.

dans une chaudière d'huile et de soufre bouillants. Une goutte en étant sautée dans l'œil de ce juge cruel, il perdit la vue au milieu d'effroyables douleurs. La jeune martyre eut pitié de son persécuteur. Prenant un peu de salive et de terre, elle en frotta les membranes de ses yeux, qui aussitôt furent guéris. Touché de cet acte de charité vraiment sublime, par lequel cette sainte fille rendait le bien pour le mal, le juge païen embrassa la doctrine de Jésus-Christ et se fit baptiser (*Chrysostomus, Zeitschrift vou Hægelsperger*).

b. Saint Jean l'Aumônier. — Saint Jean l'Aumônier, apprenant que deux habitants illustres d'Alexandrie nourrissaient depuis quelque temps une inimitié profonde l'un contre l'autre, pria le plus opiniâtre des deux d'aller le trouver, et l'invita d'assister à la messe qu'il allait dire. Arrivé à l'endroit où l'on récite le *Pater* après l'élévation, le saint patriarche le récita à haute voix avec ce pécheur irréconciliable. Mais lorsqu'on en fut à ces paroles : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, » le saint homme se tut, et laissa l'autre prier seul; puis se tournant vers lui, le conjura de réfléchir sur ce qu'il disait et d'en approfondir le sens. Ce cœur jusqu'alors insensible fut touché de cette apostrophe à laquelle il ne s'attendait pas ; il rentra en lui-même et se réconcilia avec son ennemi (*Chimani*).

c. Saint Boniface. — Saint Boniface, apôtre de l'Allemagne, à la vue de ses assassins qui brandissaient leurs épées et se précipitaient sur lui, arrêta ses domestiques qui se préparaient à le défendre, et leur dit : « Ne combattez pas, mes enfants, ne répandez pas le sang de nos ennemis. Rappelez-vous ces paroles de l'Ecriture sainte où il est dit qu'il ne faut pas rendre le mal pour le mal, mais le bien pour le mal » (*Christ. v. Schmid's Apostel Deutschands*).

d. Saint Jean-de-Dieu. — Un homme né dans une condition élevée, Antoine Martin de nom, voulait se venger de don Pedro Velasco, autre personnage célèbre, parce que ce dernier avait tué son frère. Dans ce but, il se rendit à Grenade, et mit tout en œuvre pour arriver à l'exécution de son sinistre projet. Toutes les prières que lui adressa Velasco, afin d'obtenir son

pardon, furent inutiles. Dès que saint Jean-de-Dieu eut été informé de cette affaire, il pria le Seigneur de l'éclairer, et, animé de l'esprit de Dieu, il se mit à la recherche de Martin. L'ayant rencontré sur la place publique, il se jeta à genoux devant lui, et tirant un crucifix de sa manche : « Frère Antoine, lui dit-il, Dieu vous pardonnera si vous faites grâce à votre ennemi; mais si vous ne lui pardonnez pas, sachez que vous non plus vous n'obtiendrez jamais miséricorde auprès de Dieu. Si Velasco a répandu le sang de votre frère, Jésus-Christ, de son côté, a répandu le sien pour vous et pour lui, et son sang crie miséricorde avec plus de force que celui de votre frère ne crie vengeance. » Antoine fut comme frappé de la foudre en entendant ces paroles, et ne put résister à une invitation aussi pressante. Le saint le releva, obtint la grâce de Velasco, qu'Antoine emmena lui-même de la prison, accompagné du saint (*Mœtzler's Legende*).

e. La plus forte chaîne.—Chosroës, roi de Perse, avait un général qui s'était illustré par un grand nombre de victoires. Malheureusement, quelques-uns des courtisans l'accusèrent auprès du roi de nourrir en secret la pensée d'exciter un soulèvement, d'enlever au roi son trône et jusqu'à sa vie. Quelques-uns des amis les plus intimes du roi lui persuadèrent de jeter ce traître dans les fers. « C'est ce que je veux faire, » répondit le roi. Le lendemain, il fait appeler le général, et lui témoigne tant de bonté et d'intérêt, que celui-ci, touché de la magnanimité de son prince, tombe à ses genoux, confesse son infâme projet, et promet sincèrement de se corriger. « Voyez-vous, dit le roi à ses conseillers, comme j'ai bien fait de suivre votre avis. Je l'ai chargé de chaînes pesantes ! » Pour lier les mains et les pieds, il faut plusieurs chaînes; mais pour attacher le cœur, on n'en a besoin que d'une seule : l'amour.

f. Saint Laurent, archevêque.—Saint Laurent, archevêque de Dublin, offrant un jour le saint sacrifice de la messe dans l'église de la Très-Sainte Trinité, un individu se fraya un passage à travers la foule, s'avança jusqu'à l'autel, et asséna au saint un coup de massue si violent, qu'il tomba à terre. Ce spectacle arracha des cris de désespoir à toute l'assistance, qui crut que

le saint venait de recevoir le coup de la mort. Le malfaiteur avait entendu parler de la sainteté de cet évêque, et son but avait été de lui procurer par son action criminelle la couronne du martyre. Cependant le roi le condamna à mort. Le saint évêque, qui fut guéri de sa blessure d'une manière toute miraculeuse, intercéda pour lui avec tant d'instance, qu'il finit par obtenir sa grâce.

g. Le mendiant.—A la porte de l'une des églises de Paris, on remarquait il n'y a pas longtemps un vieux mendiant qui, depuis vingt-cinq ans, se trouvait tous les jours à la même place sur les degrés du sanctuaire. Jacques était son nom. Ses manières et son langage indiquaient que ce n'était pas un mendiant ordinaire, mais qu'il avait reçu autrefois une éducation passablement développée. La bonté de son cœur, l'impartialité et la générosité avec laquelle il partageait avec les autres les aumônes qu'il recevait, son empressement à éviter les querelles, lui avaient acquis une grande considération auprès du peuple. Au reste, l'histoire de sa vie était un mystère pour tout le monde, même pour ses meilleurs amis : la seule chose que l'on sût, c'est que, bien qu'il aimât la prière, il n'entrait jamais à l'église, mais restait continuellement derrière la porte d'entrée. Souvent aussi on voyait des larmes ruisseler sur ses joues, et son âme paraissait absorbée dans de profondes douleurs.

Un digne ecclésiastique, qui tous les jours disait la messe dans cette même église, n'avait pas de plus grand plaisir que de faire du bien aux autres, et il le pouvait, car il sortait d'une famille illustre et fortunée, et lui-même possédait de grands biens. Sa générosité se manifestait surtout envers le mendiant dont nous venons de parler, et tous les matins ce charitable prêtre, qui avait nom Paulin, accompagnait sa riche offrande de quelques paroles de consolation.

Or, voilà qu'un jour le mendiant ne se trouva pas à son heure habituelle à la porte de l'église. Le prêtre, supposant aussitôt qu'il était tombé malade, alla le trouver dans sa demeure. Quel ne fut pas l'étonnement de l'ecclésiastique lorsqu'il vit la chambre du pauvre vieillard, laquelle, bien que présentant un coup d'œil assez triste, contenait cependant une foule de

meubles précieux, derniers vestiges d'un bien-être antérieur. Une magnifique montre en or était suspendue au-dessus d'un mauvais lit de paille. Deux images, entourées de cadres d'or et de fleurs, étaient suspendues à la muraille blanche, mais humide ; un crucifix en ivoire, véritable chef-d'œuvre de sculpture, reposait sur une petite table à côté du malade ; un siége à l'antique, avec des ornements en or et recouvert en damas, était dans un coin, sur lequel se trouvait un livre de prières avec fermoirs d'or. Tout le reste de l'ameublement indiquait une grande indigence.

Le malade fut extraordinairement satisfait de la visite du prêtre : « Quoi ! respectable monsieur, s'écria-t-il en se levant sur son grabat, vous êtes assez bon pour vous intéresser à un malheureux !

— Mon ami, répondit l'ecclésiastique, il n'est permis à un ministre du Seigneur que d'oublier les heureux. Je viens vous demander si vous avez besoin de quelque chose.

—Je n'ai plus besoin de rien, répondit le mendiant Ma mort est proche ; plût à Dieu seulement que ma conscience fût en repos !

—Votre conscience ? repartit l'ecclésiastique ; est-ce que vous auriez quelque grande faute à expier ?

—Dites plutôt quelque crime, excellent monsieur, répondit le malade ; quelque crime affreux que ma vie tout entière n'a pas suffi à expier. Je suis le fils d'un pauvre fermier ; le maître dont mon père cultivait les champs, prit soin de moi et me traita comme son propre fils. Dès mon enfance, j'entrai au château, où mes supérieurs me témoignèrent toute l'affection dont ils étaient capables, et me considérèrent comme l'un des leurs. Je fus d'abord destiné à servir de chambellan au fils de la famille ; mais, comme on crut remarquer en moi de grands talents, on ne négligea rien pour me faire donner une brillante éducation. Au fait, je fis de grands progrès dans les sciences et dans les arts, et mon maître me choisit pour son secrétaire. Cette circonstance éveilla mon ambition ; je ne fus pas satisfait de mon emploi, et je rougis de cette position de subalterne. Je pris donc la résolution de quitter le château, où j'avais été comblé de tant de prévenances. Plût à Dieu que je ne l'eusse pas fait ! je me serais épargné un crime : car bien-

tôt après survint cette époque malheureuse où le trône de France fut renversé dans la boue, et une foule de familles nobles précipitées dans la plus extrême misère. Pour échapper à cette triste destinée, nombre de familles avaient pris le chemin de l'exil. Mes maîtres se hâtèrent de faire les préparatifs de leur départ, et ils auraient effectivement échappé aux mains de leurs persécuteurs, si un mauvais sujet, qui avait reçu tant de biens de ces âmes généreuses, ne les avait trahis. Eh bien! ce mauvais sujet, cet infortuné, c'est moi! Oui, c'est moi qui, pour conserver mes droits de citoyen, fus cause que mes bienfaiteurs montèrent sur l'échafaud. Il n'y eut d'épargné que le plus jeune des fils, âgé seulement de dix ans. Ce pauvre orphelin se vit réduit au triste sort de pleurer ses plus proches parents et de maudir celui qui était cause de leur mort. Pour prix de mon infamie, je reçus 3000 fr. en or, ainsi que tous les effets précieux que vous voyez encore autour de moi et qui sont comme une voix terrible qui me rappelle sans cesse mon forfait. Je voulus, en me livrant aux voluptés de la terre, étouffer ce cri importun de la conscience; mais dès que j'eus dépensé mon or, fruit honteux de mon ingratitude, les remords commencèrent à me torturer de nouveau. Le souvenir de ma mauvaise action me consumait, et je ne dois qu'à la grâce de Dieu le temps qu'il m'accorde pour faire pénitence. Je devins pauvre et maladif, et c'est alors que je choisis à l'église la place que j'y ai conservée pendant tant d'années. Jamais je n'ai osé entrer dans ce lieu sacré, car sans cesse j'entendais une voix qui me disait: « Tu n'es pas digne de pénétrer dans ce lieu où déjà tant de malheureux ont trouvé des forces et des consolations dans la prière. » Cependant le Seigneur a exaucé ma prière et il a eu égard à mon repentir; car plus d'une fois un rayon de la grâce descendant dans mon cœur, je me suis senti de nouveau la force de souffrir en patience. D'ailleurs, s'il en eût été autrement, je n'aurais pas aujourd'hui, mon cher monsieur, le plaisir de vous voir auprès de mon lit de mort et d'éprouver du soulagement dans mes souffrances en vous faisant le sincère aveu de ma faute. Les aumônes que je recevais, les vôtres surtout, excellent prêtre, m'ont mis en état, en vivant parcimonieusement, de recueillir la somme d'argent que j'ai enlevée à mes bienfaiteurs Cet argent, il se trouve dans le tiroir de cette table,

y compris les intérêts. Les objets précieux que vous voyez ici, cette montre, ce crucifix, ont aussi appartenu à mes maîtres d'autrefois. Hélas! monsieur, dites-moi si je puis espérer que Dieu me pardonnera.

—Mon fils, répondit l'ecclésiastique, votre crime est affreux, et une vie humaine passée dans les larmes ne suffit pas à l'expier. Mais la bonté de Dieu est infinie, et le repentir sincère l'emporte encore sur le crime. »

En achevant ces paroles, le prêtre se leva. Le mendiant, comme animé d'une vie nouvelle, fit un effort, se mit à genoux, et le prêtre prononça les paroles puissantes par lesquelles les péchés des hommes sont remis: « Arrêtez, mon ange protecteur, s'écria le mendiant. Avant de recevoir du ciel mon pardon, il faut éloigner de moi les fruits de l'iniquité. Prenez cet argent, vendez ces objets précieux et donnez-en le produit aux pauvres. » Puis arrachant l'enveloppe qui recouvrait les deux images : « Voilà, dit le mendiant, les portraits de mes bienfaiteurs à qui j'ai causé la mort. » Atterré à ce spectacle: « Oh, mon père! Oh, ma mère! » s'écria le prêtre d'une voix lamentable et en se couvrant le visage des deux mains. Le sentiment douloureux de voir le meurtrier de ses parents, et la conscience de la sainteté de son devoir combattirent dans son âme. Le pécheur repentant, se jetant à ses pieds, s'écria d'une voix déchirante : « Miséricorde! Miséricorde! » Mais la religion de Jésus-Christ rendant au prêtre de nouvelles forces, il prend le crucifix, pieux héritage de son père, et, le présentant au mendiant, lui dit à haute voix :

« Chrétien, ton repentir est-il sincère?

—Oui.

—Détestes-tu ton crime du fond de ton cœur?

—Oui.

—Eh bien! continue l'ecclésiastique d'un ton solennel, au nom de Jésus-Christ, mort sur la croix pour tous les hommes, je te pardonne. » Puis il lui impose les mains et le bénit. Le mendiant, la face tournée contre terre, resta immobile aux pieds du prêtre.

Ce dernier voulut le relever, mais il n'était plus (*Nach einer længeren Erzæhlung in der Jugendschrift : « Glockentæne. »*).

COMPARAISONS.

Dieu a donné à chaque animal des armes pour se défendre : le bœuf est pourvu de cornes puissantes ; le cheval d'un sabot, le chien de dents aigues ; le chat de griffes pointues : il n'y a pas jusqu'à la brebis qui n'ait sa tête recouverte d'une laine épaisse, qui sert à la protéger. L'homme, la plus noble des créatures sorties de la main de Dieu, a, lui aussi, reçu une arme avec laquelle il peut vaincre ses ennemis les plus acharnés. Dieu, en effet, lui a donné un cœur pour pardonner à celui qui l'a offensé, pour aimer ses amis et ses ennemis, à l'exemple du Seigneur, qui aime tout à la fois les bons et les méchants.

Une plante vénéneuse, l'offense, croît sur la terre ;

Pour la guérir, le ciel nous a donné un remède plein de douceur : le pardon.

Si personne ne juge mal de vous, ne haïssez personne. Si vous étiez une pierre précieuse, ou une perle de grand prix, et qu'on ne fît pas plus de cas de vous que si vous n'étiez qu'un caillou, on dirait de celui qui aurait porté un pareil jugement qu'il est un mauvais connaisseur, sans entrer avec lui en de longues contestations. Mais si, au lieu d'un diamant, vous n'êtes en réalité qu'un mauvais caillou, pourquoi serait-on obligé de vous considérer comme quelque chose de meilleur?

LE LIVRE DES DETTES.

Du livre de votre vie
Effacez les dettes des autres ;
Mais voyez en même temps,
Ce que vous pouvez donner du vôtre.

UN JEU DANGEREUX.

Se venger signifie jouer avec des flèches empoisonnées.
C'est là, en vérité, un jeu bien hasardé !
Vous croyez tirer au cœur de votre ennemi,
Et c'est votre propre cœur que vous percez.

Un homme raisonnable ne se fâche pas en voyant le feu aux orties. C'est là leur destinée, se dit-il en lui-même, et il se contente de s'en éloigner. Pourquoi murmurez-vous quand les hommes méchants et pervers vous tourmentent? C'est le fond de leur nature : contentez-vous de les éviter.

LA TERRE.

Apprenez la patience de la terre que vous cultivez.

La charrue lui déchire le sein, et la terre, en retour, la comble de faveurs.

N'avez-vous pas pitié d'un aveugle? Entrez-vous en colère quand il se heurte contre vous? — Eh bien, l'homme vicieux, querelleur, opiniâtre, votre ennemi enfin, n'est autre chose qu'un aveugle. Et vous n'auriez pas compassion de lui? — Et vous voudriez ne pas lui pardonner?

Quand vous agacez un nid de guêpes, et que vous voulez vous venger d'avoir été piqué par l'une d'elles, vous les voyez s'échapper par troupes innombrables, et elles vous blessent de leur dard acéré. Il en va de même de l'homme qui veut rendre le mal pour le mal et se venger de son ennemi; la plus belle vengeance consiste à faire du bien à ses persécuteurs.

On prend beaucoup plus de mouches avec une cuillerée de miel qu'avec un tonneau de vinaigre : vous gagnerez plus facilement votre ennemi par la douceur que par la sévérité et le nombre des réprimandes.

Celui-là seul qui sème peut espérer de moissonner un jour. De même celui-là seul peut attendre de Dieu pardon et miséricorde, qui pardonne à ses ennemis, et exerce envers eux sa générosité.

DIEU DE BONTÉ.

Pardonnez-nous, misérables pécheurs,
N'entrez pas en jugement avec nous;
Recevez-nous au rang de vos enfants!
Que votre colère ne reste pas éternellement sur nous!
Soyez-nous favorable, afin que nous vivions,
Et pardonnez-nous comme nous pardonnons!

Nous vous promettons avec joie
De pardonner de bon cœur,
De ne jamais nous venger quand nous souffrirons,
De ne jamais crier vengeance vers vous,
Comme votre cœur, qui exerce sa miséricorde paternelle
Envers toute espèce de pécheurs,
Comme le triomphateur de la mort
Qui pria lui-même pour ses meurtriers.

§ XXII.

Sixième demande.

« NE NOUS INDUISEZ POINT EN TENTATION. »

Autrefois vivait en Perse un roi remarquable par son extrême bonté envers son peuple : il avait nom Ormuz. Tous ses efforts tendaient à rendre ses sujets heureux ; aussi n'avait-il pas d'autre désir que de voir son fils, Baharam, qui un jour devait lui succéder sur le trône, devenir un homme au cœur noble et généreux. Mais, comme il n'ignorait pas qu'il y avait à sa cour quantité d'hommes insensés, qui pourraient par leurs flatteries corrompre le cœur du prince, il chargea du soin de son éducation un homme sage et pieux qui vivait dans un désert de l'Arabie, et qui devait y consacrer le reste de ses jours à la prière et à la méditation des choses spirituelles. Cet homme honnête et vertueux éleva effectivement le jeune prince dans la pratique de toutes les vertus. Lorsque le fils du roi eut atteint l'âge de dix-huit ans, survint tout à coup un messager envoyé par le prince, qui apporta la nouvelle que le roi, son père, venait de mourir et le pria d'aller oc-

cuper le trône de ses ancêtres. Le jeune prince céda à cette invitation, et partit pour la maison paternelle. Chemin faisant, il tomba entre les mains des voleurs; mais au bout de deux ans, il parvint à s'échapper. Malheureusement, le trône de son père était déjà occupé par l'un de ses parents, jeune homme plein d'ambition.

Vainement le prince royal protesta qu'il avait plus de droits à la dignité suprême que cet usurpateur; vainement il l'adjura de lui céder le trône qui lui appartenait par droit de naissance, tandis que lui n'était qu'un intrus et un usurpateur. « Je ne me laisserai pas supplanter, répondit ce dernier; si vous voulez occuper le trône, méritez-le par votre bravoure; si, sur le champ de bataille, vous avez le courage d'aller enlever la couronne qui sera placée entre deux lions, vous serez roi. » Le prince royal accepta la proposition; le jour et l'heure où devait avoir lieu le combat entre les lions furent indiqués. On choisit deux lions parmi les plus féroces, et on ne leur donna pas à manger pendant trois jours, afin de les rendre encore plus dangereux. Le jour fixé arriva. Lorsque la trompette eut donné le signal de ce tragique spectacle, un des serviteurs du roi apporta la couronne sur un coussin de pourpre. Tous les yeux des spectateurs sont tournés vers le jeune prince, debout au milieu de la place où doit se livrer le combat. La trompette retentit une seconde fois, et les lions se précipitent dans l'arène. Mais, sans perdre de temps, le prince royal enfonce son glaive dans la gueule de l'un, et, saisissant l'autre avec le bras qui lui reste, le presse avec tant de force qu'il l'étrangle sur place. Des bravos unanimes saluent la victoire du

prince, et chacun, ivre de joie, s'écrie : Vive le roi ! — Le prince usurpateur descendit de son trône, plaça la couronne royale sur la tête du vainqueur et devint son plus fidèle ami.

Nous aussi, nous avons à livrer un combat terrible contre deux lions féroces qui rôdent sans cesse autour de nous pour nous dévorer. Ces deux lions sont la sensualité, c'est-à-dire la passion de tout ce qui est agréable, mais criminel, et l'orgueil ; la récompense pour laquelle nous combattons, c'est la couronne céleste. Pour livrer cet important et difficile combat, des armes nous sont nécessaires. Ces armes, le divin Sauveur nous les a lui-même indiquées lorsqu'il a dit : « Veillez et priez, afin que vous ne tombiez point dans la tentation » (*Matth.*, XXVI, 41). Nous ne devons rien avoir tant à cœur que de combattre le mal. Heureux celui qui sort victorieux de ce champ de bataille ; car, lorsqu'il aura été éprouvé, il recevra la couronne de vie.

EXEMPLES.

Consolation et conseil dans les tentations.—Un ancien ermite et son disciple fendaient un jour du bois dans la forêt. Pendant leur travail, ils se livraient à des conversations pieuses et édifiantes.

« Vous ne sauriez croire, dit entre autres le disciple, combien il me vient de pensées impures. Je leur résiste, il est vrai, mais comme je ne parviens pas à m'en débarrasser entièrement, je crains de n'être pas un homme vertueux. — Cette hache que vous voyez, répondit l'ermite, pourrait-elle nuire à cet arbre si personne n'y mettait la main ? De même, aussi longtemps que, loin de consentir à vos mauvaises pensées, vous les repoussez, elles ne sauraient causer le moindre dommage à votre vertu. Au reste, notre vie sur la terre est un combat continuel. Mais, de même qu'avec la hache nous extirpons,

ici des épines, là des buissons inutiles, pour y planter des arbustes meilleurs; de même nous pouvons, en combattant, en veillant et en priant, vaincre et étouffer peu à peu toutes nos tentations, et ne plus laisser de place dans notre cœur que pour ce qui est bon et utile, afin qu'il y prenne racine et croisse désormais, libre de tout obstacle » (*Blumen der Wüste*).

Inscription d'un anneau.—Un jeune homme demanda un jour à sa grand'mère, femme pieuse et craignant Dieu, quel était le meilleur moyen de vaincre les tentations. La pieuse femme lui donna un anneau d'or surmonté d'une magnifique pierre précieuse de couleur rouge, sur laquelle étaient gravées ces paroles : « Veillez et priez. » Elle lui conseilla de porter constamment cet anneau au doigt, et d'en lire l'inscription tous les jours, soir et matin. Le jeune homme le fit, et il y trouva le principe de son bonheur, non-seulement dans ce monde, mais encore dans l'autre.

Courage, mes amis, préparez-vous
A combattre les plaisirs;
Contemplez Jésus, veillez et priez,
Afin que Dieu lui-même vous arme pour le combat.
Celui qui est la force des faibles,
Au nom de Jésus-Christ vous accordera la victoire.

Il est donc nécessaire que nous examinions l'utilité que nous pouvons retirer des deux armes dont nous venons de parler, et que nous recherchions quel est le meilleur moyen de les employer.

La première arme dont nous avons besoin dans le combat contre les tentations de la vie terrestre, c'est la vigilance. La signification de ce mot, en matière temporelle, tout le monde la connaît. Nous veillons sur chaque étincelle de feu, de peur qu'un incendie n'éclate dans notre maison ; nous veillons sur un habit neuf, afin de ne pas le salir ; nous veillons sur un jardin,

afin qu'on ne nous enlève pas les beaux fruits qu'il renferme ; nous enchaînons un chien hargneux et méchant, de crainte qu'il ne cause quelque malheur. De même, notre première et notre plus sérieuse occupation doit être d'exercer sur nous-mêmes la vigilance, et pour cela, nous devons surveiller notre âme, épier chacune des pensées qui naissent dans notre cœur, afin de voir si elles sont agréables à Dieu et aux hommes de bien. Nous devons veiller sur nos yeux, et les détourner des objets qui sont de nature à nous porter au péché. — Si Eve ne s'était pas approchée de l'arbre du fruit défendu, elle n'aurait pas succombé à la tentation. — Nous devons veiller sur nos oreilles et les soustraire aux conversations dangereuses, autrement elles empoisonneront notre cœur. Si Pierre n'était pas entré dans la maison de Caïphe, et n'avait pas entendu les discours des ennemis du Sauveur, il ne serait pas tombé. — Nous devons veiller sur notre langue, et nous abstenir de toute parole qui pourrait offenser notre prochain, exciter la discorde et devenir une occasion de péché. Enfin et surtout, nous devons veiller sur nos mauvaises habitudes et sur nos passions favorites ; car « la passion, quand on lui obéit, engendre le péché, et le péché, la mort » (*Jacq.*, I, 15). Il y a plus : nous devons veiller même sur nos bonnes œuvres ; car, semblable au serpent qui se glissa dans le paradis, la vanité s'insinue en quelque sorte dans le paradis de nos bonnes œuvres, pour nous en enlever le mérite. Aussi le divin Sauveur ne cesse-t-il de nous exhorter à la pratique de la vigilance : « Heureux, nous dit-il, le serviteur qui fait la volonté de son maître. En vérité, je vous dis qu'il l'établira sur tous ses

biens. » Mais si ce serviteur disait dans son cœur : Mon maître ne viendra pas encore, et qu'il commençât à battre les autres serviteurs et servantes de la maison, à boire et à manger avec les ivrognes, à s'enivrer, le maître du serviteur reviendrait à un jour et à une heure inconnue, le séparerait des autres serviteurs, et le placerait au rang des hypocrites et des traîtres. Soyez donc prêts, car vous ne savez pas non plus l'heure où le Fils de l'homme viendra. Ce que je vous dis, je le répète à tous : « Veillez » (*Marc.*, XIII, 35). L'apôtre saint Pierre nous avertit de même de nous mettre en garde contre les tentations de ce monde : « Soyez sobres, nous dit-il, et veillez ; car le démon, votre ennemi, tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer. Résistez-lui, en demeurant fermes dans la foi » (I *Pierre*, V, 8). Saint Cyprien dit à son tour : « Quand le démon attaque quelqu'un qui n'est pas sur ses gardes et bien exercé dans le combat, il le trompe et le surmonte très-facilement. »

Les yeux, les oreilles, la langue, sont les portes
Qui vous conduisent si facilement loin de Dieu ;
Si vous sortez trop souvent
Vous rapportez avec vous le désordre dans votre maison.

EXEMPLES.

Maîtrisez votre colère.—La colère, disait un pieux ermite, se manifeste dans le cœur, dans la figure, dans les yeux, dans la langue et dans les actes.

Voulez-vous la dompter, faites en sorte qu'elle n'entre pas dans votre cœur.

Y est-elle entrée, faites en sorte qu'elle ne se manifeste pas sur votre figure.

Mais si elle s'est montrée sur votre figure, enchaînez votre langue, de crainte qu'elle ne se manifeste par vos paroles.

Si elle s'est manifestée par les paroles, veillez à ce qu'elle ne se reproduise pas dans vos actions (*Blumen der Wüste*).

Les trois pommes et la branche dorée.—Autrefois, les rois instituaient une récompense pour celui qui atteindrait le premier le but au jeu de la course. Ce prix était une branche de laurier dorée.

Deux jeunes hommes, remarquables entre tous les autres par leur agilité et leur force, se disputaient le prix. Tous deux étaient également habiles à la course; mais Cléon, le plus jeune, pouvait résister plus longtemps à la fatigue.

Or, comme le but était très-éloigné, Bion, l'aîné, jeta une pomme devant lui, et Cléon, se baissant pour la ramasser, resta un peu en arrière. Quelque temps après, Bion jeta une seconde pomme, et Cléon se baissa de nouveau pour la recueillir, et resta encore en arrière de quelques pas.

Enfin Bion laissa tomber une troisième pomme comme par accident, et cette fois encore Cléon ne put résister au plaisir d'avoir cette pomme. Il s'arrête une troisième fois, ramasse le fruit et le met dans sa poche.

Ce triple retard fut cause que Bion arriva avant lui et remporta le prix qui l'attendait. Grande fut la désolation de Cléon, lorsque, au lieu de recevoir la branche de laurier, il dut se contenter de ses trois pommes (*Chr. von Schmid*).

Le petit cavalier.—Un père de famille, qui avait nom Guillaume, parcourant un jour avec ses enfants les prairies du village, ils aperçurent sur le chemin un jeune garçon assis sur un cheval, et les enfants du village sautant et criant autour de lui. Le petit cavalier conduisait par la bride son vigoureux coursier, et l'animal docile lui obéissait comme un tendre agneau qui se laisse conduire par le berger. La jeunesse qui l'entourait était dans l'admiration, et ne pouvait assez marquer son étonnement en voyant l'habileté de ce jeune cavalier, auquel elle applaudissait en battant des mains. Pour lui, fièrement assis sur son coursier, il le faisait piaffer çà et là avec la noble attitude d'un triomphateur.

Ces applaudissements bruyants l'ayant rendu plus audacieux, il voulut plaire encore davantage à ses admirateurs en faisant mille tours habiles. Mais, dans l'ivresse de sa joie, ce jeune

imprudent lâche la bride, et voilà le cheval lancé à travers les monceaux de pierres et les fossés.

Tous les enfants courent après lui en poussant des cris lamentables ; mais déjà le cheval et le cavalier ont disparu derrière une colline.

« Hélas! le pauvre garçon, que va-t-il devenir ? » s'écrièrent les enfants de Guillaume. Et ils avaient prononcé ces paroles avec un accent qui attestait une profonde inquiétude.

Au bout de quelques instants, leur père, homme d'un grand bon sens, prenant la parole : « Mes enfants, leur dit-il, les passions de l'homme sont semblables à un animal fougueux et indomptable.

« Quand, par une vigilance continuelle, on les retient en quelque sorte comme par le frein, l'homme règne sur elles, semblable à un vainqueur héroïque ; et la belle récompense qu'il en reçoit, c'est la paix du cœur, les applaudissements de Dieu et de ses saints anges.

« L'homme au contraire qui, sans frein et sans bride, cède aveuglément à l'entraînement de ses passions, est vaincu par elles, et précipité dans un abîme où il périt sans ressource » (*Fr. Xav. Schwœbl.*).

Ruse d'un gourmand. — Le petit Frédéric n'éprouvait pas de plus grande joie que lorsque son père, homme intelligent, lui racontait pendant les douces soirées d'hiver quelque trait touchant et instructif. Un jour il lui conta l'histoire suivante :

Il existe dans la Laponie, dans les contrée du nord de l'Asie et en Amérique, un animal dont la grosseur approche de celle d'un chien de boucher gros et gras. Il s'appelle « Gourmand, » parce qu'il séjourne volontiers dans les pays rocheux, et que le le mot « Fiæll, » chez les Laponais, signifie montagne. La chair des rennes est sa nourriture favorite. Mais comme ces derniers animaux courent avec la rapidité du cerf, il a besoin pour s'en emparer de recourir à de grandes ruses. Il grimpe sur un arbre, et comme il sait que les rennes mangent volontiers de la mousse, il en emporte avec lui une poignée sur cet arbre.

Dès qu'il aperçoit une renne dans le voisinage, il laisse tomber sa mousse, et cet innocent animal accourt avec empresse-

ment pour la manger. Le « gourmand » profite alors de l'occasion pour lui sauter sur le dos et la dévorer. Dans son désespoir, la renne se précipite contre les arbres et se rompt la cervelle. — Telle est l'attention avec laquelle le malin esprit épie toutes nos démarches. Souvent quand nous croyons que nous sommes en sûreté et solidement affermis dans le bien, il vient adroitement nous surprendre, et, jetant un peu de mousse à notre âme, il nous tente en nous offrant les objets pour lesquels il sait que nous avons le plus d'inclination. Mais à peine nous sommes-nous jetés avec avidité sur les plaisirs de la terre, que le démon s'empare de notre âme, et l'enchaîne de plus en plus fortement aux passions qui la tourmentent. Alors notre âme succombe nécessairement, et devient la proie du démon. C'est pourquoi, mon cher enfant, soyez sur vos gardes, et ne vous attachez pas trop aux choses de la terre; efforcez-vous plutôt de plaire à Dieu; que ce soit là votre joie et votre vie! »

Soyez maître de votre cœur,
Apprenez à fuir les dangers,
De peur que l'esprit impur
Ne vous entraîne dans l'abîme.

COMPARAISONS.

Avec un verre artistement préparé, on peut recevoir les rayons du soleil, et allumer non seulement de la poudre, du papier, et de la paille, mais encore du linge et du bois. C'est ainsi que nos yeux sont en quelque sorte les miroirs ardents du cœur, parce qu'ils saisissent les occasions de pécher, allument dans l'âme un feu criminel, et sont cause que la passion arrive à ses fins.

— Bien des fois déjà la glace s'est rompue sous les pieds d'un enfant qui patinait joyeusement. C'est ainsi que souvent nous sommes menacés des plus graves dangers au moment même où nous nous croyons le plus sûrs.

— Comme les chenilles ravagent souvent un jeune arbre éclatant de verdure, ainsi les mauvaises compagnies ravissent souvent à un jeune homme plein d'avenir sa fraîcheur et sa beauté, c'est-à-dire son innocence enfantine.

— N'oubliez pas, mon ami, que si vous donnez à votre sé-

ducteur tout ce que vous avez : biens paternels, santé, honneur, innocence, il ne vous rendra que la maladie, la honte et le péché; que si vous lui sacrifiez le ciel, il ne vous donnera que l'enfer. Terrible échange !

— Comme la boule de neige s'agrandit en roulant, et finit par devenir une avalanche qui ensevelit non-seulement des animaux et des hommes, mais des localités tout entières : ainsi telle passion, qui d'abord n'a pas été surveillée avez assez de soins, devient pour l'homme une source de maux incalculables.

— Plus d'un voyageur, pour avoir suivi avec trop de confiance un mauvais chemin, qui, éclairé par une douce flamme, semblait devoir le conduire à son but, tombe dans un profond marais, d'où il ne se retire qu'avec beaucoup de peine. La même chose arrive à l'homme qui se laisse entraîner par ses passions.

— Cherchez d'abord à déraciner l'habitude prédominante qui vous entraîne au mal : quand le roi est pris, la bataille est gagnée.

LA BELLE FLEUR DE POURPRE (appelée vulgairement coquelicot).

Cette fleur brille
De l'éclat magnifique de la pourpre;
Au dehors, rouge et gracieuse,
Elle n'est à l'intérieur que poison et mort.
Ne vous y fiez pas, âme candide;
Plus d'un plaisir qui vous paraît
Agréable et innocent,
Ne cause souvent que la mort.

Mais à quoi nous servirait la plus grande vigilance, si elle n'était jointe à la prière ? — La prière, telle est l'arme puissante avec laquelle nous pouvons vaincre notre ennemi. Car le Psalmiste dit avec raison que « si le Seigneur ne construit la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent » (*Ps*. CXXVI, 2). Le divin Sauveur disait dans le même sens à saint Pierre : « Simon, Simon, Satan a demandé à vous cribler, comme

on crible le froment ; mais j'ai prié pour vous, afin que votre foi ne défaille point » (*Luc*, XXII, 31-32). Soutenu par la force de la parole divine, le divin Sauveur lui-même triompha des attaques de ce tentateur infernal. « Quand les tentations nous affaiblissent, dit saint Augustin, demandons secours à Jésus-Christ. Voulons-nous n'être pas vaincus par Satan, réfugions-nous auprès de celui qui l'a vaincu. »

EXEMPLES.

Remède infaillible contre les tentations. — Un jeune religieux, triste et consterné, alla un jour trouver l'un des Pères du désert et lui dit : « Je suis cruellement tourmenté par toute espèce de mauvaises pensées. J'ai employé contre elles tous les moyens que j'ai appris dans les écoles, mais je ne parviens pas à m'en rendre maître. Que me conseillez-vous de faire ?

—Mon cher fils, répondit le vieillard, au lieu d'employer le meilleur glaive pour y réussir, c'est-à-dire la crainte, vous vous êtes armé d'un roseau, avec lequel il vous a été impossible de vaincre ; tandis que la crainte, et plus encore l'amour de Dieu, ajouta l'ermite, détruisent et chassent toutes les mauvaises pensées, de même que la flamme transforme en un instant la paille en poussière. »

Saint Athanase. — Pendant sa jeunesse, saint Athanase séjourna quelque temps dans le désert auprès de saint Antoine, qui fut le premier ermite, et ne s'occupait que de Dieu et de l'éternité. Un jour qu'il était absorbé dans de pieuses réflexions, il s'égara. Le soleil versait alors sur la terre des rayons brûlants ; nulle part on n'apercevait une source d'eau fraîche, nulle part un arbre au doux ombrage, ni quelque fruit pour se rafraîchir. Saint Athanase, accablé par l'excès de la chaleur, et ne pouvant plus continuer à marcher, s'assit sur une élévation et recommanda son âme à Dieu. Il tomba dans un profond assoupissement. Alors, dit une ancienne légende, Satan lui apparut et lui dit : « Tu le vois, Dieu, que tu as toujours fidèlement servi, te laisse maintenant dans l'embarras. Mets-toi à mon service,

et je te donnerai les fruits les plus magnifiques. Je t'offrirai en outre un vin extrêmement précieux; vois-tu comme ce verre étincelle! » Ainsi parla le démon; et effectivement il lui montra des fruits délicieux, et lui présenta un gobelet de cristal plein d'un vin pétillant. Mais le saint, animé d'un nouveau courage, fit un bond, et, prononçant avec force ces paroles : « Au nom de Jésus-Christ, je te bannis loin de moi, Satan; ma vie est Jésus-Christ; c'est pourquoi la mort m'est un gain, » il s'éloigna en toute hâte de cette colline maudite.

En ce moment une petite motte de terre se détacha du sol, et il en jaillit avec impétuosité une source d'eau fraîche. Le saint homme en puisa avec le creux de sa main, en but avec une grande satisfaction, rendit grâces au Seigneur, et, fortifié encore par cet événement merveilleux, devint l'un des premiers soutiens de la foi (*Nach den Bildern der Jugendwelt.*).

Le choix. — Un roi remarquable par sa sagesse, Charles V, roi de France, voulant se rendre compte des dispositions de son fils, fit placer devant lui deux tables; sur l'une, il déposa un sceptre et une couronne; sur l'autre, un bouclier, une épée et un casque de fer, puis il lui dit : « Maintenant, choisis ce que tu voudras. » Le jeune prince, sans réfléchir longtemps, saisit l'épée, le bouclier et le casque. Son père lui ayant demandé le motif de ce choix, l'enfant, placé auprès de la table où se trouvaient le bouclier, le glaive et le casque, et indiquant la table où étaient le sceptre et la couronne, répondit : « C'est par ceux-ci qu'on arrive à ceux-là. » — Il en est de même de nous : c'est pourquoi saisissons le *boucher de la foi*, afin de pouvoir résister aux traits enflammés que le démon lancera contre nous. Prenons le *casque de l'espérance* et le *glaive* de l'esprit, qui est la parole de Dieu. Ce n'est qu'en élevant avec confiance nos regards vers Dieu que nous aurons le courage de pratiquer la vigilance, et la force de conquérir la couronne céleste.

Doux fruits de la prière.—C'était la foire dans une petite ville. Tous les habitants d'un village voisin s'y étaient rendus pour y faire des achats et s'y amuser; aussi le village paraissait-il désert; on n'y voyait et n'y entendait plus personne. Sur le soir, un voleur se glissa furtivement le long d'une haie qui avoisinait une grange, jetant des regards furtifs autour de lui, afin

de s'assurer si personne ne le voyait. Se croyant parfaitement en sûreté, il grimpe sur le mur, se glisse comme un chat jusqu'à l'endroit où il se réunit au bâtiment, et se hisse dans la maison à travers une fenêtre, qui se trouvait précisément ouverte. Il arrive dans une chambre qui était vide ; mais tout à côté était la salle commune où habitaient les gens du logis. La porte qui y conduisait n'était pas fermée, mais seulement poussée. Bien que le voleur n'ignorât pas que les habitants de la maison étaient allés à la foire, cependant il se dit en lui-même : « Il se pourrait bien qu'il y eût quelqu'un ; » et il mit son oreille à la fente de la porte pour écouter. Entendant un enfant qui parlait à haute voix, il regarde par le trou de la serrure, et s'aperçoit que l'enfant est seul, assis auprès de sa petite couche. Il joignait ses petites mains et récitait à haute voix le « Notre Père, » comme il avait coutume de faire chaque fois qu'il se couchait.

Déjà le voleur en était à se demander quel était le meilleur moyen d'exécuter son vol, lorsque l'enfant, qui priait à haute voix, récita ces paroles : « Ne nous induisez point en tentation, mais délivrez-nous du mal ! »

Ces paroles allèrent au cœur du voleur, et reveillèrent sa conscience. Sentant toute la gravité du péché qu'il était sur le point de commettre, il joignit ses mains, et récita pour lui-même du fond de son cœur ces paroles : « Ne nous induisez point en tentation, mais délivrez-nous du mal. » Le Seigneur l'exauça. Il s'en retourna doucement par le chemin où il avait passé, et rentra chez lui sans être vu de personne. Là, il déplora amèrement sa vie passée, demanda pardon à Dieu et le remercia de la grâce qu'il lui avait accordée par l'intermédiaire de cet enfant. Il devint dans la suite un homme honnête et mena une vie irréprochable (*Nach Reinick*).

(On pourrait encore citer ici : *L'enfant devant la corbeille de pommes*, le *Petit ramoneur* et *la Montre.*)

Comparaisons et sentences.— « Quand nous sommes en butte à quelque tentation, réfugions-nous auprès de Dieu par la prière, à l'exemple des enfants, qui, lorsqu'ils ont peur, se réfugient dans le sein de leur mère » (*S. Chrysostom.*).

« N'éprouver aucune tentation est le propre des bienheu-

reux; avoir des tentations et les surmonter est le fait d'un chrétien; ressentir des tentations et y succomber est le fait du démon » (*S. Anselm.*).

« Nous n'avons pas à craindre, il est vrai, de la part des ennemis de l'Eglise, les mêmes persécutions qu'autrefois; mais ce que nous avons encore à souffrir, ce sont les persécutions de la part du démon. Nous ne sommes plus torturés et inquiétés par les tyrans; mais nous sommes encore tourmentés par Satan, le plus cruel de tous les tyrans. On ne nous effraie plus par le spectacle des bûchers enflammés, mais jetons nos regards sur la flamme des mauvaises passions. Jadis, les martyrs combattaient avec les bêtes féroces; combattons avec la colère, qui est un animal sauvage et indomptable, et terrassons-la. Les martyrs ont triomphé des douleurs les plus insupportables : triomphons des pensées criminelles et impures qui surgissent dans notre cœur » (*S. Chrysost.*).

« Évitez les occasions dangereuses; car s'il est difficile d'être au feu sans brûler, il ne l'est pas moins d'être exposé à la tentation et de ne pas succomber » (*S. Innocent.*).

Le foin et la paille sont facilement emportés par le vent; de même l'homme est facilement vaincu par les passions, quand il ne reste pas fermement attaché à la colonne de la foi et de la crainte de Dieu.

—La volonté humaine est aussi inconstante que l'aiguille d'une balance. Dans celle-ci, il suffit d'un grain pour faire pencher le bassin. C'est ainsi qu'un regard indiscret, une légère résistance à la voix de la conscience suffisent pour faire tomber l'homme. C'est pourquoi, chaque fois que vous êtes tenté, pensez à l'aiguille de la balance; considérez combien on est mal récompensé en donnant satisfaction à ses passions, et prêtez l'oreille aux avertissements du Seigneur, si vous ne voulez pas devenir victime des rigueurs de sa justice.

Quand le péché cherche à s'insinuer doucement auprès de [l'homme],
Et que les bons eux-mêmes faiblissent et succombent;
Quand, Seigneur, votre image s'obscurcit dans notre cœur,
Et que nos sens s'égarent dans le combat,
Sauvez-nous alors, et fortifiez notre vertu chancelante,

Avant qu'elle ne s'endorme au tumulte des passions !
« Ne nous induisez point en tentation! »

§ XXIII.

Septieme demande.

« MAIS DÉLIVREZ-NOUS DU MAL. »

Depuis le jour lamentable où nos premiers parents, Adam et Eve, mangèrent du fruit défendu, et offensèrent par leur désobéissance Dieu, le meilleur des pères, notre terre est devenue une véritable vallée de larmes. Chaque pas que nous faisons nous occasionne un nouveau malheur, et partout nous apercevons des traces de notre chute; ici, c'est la guerre qui nous présente sa face hideuse et sanguinaire; là, c'est la faim qui accourt à notre rencontre avec ses traits livides et décharnés; plus loin nous apparaît le spectre dégoûtant de la colère et de mille autres passions, et, au milieu de toutes ces horreurs, la mort fait entendre ses cris funèbres, et tressaille de joie à la vue de sa proie qu'elle s'appprète à entraîner dans la tombe. L'enfant salue son entrée dans le monde par des larmes et des cris de douleur; le vieillard abandonne la vie au milieu des soupirs, des angoisses et des sueurs de la mort. Tous les éléments semblent se réunir pour tourmenter l'homme, pour l'anéantir, lui et ses œuvres. Souvent l'air se remplit de miasmes corrupteurs, et des maladies contagieuses précipitent dans la tombe des milliers de victimes; des éclairs menaçants s'échappent du sein des nuages, tuent les faibles mortels, réduisent en cendres la cabane du pauvre et le palais du riche. Des inondations qui rappellent le déluge portent la déso-

lation dans les plus magnifiques vallées, ravagent les plus fertiles campagnes, entraînent avec elles les habitations, et causent la mort aux animaux et aux hommes. D'autres fois, la terre tremble, elle est ébranlée jusque dans ses fondements, et engloutit dans son sein les hommes et leurs demeures. Il n'existe peut-être pas un seul homme qui n'ait été convaincu par son expérience personnelle, ou par celle d'autrui, de la vérité de ces paroles de Job, ce juste si remarquable par sa patience : « L'homme né de la femme vit très-peu de temps, et est rempli de beaucoup de misères » (*Job*, XIV, 1-2). Que dis-je ? il n'y a pas un seul jour qui n'apporte avec lui ses tribulations particulières, comme l'attestent ces paroles de Jésus-Christ : « A chaque jour suffit son mal » (*Matth.*, VI, 34). — Mais que sont toutes ces tribulations et ces souffrances, comparées avec le plus grand de tous les maux, le péché ? Tous les autres maux de cette terre, même la mort et l'enfer, n'en sont que les conséquences ; le péché est le principe de toutes les misères qui affligent le genre humain. Il nous sépare de Dieu, le souverain Bien ; il nous prive de sa grâce et étouffe dans notre cœur la semence de tout ce qui est bon et vrai. C'est le péché qui a enlevé le paradis à nos premiers parents, c'est le péché qui a introduit dans le monde les maladies et les souffrances, les larmes et les gémissements, la mort et le tombeau. Tous les châtiments que le Seigneur a infligés à la terre et dont l'histoire biblique nous a conservé le souvenir, depuis le déluge jusqu'à la ruine de Jérusalem, ne sont que le résultat du péché. Que le péché ait aussi précipité dans le malheur des individus en particulier, c'est ce que nous voyons par

ce malade dont il est parlé dans l'Evangile, qui, par suite de ses débauches, fut réduit à passer trente-huit ans dans un lit de douleur. Si donc le péché est un mal si affreux, quel est celui qui ne le fuirait comme on fuit un serpent venimeux, et ne céderait à cette invitation du vieux Tobie: « Ayez Dieu dans votre esprit tous les jours de votre vie, et gardez-vous de consentir jamais à aucun péché et de violer les préceptes du Seigneur notre Dieu » (*Tob.*, IV, 6)? Quel est celui qui ne le détesterait à l'égal de saint Anselme, qui, parlant de sa laideur, disait : « Si je voyais d'un côté le péché, et de l'autre l'enfer ouvert, et que je dusse nécessairement choisir l'un ou l'autre, j'aimerais mieux me précipiter dans l'enfer que de commettre un péché! »

EXEMPLES BIBLIQUES.

Voir, dans le CATÉCH. HISTOR., avec quel empressement il faut fuir le péché (1er vol., p. 479), et dans le présent ouvrage (1er vol., p. 224).—Parmi les hommes pieux qui ont considéré le péché comme le plus grand de tous les maux, il faut surtout citer : Joseph, qui échappa par la fuite aux séductions de la femme de Putiphar; la chaste Suzanne, qui disait à ses deux tentateurs : « J'aime mieux tomber innocente entre les mains des hommes, que de pécher en présence du Seigneur. »

AUTRES EXEMPLES.

Sainte Afre —Sainte Afre, qui pendant plusieurs années avait mené une vie de désordre et avait l'habitude de s'adonner aux plaisirs des sens, touchée par un sermon du saint évêque Narcisse, finit par pleurer ses fautes et par embrasser la foi de Jésus-Christ. Le juge ayant essayé d'ébranler sa fermeté en la faisant battre de verges publiquement, et en l'accablant d'injures et de mauvais traitements : « Il n'y a pas pour moi d'autre

sujet d'infamie que mes péchés, lui dit-elle; eux seuls doivent me remplir de confusion. »

Un bûcher en feu.—Saint Edmon, évêque de Cantorbéry, disait souvent : « J'aimerais mieux sauter dans un bûcher enflammé que de consentir à un péché. »

Saint Bernard et la séductrice.—Une femme de mauvaise vie étant entrée pendant la nuit dans la chambre de saint Bernard et ayant voulu le séduire, le saint s'écria avec force : « Aux voleurs ! au secours ! » et la séductrice prit la fuite. Les personnes qui étaient accourues n'ayant trouvé personne dans sa chambre, lui reprochèrent de les avoir inutilement réveillées. Mais il leur répondit : « Je puis vous assurer que ce n'est pas en vain que j'ai crié au secours et aux voleurs ; car on voulait me ravir mon unique trésor, c'est-à-dire la grâce divine. »

Le blessé. — Le célèbre poëte Sadi rencontra un jour pendant un voyage un homme qui avait été mortellement blessé par un tigre. Sadi, ne pouvant lui rendre d'autre service, tâcha au moins de le consoler. Au lieu de lui répondre, ce malheureux éleva ses regards au ciel et s'écria : « Dieu de bonté, je vous remercie de ce que je suis étendu à terre par suite des morsures d'une bête sauvage, au lieu de l'être par les remords de la conscience. »

Le serpent. — Un père de famille, nommé Berthold, conduisit un jour avec lui dans le jardin son jeune fils Frédéric. Pendant que le père était occupé à travailler, le petit Frédéric sautait et gambadait çà et là, et s'amusait à regarder les fleurs. Tout à coup il se met à crier de toutes ses forces. Le père accourt en toute hâte pour voir de quoi il s'agit, et aperçoit un serpent qui venait de paraître derrière un arbre et qui avait effrayé le petit Frédéric.

Après avoir tué le serpent, le père dit à son fils : « Tu vois, mon cher Frédéric, comme il est affreux ce serpent que tu craignais tant : cependant il paraît timide; il fuit quand on l'approche, et il suffit d'un mauvais bâton pour lui donner la mort. Mais il est un serpent dont les blessures sont mortelles, qui est sans cesse à ta poursuite, et épie jour et nuit l'occasion de te faire du mal. Ce serpent dangereux, c'est le *péché*. Ce n'est

qu'avec la verge de la parole divine qu'on parvient à le tuer ou à le chasser. N'oublie donc jamais de penser à Dieu et de prier avec ferveur, éloigne-toi des mauvaises compagnies, et ne perds jamais de vue ce petit proverbe :

Evitez du plaisir la dangereuse amorce,
Et la main du Très-Haut vous prêtera sa force.

Le clair ruisseau. — Laura était assise au bord d'un ruisseau aux ondes argentées, qui fuyait en serpentant à travers la prairie tapissée de fleurs. Elle cueillait des myosotis et des pâquerettes, tout en ne cessant de regarder souvent le ruisseau ; sa joie fut à son comble, quand elle aperçut un petit poisson fendre les flots de ses écailles blanchâtres.

Tout à coup, un crapaud saute dans le ruisseau et va se cacher dans un trou.

« Maman ! maman ! s'écria Laura, un maudit crapaud vient de troubler complétement l'eau du ruisseau, qui naguère était si claire et si pure !

— Mon enfant, répondit la mère, chaque fois que j'aperçois un de ces animaux dégoûtants, je crois voir l'image du péché. Un cœur innocent, une conscience pure, dès que le péché y a pénétré, sont dans le trouble et le désordre, et perdent leur beauté et leur éclat. La conscience est comme un miroir que ternit le souffle le plus léger. Conservez donc votre innocence et gardez-vous du péché » (*Chimani*).

Tristesse d'une reine. — Marie Thérèse, épouse de Louis XIV, roi de France, avait une conscience extrêmement délicate. Un jour qu'il lui était arrivé de commettre une de ces fautes qu'on a coutume d'appeler insignifiantes, elle tomba dans une tristesse profonde. On tâcha de la consoler, en lui représentant que la faute qui venait de lui échapper n'était tout au plus qu'un péché véniel. « Dieu en a été offensé, répondit-elle, cela suffit pour que la faute que j'ai commise m'ait causé une blessure profonde » (*A. M. Velch*).

Comment obtenons-nous des forces? — Quelqu'un demandant un jour à Godefroi de Bouillon, ce héros des croisades, et premier roi de Jérusalem, comment sa main, qui d'un seul coup fendait en deux un Sarrasin, avait pu arriver à une telle force,

il leva sa main droite et répondit : « Grâces soient rendues à Dieu de ce que jusqu'ici cette main est restée pure de tout mal. »

— Voilà comment le Seigneur fortifie ceux qui conservent leur cœur exempt de tout péché (*Die Eigenschaften Gottes, erleurtert durch Beispiele*).

Regensbourg, Fr. Pustel, 1846.

De qui vient le péché. — Dans une station qu'il faisait auprès des Hottentots, un missionnaire adressa dans une de ses instructions la question suivante à ses auditeurs : « Y a-t-il quelque chose que nous n'ayons pas reçu de Dieu?

— Oui, monsieur, répondit aussitôt une petite fille de quinze ans; nous n'en avons pas reçu le *péché*. »

Confusion d'un pécheur. — Un domestique étranger, raconte le P. Gill Jais, arriva un jour dans un village. C'était un homme d'une grande dépravation de mœurs, et assez pervers pour tendre des piéges à la vertu des enfants. Heureusement, ses tentatives restèrent sans résultat, et les enfants le repoussèrent en lui disant : « Ne sais-tu pas que c'est un péché, et que Dieu voit tout? » — Cette apostrophe énergique le toucha et le confondit tellement, qu'il ne tarda pas d'en faire l'aveu au prêtre de l'endroit, ajoutant « qu'à l'avenir il voulait éviter le péché et avoir Dieu sans cesse présent à la pensée » (*Sa biographie*).

Le plus grand des malheurs. — A Lamprechtshausen, dans la province de Salzbourg, éclata, en 1853, un incendie qui, malgré tous les secours du voisinage, réduisit en cendres les écuries d'un riche paysan. Les ravages du feu furent si rapides, que cet homme ne put pas même sauver son bétail. Une fille de quinze ans, qui était en service chez ce paysan, et qui, ce jour même, avait reçu de la femme de ce dernier une réprimande pour une faute qu'elle avait commise, avait poussé si loin l'esprit de vengeance, qu'elle avait mis le feu à la maison; mais elle avait été aussitôt jetée en prison. « Sachez, dit le paysan au père de la jeune incendiaire, que, si grave que soit le malheur qui m'a frappé, je ne voudrais pas échanger ma condition contre la vôtre. Ce doit être quelque chose d'affreux d'avoir une si méchante enfant; car la faim, la pauvreté, en un mot, toutes

les souffrances de ce monde ne sont rien en comparaison du péché. »

COMPARAISONS.

Si d'une source impure il ne saurait jaillir de l'eau claire, comment un cœur souillé et corrompu pourrait-il produire quelque chose de bon ?

— Un petit grain de poussière dans l'œil suffit pour qu'il pleure sans discontinuer et ressente les plus vives douleurs. C'est ainsi que le souvenir de nos péchés passés ne cesse d'agiter et de tourmenter notre conscience.

— Le vice s'est écrié : « Je suis roi sur la terre! »

Et la vertu a dit à son tour « Le ciel est en ma puissance! »

Or, choisissez.

Ame immortelle!

— Le péché est pour les bons comme une plaie douloureuse dont ils cherchent à se débarrasser; pour les méchants, au contraire, c'est un joyau et une marque de distinction, qu'ils considèrent comme un signe d'honneur et une décoration.

— Semblable au cordier qui marche à reculons et qui, travaillant devant soi, étend de plus en plus la corde, le pécheur d'habitude persévère dans ses mauvais penchants, et marche en arrière sans s'inquiéter de sa fin.

— C'était une opinion reçue chez les anciens, que, quand le loup devient vieux, il croît dans ses reins des vers venimeux et de petits serpents, qui le rongent et le tuent intérieurement. Pareillement, le pécheur est tourmenté par les remords de sa conscience, qui sont en quelque sorte comme un ver qui lui ronge incessamment le cœur.

— Dans les contrées montagneuses, il arrive quelquefois qu'un petit flocon de neige mis en mouvement par un oiseau, et roulant du sommet de la montagne, se développe à un tel point, qu'arrivé dans la vallée, il renverse et ensevelit les habitations humaines, et jusqu'à des villages et des villes entières. C'est ainsi que le péché, qui paraît insignifiant à son début, se développant en secret, cause souvent des ravages immenses.

— Le feu s'allume d'abord difficilement dans le bois humide, et semble devoir s'éteindre; mais ensuite, lorsqu'il a acquis quel-

que force, il ravage tout autour de lui et dévore tout ce qu'il peut atteindre. Il en est de même du pécheur : « Que me parlez-vous de conscience? s'écrie-t-il avec insolence; je ne me fais aucun scrupule de cela. » Mais il vient un moment où il se réveille avec effroi de sa sécurité, et ressent amèrement les reproches que lui fait sa conscience. Les chiens les plus dangereux ne sont pas ceux qui commencent par aboyer, mais ceux qui se jettent aussitôt sur vous et vous mordent à belles dents.

Le tremble a cette propriété singulière, que ses feuilles dures et sa tige svelte et allongée font du bruit au vent le plus léger. Cet arbre n'est-il pas aussi une image des troubles qui agitent la conscience du pécheur ?

Epouvantable est aux yeux de Dieu le péché ;
Il précipite dans les abîmes éternels;
Il est — croyez-en l'Ecriture,
Il est un poison qui cause une mort affreuse.
Seigneur, secourez vos enfants,
Et délivrez-nous de tout péché !

Bien que notre principale occupation, et par conséquent le plus important objet de notre prière, doive être de conserver notre cœur pur de tout péché, il n'en est pas moins permis, comme déjà nous l'avons fait observer, de prier Dieu qu'il détourne de nous les maux temporels. Nous savons en effet que le Chantre royal adressait au Seigneur cette prière : « J'ai invoqué le Seigneur du milieu de l'affliction, et le Seigneur m'a exaucé » (*Ps.* CXVII, 5). D'ailleurs, le divin Sauveur n'a-t-il pas dit lui-même que tout ce que nous demanderions dans nos prières, si elles étaient inspirées par la foi, nous l'obtiendrions (*Matth.*, XII, 12)?

Quant aux exemples bibliques attestant que, quels que fussent leurs dangers, les hommes ont été exaucés lorsqu'ils ont invoqué l'assistance de Dieu, on en

trouvera suffisamment dans le CATÉCHISME HISTORIQUE, (1er vol., pag. 482), ainsi que dans le présent ouvrage (articl. de la Prière).

AUTRES EXEMPLES.

Résurrection d'un jeune homme. — Lorsque saint Eucher annonçaït la parole divine à Trèves, il y avait parmi ses auditeurs une veuve d'une naissance illustre et qui possédait de grandes richesses. Albane était son nom. Son fils unique était retenu dans son lit par une maladie dangereuse. Sa mère n'avait quitté la maison que pour quelques instants, afin d'assister à la prédication de ce docteur étranger, sur lequel elle avait entendu tant de choses merveilleuses. Tout à coup arrive son domestique qui lui apporte la terrible nouvelle que son fils vient de mourir. A ces mots, la veuve tombe aux pieds de saint Eucher, et s'écrie en poussant des cris lamentables et en pleurant à chaudes larmes : « Je vous en conjure du plus profond de mon cœur, ayez pitié d'une pauvre mère ! Prenez compassion d'une malheureuse, doublement à plaindre. Car il y a à peine quelques années que j'ai perdu mon mari, et, oh douleur ! voilà que la mort vient encore de me ravir mon unique enfant ! Ressuscitez mon fils ! Je suis prête à observer fidèlement toutes vos doctrines ; je crois en Jésus-Christ, que vous nous prêchez ; mon fils et toute ma maison croiront en lui. » Eucher se rendit dans la demeure de la veuve, se prosterna à genoux, pria longtemps, puis prenant le malade par la main, prononça avec foi ces paroles : « Jeune homme, au nom de Jésus-Christ, qui par sa puissance a ressuscité de la mort le fils unique de la veuve de Naïm, je vous dis de revenir à la vie, et d'apprendre encore sur cette terre à connaître le Créateur et à croire en lui dans toute la sincérité de votre cœur. » Aussitôt le jeune homme se leva, chanta les louanges du Seigneur, et tout le peuple s'écria : « Grand et puissant est le Dieu des chrétiens, qui par ses serviteurs opère de tels prodiges ! » La veuve Albane, son fils, toute leur famille, ainsi qu'une grande foule de peuple furent baptisés en ce même jour (*Chr. v. Schmid's « Apostel Deutschlands »*).

La main desséchée.—Parmi les catholiques qu'Hunéric, roi des Vandales, fit conduire en captivité, était un jeune homme de noble extraction, dont la main était complétement desséchée. On le menaçait des plus terribles châtiments quand il ne travaillait pas, et cependant il lui était impossible avec une seule main d'exécuter des travaux pénibles. Dans ces conjonctures, tous les confesseurs de la foi qui partageaient sa captivité se jetèrent à genoux, levèrent les mains au ciel et conjurèrent le Seigneur de délivrer leur camarade de l'infirmité qui l'affligeait. Dieu exauça leur prière, car la main de cet infortuné fut guérie sur-le-champ et parfaitement.

La patène.—Lorsque saint Wulphram, natif de la Frise, où il avait annoncé l'Evangile, retourna en France, il avait avec lui pendant son voyage sur mer, voyage qui à cette époque était extrêmement long et dangereux, un autel portatif dont l'intérieur renfermait des reliques. Il avait en outre tous les autres objets nécessaires pour célébrer le saint sacrifice de la messe, qu'il offrait tous les jours. Quand l'heure à laquelle il officiait était arrivée, on jetait l'ancre, et dès que le vaisseau était devenu immobile, la messe commençait. Mais il arriva un jour que le diacre qui avait coutume de servir la messe et qui devait remettre la patène au saint, lui dit à voix basse et en pleurant qu'ayant voulu la laver, il l'avait laissé tomber dans la mer. Le saint évêque ne répondit rien à cette explication ; mais levant les yeux au ciel, il se mit à prier. Au bout de quelques instants, il dit au diacre qu'il devait plonger la main dans la mer à l'endroit où la patène était tombée. A peine le diacre eut-il tendu la main dans l'eau, qu'il sentit la patène s'élever des profondeurs de la mer et chercher en quelque sorte sa main. Etonné, celui-ci la retira de la mer et la remit au saint. Tous ceux qui furent témoins de ce miracle louèrent le Seigneur (*J. M. Veitch.*).

(Voir d'autres exemples desquels il résulte que nous pouvons prier Dieu de détourner de nous les maux temporels, dans le CATÉCH. HISTOR., 1er vol., p. 107—121, et dans le même volume, p. 484, *b* et *c*, et dans le présent ouvrage au chapitre qui traite de la prière.)

Heureux celui qui en Dieu se confie,

Et qui s'abandonne entièrement à lui,
Il a bâti sur un fondement solide,
Et dans le malheur il trouvera sa délivrance.

Toutefois, bien qu'il nous soit permis de demander à Dieu de nous affranchir des maux temporels, il peut arriver quelquefois que notre prière ne soit pas exaucée, et que nous soyons frappés des maux dont nous demandons à Dieu la délivrance. Gardons-nous alors de murmurer contre le Seigneur et de vouloir contredire à ses sages et impénétrables conseils! Les souffrances sont, elles aussi, de grands bienfaits de la bonté divine. Elles nous font sentir d'une manière vive et palpable le néant des choses terrestres, et nous montrent qu'en dehors de Dieu nous n'avons aucun appui ferme et solide. Sans le malheur, les plus belles vertus, telles que la confiance en Dieu, la résignation dans les souffrances, la bienfaisance envers les opprimés, la charité, les actes d'héroïsme et de dévouement, la reconnaissance envers les bienfaiteurs, ne trouveraient aucune occasion de s'exercer. Le chemin de la prospérité passe à travers des abîmes et des précipices; et alors même que telle souffrance ne nous semble pas avantageuse à nous-mêmes, elle peut néanmoins être d'une grande utilité à notre prochain. Au reste, le bon Dieu ne permet jamais que notre prière ne soit exaucée sous aucun rapport; car quoiqu'il ne nous aide pas toujours de la manière que nous souhaitons, il nous donne cependant, par les consolations célestes qu'il nous envoie, la force d'endurer patiemment nos souffrances, de même qu'il fortifia au jardin des Olives son Fils bien-aimé Jésus-Christ, en lui envoyant un

ange du haut du ciel. Or, n'est-ce pas là ce qu'il y a pour nous de plus avantageux?

EXEMPLES BIBLIQUES.

La sainte Ecriture nous montre par une foule d'exemples comment Dieu sait faire tourner les souffrances de l'homme à son avantage. Le patriarche Joseph, comme déjà nous l'avons dit dans cet ouvrage, passa par la citerne et la prison avant d'arriver à la dignité royale en Egypte ; la faim elle-même fut le moyen dont Dieu se servit pour amener ses frères à reconnaître leur faute, et pour prouver aux Egyptiens et aux peuples voisins qu'il est le Père de tous, et le pourvoyeur universel du genre humain. Combien cette petite fille que des soldats impitoyables emmenèrent de Syrie, lors de leur invasion dans le pays de Chanaan, dut être regrettée et pleurée de ses parents ! Cette pauvre enfant ne soupçonnait guère sans doute les avantages qu'elle retirerait de son malheur; elle était loin de penser qu'elle serait cause qu'un général d'armée serait guéri de sa maladie, et croirait en Dieu.—Dieu permit que les Israélites fussent captifs en Assyrie et à Babylone, afin qu'ils conçussent une aversion plus profonde pour l'idolâtrie, qui était la religion de leurs persécuteurs, et pour laquelle ils avaient une grande inclination.— Jésus apprenant que Lazare était malade : « Cette maladie, dit-il, ne va pas à la mort, mais à la louange du Seigneur, afin que le Fils de Dieu soit glorifié ; » et ces paroles s'accomplirent. En effet, si Lazare n'était pas tombé malade, sa résurrection miraculeuse, et la conversion des Juifs qui s'en suivit, n'auraient pas eu lieu.—Jésus, parlant de ses propres souffrances aux disciples qui allaient à Emmaüs, disait : « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît tout cela pour entrer dans sa gloire ? »

AUTRES EXEMPLES.

Lanfranc au milieu des brigands. — Le célèbre Lanfranc était devenu, par son application au travail, l'un des plus grands savants de son époque; malheureusement, plus il s'absorbait dans l'étude des sciences profanes, plus il négligeait l'affaire

de son salut. Un jour, comme il se rendait à Rouen et passait au milieu d'une forêt, il fut attaqué par des brigands qui le dévalisèrent, lui lièrent les mains derrière le dos, lui bandèrent les yeux, et le laissèrent dans cet état au milieu d'un buisson d'épines, non loin du chemin. Lanfranc, ainsi délaissé, se lamenta à grands cris sur son triste sort; déjà la nuit était arrivée, et personne ne se présentait pour le délivrer. Alors, il commença à réfléchir; il voulut prier Dieu, mais il ne le put, car il ne l'avait jamais appris : « Seigneur, s'écria-t-il dans son désespoir, j'ai consacré tant de temps et mis tant de peine à apprendre les sciences profanes, et voilà que maintenant je ne sais pas même prier; sauvez-moi, et désormais avec votre secours je ne servirai plus que vous seul ! » Enfin, il fut trouvé par des voyageurs qui, émus de compassion, le débarrassèrent et le conduisirent sur la route, après quoi il leur demanda s'ils ne pourraient pas lui indiquer un couvent bien pauvre. Les voyageurs lui nommèrent le monastère du Bec, fondé par le vénérable Herluin, et lui en montrèrent le chemin. Lanfranc fut, selon son désir, reçu par l'abbé dans le monastère, où désormais il ne vécut plus que pour Dieu et pour l'éternité. Sa science éminente, jointe à sa piété exemplaire, lui valut d'être nommé archevêque de Cantorbéry, en Angleterre (*Thaulropfen von Mettenleiter*).

Une triste nouvelle. — Saint Gerlach naquit à proximité de la ville de Maëstricht, en Hollande, d'une famille riche et distinguée. Ses parents ne négligèrent rien pour le familiariser avec les beaux arts et les sciences, et faire de lui un homme instruit. Il entra dans le service militaire, s'acquit une gloire brillante par sa valeur, et devint possesseur d'une belle fortune. Il épousa une jeune personne d'une beauté remarquable. Rien de ce qui peut rendre heureux sur la terre ne lui manquait; mais la chose la plus précieuse de toutes, la vertu, lui faisait défaut. Il se livra aux plus honteuses dissolutions, et en vint même au point d'entraîner les autres au mal.

Un jour il fut invité à un tournoi. Il accepta avec joie l'invitation. Recouvert d'une cuirasse éclatante, la tête ornée d'un magnifique casque et assis sur un cheval richement caparaçonné, déjà il se préparait à la lutte, lorsqu'arrive en toute hâte

un messager qui lui apporte la nouvelle que sa femme vient de mourir subitement. Frappé comme d'un coup de foudre, le cavalier se dépouille de son armure, se retire dans un lieu solitaire et commence à pleurer amèrement. Il reconnaît alors que tout n'est que vanité, excepté aimer Dieu et le servir lui seul. Tous ses mauvais discours et ses actions criminelles, semblables à des spectres, se présentent à sa mémoire. Et cette pensée : « Qu'en serait-il de ton âme, si, comme ton épouse, tu devais mourir subitement, » transperça son cœur comme une flèche aigue. Il distribua aux pauvres tout ce qu'il possédait, et fit une pénitence austère. Pendant toute sa vie, il ne mangea plus de viande, s'abstint complètement de boire du vin, et travailla avec tout le zèle dont il était capable à s'exercer dans la pratique de l'abnégation. Il mourut l'année 1170.

Ce que Dieu fait est bien fait. — Un homme distingué par sa sagesse avait coutume de répéter souvent : « Ce que Dieu fait est bien fait. » Or, il arriva qu'il fut obligé d'entreprendre un voyage par l'une des plus chaudes journées d'été. Son chemin le conduisit à travers une contrée aride et sauvage. Accablé par la chaleur du soleil, il arriva le soir dans une petite localité où il espérait se remettre de ses fatigues en prenant quelque nourriture et quelque boisson. Malheureusement les habitants de ce lieu n'étaient rien moins qu'affables, et personne ne voulut l'accueillir. Déjà il commençait à se plaindre amèrement sur son sort et sur la dureté de ces hommes, lorsqu'une voix intérieure lui dit : « Ce que Dieu fait est bien fait. » Il prit patience, et se soumit à la sainte volonté de Dieu. Il quitta ces hommes impitoyables, et se retira dans un buisson non loin de là. Il y dételа son âne, et le laissa pâturer librement, puis il alluma du feu et s'assit sous un arbre. Auprès de lui était son compagnon inséparable, un coq, qui l'accompagnait partout où il allait, et qui avait pour mission de lui servir de réveille-matin. La fatigue ne tarda pas à endormir notre voyageur, mais au bout d'une demi-heure, tout au plus, il fut réveillé par le cri d'un animal sauvage. Il se lève et voit avec douleur à la clarté de la lune que son coq a été dévoré par une martre et son âne par un lion. Déjà il allait lui échapper quelque murmure contre le ciel, lorsque, venant à réfléchir, il se dit en lui-

même : « Ce que Dieu fait est bien fait. » Et il prend un tison de feu pour sortir de son buisson; mais au même instant un violent orage éclate et éteint son feu. Il ne lui reste plus d'autre ressource que de se réfugier sous un arbre pour y attendre le lever du soleil. Son inquiétude était à son comble, et sa confiance en Dieu commençait à s'ébranler. Mais avec quelle effusion de reconnaissance il remercia la divine Providence lorsque, le jour suivant, rencontrant quelques habitants de ce lieu inhospitalier dont nous avons parlé, ils lui racontèrent avec effroi et en tremblant, que la nuit précédente une bande de voleurs ayant envahi leurs demeures, ils avaient tout pillé, et qu'un grand nombre d'habitants avaient été maltraités et tués.

» N'aurais-je pas éprouvé le même sort, se dit en lui-même le voyageur, si j'avais passé la nuit dans ce village? Avec quelle facilité n'aurais-je pas été trahi par le braiement de mon âne ou par le cri de mon coq! Il reste donc éternellement vrai ce proverbe que j'ai adopté : « Ce que Dieu fait est bien fait. »

La pluie. — Un marchand revenant de la foire s'en retournait chez lui en traîneau; il avait attaché derrière lui une malle renfermant de grandes sommes d'argent. Comme il pleuvait avec violence, notre voyageur fut mouillé de part en part. Cela ne laissa pas de le rendre fort mécontent, et il se plaignit que Dieu lui eût envoyé un temps si détestable pour faire son voyage.

Il passa dans une forêt épaisse où il vit avec effroi un voleur qui visa sur lui avec un fusil, et lâcha le coup. Il eût été perdu infailliblement, si la pluie n'eût mouillé la poudre et empêché le fusil de partir. Le marchand piqua son cheval, et eut le bonheur d'échapper au danger qui menaçait sa vie.

Arrivé en lieu sûr, il se dit en lui-même: « Combien j'étais insensé de me plaindre du mauvais temps et de ne pas le considérer comme une permission de Dieu! Si le ciel eût été serein et l'air pur et sec, je nagerais maintenant dans mon sang, et mes enfants attendraient vainement mon retour. La pluie, qui me faisait murmurer, m'a sauvé la vie. Dorénavant, je n'oublierai plus jamais ce que dit le proverbe :

« Tout ce que Dieu nous envoie est sagement ordonné.
Bien qu'il échappe à notre intelligence étroite. »

(*Chr. von Schmid.*)

Que Dieu vous le rende! — Un feu joyeux pétillait sur le foyer, et projetait sa flamme sur les beaux meubles d'une belle chambre de paysan. Il respirait partout un air de propreté et d'élégance qui faisait vraiment plaisir à voir. — Devant la fenêtre se trouvait un vieux mendiant, dont la figure amaigrie était collée contre les carreaux, et le regard fixé sur une jeune femme qui filait, assise auprès de la cheminée. Cette jeune femme était, comme les meubles, d'un extérieur et d'un aspect irréprochables, et on devinait aisément qu'elle était la maîtresse de la maison. Elle ne pouvait souffrir le désordre et la malpropreté ni pour elle-même, ni pour ce qui l'entourait. Quand, tout autour de soi, on aperçoit ce cachet de pureté et de simplicité élégante, on se sent plus à son aise, et on éprouve un bien-être et une satisfaction indicibles. Cependant cette femme était loin d'être joyeuse; elle était assise devant son rouet, mais ce meuble était immobile, la roue ne tournait pas, et le lin ne se transformait pas sous ses mains agiles en fils déliés. Ces mains d'ailleurs si occupées, elles étaient étendues sur les yeux de la jeune femme toute baignée de ses pleurs. — « Que peut-il donc manquer à cette jeune personne, se demandait le mendiant? Si seulement il lui plaisait de m'ouvrir la porte et de me faire partager sa douleur! » Il frappa à la fenêtre; la femme regarda, et l'ayant aperçu, se leva pour aller lui ouvrir et le prier d'entrer. « Asseyez-vous sur ce siége, lui dit-elle avec bienveillance; chauffez-vous, car vous avez bien froid, mon pauvre vieillard. Reprenez des forces, et déposez votre chapeau et votre bâton; je veux vous donner une assiette de soupe; mon mari a laissé aujourd'hui son déjeuner: vous pouvez le manger. » Et achevant ces paroles, elle se dirigea aussitôt vers une armoire où se trouvait la soupe; elle la mit sur le feu et coupa un morceau de pain qu'elle donna au vieillard. « Etes-vous bien éloigné d'ici, brave homme? demanda la jeune femme en s'asseyant auprès de lui sur un banc; vous êtes certainement bien fatigué et bien faible.

— Oh, oui ! répondit le vieillard, je suis bien fatigué et bien faible. Quand, avec quatre-vingts ans, on est en lutte avec la chaleur et la faim, l'orage et le froid, la maladie et la guerre, assurément on est fatigué. Oui ! oui ! bonne femme, je suis fatigué, fatigué à mourir; j'espère d'un jour à l'autre que le bon Dieu me délivrera.

—Comment ! demanda la femme, vous voudriez mourir, c'est singulier ! Eh ! s'il en est ainsi, que n'étiez-vous à la place de ma pauvre petite Marguerite, que nous avons portée au cimetière dimanche dernier. Hélas ! cette pauvre enfant que j'aimais tant, elle n'a vécu que quatre ans !

— C'est donc à cause de votre enfant que vous pleuriez naguère ? demanda le mendiant d'un ton de sympathique commisération. C'est triste, en effet, d'enterrer une enfant ; mais, digne femme, puisque c'est le bon Dieu qui l'a prise et emportée chez lui, elle est entre bonnes mains ; car, voyez-vous, bonne dame, j'en suis venu au point de croire heureux quiconque a triomphé. Pour un grand nombre, la vie est un bien lourd fardeau à porter; qui sait à combien de souffrances cette pauvre enfant eût été exposée pendant le cours de sa vie ! Il y a quelques années, j'entrai un jour dans la maison d'un journalier au moment même où son sixième enfant venait de naître. C'était une désolation ! cinq enfants entouraient leur père, et demandaient du pain à grands cris. Le nouveau né, véritable ver, était étendu sur un sac de paille à côté de sa mère en pleurs qui le pressait sur son cœur et disait : « Seigneur, mon Dieu ! je ne saurais élever ces enfants avec des larmes ! » C'était un spectacle à faire frémir ! mais, écoutez ! Au bout de quelques années, je retournai dans cette petite ville ; me rappelant le pauvre journalier, j'allai chez lui. La femme était agenouillée devant un vieux berceau tout délabré, dans lequel se trouvait un enfant qui se mourait : c'était son plus jeune. Elle l'avait enfanté dans les larmes et les soucis, et voilà que maintenant elle ne veut pas le laisser partir ; elle prie à haute voix, elle pleure à chaudes larmes, elle lève ses mains au ciel. — Le Seigneur exauça sa prière, et l'enfant recouvra la santé ! — Après un certain nombre d'années, j'entrai de nouveau dans la petite ville. Comme je passais dans la rue et me rendais dans la cabane du jour-

nalier, j'entendis crier : Au voleur ! au voleur ! arrêtez ce vaurien ! et une masse d'individus poursuivaient un jeune homme qui venait de commettre un vol. J'entrai dans la maison du journalier. Je le trouvai assis, pâle comme un sépulcre; ses cheveux avaient blanchi et ses mains tremblaient. Sa femme était suspendue à son cou et sanglotait : « Ah ! plût à Dieu qu'il fût mort à cette époque ! s'écriait-elle en se lamentant : ce serait maintenant un ange du bon Dieu ! » — Pauvres parents ! — Le voleur était le plus jeune de leurs enfants, le sixième ! »

Le mendiant se tut et la jeune femme en fit autant; puis elle se leva doucement, versa la soupe chaude dans une écuelle et la donna au vieillard. Lorsqu'il eut mangé, il se leva pour partir. « Je vous remercie, dit-il à sa bienfaitrice en lui pressant la main; la nourriture que vous m'avez donnée m'a fortifié et réchauffé. Dieu vous le rende !

— C'est moi qui vous remercie, répondit la femme en faisant un mouvement pour baiser la main du vieillard ; vous aussi, vous m'avez fortifiée, mais c'est par une nourriture céleste ; vous m'avez réchauffé le cœur. Maintenant, je comprends combien ma petite Marguerite est bien auprès de Dieu. Grâce à votre récit, mon âme saisit parfaitement ce qu'il y a de profond dans ces paroles : Dieu vous le rende » (*Th. von Gumpert*) !

Un voyage sur mer. — Un navigateur fit un jour un voyage sur mer pour se rendre dans un lointain pays où abondaient l'or, les perles et les pierres précieuses, afin de se faire un trésor. Pendant plusieurs jours, on ne vit plus ni arbres, ni buissons, ni montagnes, ni vallées; partout, au loin et au large, l'œil n'apercevait que la vaste étendue de la mer. — On ne voyait plus le plus petit coin de terre.

Les personnes qui montaient le vaisseau, fatiguées de la longueur du voyage qui ne leur offrait en perspective que des écueils et une nappe d'eau sans bord ni rive, conçurent envers le maître du vaisseau une haine profonde : « A quoi bon ce pénible voyage ? lui dirent-elles avec colère. Si dans l'espace de trois jours nous n'apercevons pas la terre ferme, tu seras mis à mort, et ton corps jeté dans les profondeurs de la mer. » Heureusement, le matin du troisième jour, une terre fertile, ornée de jardins magnifiques, de vignes et de campagnes,

leur sourit gracieusement. Tous les voyageurs furent dans la joie et s'écrièrent : « Oh ! comme nous avons été injustes envers vous, noble navigateur. Grâces vous soient rendues de nous avoir conduits dans un si beau pays ! »

Un pieux vieillard qui avait entendu raconter ce trait, et qui savait donner à tout une signification d'un ordre élevé, s'exprima ainsi : « De même qu'à ces passagers, il nous arrive souvent dans nos souffrances de murmurer contre Dieu, le plus expérimenté des navigateurs, parce que, avec notre intelligence bornée, nous ne comprenons pas que le difficile chemin des souffrances puisse nous conduire à notre bonheur. Mais un jour, quand nous serons arrivés dans une contrée meilleure — dans le ciel, — nous nous écrierons avec joie : « C'est seulement maintenant, Seigneur, que nous comprenons que toutes les souffrances que vous nous avez envoyées étaient dans l'ordre de notre salut ! Gloire vous soit rendue pour tant de bonté ! »

Au ciel, nous apprendrons
Combien sont sages les voies de Dieu !

Deux couronnes. — Déjà la nuit était venue, et la lune répandait sur la terre sa douce et aimable lumière, que la pauvre Agnès était encore agenouillée au pied d'un crucifix, et mettait le divin Sauveur dans la confidence de ses peines. C'est qu'elle avait perdu son père quelques semaines auparavant, et la veille sa mère venait de mourir. Elle ne sait plus où chercher sur la terre du secours et des consolations, elle n'a plus personne qui veuille s'intéresser à elle. Une vieille tante, fort aisée, mais dont les sentiments laissent beaucoup à désirer, lui promet une existence douce et heureuse si elle veut suivre ses pernicieux conseils. Mais Agnès, qui est une fille pieuse et honnête, refuse de condescendre à ses vœux ; aussi n'a-t-elle plus d'autre refuge que le Seigneur, auquel elle s'abandonne tout entière: « Oh divin Sauveur ! s'écriait-elle au milieu de la nuit en versant des larmes abondantes, vous qui n'avez pas laissé vos disciples à la condition d'orphelins, mais qui leur avez envoyé un consolateur pour leur enseigner la sagesse et les fortifier, jetez sur moi un regard favorable, et prenez pitié de ma misère ! » Tandis qu'elle priait ainsi, elle s'endormit. Un ange du

ciel lui apparut alors en songe et lui présenta trois couronnes, dont l'une était faite d'épines aiguës et l'autre de roses. « Bonne Agnès, pieuse enfant, lui dit ce messager céleste de sa voix la plus aimable, choisissez l'une de ces couronnes; mais sachez que ceux qui, sur la terre, aiment les roses, gémiront après leur mort au milieu des épines, et que ceux, au contraire, qui choisissent la couronne d'épines, obtiendront là haut la couronne de roses. » — La pieuse fille prit la couronne d'épines; « car, se dit-elle en elle-même, il serait insensé de vouloir, pour un court moment de plaisir, s'attirer une éternité de malheurs. Agnès eut encore effectivement beaucoup à souffrir; mais aussi elle put espérer avec d'autant plus de confiance de recevoir la couronne de vie qui a été promise à tous ceux qui auront combattu le bon combat, achevé leur carrière et conservé la foi.

Nous aussi, s'il nous arrive d'être obligés de souffrir beaucoup pour la justice, nous n'aurons garde de nous décourager; mais nous nous souviendrons que si nos sacrifices sont grands, grande aussi est la récompense qui nous attend au ciel.

Dans leurs persécutions, les apôtres se consolaient aussi par la joyeuse pensée du ciel, et se rappelaient ces paroles de Jésus-Christ (*Matth.*, v, 11-12): « Vous serez heureux lorsque les hommes vous chargeront d'injures, qu'ils vous persécuteront, et qu'à cause de moi ils diront faussement toute sorte de mal contre vous; réjouissez-vous alors, et tressaillez de joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans le ciel. » De même l'apôtre saint Paul, dans toutes les souffrances qu'il avait à endurer sur la terre, se consolait par ces paroles (*Rom.*, VIII, 18): « Les souffrances de ce monde ne sont rien en proportion de cette gloire qui sera manifestée en nous. »

Si les ennemis de la vertu vous méprisent
Quand, en toute simplicité, vous pratiquez la vertu;
Si vos amis vous abandonnent,
Parce que vous aimez Dieu par-dessus les hommes,
Restez inébranlable! laissez-vous mépriser.
Un jour, vous serez respecté devant Dieu
De tous ceux qui maintenant se rient de vous;
Dieu vous reconnaîtra devant ses anges;

Il vous appellera son ami, son frère, son enfant;
Il vous aimera et vous comblera de joies éternelles.

SENTENCES.

« Quand un médecin offre encore des remèdes à son malade, c'est une preuve qu'il n'a pas perdu tout espoir de le guérir; mais quand il ne lui prescrit plus rien et qu'il se retire, c'est une marque qu'il n'attend plus rien de sa guérison. Or, telle est la conduite de notre Père céleste envers nous. Aussi longtemps qu'il nous envoie des souffrances et des afflictions, il nous prouve qu'il espère encore nous retirer de la fange de nos péchés et nous attirer à lui; mais quand nous sommes assez avancés dans la corruption et le vice pour qu'il ne nous envoie plus aucun châtiment, et qu'il nous laisse sans frein, semblable à un cavalier qui lâche la bride à un cheval indomptable, c'est là le plus triste état où nous puissions tomber; car alors la juste colère du Seigneur s'appesantit sur nous dans toute sa rigueur » (*S. Hieron.*).

— « Il y a des hommes qui disent, lorsqu'ils sont obligés de souffrir innocemment : « Si je l'avais mérité, je n'éprouverais aucune peine; mais étant obligé de souffrir innocemment, cela me semble pénible et insupportable. » Langage irréfléchi! C'est bien plutôt lorsque vous souffrez avec justice que vous devez rougir et vous plaindre; tandis que vous devez être dans la joie quand vous souffrez innocemment. Ou bien, aimeriez-vous mieux être un mauvais sujet que d'être un chrétien » (*Hugo a S. Victor.*)?

— « Lequel d'entre les saints s'est vu dans ce monde sans affliction et sans croix? Jesus-Christ, notre Seigneur, n'a pas été une seule heure en la vie sans souffrir de la douleur. Comment donc cherchez-vous un autre chemin que le chemin royal, qui est celui de la sainte croix? Toute la vie de Jésus-Christ n'a été qu'une croix et un martyre continuel, et vous cherchez à vous reposer et à vous réjouir » (*Imitation*, lib. II, cap. XII).

— « C'est un signe de l'amour de Dieu envers moi et de mon bonheur futur, quand Dieu me fait goûter le calice des souffrances » (*S. Thom. de Villan.*).

— « Mieux vaut endurer des souffrances et arriver au salut, que de conserver sa santé et être damné » (*S. Bernard*).

COMPARAISONS.

Chaque souffrance ressemble à une noix : celle-ci, sous une écorce dure et amère, recèle un noyau d'une grande douceur.

L'or a besoin d'être passé au creuset pour qu'il se dégage de tout mélange, et qu'il ne reste plus que de l'or sans alliage. C'est seulement alors qu'on l'emploie à faire de la monnaie ou autres objets précieux. Pareillement, il faut que le cœur de l'homme passe au creuset des souffrances et des maladies, et qu'il y dépose le mélange de ses éléments hétérogènes, avant de pouvoir être admis, comme une pierre précieuse d'un grand prix, dans l'écrin du royaume céleste.

— Une mère, après avoir joué avec son enfant et l'avoir couvert de baisers, lui demanda si elle devait mourir. Et aussitôt elle ferma les yeux, et se tint immobile comme si elle eût été morte. L'enfant, après avoir regardé pendant quelques instants, se mit à pleurer à grands cris, comme s'il lui fût arrivé quelque grave accident. Un homme d'esprit, qui avait été témoin de cete scène, dit alors : « Voilà précisément ce qui a lieu entre moi et le bon Dieu. Quand, dans mes souffrances, je n'éprouve aucune consolation, que je ne reçois aucun secours, il me semble que Dieu est pour moi comme s'il était mort. Cependant, j'ai toujours fini par trouver que Dieu voulait seulement éprouver ma foi, mon amour, ma piété et l'attachement que j'avais pour lui. »

— Quand Dieu nous impose un lourd fardeau, il met sa main dessous, afin que le poids ne presse pas trop fortement sur nous.

— Un père de famille montrait à son fils un grand nombre de cerfs qu'un roi avait fait prendre et avait enfermés dans des cages en bois. Ces animaux étaient dans le commencement timides et sauvages, mais ils avaient fini par prendre à la main tout ce qu'on leur présentait : avoine, foin, choux et autres choses de ce genre. « Voilà, dit le père à son enfant, comment nous nous comportons, nous autres hommes, aux jours du malheur. Aussi longtemps que nous sommes hors de nécessité

et que tout nous sourit dans le monde, nous fuyons le bon Dieu comme un ennemi; mais quand de toutes parts nous sommes assaillis par les tribulations, et qu'elles nous enlacent comme dans des filets; quand nous sommes en quelque sorte retenus captifs par les privations et les souffrances, alors notre pensée se porte de nouveau vers Dieu, nous redevenons humbles et soumis; nous reconnaissons Dieu pour notre Maître et notre Père, et nous acceptons avec empressement les consolations qu'il veut bien nous offrir dans sa miséricorde et sa bonté » (*Nach Skriver*).

— Quand on transplante un jeune arbre, on lui enlève ses branches, et on ne laisse que le tronc, afin que le peu de séve qu'il tire de la terre puisse se répandre plus aisément dans toutes ses parties, et pour qu'il reprenne peu à peu sa première vigueur. — C'est ainsi que Dieu, par le moyen de la guerre, du feu et des voleurs, enlève souvent aux hommes leurs biens temporels et les précipite dans la pauvreté, afin qu'ils soient d'autant plus disposés à le servir, et puissent parcourir le chemin étroit qui conduit au ciel sans être attardés par un lourd fardeau.

— Celui qui veut cueillir des roses est obligé d'enlever les épines : ce n'est que par les souffrances que l'on arrive à la joie.

— Si le soleil luisait continuellement et que la sécheresse fût permanente, les champs, les jardins et les prés en ressentiraient de graves dommages.

De même il ne serait pas avantageux à l'homme de n'avoir que des jours purs et sans nuage.

Il vient quantité de ronces et de mauvaises herbes même au milieu du plus beau champ de blé. — C'est ainsi que Dieu a mêlé les revers à la joie et à la prospérité, afin que nous apprenions à connaître le néant du monde, et que nous aspirions avec d'autant plus d'ardeur aux choses du ciel.

— Tout est amer dans le figuier : son feuillage, son écorce, son suc, son bois, ses racines: seul le fruit en est doux; ainsi, les souffrances sont amères pour l'homme, mais leurs résultats lui sont agréables.

— Quelqu'un demandant à un ecclésiastique, homme savant

et distingué, comment il faisait pour que ses sermons fussent si édifiants et si consolants, l'ecclésiastique répondit : « Ce sont mes souffrances qui m'en ont appris le secret. » C'est ainsi que les souffrances peuvent être pour nous un livre éminemment instructif, où nous pouvons apprendre une foule de saints et salutaires enseignements.

—De même que ce sont les parents qui punissent leurs enfants à cause des fautes qu'ils ont commises, qui leur témoignent le plus d'amour; de même c'est quand la miséricorde du Seigneur envoie des souffrances aux hommes pour les corriger qu'il leur manifeste le plus de bonté.

Ce n'est que sous l'haleine brûlante de l'été
Que mûrissent les grappes aux couleurs d'or;
Ce n'est que dans les sauvages buissons d'épines
Que fleurit la plus belle fleur des champs.
C'est pourquoi, ô homme, recevez avec gratitude
Les souffrances que vous envoie la main de Dieu;
Elles sont les messagères des vrais plaisirs;
Elles sont le gage certain du bonheur.

(*Christ. von Schmid.*)

— La flamme d'une lumière est souvent produite par une légère étincelle, née du frottement d'un objet contre un autre, et qu'on a soin d'entretenir; c'est ainsi que la vertu est souvent enflammée par l'action du malheur et des contradictions. Pour la conserver, il suffit de recueillir dans notre cœur les étincelles que Dieu fait jaillir de l'adversité.

— De même qu'une montre ne marche pas sans un poids proportionné à sa force; de même les exercices de la piété restent sans vie et sans mouvement, quand le Seigneur ne suspend pas à notre cœur le poids de sa croix, poids toujours conforme, à une juste mesure, afin que personne ne soit chargé au-delà de ses forces.

— Une vie sans amertume est une viande sans assaisonnement.

Comme le sel préserve la viande de la corruption, ainsi les souffrances protégent l'homme contre une autre corruption plus grave que la première : celle du péché. Et de même que

le sel communique à la nourriture un certain agrément, de même les plaisirs ont un attrait particulier quand ils sont entremêlés de souffrances.

Le plus beau paysage, si l'on n'y apercevait que des plaines sans aucune montagne, ne nous plairait pas; c'est ainsi que les jouissances de la vie perdent tout leur charme, quand elles ne sont pas assaisonnées de quelque privation.

Pour amollir le fer et pouvoir s'en servir, il faut d'abord le rougir au feu. Le cœur de l'homme, souvent dur et impropre à l'usage que le Seigneur veut en faire, a besoin d'être amolli, adouci et bonifié par les souffrances.

Proverbes.—Après la pluie vient le soleil.—Chaque plaisir est accompagné de quelque souffrance.—Plus la verge est cruelle, plus l'enfant est aimable. — Il n'y a pas de roses sans épines. —Si vous êtes avec Dieu, ne craignez rien.

Sur la voie du souci, soyez notre soutien ;
Tendez aux pauvres une main secourable ;
A tous ceux qui sont fatigués, accordez un paisible trépas,
Afin que bientôt finisse leur détresse.
Montrez aux mourants votre bonté paternelle ;
Éclairez notre voie à travers la nuit de la mort ;
« Délivrez-nous du mal ! »

§ XXIV.

« AMEN. »

Le mot hébreu « Amen, » comme nous l'avons déjà dit, a la même signification que : « Ainsi-soit-il ! » ou : « Il en sera ainsi. »

Nous l'employons pour exprimer le désir ardent avec lequel nous souhaitons que Dieu accomplisse tout ce qu'il nous a promis dans cette prière. L'apôtre saint Paul se servait de la même formule, lorsqu'il disait (II *Cor.*, I, 20): « Oui et Amen sont toutes les pro-

messes de Dieu pour la gloire de Jésus-Christ. » Mais, pour que cette prière soit exaucée, il est nécessaire que, de notre côté, nous fassions tout ce qu'elle nous enseigne. Il faut que nous glorifiions le saint nom de Dieu, que nous cherchions son royaume, que nous exécutions sa volonté, que nous soupirions non-seulement après le pain de la terre, mais encore après le pain du ciel, que nous pardonnions à nos ennemis, que nous remportions la victoire sur nos tentations, et, autant que possible, que nous nous abstenions du péché. Alors, mais seulement alors, notre vie tout entière ne sera plus qu'un perpétuel Amen, — une réalisation permanente, un écho continuel de cette prière, —jusqu'au jour où retentira cet Amen infini qui mettra un terme à notre existence, et sera le prélude d'une vie qui n'aura plus de fin.

TRAITS HISTORIQUES.

Le vieillard au lit de la mort.—Amen ! — Amen ! — Amen ! — « Venez, Seigneur Jésus ! » Telle était la prière qu'un vieillard octogénaire faisait au lit de la mort en élevant pieusement ses mains jointes vers le ciel, qu'il regardait avec un aimable sourire.

« Hé ! mon père, lui demanda sa fille Hélène, pourquoi dites-vous donc toujours : Amen ?

— Oh, mon enfant, répondit le pieux vieillard, si tu savais quelle haute signification ce mot renferme pour un chrétien, tu ne me ferais pas cette question ; toutes les promesses de Jésus-Christ sont : Oui et Amen ; toutes s'accomplissent à la lettre. Ces magnifiques promesses, Jésus-Christ nous les a faites dans la plus sublime prière qui existe, et que nous nommons le « Notre Père. » Je l'ai déjà répétée bien des fois, cette prière, et j'en ai souvent ressenti la puissante vertu ; mais je la ressentirai davantage encore quand je verrai face à face

Celui en qui je crois, et qui me l'a apprise, c'est-à-dire Jésus-Christ. Oui, il nous est garant de chacune de ses paroles ; il accomplit et accomplira tout ; voilà pourquoi je ne cesse de répéter : Amen. Pourrais-je bien, en effet, prononcer une parole plus convenable, plus belle et plus consolante ? Quand je jette un regard sur la longue carrière que j'ai parcourue, je vois que Dieu a fait parfaitement toutes choses, qu'il a accompli en moi tout ce qu'il m'avait promis, et alors je m'écrie : « Amen ! » Puisse-t-il faire de même à l'égard de tous les hommes !—Puisse-t-il le faire envers moi dans son royaume ! Amen !—Amen !—Amen ! — Venez, Seigneur Jésus ! » répéta encore une fois le vieillard avec une profonde émotion, et il s'endormit d'un doux sommeil entre les bras de sa fille dévouée qui lui ferma les yeux, et s'écria dans un saint transport : « Puissé-je mourir comme mon père ! Amen ! » (*Aus Leinfelder's Erzæhlungen*).

Ne permettez pas que nous doutions
Que notre prière soit exaucée par votre grâce !
Sur votre parole, excellent Père,
Nous prononçons un joyeux Amen.

§ XXV.

DE LA SALUTATION ANGÉLIQUE.

Dans le « Notre Père, » cette belle et sainte prière qu'il nous a enseignée, le divin Sauveur nous a aussi indiqué ce que Dieu veut que nous fassions pour être sauvés, et ce que nous avons à espérer de lui.

La connaissance et la glorification de Dieu, notre Père céleste, le joyeux accomplissement de sa volonté, l'héritage du royaume des cieux, le soin de nous fournir tout ce qui peut nous obtenir la vie éternelle, la rémission de nos péchés, la victoire remportée sur les tentations dont nous sommes menacés en ce monde, la grâce d'être préservés du plus terrible des maux. — le péché; ce sont là les biens les plus précieux que l'on

puisse obtenir, les plus ravissantes espérances que l'on puisse concevoir. Le motif pour lequel nous pouvons en toute assurance compter sur ces immenses bienfaits et terminer notre prière par un « Amen » plein de confiance, c'est que, par un miracle qui est le plus ineffable de tous les miracles, le Fils de Dieu « s'est fait chair, » qu'il est devenu en tout semblable à nous, hormis pour le péché, qu'il s'est abaissé jusqu'à souffrir la mort, et, qui plus est, la mort de la croix. Quand donc nous nous rappelons cet admirable mystère, et que nous nous réjouissons de voir que tout ce que nous pouvions jamais espérer et souhaiter nous a été donné avec ce Fils, il est convenable que notre pensée se reporte avec amour et reconnaissance vers l'humble Servante du Seigneur, qui est la porte par laquelle le salut est venu dans le monde. Sa foi, son humilité, sa pureté : voilà ce qui l'a rendue digne de devenir la Mère du divin Sauveur. Tel est le motif pour lequel une antique et pieuse coutume a voulu qu'à l'Oraison Dominicale on joignît la Salutation Angélique. Aussi le salut par lequel l'Archange donna à la plus humble des créatures le nom de « Bénie entre toutes les femmes, » a-t-il été, depuis les temps les plus reculés, offert par des millions de bouches à la Vierge immaculée ; et voilà comment s'est réalisée cette parole prophétique émanée de la bouche même de la très-sainte Vierge : « Voilà que désormais toutes les générations me proclameront bienheureuse. » Oui, toutes les générations, tous les fidèles qui ont été régénérés en Jésus-Christ par l'eau et par le Saint-Esprit, exaltent le bonheur de la Vierge des vierges. Ils célèbrent avec amour cette Mère, qui non-seulement fut celle de Jésus-Christ, notre

Seigneur et Sauveur, mais qui est encore celle de tous ceux qui, devenus par le sacrement de baptême enfants du Père éternel, sont entrés en union avec Jésus-Christ, sont appelés, et sont réellement les héritiers du royaume céleste et les cohéritiers de Jésus-Christ, la nôtre, par conséquent.

Quant à la joie qu'éprouva la Bienheureuse Vierge Marie lorsqu'elle fut saluée par ces paroles de l'Archange, nous pouvons en conclure de ces paroles du vénérable Thomas à Kempis : « Saluez-la par la salutation de l'Ange ; car elle l'entend volontiers. » Saint Bonaventure enseigne que « la réponse de Marie à notre salutation consiste dans une certaine grâce qu'elle obtient à ses partisans ; car c'est toujours ainsi que Marie répond à ceux qui la saluent. » Le bienheureux Alanus dit, de son côté, que lorsqu'on prononce ces mots : « Je vous salue, Marie, » le démon tremble et prend la fuite, et que le Ciel tout entier tressaille d'allégresse. Voilà pourquoi, dès les premiers siècles, les saints Pères, tels que saint Jean Chrysostôme et saint Athanase (*Conf.* CATÉCH. HISTOR., 1er vol., pag. 495), exhortaient les fidèles à honorer la sainte Vierge en la saluant avec les paroles de l'Ange, et que plusieurs souverains pontifes, notamment Jean XXII et Benoît XIII, ont même accordé des indulgences à ceux qui réciteraient dévotement cette belle prière. N'omettons donc jamais de la réciter souvent pendant la journée, par exemple, le matin, à midi et le soir, ou à la vue d'une image de la sainte Vierge de dire un « Ave Maria. » Montrons-nous constamment les dignes fils de Marie, afin qu'un jour aussi elle se montre envers nous Mère pleine de grâce et de miséricorde !

Le salut qui, parti de la bouche de l'ange,
Vous arrive, Marie, comme un aimable zéphyr,
Et que jadis, dans sa joie, vous redit Elisabeth,
Nous voulons tous les jours vous le répéter,
Et dans nos pieux sentiments recourir à vous.
Jetez sur nous des regards favorables,
Et priez pour nous, Reine du ciel !

Mais il ne suffirait pas de réciter cette prière avec distraction et du bout des lèvres, et sans que la pensée se reportât aux sentiments qu'elle exprime.

Ce qu'il nous faut encore, c'est méditer profondément ce qu'elle contient, et chercher à découvrir les riches et salutaires pensées qu'elle renferme.

La Salutation angélique se compose de trois parties : la première renferme les paroles de l'Ange ; la seconde, celles d'Elisabeth, et la troisième, celles de l'Eglise catholique.

I. Les paroles de l'Ange sont ainsi conçues : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous ; »

II. Celles d'Elisabeth : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et béni est le fruit de vos entrailles. »

III. Celles de l'Eglise catholique : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. »

I.

A. Les premières paroles de cette prière : « Je vous salue, Marie ! » contiennent déjà pour nous un riche fond d'enseignements et de vérités. Elles nous rappellent cette heure solennelle à laquelle l'Archange Gabriel, arrivant auprès de la bienheureuse Vierge Ma-

rie, la salua et lui fit connaître le dessein du Seigneur en lui annonçant que le temps de la délivrance était venu, que le Fils de Dieu allait s'incarner, et, pour cela, se revêtir d'un corps humain dans ses propres entrailles. Que ne dut pas ressentir son cœur si saint et si pur, lorsque cet envoyé du ciel s'approcha d'elle, la salua et lui fit part de cette joyeuse nouvelle ! Et combien le cœur d'un vrai chrétien doit battre fortement chaque fois qu'il répète cette salutation de l'Ange, qui lui rappelle l'heure solennelle de la Rédemption de l'humanité !

Le nom de « Marie » remplit aussi d'une sainte joie toute âme pieuse et sensible. Car il signifie : « Elevée, dominatrice, femme. » Un docteur de l'Eglise, saint Pierre Chrysologue, disait (*Serm.* CXLII) : « La dignité de la Vierge se manifeste par son nom ; car « Marie » est un nom hébreu qui signifie « femme. » Ce mot hébreu, d'après sa racine et son étymologie, a le sens « d'élevée, de sublime. » Elle est donc une souveraine, une Reine investie d'une grande puissance. Aussi saint Bernard affirme que « le nom de Marie est d'une force et d'une magnificence telles que les cieux jubilent, la terre tressaille et les Anges se réjouissent quand on le prononce » (S. Bernard., hom. II, *super Missus est*). « Les démons, dit le bienheureux Thomas a Kempis, éprouvent une si grande crainte en face de la « Reine des Cieux, » qu'il leur suffit d'entendre prononcer son nom pour fuir celui qui le prononce comme on fuit une flamme dévorante » (S. Thom. a Kemp., lib. IV, *ad Nro*.).

On donne encore souvent au nom de « Marie » une autre signification, en le faisant dériver du mot perse

« mihr, » qui signifie « soleil » ou « astre, » et de l'expression hébraïque « Jam, » qui signifie « la mer; » et on le traduit alors par « étoile de la mer. » C'est dans ce sens que s'exprime un docteur de l'Eglise, saint Bernard, lorsqu'il écrit: « Disons quelque chose du nom de Marie, ce nom qui signifie « étoile de la mer, » et qui convient si parfaitement à la Vierge Marie. » C'est à juste titre, en effet, qu'on la compare avec un astre; car, de même qu'un astre répand sa lumière sans rien perdre de sa nature, de même la sainte Vierge a enfanté son Fils sans blesser sa virginité. Le rayon qui s'échappe de l'astre ne diminue pas sa clarté, et c'est ainsi que le Fils n'enlève pas à la Vierge sa pureté. » « Elle est elle-même, ajoute plus loin ce même docteur, elle est cette étoile illustre, qui s'est élevée de Jacob (*Nombr.*, XXIV, 17), dont les rayons éclairent l'univers entier, dont la flamme brille aussi bien au ciel qu'elle pénètre l'enfer et illumine la terre, qui réchauffe plus les esprits que les corps, qui augmente les vertus et extirpe les vices. Elle est cette étoile splendide et éclatante qui se lève sur cette mer immense et spacieuse, qui brille par ses mérites et éclaire par ses exemples. » — Ce même docteur nous avertit de regarder sans cesse cette étoile: « Mortel, s'écrie-t-il, en quelque lieu que vous soyez, vous qui comprenez que dans le tourbillon de ce monde vous êtes plus ébranlé par les orages et les tempêtes que vous ne marchez sur un terrain solide, ne détournez pas vos yeux de l'éclat de cette étoile, si vous voulez ne pas être englouti par les orages. Si les vents des tentations soufflent, si vous vous heurtez contre les écueils de l'affliction, regardez l'étoile, appelez Marie!

Si vous êtes ballotté par les flots de l'orgueil, par les vagues de l'ambition, de la calomnie, de l'envie, regardez l'étoile, appelez Marie. Si la colère, l'avarice, les séductions de la chair envahissent la faible nacelle de votre cœur, appelez Marie. Si vous êtes troublé par l'horreur de vos péchés, par les terreurs de votre conscience, par la crainte du jugement; si vous vous sentez plongé dans l'abîme de la tristesse et du désespoir, pensez à Marie. Dans les dangers, dans les angoisses et les nécessités, dans les conjonctures embarrassantes, pensez à Marie, invoquez Marie! Que jamais elle ne s'éloigne de votre bouche, jamais de votre cœur! Et, si vous voulez qu'elle intercède pour vous, ne déviez jamais de l'exemple de sa vie. En la suivant, vous ne vous détournerez pas du droit chemin; en l'invoquant, vous ne désespérerez jamais; si elle vous soutient, jamais vous ne tomberez; si elle vous protége, rien ne pourra vous effrayer; si elle vous conduit, vous ne vous fatiguerez pas; si elle vous est favorable, vous arriverez au port. C'est ainsi que vous éprouverez par vous-même combien saint Luc a raison de dire: « Et cette Vierge s'appelait Marie » (*Luc*, I, 27).

Sur l'origine de la fête du saint nom de Marie, instituée par le pape Innocent XI à l'occasion de la victoire remportée sur les Turcs au siége de Vienne, en 1683, par les chrétiens qui avaient invoqué l'intercession de Jésus et de Marie, voir le CATÉCH. HISTOR., 2e vol., pag. 107-108.

B. Non moins féconde en enseignements est la seconde phrase de cette prière: « Vous êtes pleine de grâce. » Dieu, le Père des lumières, de qui vient tout don excellent et parfait, dispense à chacune de ses

créatures des grâces abondantes; mais c'est Marie qui, à cause de sa pureté et de ses éminentes vertus, a reçu le trésor le plus riche; elle a reçu plus que tous les anges et tous les hommes ensemble. Il peut y avoir beaucoup de vases remplis de la plus précieuse liqueur, mais c'est toujours le plus grand qui en contient le plus. Pareillement, il y a eu beaucoup de saints hommes et de saintes femmes qui ont été favorisés de grâces multipliées ; mais la sainte Vierge Marie en a reçu plus qu'eux tous, parce que seule elle a été remplie du Fils de Dieu, qui est « la lumière, la vérité et la vie. » Bien que, comme nous l'avons dit, elle descendît d'Adam, et que les descendants de notre premier ancètre soient sujets au péché originel et à la mort, Dieu, par sa toute-puissance, ayant prévu de toute éternité le sacrifice que Jésus-Christ offrirait en mourant sur la croix, avait, par une grâce spéciale et en vue des mérites de son Fils, préservé Marie de toute souillure originelle, et lui avait réservé le plus grand honneur que puisse obtenir une créature. Comment, en effet, l'ange aurait-il pu la saluer « pleine de grâce, » si jamais elle avait été l'objet de la colère et de la malédiction divine? Le jour de sa naissance, au lieu d'être un jour de fête, n'aurait-il pas été plutôt un jour de deuil, si la mère du Sauveur n'avait pas même été exceptée de la loi du péché ?

TRAIT HISTORIQUE.

Une nourriture excellente dans un vase impur. — Un jeune homme avait l'habitude, bien qu'il menât une vie extrêmement licencieuse, d'honorer journellement la Sainte Vierge par des prières de louange. Un jour, il eut un rève singulier. Il

crut, pendant une promenade, s'être égaré dans une sombre forêt, et souffrir horriblement de la faim. Dans cette situation vint à lui une femme de toute beauté, entourée d'une lumière céleste et escortée d'une troupe de vierges vêtues d'habits blancs. Cette femme lui présenta une nourriture très-délicate, mais renfermée dans un vase malpropre et rempli de vers dégoûtants. Ce spectacle inspira au jeune homme un profond dégoût et il ne voulut point toucher à ces mets. Cette femme prenant alors la parole : « Votre prière, elle aussi, lui dit-elle, est belle et excellente; mais comme votre cœur est impur, toutes vos louanges ne sauraient me plaire. » Après avoir prononcé ces paroles, elle disparut. Quant au jeune homme, il profita de l'avertissement qu'il venait de recevoir, et purifia son âme par la pénitence.

O Marie, votre grandeur
Est célébrée par les hommes et les anges,
Vous, l'ornement du ciel,
Que Dieu éleva à la dignité de reine.
Ne cessez pas d'intercéder pour nous.
Jusqu'à ce que, purs de toute souillure,
Nous comparaissions en face du Très-Haut
Pour célébrer à jamais sa bonté.

C. « Le Seigneur est avec vous. » Un respectable écrivain ecclésiastique, Jean de Carthagène, explique ainsi ce passage : « Avec vous est la puissance du Père, qui vous a rendue féconde; avec vous est la sagesse du Fils, qui vous a préparée pour être une mère telle que vous deviez être; avec vous est la sainteté du Saint Esprit, qui, dans votre conception et votre naissance, vous a conservée pure et immaculée » (Joann. Carthagena, *de Sanct. Arcanis,* lib. v, hom. 5). On peut donc affirmer que la très-sainte Vierge a été l'objet d'une distinction sans égale, et voilà pourquoi l'Ange ajoute à sa belle salutation : « Vous êtes bénie entre

toutes les femmes!» Le mot « bénir » tire son origine du latin et signifie « combler de grâces et de faveurs. » Les paroles de l'ange ont donc le même sens que: « Vous êtes, parmi toutes les personnes de votre sexe, la créature la plus favorisée, la plus privilégiée. » Quel plus grand privilége, en effet, peut-il y avoir que celui de vivre avec Dieu dans l'union la plus intime, comme c'est le cas pour Marie? Heureux donc, et mille fois heureux, celui dont le cœur est constamment uni à Dieu, et qui porte le Seigneur dans son cœur!

Nous passons à la seconde partie de la Salutation angélique.

II.

« Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et béni est le fruit de vos entrailles. »

Telles furent les paroles de salutation qu'Elisabeth, la cousine de la sainte Vierge, l'épouse du vertueux prêtre Zacharie et la mère de saint Jean-Baptiste, adressa à Marie.

Marie fut tellement réjouie en entendant la nouvelle de l'Ange, qu'elle ne put la porter seule et voulut en faire part à son amie, dont les saintes dispositions étaient en parfaite conformité avec les siennes. C'était pour le cœur de Marie, cœur si généreux et si enflammé pour le bien de l'humanité, un véritable besoin de faire connaître à sa parente Elisabeth la joyeuse nouvelle de l'avénement du Sauveur. Peut-être n'y avait-il pas dans tout Nazareth une seule femme, une seule vierge, qui prît une part aussi intime que cette pieuse fa-

mille à ce saint mystère de la Rédemption. Aussi la sainte Vierge ne se laisse pas effrayer par les difficultés du voyage; elle part, et va trouver sa vertueuse parente. L'amour lui donne des ailes pour faire ce lointain et périlleux voyage qui la conduit à travers des montagnes difficiles à franchir. A peine est-elle arrivée dans la demeure de sainte Elisabeth, et à peine l'a-t-elle saluée, que sa cousine, inspirée par le Saint-Esprit, la salue en s'écriant : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et béni est le fruit de vos entrailles ! »

A. « Vous êtes bénie entre toutes les femmes ! » C'est par ces paroles que l'ange avait achevé sa salutation ; ce fut par ces mêmes paroles que sainte Elisabeth commença la sienne. « Marie, dit le docteur de l'Eglise saint Augustin, Marie est réellement bénie entre toutes les femmes, car elle nous a apporté la bénédiction. Eve avait été l'auteur du péché, Marie fut l'auteur de la grâce ; Eve nous avait nui, Marie nous a été utile, puisqu'elle nous a rapporté la vie ; Eve nous avait blessés, Marie nous a guéris » (S. Aug., *serm.* XVIII, *de Sanctis*). Saint André de Crète s'écrie à son tour : « O Marie, vous êtes réellement bénie ; car Dieu vous a consacrée pour être sa demeure, puisque Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, a reposé dans votre corps. Vous êtes bénie, parce que Jésus-Christ, le Prince de la vie, est sorti de vous, terre virginale, pour la joie du genre humain tout entier. Vous êtes bénie, parce que vous avez mis au monde celui dont il est dit : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » et : « Louée soit éternellement sa Majesté ; toute la terre est remplie de sa gloire ! »

B. « Et béni est le fruit de vos entrailles ! » — Quel est ce fruit? L'Eglise catholique nous le dit en ajoutant ce mot : « Jésus-Christ. » C'est lui, en effet, qui naquit de Marie, lui qui fut le fruit éminemment saint de ses entrailles bénies, lui enfin duquel le Prophète avait dit : « Il sortira un rejeton de la tige de Jessé, et une fleur naîtra de sa racine » (*Isai.*, XI). C'est le Fils de la Vierge, celui qui devait être appelé Emmanuel, qui est devenu un fruit de la terre pour guérir et ramener dans les voies du salut éternel ceux qui avaient été empoisonnés par un fruit de la terre, et pour leur communiquer la vie, comme le cep la communique à la vigne. Aussi qui ne louerait et ne bénirait Jésus, la source de toute bénédiction ? Qui n'applaudirait à ce langage d'une pieuse femme, qui, ébranlée par la doctrine de Jésus-Christ et animée du souffle du Saint-Esprit, s'écriait : « Heureuses les entrailles qui vous ont porté ; heureuses les mamelles que vous avez sucées » (*Luc*, XI, 27) ! Saint Bernard, s'adressant à la sainte Vierge : « Le fruit de vos entrailles, lui dit-il, n'est pas béni et sanctifié parce que vous êtes bénie et sanctifiée, mais parce que le Seigneur vous a consacrée par de suaves bénédictions. Car le fruit de votre corps, dans lequel tous les peuples sont bénis, est sanctifié par cette plénitude de grâces dont vous reçûtes votre part comme les autres, quoique différemment. Voilà pourquoi vous êtes, il est vrai, bénie, mais seulement entre toutes les femmes ; tandis que lui est béni non-seulement entre les hommes, non-seulement entre les anges, mais il est, comme dit l'apôtre (*Rom.*, XI, 6), « un Dieu béni au-dessus de tous, dans les siècles des siècles » (S. Bern., *Hom.* III *Super Missus est*).

Puis donc que le Seigneur a comblé la sainte Vierge de tant de grâces et de bénédictions, il est juste que l'Eglise catholique nous invite à mettre en elle une confiance toute filiale, à invoquer son intercession et à nous écrier avec foi et amour :

III.

« Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous ! » —Comme ce doux et aimable nom de Mère retentit agréablement à nos oreilles ! Quelles marques d'amour, quelles complaisances un fils n'a-t-il pas le droit d'attendre de sa Mère ! C'est quelque chose d'immense et de merveilleux qu'un cœur de Mère ! Avec quelle tendresse Marie n'aimait-elle pas son divin Enfant lorsqu'il reposait encore dans la crèche ! Quelle ne dut pas être son inquiétude lorsque, l'ayant emmené avec elle à la fête de Pâques, il resta dans le temple ! Elle ne voulut pas même l'abandonner lorsqu'il fut sur le point de mourir, et que, inondé de sang et abîmé dans la douleur, il fut suspendu à la croix. Et bien que les soldats la regardassent avec mépris, elle resta au pied de la croix, élevant vers son Fils bien-aimé des yeux mouillés des larmes. Cette tendresse maternelle qu'elle a eue pour son Fils, elle l'aura aussi envers nous, si nous nous montrons dignes de son amour. A elle aussi peuvent s'appliquer ces paroles du prophète (*Isaie*, XLIX, 15) : « Une mère pourrait-elle oublier son fils ? » Non, la Mère du Sauveur, celle qui nous a tous enfantés en Jésus-Christ, ne saurait nous oublier. Approchons-nous donc avec confiance de cette Mère de grâce et de miséricorde !

Nous donnons encore à Marie le nom de « Mère de Dieu, » afin d'exprimer avec toute l'énergie possible la confiance que nous avons en elle. Car étant, comme Mère de Dieu, riche en grâces et investie d'une haute puissance, elle peut nous assister dans nos besoins. Et ce nom de Mère de Dieu, nous avons le droit de le lui donner ; car, bien que Jésus, en tant que Dieu, ne puisse pas avoir de mère, ce nom ne lui convient pas moins, puisqu'elle a enfanté Jésus-Christ, qui n'était pas seulement homme, mais encore vrai Dieu de toute éternité. Voilà pourquoi, dès les temps les plus anciens, et malgré les efforts de l'hérétique Nestorius [1], elle a été reconnue et honorée comme telle. Aujourd'hui encore, au sacrifice de la messe, le prêtre récite journellement, au nom de l'Eglise catholique, ces paroles qui précédent l'Elévation : « Nous célébrons avant tout la mémoire de la glorieuse Vierge Marie, « Mère de Dieu, » et de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » La même expression se retrouve encore immédiatement après le *Pater,* lorsque le prêtre demande que nous soyons délivrés de tous les maux présents et passés, « par l'intercession, comme il est dit, de la glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu. »

Au reste, plusieurs docteurs de l'Eglise attestent dans leurs ouvrages qu'à leur époque Marie était déjà louée et invoquée sous le titre de Mère de Dieu. Saint Ephrem le Syrien, surnommé, à cause de sa science prodigieuse, le « précepteur de l'univers, » et qui vivait un siècle avant Nestorius, invoquait Marie dans les termes suivants : « Vierge immaculée, Mère de

[1] Cf. CATÉCHISME HISTOR., 1er volume, page 496.

Dieu, infiniment pure, Reine de toutes les créatures, Espérance de ceux qui doutent, Créature glorieuse, plus pure que les rayons et l'éclat du soleil, gardez-moi et protégez-moi sous vos ailes » (S. Ephrem, *Orat. de Laude sanctiss. Dei Matr.*). « O douce espérance, ô refuge assuré, s'écrie saint Anselme, la Mère de mon Dieu est en même temps ma mère ! Avec quelle certitude ne pouvons-nous pas espérer notre salut, puisqu'il dépend de la décision de notre frère si aimant et de notre mère si compatissante » (S. Anselm., *in Deprec. ad Virgin.*) ! « Marie est la Mère de Dieu, dit saint Bonaventure, et cette prérogative l'a élevée à une dignité infinie. Dieu, certainement, aurait pu créer un monde meilleur que celui qui existe actuellement, de même qu'il aurait pu créer un ciel plus vaste que celui qui s'étend au-dessus de nous ; mais il ne saurait créer une Mère plus grande que la Mère de Dieu » (S. Bonav., *in Specul.*, cap. 8.)

On peut voir dans le Catéch. histor., 2e vol., pag. 103-105, des exemples sur la protection admirable que Marie accorde à ceux qui l'invoquent. Dans cet ouvrage, nous ferons voir encore, par une foule de traits historiques, combien de faveurs Marie accorde à ses partisans.

Nous disons : « Priez pour nous, » pour indiquer, non pas que Marie soit une divinité et qu'elle soit toute-puissante, mais pour donner à entendre qu'elle peut, par sa médiation auprès de Dieu, venir à notre secours. Quant à sa puissance, saint Bernard nous en donne une idée lorsqu'il dit « qu'il est inouï que quelqu'un ayant invoqué dévotement l'intercession de cette Mère, n'ait pas été exaucé. »

Nous disons : « Priez pour nous, » et non pas : « Priez pour moi, » parce que la prière, quand elle est inspirée par l'amour du prochain au lieu de l'être simplement par l'amour de soi-même, est beaucoup plus agréable à Dieu et à la sainte Vierge.

Nous disons : « Priez pour nous, pauvres pécheurs, » afin d'exciter la Mère de Dieu, par le spectacle de notre impuissance et de notre faiblesse, à intercéder pour nous auprès de son divin Fils.

Nous disons : « Priez pour nous maintenant, » parce que nous sommes maintenant, pendant notre vie, exposés à une foule de maux et de tentations, et par conséquent que nous avons besoin de l'intervention et du secours de Marie.

Enfin, nous disons : « Et à l'heure de notre mort, » parce qu'au moment de la mort les tentations attaquent l'homme avec plus de violence encore que pendant la vie, [1] et que, plus le danger est grand, plus on a besoin de secours.

Que la sainte Vierge obtienne des faveurs pour ses serviteurs zélés lorsqu'ils sont au combat de la mort, c'est ce qui résulte de ce passage de saint Bonaventure : « Marie envoie à la défense de ses serviteurs mourants l'Archange Gabriel et tous les autres anges, afin qu'ils les protégent contre les tentations du démon, et reçoivent les âmes de ceux qui, sur cette terre, se sont particulièrement recommandés à la Mère de Dieu » (S. Bonav., *in Spec. B. V. M.*, cap. III).

Nous voyons même, par les paroles suivantes de saint Jérôme, que Marie accompagne jusqu'au ciel ses

[1] Cf. 2e vol., pag. 305. Paroles de saint Antonin.

pieux partisans : « Marie, dit-il, n'assiste pas seulement à l'heure de la mort ses fidèles serviteurs, mais elle leur vient encore au devant sur le chemin du ciel, pour les encourager et les accompagner au tribunal de Dieu » (S. Hieron., *ad Eustoch.*).

TRAITS HISTORIQUES.

Saint Stanislas Kostka. — Saint Stanislas Kostka était un fervent serviteur de la très-sainte Vierge. Etant au lit de la mort, il s'écria tout à coup qu'il voyait la Mère du Sauveur entourée d'une troupe d'anges; et après avoir dit ces paroles il s'endormit paisiblement dans la paix du Seigneur.

Vos enfants se réfugient vers vous,
Marie, priez pour nous, pécheurs;
Priez pour nous au dernier combat,
Mère de miséricorde!

Priez Jésus, votre Fils,
Afin qu'un jour sur le trône de Dieu
Nous le voyions dans sa magnificence,
Et que nous chantions éternellement sa gloire.

— Comme quoi les saints invoquaient encore au combat de la mort l'intercession de la Mère de Dieu, voir les exemples rapportés au 2e vol., page 317-319.

Quant à la signification du mot « amen, » nous l'avons déjà donnée à la fin de nos explication sur le « Pater. »

ENCORE QUELQUES EXEMPLES SUR L'*Ave, Maria.*

Une tentation surmontée. — Le vénérable Thomas a Kempis raconte que le malin esprit ayant un jour voulu le tenter, il récita l'*Ave, Maria,* et que le démon l'abandonna sur-le-champ.

Le son de la cloche. — Le bienheureux Alphonse Rodriguez avait coutume, chaque fois qu'il entendait le son de la cloche, de saluer la sainte Vierge par un *Ave, Maria.* Quand, pendant

la nuit, il entendait sonner l'horloge, un ange, dit la légende, le réveillait, afin qu'il n'omît pas cette pieuse pratique qu'il avait adoptée.

L'arbre merveilleux. — (Pieuse légende.) Un fervent pèlerin, qui avait une dévotion toute particulière envers la sainte Vierge, avait pour habitude de réciter l'*Ave, Maria* plusieurs fois dans la journée. Un jour qu'il avait entrepris un pèlerinage, il fut assailli dans une sombre forêt par des voleurs qui, l'ayant tué, traînèrent son cadavre non loin du chemin, et déposèrent son bourdon dans la fosse où ils l'enterrèrent.

Peu à peu, le bâton commença à verdir et devint un arbre gigantesque. Au bout de quelques années, un ecclésiastique étranger, qui avait entrepris un voyage avec l'un de ses domestiques, venant à passer auprès de cet arbre, vit écrits sur ses feuilles ces mots en lettres d'or : « Je vous salue, Marie. » Dans leur étonnement, les deux voyageurs se mirent à rechercher la cause de ce phénomène étrange. Lorsqu'on leur eut raconté l'histoire du pèlerin assassiné, il creusèrent en cet endroit, trouvèrent son corps dans un état de parfaite conservation, et virent que l'arbre était crû sur la bouche de ce pèlerin qui avait si souvent répété l'*Ave, Maria*. Plusieurs autres miracles s'opérèrent encore en ce même endroit.

Cette pieuse légende nous apprend combien il est avantageux de réciter souvent et dévotement la Salutation angélique (S. Anselm., *lib. Mirac.*, cap. XVII).

LE PETIT OISEAU DE LA FORÊT.

D'un pieux religieux
Je veux encore chanter une chanson.
Il vous aimait, tendre Vierge, si fort
Au-dessus de tout le reste,
Que, dans tous ses discours,
Son premier mot était toujours :
Je vous salue, Marie !

Il avait un petit oiseau
Dont le cou et les ailes brillaient de mille couleurs.

Cet oiseau, assis auprès de lui dans sa petite chambre,
Savait des chansons ravissantes;
Chaque fois que le religieux prenait la parole,
De suite le petit oiseau chantait après lui :
Je vous salue, Marie !

Le petit oiseau, de son étroite maison,
Voyant verdir les arbres,
S'envola dans la forêt,
Et dès qu'il fut libre,
Répéta de sa voix argentine :
Je vous salue, Marie !

Le Frère, dans sa tristesse, courut après lui
Et voulut prendre le petit oiseau,
Mais chaque fois il lui échappait par un bond
Et voltigeait d'une branche à l'autre.
Mais soit qu'il descendît à terre,
Soit qu'il s'envolât dans les airs,
Toujours il répétait de sa voix forte et joyeuse :
Je vous salue, Marie!

Tout à coup, rapide comme l'éclair,
Survient un aigle sauvage,
Qui saisit de son bec aigu
Le petit oiseau par ses plumes.
Grande fut la frayeur de ce petit oiseau;
Dans sa détresse, il chanta d'une voix lamentable:
Je vous salue, Marie!

Effrayé par ce chant, l'aigle
Ouvre aussitôt son bec,
Et, Marie intervenant fort à propos,
Il laissa tomber l'oiseau,
Qui, dans sa reconnaissance,
Répéta plus gaiement que jamais :
Je vous sulue, Marie!

Le religieux, debout dans le jardin,
Regardait avec tristesse et regret,

Lorsque l'oiseau vola sur sa main
Et se laissa prendre sans résistance.
Le religieux rentra content dans sa petite chambre,
Et chanta avec le petit oiseau :
Je vous salue, Marie!

Marie, la plus tendre des mères,
Si vous ne voulûtes pas que l'aigle
Donnât la mort à ce petit oiseau
Qui vous implora dans sa détresse,
N'abandonnez pas non plus le pécheur,
Qui, dans son repentir, vous dit du fond du cœur :
Je vous salue, Marie!

(*Festkalender.*)

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TROISIÈME VOLUME.

COMPARAISONS.

§ II.

QU'EST-CE QUE LA PRIÈRE?

Pages.

TRAITS HISTORIQUES.

§ III.

DIFFÉRENTES ESPÈCES DE PRIÈRES.

A. LES LOUANGES.

TRAITS HISTORIQUES.

Tirés de l'Ecriture Sainte.

Autres exemples.

C. LA PRIÈRE EST UN MOYEN D'ARRIVER A LA VERTU.

TRAITS HISTORIQUES.

a. exemples bibliques.

b. Autres exemples.

SENTENCES ET COMPARAISONS.

§ VIII.

NÉCESSITÉ DE LA PRIÈRE.

TRAITS HISTORIQUES.

PROVERBES.

Pages.

§ IX.

POUR QUI DEVONS-NOUS PRIER?

§ X.

QUAND DEVONS-NOUS PRIER?

§ XXI.

Cinquième demande.

PARDONNEZ-NOUS NOS OFFENSES COMME NOUS PARDONNONS A CEUX QUI NOUS ONT OFFENSÉS.

§ XXII.

Sixième demande.

NE NOUS INDUISEZ POINT EN TENTATION.

§ XXIII.

Septième demande.

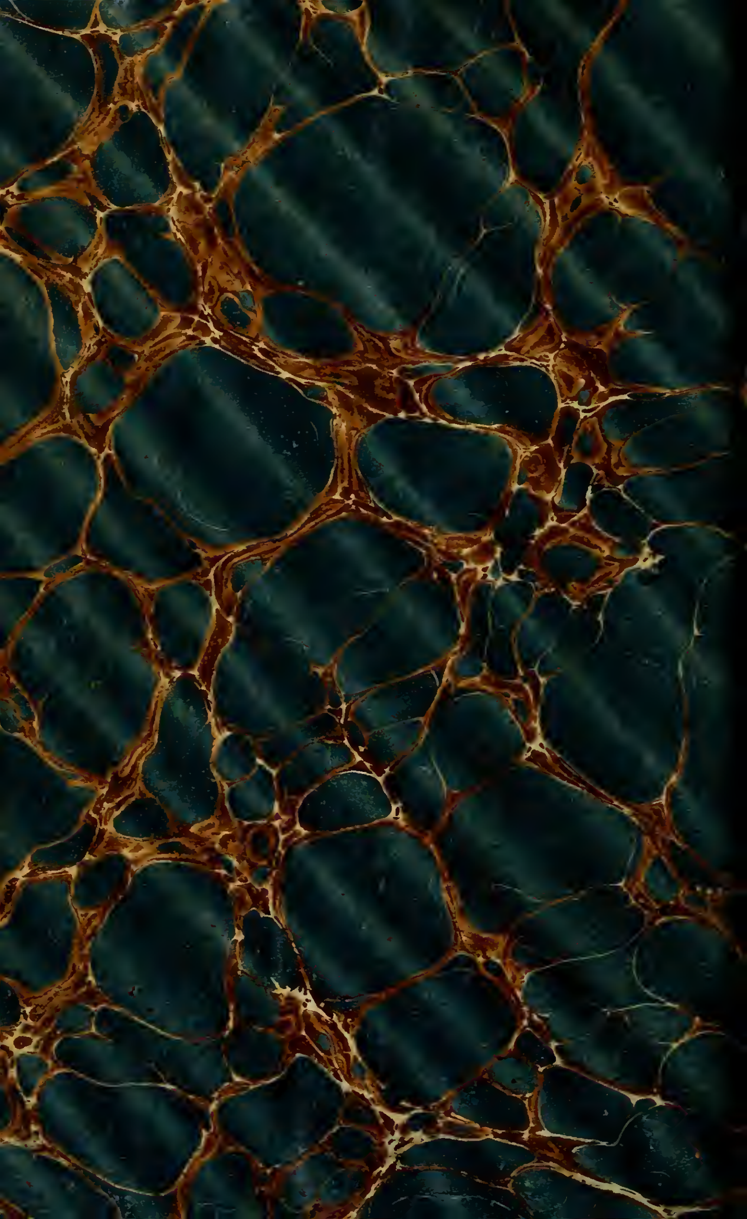
MAIS DÉLIVREZ-NOUS DU MAL.

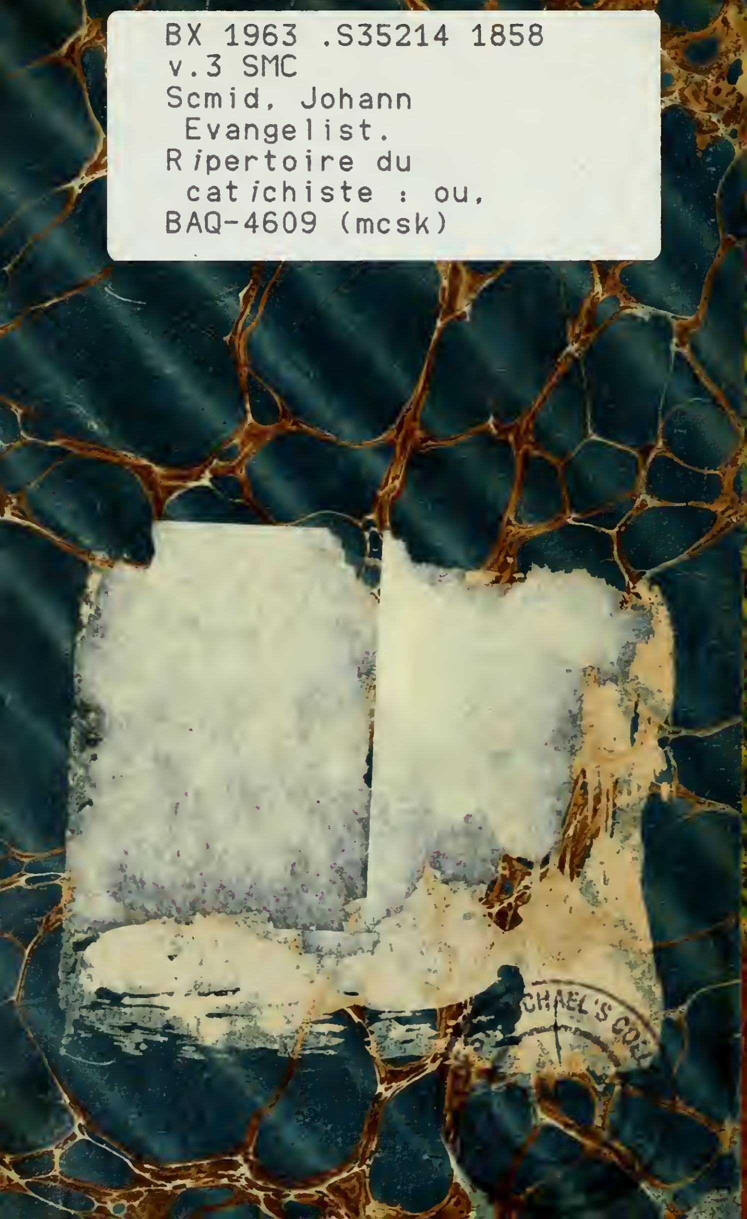
§ XXV.

DE LA SALUTATION ANGÉLIQUE.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

Caen — Imp. E. Poisson.




BX 1963 .S35214 1858
v.3 SMC
Scmid, Johann
Evangelist.
R ipertoire du
cat ichiste : ou,
BAQ-4609 (mcsk)

